N° 716 39e Année Tome CCIII 15 Avril 1928

MERCVRE

DE

FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Joseph-Sébastien Pons..... *Goya et la Tradition espagnole*.. 257
André Fontainas.......... *Bellérophon*, nouvelle.... 270
Henri de Régnier........ *Sept Médailles amoureuses*, poèmes 282
Richard Cantinelli....... *L'Amour des Livres. Le Livre et l'Image*................... 286
Leon Herrmann........... *Vers une Solution du Problème des deux « Bérénices »*......... 313
Emile Bernard........... *La Danseuse persane*, roman (fin). 338

REVUE DE LA QUINZAINE. — Emile Magne : **Littérature**, 377 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 382 | John Charpentier : **Les Romans**, 385 | André Rouveyre : **Théâtre**, 391 | Marcel Boll : **Le Mouvement scientifique**, 397 | Henri Mazel : **Science sociale**, 402 | Marcel Coulon, **Questions juridiques**, 408 | René Sudre : **Métapsychique**, 415 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 419 | Georges Batault : **Les Journaux**, 425 | Gustave Kahn : **Art**, 432 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 436 | Charles Merki : **Archéologie**, 443 | Divers : **Chronique de Glozel**, 445 | Mario Meunier : **Lettres antiques**, 448 | **Notes et Documents littéraires.** Auriant : *Un écrivain original. M. André Maurois*, 452 ; Frank Harris : *Une Lettre*, 472 | Georges Marlow : **Chronique de Belgique**, 474 | S. Posener : **Lettres russes**, 480 | Camille Pitollet : **La France jugée à l'étranger.** *Jean de Gourmont jugé par R. Gomez de la Serna*, 485 | Divers : **Bibliographie politique**, 490 ; **Ouvrages sur la guerre de 1914**, 495 | Mercvre : **Publications récentes**, 499 ; **Échos**, 502.

—

PRIX DU NUMÉRO

France....... **4 fr.** | *Étranger*....... **4 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE JEAN DE GOURMONT

La Toison d'Or

— *ROMAN* —

Volume in-16.................................... **12** fr.

L'Art d'aimer

— *ROMAN* —

Volume in-16.................................... **12** fr.

Muses d'Aujourd'hui

ESSAI DE PHYSIOLOGIE POÉTIQUE

COMTESSE DE NOAILLES, GÉRARD D'HOUVILLE,
LUCIE DELARUE-MARDRUS, MARIE DAUGUET, RENÉE VIVIEN,
ELSA KŒBERLÉ, HÉLÈNE PICARD, JANE CATULLE MENDÈS,
CÉCILE SAUVAGE, JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE,
LAURENT EVRARD.

Vol. in-18, avec onze portraits et onze autographes,........ 12 f

BULLETIN FINANCIER

Après quelques séances indécises, c'est encore la fermeté qui a prévalu, le portefeuille continuant ses achats avec un discernement dont il convient de le louer. A proprement parler, l'effervescence de notre marché n'a rien de comparable à celle qui se manifeste à New-York, la spéculation pure n'ayant plus chez nous la même intensité qu'avant guerre ; il n'est qu'à consulter la cote du terme pour se rendre à cette évidence. Mais moins animées par la fièvre du jeu, les demandes du comptant ont été largement suffisantes pour donner une saine animation au marché parisien qui conserve une situation de place parfaitement normale.

Nos rentes sont demeurées remarquablement fermes et ont poursuivi leur mouvement de redressement, parallèlement à celui de notre commerce extérieur, qui s'est considérablement raffermi en février. Le 3 o/o perpétuel et le 5 o/o 1920 furent particulièrement favorisés, on a recherché également les 4 o/o 1917 et 1918. Les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer ont procédé à des rajustements de cours, qui les mettent en harmonie avec ceux pratiqués sur les principales valeurs françaises, et de ce fait s'adjugent trente à cinquante points de hausse.

Les banques françaises, sur lesquelles avaient pesé quelques dégagements lors de la liquidation de fin mars, ont regagné, avec largesse, leurs cours antérieurs ; la Banque de Paris, le Comptoir d'Escompte, la Société Générale terminent en plus-value ; à noter également la forte reprise du Comptoir Lyon-Alemand et de plusieurs sociétés immobilières. On lit dans le rapport de la Société Générale Foncière les passages suivants : De tout temps, la vente des terrains a procuré des résultats intéressants aux sociétés spécialisées dans cette industrie. Etant donné les besoins d'hygiène, de confort et de bien-être plus vifs que jamais, il ne paraît y avoir aucune raison à l'heure actuelle pour que de nombreuses et importantes transactions immobilières ne continuent pas à s'effectuer.

La reprise fut à peu près générale sur les valeurs industrielles françaises ; citons parmi les affaires d'électricité : Electricité de Paris ; Electricité et Gaz du Nord ; l'Est-Lumière. En affaires de soie artificielle : la Viscose française ; la Viscose Suisse ; l'Ardéchoise. En valeurs de filature : Dollfus Mieg ; le Comptoir de l'Industrie Linière. En titres de produits chimiques : Saint-Gobain ; Poulenc, Bozel-Malétra. On relève également d'intéressantes plus-values sur plusieurs valeurs étrangères.

Au marché en banque, les valeurs de caoutchouc semblent mieux disposées, bien que dans l'ensemble on ne puisse relever de mouvements bien importants. Peu de transactions en valeurs de pétrole, où l'on trouve cependant quelques améliorations sur les valeurs roumaines.

Les actions de la Compagnie Minière Franco-Tunisienne, qui se négocient depuis longtemps hors cote, vont être introduites prochainement au Syndicat des Banquiers.

Achats suivis sur la Mozambique, la Goldfiels, la Rend Mines, la Huanchaca.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Égypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Éthiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

GOYA
ET LA TRADITION ESPAGNOLE

—

Voici les termes de sainte Thérèse d'Avila, qui décrit l'une de ses visions :

Si je passais plusieurs années à imaginer une chose si belle, je ne le pourrais pas et je ne le saurais pas, car elle dépasse tout ce que l'on peut imaginer ici-bas, ne serait-ce que par la blancheur et l'éclat. Ce n'est point un éclat qui éblouit, mais c'est une blancheur suave et un éclat intérieur, qui donne un plaisir immense à la vue. C'est une lumière qui n'a pas de nuit, mais comme elle est toujours lumière, rien ne la trouble.

Envol des âmes dans la lumière. Nous avons à peine dépassé la ligne des Pyrénées, et les valeurs humaines apparaissent dans un ordre nouveau. De quelle ardeur sont nées des œuvres comme *L'Enterrement du Comte d'Orgaz* ou comme le *Songe de Jacob* — l'une de ces toiles est de Ribera, l'autre de Greco — la critique d'art est impuissante à nous le faire comprendre ; il faut des paroles de sainte Thérèse pour nous porter à cette altitude. Ce n'est point que nous ayons perdu contact avec la réalité. Cette lumière n'éblouit pas. Elle fait aussi bien saillir les défauts et les tares ; les difformités sont plus accablantes ; les yeux sont plus vivants ; la vie, toute la vie de la chair humaine est plus cruelle et plus savoureuse à la fois. J'ouvre maintenant un petit livre, bien différent du premier : c'est le *Lazarillo de Tormes*, l'histoire d'un enfant qui conduisait

un aveugle à Salamanque, qui servait un hidalgo à Tolède. Il se compose de sept petits chapitres. Je lis, ou plutôt c'est Lazare qui parle :

L'aveugle avait coutume de placer près de lui une cruche de vin, à l'heure où nous mangions. Et moi, bien vite, je la saisissais, et je lui appliquais quelques baisers silencieux, et je la remettais en place.

Tableau rapide et populaire, savoureux parce qu'il s'agit du vin d'Espagne, et cruel parce que le petit Lazare boit en tremblant, accroupi aux genoux du redoutable aveugle. Il y a là toute la misère sordide de l'Espagne, celle qu'affirment encore malgré leur hilarité les ivrognes de Velazquez, qui boivent assis sur les meules et les gerbes. Mais ce passage est encore, et non par anticipation, un véritable caprice de Goya; c'est le même dessin rapide de mœurs.

L'Espagne garde la tradition d'un grand art populaire ; et cependant cet art est animé d'un élan intérieur, d'un mouvement des corps vers la lumière ; il concilie le naturalisme et l'extase, le pauvre peuple et Dieu, la misère des corps et la lumière incréée.

§

Il n'y avait plus de grands peintres en Espagne, — Claude Coello était mort en 1694 — lorsque Goya naquit dans son village d'Aragon, Fuendetodos, au printemps de l'année 1746. Fuendetodos, cela peut se traduire : la source commune. Ses parents étaient des laboureurs aragonais. On voit une rivière près de ce village, et des collines, les unes chauves comme des vautours, les autres couvertes de pins. Goya usa la corde de ses alpargates sur les rocs calcaires. Je le vois qui chasse des chouettes et des orfraies, ou une chauve-souris, avec un long roseau, au crépuscule. Ces oiseaux nocturnes, il les pipera plus tard dans les lames de cuivre de ses *Caprices*. Il saisit au vol les superstitions qui nichent dans les masures d'Aragon. Il regarde les processions noires dans les ruelles jaunes, et la Vierge des

Douleurs, inclinée sur les épaules des pénitents, et le clocher carré. Il entend le long cri de sa race, et un beau soir, il prend un morceau de charbon, et voilà qu'il dessine sur un mur le portrait de l'aveugle du village, *el ciego.* Le jeune Goya a frémi devant cette ombre qui se penche, et son premier dessin traduit une angoisse, une image de douleur.

Les grands peintres ont une légende, comme les ermitages, toujours la même. Dans les pâturages, un bœuf frappe obstinément le sol de son sabot ; la vache fouille la place et découvre une vierge noire. La Vierge naît de la terre avec les épis. Il advint donc qu'un moine franciscain, qui, d'aventure, passait à Fuendetodos, pour une quête ou pour une mission, remarqua une œuvre du jeune Goya, peinte à la fresque sur les portes d'une chapelle. Le moine alla voir les parents, et on décida d'envoyer l'enfant à Saragosse, où on devait lui donner un maître.

Le vieux Luzan avait les méthodes les plus strictes. Quand on avait copié un plâtre, on copiait une estampe. Goya supportait mal la discipline de l'atelier ; la capitale de l'Aragon l'enivrait de ses couleurs. Dans sa large plaine tourmentée, Saragosse est une fière ville. Près du port de l'Ebre, ses deux cathédrales viennent asseoir leurs dômes.

Sans doute l'Ebre est moins précieux, moins doré que l'Arno à Florence. Il est plus large, d'une passion moins contenue et plus sauvage. On respire une odeur de vieux cuir dans les ruelles de cette ville d'artisans : on y devine le dernier souffle de l'Islam. Sous le grand porche noir de quelque atelier de maréchal ferrant, pareille à une perdrix rouge, s'arrête parfois une blonde qui a sa manière à elle d'être blonde. Goya parcourt la ville ; il a un corps d'athlète. On raconte qu'un soir, après une procession, une rixe éclata entre les habitants de deux paroisses, celle de Saint-Louis et celle du Pilar.

Trois hommes restèrent étendus sur le sol. Les familiers du Saint-Office se proposèrent d'arrêter Goya, qui se réfugia à Madrid, où il devait admirer les toiles de Velasquez

et du Titien, les fresques récentes du Vénitien Gio Battista Tiepolo, — ces merveilles de magie aérienne. Cette impétuosité, il la dépensera en de nombreuses aventures ; plus tard, et jusque dans son extrême vieillesse, il la traduira dans les planches des *Caprices* et des *Désastres de la guerre.* Il existe un accord fougueux et inouï entre son caractère et son œuvre peint ou gravé ; il projette sur tout ce qu'il touche une flamme qui étonne et qui ravit l'admiration : c'est pour cela qu'il a connu une popularité absolue ; il a été et il est toujours le démon familier de l'Espagne... Il descend au soleil de l'arène ; il fréquente les tavernes ; il a sa guitare et son fleuret, et il reçoit des princesses. On n'a presque rien retenu du séjour qu'il fit en Italie, si ce n'est qu'il s'amusait à courir sur les saillies du tombeau de Cecilia Metella, comme un chat sauvage. Parfois, il lui prenait fantaisie de grimper sur les chapiteaux et sur les corniches de Saint-Pierre, pour graver son nom ou pour admirer une fresque de plus près. L'ambassadeur russe auprès du Saint-Siège voulut l'introduire à la cour de Saint-Pétersbourg, mais le père de Goya, qui venait de vendre deux maisons à Fuendetodos, afin de pourvoir à ses besoins, lui conseilla de laisser la Russie à ses neiges et à ses traîneaux. L'Espagne était un suffisant théâtre à ses aventures.

Il devait faire irruption dans l'art espagnol, le ramener à la tradition du réalisme et de l'humour, à cette sobriété qui réduit les détails inutiles, à cet élan qui se cabre devant les limites.

La décadence de la peinture espagnole paraissait irrémédiable. Déjà le roi Charles II avait préféré l'habile italien Luca Giordano à Claude Coello ; Philippe V, le petit-fils de Louis XIV, avait appelé Louis Michel Van Loo à la charge de premier peintre du roi. Charles III devait s'honorer, en faisant exécuter les plafonds du palais royal par le vieux Tiepolo, mais son choix fut moins heureux lorsqu'il discerna l'allemand Raphaël Mengs, et lui ouvrit toutes les

portes de la Cour et des Académies. Celui-ci répandit le mauvais goût, avec autant de suffisance que de naïveté. Ses théories conduisaient à un art mythologique et abstrait. On peut opposer à cet enseignement les vives réflexions de Goya. Il parle à cœur ouvert et avec désinvolture. En 1780, il doit retourner à Saragosse, où on l'a prié de terminer les fresques de la voûte du Pilar. Il demande à son ami Zapater de préparer son logis :

Pour ma maison, je n'ai pas besoin de beaucoup de meubles, car je crois qu'avec une estampe de N. S. del Pilar, une table, cinq chaises, un poêle, une barrique, une guitare, une broche et une lampe, tout le reste serait superflu.

C'est déjà le style des eaux-fortes. Cette sobriété de l'ameublement espagnol est vraiment touchante, et nous pensons à cette maison de l'hidalgo de Tolède, où le pauvre Lazare ne voyait que des murs et une cruche d'eau claire dans un coin ; à ce galetas d'auberge que D. Quichotte transformait en château, à la bonne maîtresse avec sa lampe à huile, à cette salle sévillane du grand Monipodio, dont les briques mal jointes avaient l'éclat du rubis.

Mais voici les réflexions de Goya sur l'art de peindre ; elles nous éloignent des doctrines de Winckelmann, et même des résumés de Diderot. Il voulait faire vrai. Il déclarait n'avoir que trois maîtres, la nature, Velazquez et Rembrandt. Il méprisait l'application et la vigueur du dessin académique, cette superstition qui veut que l'on reproduise tous les poils de la barbe du personnage qui pose. Il ne voyait « que des corps éclairés et des corps qui ne le sont pas, des plans qui avancent et des plans qui reculent, des reliefs et des enfoncements ».

La couleur n'existe pas plus que la ligne ; il n'y a que le soleil et les ombres. Avec un morceau de charbon, je ferais un tableau. Toute la peinture est dans les sacrifices et le parti pris.

Le plus souvent sa palette ne se composera que de noir, de blanc, de vermillon, d'ocre, de terre de Sienne, comme

sa maison de Saragosse. « Une guitare, une huche et une lampe, tout le reste serait superflu. »

§

Le naturalisme de Goya, incisif et profond, est tel qu'il lui sera impossible de se refuser à l'invisible ; c'est par là qu'il continue les grands maîtres de sa race.

Mais ces grands maîtres avaient l'esprit religieux. Ils croyaient que les couleurs du peintre n'avaient d'autre objet que de retracer les saintes images, avec cet éclat splendide qui domine et subjugue, l'Echelle de Jacob, l'Adoration des Bergers et la Descente de Croix. Pour des yeux espagnols, les images de la religion étaient plus vraies que toutes les autres. Le Greco avait animé des paysages surnaturels. Les statues polychromes de Gregorio Hernandez ne suivent-elles pas les sentiers de la Passion? Sainte Thérèse nous rappelle Zurbarán lorsqu'elle décrit un vieux saint, Fray Pedro de Alcantara. « Sa faiblesse était si extraordinaire qu'il paraissait formé de racines d'arbres. » Les auteurs mystiques et les peintres espagnols se sont tous rencontrés dans le même paysage.

Goya devait peindre des sujets religieux jusqu'aux dernières années de sa vie, mais son idéal s'était déplacé, et la fin du XVIII[e] siècle conduisait les esprits vers une nouvelle voie.

Que dire des fresques de *San Antonio de la Florida*? Pauvre chapelle des environs de Madrid, grise comme une vieille, elle vivait autrefois dans les guirlandes des fêtes. Ces fresques, qui s'inscrivent sous la coupole, Goya les peignit à l'âge de cinquante-deux ans. Elles représentent saint Antoine qui interroge un mort, et cependant tout n'est que fraîcheur, aisance et volupté. Les ailes des anges font des ombres larges sur les tapis bleus et blancs ; des manolas s'accoudent ; leur visage est brun et doré ; et des gamins se tiennent à califourchon sur la balustrade. Le printemps de la terre monte au ciel.

Goya a peint des tableaux religieux d'un esprit plus sombre : son *Saint François de Borja* adjure un moribond de se repentir de ses fautes, et les monstres glauts qui surgissent autour du grabataire annoncent les affres de la mort et la boue des passions. Il composa dans son extrême vieillesse la *Communion de Saint Joseph de Calasanz*, si étrange avec ses ombres où éclatent les valeurs de la lumière. Ces œuvres valent par l'application d'une technique différente et par l'énergie de la vision. Elles trahissent le frémissement d'une pensée obsédée par l'invisible, pensée que Goya exprimera indépendamment de la religion ; il la superposera au monde réel, dans les planches de ses caprices, et c'est là qu'il sera vraiment lui-même.

Il faut revoir les fresques de San Antonio, parce qu'elles sont comme un bois de palmes sensuelles dans la peinture espagnole. La religion s'y efface devant la genèse éternelle et la joie de vivre. On avait vu de tels prodiges en Italie. Souvenez-vous des fresques bibliques de Benozzo Gozzoli au Campo Santo de Pise, avec leurs treilles et leurs perdrix rouges qui caressent les pieds des enfants. Les créatures des fresques de Goya sont équivoques et cependant naïves. Goya les peignit à l'époque la plus heureuse de sa vie, en même temps que sa Romeria de San Isidro ; l'année suivante, en 1800, il donnait son portrait de la Famille de Charles IV. Les Cartons de Tapisserie, qui ont précédé ces œuvres, ne paraissent qu'un jeu, dont elles sont l'épanouissement.

§

Ces Cartons avaient été oubliés dans un grenier du palais royal ; la plupart se trouvent aujourd'hui au Musée du Prado. Goya les avait composés pour la fabrique de Santa Barbara, qu'il dirigeait avec son beau-frère François Bayeu. Ce sont à vrai dire des toiles peintes, qui reposent les yeux par la netteté de la mise en page et la perfection du modelé des figures ; les ombres y sont portées d'une seule venue ;

les couleurs y sont audacieuses et le vermillon y éclate. Elles évoquent les jeux du XVIIIe siècle et la danse pastorale sur les rives du Manzanares. Des jeunes filles, droites, ingénues, portent la cruche de grès sur la tête : quatre demoiselles aux bonnets tuyautés, à la taille de guêpe, les yeux clairs, retiennent les bouts d'un drap avec lequel elles font sauter le pantin, *el pelele*; et leurs escarpins touchent à peine le sol. Ailleurs, devant l'arche d'un pont, passe *La Boda*, le cortège cérémonieux du mariage, au son d'une clarinette. Ce sont des sujets dont la grâce populaire et fine est pleine de fermeté. Telle paysanne de la *Vendange* (la Vendimia) a une jupe lilas et un corsage vert. La *Fille et les Encapés* (La Maja y los Embozados) révèle la féerie espagnole. « Je croirais sans peine, dit la comtesse d'Aulnoy, que l'amour est né en Espagne. » Et ce carton est une plaisante image de l'amour espagnol : une *Maja*, toute frêle, toute claire dans son écharpe écarlate, paraît au milieu des *Majas*, et ceux-ci la considèrent avec des airs mystérieux.

Les tableaux de genre nous réservent bien d'autres surprises. Délaissons les compositions tragiques, comme la *Maison des Fous*. Voici deux jeunes filles — mantille noire et mantille blanche — qui s'avancent sous une ombrelle rose. Des lavandières sont accroupies derrière elles, et une ligne de maisons s'éclaire. Oisiveté fraîchement éclose devant le travail ; fraîcheur de l'ombrelle rose, fraîcheur des bras nus dans l'eau. Mantille blanche et mantille rose, les mêmes accords chantent dans les *Majas* ou *Manolas au Balcon*, — celles qui regardent, toujours accompagnées de deux personnages enveloppés dans leur cape. Mais si l'on veut connaître toute la fête espagnole du XVIIIe siècle, il faut voir la *romeria*, ou *Pèlerinage de San Isidro*.

Je fais une Pradera de San Isidro qui est la chose la plus minutieuse et la plus fatigante par les milliers de détails qu'on y rencontre ; tout y est.

Tout y est, les tricornes de feutre, les robes à paniers, et les ombrelles — et en contre-bas, les carrosses, les mules

aux panaches tremblants, les tables sur l'herbe, l'ordre, la couleur, la fantaisie, et au delà des clartés de la rivière, les maisons blanches et les blancs couvents de Madrid.

Goya vivait comme un prince dans ce monde élégant. Il recevait 50.000 réaux de traitement. Il avait depuis longtemps remplacé son cabriolet à deux roues, son « birlocho », et son cheval gitane par une berline à quatre roues et deux mules de Saragosse. Il était le familier du roi, qu'il accompagnait à la chasse, et l'idole du peuple. Il était surtout l'ami de Maria Teresa de Silva, duchesse d'Albe. Sa femme, Josefa Bayeu, d'origine aragonaise, devait lui donner vingt enfants, dont un seul, Don Javier, lui a survécu. Le portrait qu'il nous en a laissé révèle une femme modeste et prudente ; elle a le visage amaigri et une volonté qui veille dans la profondeur de ses yeux.

Le nombre des portraits peints par Goya est prodigieux, et leur qualité est plus étonnante encore. Il a repris la tradition royale de Velazquez, mais il a prêté un langage bien différent à ses modèles. Les infants, Philippe en costume de classe, l'infant Don Balthazar, les philosophes et même les nains ont un air de grandeur, et cette majesté dans l'opulence comme dans la misère que l'on ne voit qu'en Espagne. Les portraits de Goya ont sur nous une action tout autre. De si loin qu'on les aperçoive, dans les salles du Prado, ils nous appellent par des accords imprévus ; on approche, et un charme ne disparaît que pour faire place à une nouvelle séduction. Les accords de gris argenté ou de rose s'atténuent, se fondent comme ils le doivent, et la ressemblance éclate, avec une pénétration cruelle, et on est tenté d'entrer en conversation avec l'œuvre d'art. C'est un piège auquel les plus humbles visiteurs se laissent prendre. Est-il pire magicienne que Marie-Louise, l'épouse de Charles IV? Existe-t-il une plus vivante créature au musée du Prado ?

La voici en robe de soie noire. Les bras sont nus et bruns ; le bras droit est replié : elle tient un éventail. On

dit que c'était son attitude familière. Dans les cheveux noirs, sous la dentelle de la mantille, un nœud de satin rose, et cela suffit à l'effet. Un autre portrait nous représente la reine sur un lourd cheval à la crinière tressée ; elle porte l'uniforme de colonel des gardes du corps, et sous une jupe lourde son pied menu frôle l'étrier. Si on le compare à cette femme, Charles IV a l'air d'un fantoche. Goya l'a peint en costume de chasse, la main gauche appuyée sur un long fusil, le tricorne incliné sur la perruque, la tête lourde. Rien ne rappelle ici la manière de Velasquez et son Philippe IV, si sobre et si distant.

Il se peut que le chef-d'œuvre de Goya soit la *Famille de Charles IV*, groupée dans son salon d'Aranjuez. Marie-Louise porte une robe blanche où frissonne une gaze jaune et noire ; elle retient de son bras potelé l'infante Marie-Isabelle ; le roi est en costume de velours marron. On surprend Goya dans la pénombre ; les yeux mi-clos, il considère la famille royale. Cela est plein d'éclat et de naturel ; la franchise de l'exécution rejoint la liberté de la pensée, et un air de comédie flotte autour du dessin trop précis des visages.

Qu'il nous restitue des hommes d'Etat, des marquises ou des filles, des cabaretiers et des toréadors, comme Pedro Mocarte et José Romero, Goya s'applique à la recherche de l'expression dans la largeur et la vivacité du métier. Il lui arrivera de laisser certaines parties inachevées pour faire valoir le caractère ; comme sa conception est vibrante et tendue, il se permet des négligences qui sont des trouvailles ; l'intensité d'une situation le guide ; et tandis qu'il s'asservit à la nature, il crée tout à la fois la plus durable des stylisations. Le poème de la mantille naît avec lui ; la reine Marie-Louise mène la sarabande où elle entraîne la Tirana. Cependant, Maria Teresa de Silva, la duchesse d'Albe, se tient à l'écart ; Goya nous l'a présentée dans un portrait un peu gauche, mais plein de distinction : fluette, avec sa robe blanche, la taille serrée d'un ruban rouge, un

collier de corail, un ruban rouge en étoile piqué sur les cheveux les plus noirs et les plus lourds que l'on puisse concevoir. La duchesse d'Albe n'a pas servi de modèle pour la *Maja Vestida* et la *Maja Desnuda.* « Les Espagnoles sont naturellement paresseuses », disait la comtesse d'Aulnoy. C'est pourquoi la *Maja Vestida* se repose sur les coussins verts, les mains croisées au-dessus de sa tête. Sa jupe est presque rose ; elle porte une légère veste à passequilles noires et jaunes. Ici, elle est nue, et elle est plus belle, dans sa naïveté sensuelle ; elle regarde avec des yeux de louve étonnée. Charles Baudelaire écrivit ce quatrain pour Lola de Valence et son fichu bleu :

> Entre tant de beautés que partout on peut voir,
> Je comprends bien, amis, que le désir balance.
> Mais on voit scintiller dans Lola de Valence
> Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.

Mais la Maja de Goya est le vrai bijou de l'Espagne — rose et noir.

§

Je négligerai la partie la plus troublante de l'œuvre de Goya, ses *Caprices*, ses *Proverbes*, sa *Tauromachie* et les planches des *Désastres de la guerre.* C'est là qu'il nous révèle sa pensée et le don inégalable de saisir le mouvement de la vie. Génie bien complexe que le sien ! On sent qu'il ramène la peinture espagnole à la tradition du réalisme, on reconnaît qu'il s'est rapproché plus que tous les autres peintres de la vigueur nerveuse et de la satire du roman picaresque, ou même des légendes d'apparitions du *Romancero* populaire, et cependant il a le sens et le goût de la modernité. La vieille Espagne se reflète dans ses toiles et dans ses lithographies ; le souvenir de Velasquez y est présent ; il y retrouve les qualités de la vieille école, et il annonce une école nouvelle. Il n'est rien de plus surprenant que cette dualité. Manet devait retenir la leçon de Goya. Il nous en a donné des transpositions parisiennes,

et il a été moins heureux quand il a conservé les costumes espagnols. Il est assez vrai que *L'Olympia* rappelle la *Vénus* du Titien, si on considère surtout la disposition décorative, mais comme elle est plus voisine de la Maja de Goya ! La *Vénus* du Titien et celle du Tintoretto sont dorées, d'une grave langueur, chargées de la magnificence de Venise ; plus nerveuse, à peine annoncée par le torse de la *Vénus au Miroir* de Velasquez, la Maja est une arbouse dans le maquis ; et puis, ce n'est plus une Vénus, mais une fille, et le premier nu moderne. Elle a toujours occupé l'esprit du peintre. Nous avons vu son apparition dans un Carton de tapisseries ; elle avait une écharpe rouge. Elle s'est appuyée au Balcon. C'est elle encore qui s'insinue, onduleuse, dans la plupart des planches des *Caprices*, dans ces réalisations si rapides, où la décision pénétrante de la pointe est relevée par le travail plus large de l'aquatinte ; métier presque instinctif, qui permet à Goya de saisir les figures dans le mouvement, la jeune Espagnole dans sa modernité. On la poursuit, on l'adore ; elle est souvent dédaigneuse et elle finira par pactiser avec une sorcière. L'opposition des blancs et des noirs réalise à merveille la saveur de ces entrevues. Ici encore, et il doit bien s'en douter, Goya reprend des figures traditionnelles de l'Espagne. Ces types de la jeune fille et de l'entremetteuse, nous les avons rencontrés dans la *Celestina*, cette prodigieuse tragi-comédie, et ailleurs encore. Voici comment un vieux poète comique, Lope de Rueda, fait parler une gitane qui vient mendier :

Que la paix soit dans ta maison, que la paix soit dans ta maison. Que Dieu te garde, honnête dame, que Dieu te garde. Une petite aumône, visage d'or, visage d'éternelle fiancée (cara de siempre novia).

On pourra comparer à ces lignes la planche XVI des Caprices. La légende n'est pas la même, mais le sujet est identique. Goya est le peintre le plus littéraire de l'Espagne, en ce sens qu'il révèle le mieux l'âpreté et la variété de

ses mœurs, et qu'il a gardé le trait incisif des picaresques. Malgré son accent tout moderne, il nous ramène sur les sentiers de l'Espagne la plus lointaine. Et qui peut se flatter de dépasser les Espagnols dans l'âpreté de la peinture ? Retenons deux toiles en exemple : La *Maison des Fous* et le *Garrot*. La Maison des Fous étonne longtemps avec ses corps entassés dans le demi-jour d'une cave ; des larves se traînent à travers la dérision d'un monde imaginaire ; mais déjà Cervantes nous avait fait pénétrer dans ce sous-sol de l'humanité avec l'étrange dialogue de la *Prison de Séville* (La Carcel de Sevilla). Rien n'est plus attristant que le *Garrot* : un condamné expire sur des tréteaux, au milieu d'une place ; le ciel d'orage fait briller les façades blanches des maisons. Le sujet est tragique, produit une tout autre impression d'angoisse que les martyres et les plus tourmentées des puissantes anatomies de Ribera ; il semble vouloir justifier le mot de Virgile : *Horrida Hispania !*

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

BELLÉROPHON

—

πρῶτον μέν ῥα Χίμαιραν ἀμαιμακέτην ἐκέλευσεν
πεφνέμεν. Ἡ δ'ἄρ' ἔην θεῖον γένος, οὐδ' ἀνθρώπων.

Homère, *Iliade VI.*

Cette foule ! ces acclamations !... Mon bon appareil, je l'ai guidé au but, sans me laisser étourdir, même par la surprise. Nous avons atterri, en douceur. Il n'a pas hésité; il a alenti, il a frôlé gentiment le sol avant de s'y affermir, et nous avons stoppé avec précision, au point désigné. Brave ami, souple, obéissant, fidèle, que de services il m'a rendus! Jamais une plainte, une lassitude ; rien dans notre beau voyage ne l'a éprouvé. Toujours il était prêt, en bonne forme, soumis et impatient de l'aventure... O mon avion, mon avion aimé, je n'en ai vu aucun autre docile et résistant comme tu l'as été! Pas une déception, dans cette randonnée si longue, pas une déchirure à tes ailes éployées, pas une meurtrissure à ta coque de bois verni, pas une oppression, pas un râle inquiétant, lourd, embarrassé à tes organes qui respirent, aux contractions, aux détentes du moteur, aux commandes, aux manœuvres de l'hélice. Mon bel avion, ami le plus ferme, le plus constant, le plus sûr !... A cette certitude de ton aide, de tes services, à ta loyauté, à ton ardeur alerte que nulle disgrâce n'a abattue, nous devons la vie, certes, ta vie, la mienne, et plus que ma vie : mon honneur, mes triomphes !... et plus encore, oui, le reste, le reste...

Cette foule ! ces acclamations !... Ces visages d'attente admirative dont soudain je suis entouré, ces bras empressés, émus, qui me dégagent de la carlingue ! Je saute sur le sol à pieds joints, je me dresse, j'arrache de mes yeux les verres

qui les protégeaient, je rejette le passe-montagne de mon front et de mes oreilles. Je suis là. Je me reconnais. J'emplis ma poitrine d'air tranquille et tiède. Je souris à ces visages qui sourient. Je livre mes mains à ces mains qui les pressent, les étreignent, et qui enfin m'entraînent. Ah ! les paroles de bienvenue, la harangue, les félicitations, et, en sourdine continue et puissante, les acclamations au delà des barrières, les drapeaux dont les couleurs s'exaltent, et les fleurs, et les gestes, les chapeaux, les mouchoirs qui s'agitent !

Ce sont au centuple les fêtes coutumières de l'atterrissage. D'étape en étape elles ont été partout pareilles, inlassables, enthousiastes, solennelles ou spontanées. Des discours qui n'apprennent rien, mais qui néanmoins font plaisir, une atmosphère d'enchantement et de communion avec tant et tant d'êtres, une population qui vous admire et qui vous loue.

Lorsque, voici trente-sept jours, je me suis envolé de l'aérodrome du Bourget, un seul confident connaissait mon dessein. Je suis parti dans l'indifférence, comme pour un vol ordinaire. J'avais traversé les Etats-Unis avant que mon camarade, mon conseiller et aussi mon banquier, Wharton Warfield, eût livré notre secret à la presse. Sans lui, qu'aurais-je pu entreprendre ? Je l'avais connu à l'école, nous nous étions perdus de vue depuis dix ans ; un hasard nous remit face à face et la main dans la main, un soir, à Montmartre. Il s'intéressa d'emblée à mes projets, il les soumit à une étude attentive, me présenta des objections, rectifia plusieurs erreurs, me tint l'esprit attaché pendant des mois à des calculs, à lire des livres de navigateurs et d'astronomes, à consulter des cartes. Bien plus, sur terre et sur mer nous accomplîmes le parcours que j'allais aventurer dans les airs. Il régla l'itinéraire, fixa les distances et les lieux d'arrêt, prit soin d'y organiser le ravitaillement partout où il manquait. Que de périls et d'imprudences je n'aurais devinés ni évités, s'il n'avait organisé mon voyage avec cette

prévision méthodique ! J'étais dévoré par l'ambition du succès. Il mesurait les difficultés et le danger, supputait, des entrepôts d'Honolulu aux comptoirs de la Nouvelle-Guinée, le manque de ressources et d'outillage de ces petites îles éparpillées en menue poussière dans l'étendue de l'Océan Pacifique. Je n'ai été téméraire qu'à bon escient, et avec prudence. Warfield m'avait armé pour lutter, même contre l'imprévu.

Longtemps j'ai guetté, anxieux, le vent exceptionnellement favorable qui m'emportât de France en Amérique. A la frontière méridionale de la Californie, j'attendis encore une occasion propice, et je pus sans crainte m'envoler de San Diego aux îles Sandwich. Les alizés me furent complaisants à travers la Micronésie jusqu'à Java et Singapour. Mais des souffles violents ont contrarié ma marche après mon départ de Calcutta, me rejetant au long des abruptes montagnes du Nepâl et de l'Afghanistan ; je fus heureux de m'arrêter à Bettiah, à Amritsar, à Kaboul, où je n'étais pas attendu. A Bagdad enfin, non sans peine ni souci, je parvins à rejoindre la route que nous m'avions tracée. D'Athènes, arrivé le soir, me trouvant à la limite des délais prescrits, je m'élançai dès aussitôt la première aurore. C'était, m'assure-t-on, aujourd'hui, et exactement, selon ma promesse, cinq semaines et deux jours après mon départ.

Cette foule !... ces acclamations ! Le Président de la République m'a embrassé sur les deux joues, en me complimentant ; on m'a présenté aux ministres, aux notabilités les plus officielles et les plus guindées. Mes camarades français, mes émules de l'aviation militaire m'ont fêté joyeusement, et je suis, ici, l'hôte, dans cette demeure aux fastueuses tentures, du représentant de ma contrée natale, l'Ambassadeur des Etats-Unis.

Il n'est pas possible que je rêve. Je suis où je me trouve. Ces rideaux flottants, légers, impalpables, devant la fenêtre, je les palpe ; ils sont fins, leur trame fond entre mes doigts. Mes pieds nus foulent un tapis moelleux, s'y enfoncent

comme dans une eau voluptueuse : sensations que j'avais oubliées, luxe, mollesse bienfaisante, je vais dormir une profonde et paisible nuit sous ces couvertures blanches, dans ces draps neigeux à demi entr'ouverts sur le lit aux délices sans partage d'abandon et de bien-être.

✶

Je ne dors pas. Je ne dors pas. Dans ce berceau si doux, je me retourne, je m'agite. Ne rencontrerai-je plus le sommeil ? La hantise, et cette sorte de remords, en serai-je excédé dans mes nuits à venir ?

Ah ! je veux dormir ! J'éteins. Je demeure calme, je tiens serrées les paupières, l'une collée à l'autre. Je respire à temps égaux. Mes bras sont étendus, mes mains ne se crispent pas. Je repose comme un enfant, je me livre au sommeil. Qu'il vienne ; je veux qu'il vienne ; je le sens qui m'envahit ; je vais dormir... Non ! Je ne dors pas. Je ne dors pas. Je me retourne. Je m'agite.

Des heures ont passé depuis qu'on m'a laissé seul dans cette chambre et que j'ai plongé dans ce lit. Je me sentais si las, si disposé à dormir. Cette foule, ces acclamations, la surprise, l'accueil où je ne m'attendais plus, le tourbillon d'enthousiasme, les honneurs, les gracieusetés me comblent d'orgueil, mais aussi de stupeur, pèsent sur ma poitrine, sur mes membres, bourdonnent dans mon cerveau. Tant de lueurs confuses s'amalgament en ténèbres.

Je dormirais, s'il n'y avait eu que cela. D'autant mieux, peut-être, et paisible. Il n'y a pas eu que cette foule, ces clameurs, ces flatteries, ces discours, cette réussite inexpliquée de mes hardiesses, ma ponctualité... Ma ponctualité ! Comment arriver à comprendre ? Que s'est-il passé ? Il ne s'est pas arrêté, le temps ; il n'a pas rebroussé !...



Narquoise, elle souriait, celle qui sans doute sait, et sa méchanceté me poursuit. — Je l'ai reconnue entre des visa-

ges de jeunesse lucide, tandis que me parlait un officier tenace sous la ferraille et les rubans de ses décorations. Quand j'ai pu m'en dépêtrer, je me hâtai vers le groupe frissonnant, lèvres fines d'où m'étaient jetés les éloges comme des fleurs ; elle avait disparu. Disparu, insoupçonnée. Mon insistance auprès de ses compagnes n'a rien obtenu. Qui était-elle ? Comment la retrouver ? C'est comme si elles ne l'eussent pas même vue.

Pourtant, je la reconnaissais, et cet approfondissement mauve au sourire de ses yeux, quand elle me regarde, me défie, cet approfondissement mauve soudain ; ou plutôt, le gris-vert de ses prunelles de pierre opaque à paillettes d'or, le bleu tranquille, scintillant, allégé de ses prunelles, glisse à cette sourde, lourde, songeuse mollesse mauve du regard qui d'autant plus aspire, et enveloppe et enlace... Je n'ai pas inventé : où aurais-je puisé cette imagination ?

Je l'ai subie pour la première fois, naguère, cette puissance des yeux changeant du gris au vert, de l'azur diaphane au pers plus sombre et plus posé, avec des éclats violets fougueux et des persistances de ce mauve qui hallucine, je l'ai subie, un court instant, au visage joli, quoique un peu trop ironique, de la femme je ne sais de quel consul, là-bas, à Bagdad, dans la prairie au bord du fleuve. Et je me souvins, en sa présence, que, moins chaleureux ou plus pâle, j'avais été frappé par le même regard mauve, à plusieurs de mes étapes antérieures, dans des visages de femmes auxquels je ne songeais plus... Regard chargé de sarcasme et de dureté prenante, mais encore si pur, je l'ai retrouvé à Nicosie, puis à Athènes, et enfin... et enfin !... Ni décoloré, ni flétri, et ici maintenant éperdument mauve, mauve, mauve, plus vivant que partout ailleurs où j'en ai été accablé ! Partout ailleurs, partout ailleurs, sinon... Mais je ne veux pas. Je ne veux pas. J'efface ce rêve ; je ne veux pas !... Ah ! dormir....

★

Mais puis-je dormir ? Toujours là, — de mon cerveau, de mes regards, — où tendent mes mains, je ne puis tuer l'horrible souvenir.

Tendre matin d'âme claire, la brise régulière et fraîche me portait allègre par-dessus les rocheux rivages du golfe de Lépante, par-dessus Céphalonie et les moindres îles Ioniennes. Notre bon moteur m'enchantait les oreilles de son bourdon continu ; j'étais monté très haut, l'air était sec, limpide et léger. Rarement ma satisfaction a été aussi aisée et complète. Je fendais d'un élan doux la brise amicale, accélérant à peine la pression de ma vitesse. Je survolais Paxos, et la cime du Pantokrator de Corfou se hérissait bien bas, par devant nous. Heureux, je ruminais les journées si remplies, les risques conjurés toujours des traversées hasardeuses. Des menaces plus graves que ne les avait présumées Warfield s'étaient dressées l'une après l'autre, et soudain s'étaient comme par magie dissipées.

Les tornades féroces, les cyclones, les retours brusques des tempêtes lointaines, et cette hargne rude des grêlons nous cinglant, au début, sur l'Atlantique, nous attaquaient par rafales ; nous y pensions périr ; et, au moment le plus désespéré, nulle trace n'en subsistait. Nous planions dans l'air calme ; je n'avais pas de fièvre, je ne ressentais aucune lassitude, et tu ne portais, ô mon avion, aucune marque de ces heurts à ton étrave, à ton fuselage ; aucune maculature.

Seule une tourmente furibonde se saisit de nous comme nous cinglions vers le delta du Gange. Les courants emmêlés nous engloutissaient dans leur tumulte. J'avais beau me raidir, je ne me maintenais plus, je ne maîtrisais plus ma direction. Nous étions projetés d'une extrémité à l'autre à des altitudes de vertige, au ras de la terre. Je croyais notre destin rompu ; nous étions morts autant que vifs lorsque nous coulâmes à pic, près des maisons d'un faubourg de Calcutta.

Je dormis trente heures dans l'inconscience, puis je me relevai comme rajeuni et plus vivace. Et toi, mon cher avion, tu étais intact, tu étais merveilleux et pimpant. Nous pouvions, assuraient les savants, partir sans appréhension. Le beau temps serait durable et, dans la hauteur, moins brûlant. Nous partîmes. Tout à coup un ouragan se déchaîna du sud-ouest, nous colla aux flancs rocailleux de l'Himalaya ; nous courions le risque d'y être brisés. Comment abordâmes-nous à deux reprises sans malencontre ? Un dieu, eût-on dit dans les temps anciens, nous protégeait. A Kaboul, nous pûmes souffler ; la température redevint clémente. Mais mes forces étaient ébranlées, je nous sentais perdus, j'avais peur. Pourtant il convenait d'épuiser notre chance. Je renouerais la succession faussée de mes points de repère. Mieux, en tous cas, j'acceptais de périr en m'y évertuant que de succomber au désespoir ou à l'irrésolution. Je m'inclinerais aux âpres couloirs des cours d'eau vers le sud pour me dégager du défilé noueux de ces montagnes formidables. Selon mes désirs, j'aboutis à Kandahar, je piquai aussitôt vers l'ouest à la piste des lignes de caravanes pour rejoindre enfin, vers l'extrémité du Golfe Persique, mon chemin tracé : Bassora! Nous étions sauvés. La vallée du Tigre. Bagdad.

Nos épreuves touchaient à leur terme. Deux jours plus tard, j'avais franchi les vastes plaines où ondule l'Euphrate, distingué Latakieh au bord de la Méditerranée ; nous parvenions à Chypre, nous nous posions sur le plateau de Mesorea, près du Pédias, à côté de Levkosia, qu'on appelle également Nicosie. Le patriarche grec vint nous saluer empli de bienveillance courtoise ; le Gouverneur anglais nous accueillit et nous réconforta. Et nous reprîmes notre vol. Rien ne nous adviendrait plus. Nous touchions l'Europe.

J'apercevais Athènes. N'était-ce pas l'assurance d'aboutir bientôt, selon nos plans, à Paris ?

*

Maintenant la mer est calme ; maintenant le ciel est diaphane et délicieux. Nous arrivons. Plus d'obstacle. Après tant de dangers dans l'inconnu, qu'est-ce que le littoral dalmate, la Lombardie, même le Simplon, la haute vallée du Rhône, les Dombes, le Charolais et la Brie ? Je nous vois parvenus à notre destination.

Mais, dans cet air si sec, pourquoi, tout à coup, ce nuage ? Il approche, il glisse démesuré dans tous les sens, en haut, en bas, autour du mont Pantokrator, sur nous. Dans une atmosphère sans humidité, d'où monte le brouillard si dense qui nous étreint ? Comment m'en évader ? Je trouverai à tâtons une issue. Mais l'opacité du brouillard augmente à chaque seconde. La nuit se durcit de toutes parts. Une ombre gigantesque se meut en relief sur cette cloison d'ombre. Elle nous surmonte. Elle descend. Elle nous envahit. A gauche, elle se reforme encore, fonce et nous absorbe. Elle s'étale. Elle se condense. Elle nous entoure. Elle frappe, se dissout, et reprend corps, nous attaque par derrière, nous accable, nous abat.

Où suis-je ? Bien éveillé, où suis-je, sans mon avion ? Etendu à demi dans un hamac, sur une pelouse diaprée de corolles éparses, auprès d'une source qui jaillit et qui murmure.

Qu'ai-je fait ? Que m'est-il arrivé ?

Des voix jeunes d'accord passent en chantant. Des harmonies d'instruments étincellent et divinisent l'air. Des barques à voiles frêles éclatent de lumière dorée. Elles croisent à peu de distance sur l'eau sans inquiétude d'un lac ; la splendeur des forêts d'ébène et d'émeraude s'y reflète. Le soleil à son déclin brode de franges rougeoyantes la cime des arbres et frôle d'une caresse suave le frémissement, dans le nid de ses feuilles, de la source à mon côté.

Je suis seul, bien seul, je ne sais où. J'ai dû traverser

des contrées étranges, des peuples vivants qui ne vivent pas de la vie de nos jours. Je me rappelle des attitudes inattendues, des êtres dont les costumes, les coiffures, les armes diffèrent de ce qui existe en toutes les régions de notre globe. En quels lieux, en quels temps me fut-il accordé d'entendre des langages dont j'ignore le nom et quels hommes les ont parlés ?

Rythmes dans les vallées, rythmes sur les hauts monts, rythmes parmi les vagues de l'océan, je m'en sens tout subjugué ; des figures se lèvent d'une perfection séduisante, les mains offertes, et me sourient. Je m'abreuve aux mélodies des musiciens dont je dédaignais naguère la délicatesse et le charme ; j'écoute dans la délectation les strophes des poètes, comme si je les avais toujours aimés, moi qui, en vérité, ne les lisais qu'avec ennui, et par contrainte, lorsque, enfant, j'étais à l'école.

Dans ma solitude enchantée, je me sens captif et libéré. Captif si je déplore ma gloire compromise, mes travaux perdus ; libéré, puisque je suis affranchi de toute terrestre pesanteur.

Il a suffi que tu poses sur ma poitrine l'extrême pointe de ton ongle ; il a suffi que tu aies effleuré d'un souffle ma chevelure. Je me trouve dans le site dont tu évoques la splendeur ou la sauvage tranquillité ; je savoure l'agrément de jardins silencieux, emplis d'ombre et souriants.

Des hommes accoutrés à la manière des siècles abolis me considèrent avec effarement ; je me promène sans surprise dans des mondes qui ne seront que plus tard révélés. Partout tu me protèges de ton regard qui m'encourage, avec des alternances vertes et aiguës, caressantes et suaves où scintille comme sur le paisible éclat de la mer le ciel d'extase parmi les ténèbres et les astres.

Tu m'enlaçais au parfum grisant de tes bras, tu pressais mon front au creux de béatitude de tes seins. Et tu inventais de fériques récits d'audace et de passion. Des inflexions

à l'infini ondoyantes de ta voix je ne séparais plus les effluves à l'infini mobiles et changeants de tes grands yeux.

Tu m'as raconté les exploits d'un chevalier, je ne sais plus, des époques fabuleuses de la Grèce ou du moyen âge. Monté sur un cheval ailé, il poursuivait un être insaisissable qu'il avait résolu d'exterminer. Il le rejoignit. Un terrible combat s'engagea entre eux, dans les hauteurs éthérées. Le monstre vomissait des torrents de flamme et de fumée; le chevalier était armé d'un épieu. Après bien des efforts infructueux, il l'enfonça dans la gorge de son adversaire; le sang en abondance s'échappa; la bête morte s'abattit sur la terre.

Et à mesure que tu parlais, dans l'atmosphère suscitée par le tressaillement de tes pupilles mauves où courent des éclairs aigus et verts, des frissons de bleu glacial pailletés d'étincelles fauves, je m'identifiais au chevalier de la légende, et je te dressais, ricaneuse, menaçante, farouche, et je te sondais, impitoyable. Dans l'or ébouriffé de ta crinière fulgurante, ta face ronde ouvrait des mâchoires de lionne; ton corps fougueux, aux mamelles propres à alimenter un Dieu enfant, n'était point soutenu dans l'espace par des ailes, mais par la tension et le reploiement d'une sorte de queue double et puissante te servant d'hélice et de gouvernail.

Et tu raillais, monstrueuse, l'impuissance de ma tentative. Le rire et l'ironie embrasaient, flammèches irritées, tes prunelles, tes lèvres, le pli de tes narines, les boucles incendiaires de ta chevelure désordonnée. « Est-ce là, me criais-tu, le triomphe de tes promesses, mon aimable aviateur? Tu ne saurais attraper dans son vol l'oiseau sans ailes qui te nargue et qui te raille. Pauvres exploits, en vérité; ils n'ont eu d'existence que lorsque j'ai pris soin de toi et lorsque je les ai secondés. Souviens-toi de tes calculs, de tes prudences, de tes soins, des prescriptions méticuleuses dictées par la science de ton ami. Qu'en serait-il résulté, si je n'avais à ton profit déjoué les tempêtes qui t'assaillaient, aplani les obstacles auxquels tu n'étais pas préparé? Te

figures-tu que tes actions d'audace et d'aventure aient pu s'accomplir contre mon assentiment ? Comptais-tu sur la résistance de ces planches liées par des filins de métal à d'humbles morceaux de toile, pour préserver ton existence et te déposer à l'heure préfixe au but où tu tendais ? Ne m'irrite pas davantage. Si je t'abandonne, tu périras. »

Et ses propos, et ses sarcasmes bouffonnaient en outrageant. La rage m'affolait. Jamais mon cœur n'a écumé d'un tel bouillonnement d'exaspération. Je saisis, à portée de ma main, un dard, une lance (jamais je ne saurai), une javeline, une pique, et je la lui enfonçai, d'un coup, au fond de la gorge, sauvagement.

Elle tomba. Un torrent de sang épais surgit de sa bouche, mais, prodige ! nulle trace sur elle, sur moi, sur le sable n'en demeurait, et elle-même, secouée de soubresauts convulsifs, et râlante, éperdument elle riait !

★

Alors,... alors, le ciel était serein, l'air immobile et frais ; j'étais très haut emporté à travers l'espace, et mon moteur régulièrement bourdonnait. Les yeux écarquillés, je n'en pouvais croire ma conscience.

Tout avait disparu. Pourtant ce n'avait pas été un songe.

La terre apparaissait plate sous l'avion, et par devant. Des arbres, des champs cultivés, des groupes de maisonnettes de plus en plus nombreux, de plus en plus serrés les uns auprès des autres, le glauque ondoiement d'un fleuve, puis une immensité d'architecture massive et terne s'approchait, surmontée de dômes et de flèches d'églises, avec le grêle jaillissement de la tour Eiffel...

Ainsi j'avoisinai le lieu d'atterrissage. Doucement, sûrement je descendis, me posai sur le sol, où m'étourdit aussitôt, me suffoqua à demi l'enthousiasme inexplicable de cette réception : cette foule, ces acclamations,... ces mains pressant les miennes, ces discours, ces embrassades, ces bouquets aux trois couleurs, l'illumination soudaine de tant

de gloire, et Warfield pour m'affirmer avec son sourire rassurant que j'étais arrivé juste à l'heure dite !...

Ai-je été soûlé par l'orgueil ? Avais-je englouti au linceul de mon triomphe la perplexité de mes souvenirs ? Les yeux railleurs fuyant de groupe en groupe à mon approche, leurs reflets d'aurore verte et bleue dans la ténèbre de ces inassouvissements mauves, ces yeux aigus et qui dévorent, qui tressaillent et qui possèdent, je les ai encore une fois retrouvés, reconnus ; ils m'attirent ; ils ont ancré leurs traits au plus intime de mon cœur et de mon cerveau. En suis-je à jamais haletant et meurtri ? Les porterai-je en moi jusqu'à l'instant suprême ?

Elle est là. Je baigne en elle, en celle qui, blessée à mort, râlant sur le sol, convulsive et expirante, conservait la force du rire, et me cria de sa belle voix de fête : « Va, on ne tue pas la Chimère. Tu me retrouveras. »

ANDRÉ FONTAINAS.

SEPT MÉDAILLES AMOUREUSES

—

NAISSANCE DE L'AMOUR

Quand j'eus fermé la porte et lorsqu'elle fut nue
Comme il sied d'être pour aimer ou pour mourir,
Je sus qu'elle était belle et propice au plaisir
De tout son jeune corps agréable à la vue.

L'épaule était gracile et la gorge menue,
Mais douce pour la main qui la voudrait saisir.
Moi, j'étais dévoré du feu de mon désir,
Elle, sans pudeur feinte ou faux air d'ingénue.

Et, dès que je l'eus prise entre mes bras, touché
Sa chair et que j'eus vu, m'étant sur eux penché,
Luire en ses yeux l'éclair qui commande un destin,

J'ai senti que l'oubli, de sa cendre mortelle,
Couvrait tout mon passé ténébreux et lointain,
Et c'est ainsi qu'est né mon grand amour pour elle.

—

LE SOUPER

Nous soupâmes hier chez la Cantinella
Au Palais Aldramin, non loin de Sant'Alvise;
Service, vins choisis, musique, chère exquise,
Tout fut du meilleur goût, mais sans air de gala.

Pourquoi ce mauvais sort que vous ne fussiez là!
Vous eussiez vu, et sans que rien ne les déguise,
Les trois plus belles courtisanes de Venise
Telles que je les vis et que Dieu les créa...

Car les verres vidés, et s'étant mises nues,
Après que dans nos bras nous les eûmes tenues,
Nos belles ont formé le plus galant tableau;

Et digne du sérail d'un pacha barbaresque,
Nous eûmes à nos yeux ce spectacle fort beau :
Trois Grâces s'enlaçant sous un plafond à fresque.

—

LE DOUBLE HOMMAGE

Lorsque vous êtes nue et docile au plaisir
De tout votre long corps qui s'apprête à l'étreinte
Et que votre visage avec ardeur se teinte
Des chaleurs de l'attente et des feux du désir,

J'aime, voluptueuse et tendre, à vous saisir
En mes bras, consentante et cependant contrainte,
Afin d'entendre s'exhaler de vous la plainte
Dont le cri s'alanguit et s'achève en soupir.

Les lourds rideaux tirés rendent sombre la chambre;
Sur la commode peinte une Nymphe se cambre
Sous le Faune cornu qui pénètre sa chair;

Et l'Amour, invisible au couple qu'il enflamme,
Compare, double hommage à son autel offert,
Le plaisir de la Nymphe au plaisir de la Femme.

—

CONTRASTE

C'est Vénus elle-même ou sa fille marine,
Car son corps délicat est doucement nacré;
Elle a la gorge haute et le port assuré,
Et, femme, on la dirait déesse d'origine.

Quel prince, devant qui malgré soi l'on s'incline,
Beau comme le matin dans un ciel azuré,
Mérite, entre ses bras jalousement serré,
De goûter ce beau fruit né de la mer divine?

Détrompez-vous, celui, hélas, que son cœur aime
D'un amour sans rival est un avorton blême,
Chétif, la dent mauvaise, avec le poil rousseau,

Mais au pâle voyou qu'a choisi son délire,
Elle retrouve avec délice et les respire,
L'haleine de l'égout et l'odeur du ruisseau.

—

ALBINE

Je vous ai trop aimée indolente et farouche
Pour ne plus vous aimer aujourd'hui que l'Amour
Impose son baiser à votre jeune bouche
Et soumet au plaisir votre corps sans atour.

Je vous ai trop aimée en la haute jeunesse
Dont l'éclatant orgueil vous brûlait de son feu,
Au temps où, sans pitié pour ma sombre détresse,
Vous aviez toujours l'air de marcher vers un Dieu.

Trésor par mon désir longuement convoité
Comme attire la soif la fontaine d'été,
Je vous ai trop aimée en vos beautés lointaines

Pour ne plus vous aimer à présent que ma main,
Sous les voiles levés qui me les rendaient vaines,
Caresse votre épaule et touche votre sein.

—

CARISTE

J'ai revu ce beau sein dont la forme parfaite
M'a fait rêver souvent toute votre beauté,
Et quand mon souvenir sur sa rondeur s'arrête,
Je pense voir mûrir quelque beau fruit d'été.

J'imagine par lui, magnifique et complète,
La grâce de la souple et pure nudité
Où j'évoque l'ombreuse et charmante retraite
Que l'Amour pour asile offre à la volupté.

Cariste, comme au temps de la Grèce et de Troie,
Belle, n'êtes-vous pas de celles qu'avec joie
Suit le désir épris d'un délice inconnu?

Et c'est pourquoi, ce soir, de loin, je songe encore
A tout ce que, de vous, je suppose et j'ignore,
Cariste au corps secret, Cariste au beau sein nu!

—

CHLORIS

Chloris, aux bras de son amant, nue, est pareille
A ces Nymphes que peint Fragonard ou Boucher,
Qui, fuyant le Satyre ou le divin Archer,
Montrent un frais contour à l'œil qui s'émerveille...

Chloris est nue. Alors il lui parle à l'oreille.
Elle rit. Elle sent un corps se rapprocher
Du sien, et dans sa chair délicate au toucher
Délicieusement la volupté s'éveille.

Chloris aux yeux charmants est ardente au plaisir;
Elle aime tour à tour et selon son désir
L'étreinte vigoureuse ou la longue caresse;

Mais si, parfois, Chloris préfère d'autres jeux,
Elle est son propre amant et sa propre maîtresse,
Se contente elle-même, et laisse faire aux Dieux!

HENRI DE RÉGNIER.

L'AMOUR DES LIVRES

LE LIVRE ET L'IMAGE

Le manuscrit et le livre, celui-là du IVe au XVIe siècle, celui-ci du XVe siècle à nos jours, ont évolué parallèlement et laissent apercevoir entre leurs destinées des analogies qu'on peut marquer sans solliciter nullement les témoignages.

Les premiers manuscrits sont dépourvus de toute parure, l'onciale s'aligne régulièrement sur une ou deux colonnes, les mots soudés les uns aux autres sans lacune. Point de lettres ornées, point de rubriques. Les initiales de couleur, décorées de poissons, d'oiseaux, d'entrelacs, ne se montrent que longtemps après, ainsi que les titres bleus ou rouges. A mesure que se répandent les volumes écrits, pour la plupart bibles ou livres d'heures (mais les graves Décrétales et les pesants in-folios de droit subissent la mode nouvelle) les feuillages, les grotesques, les scènes peintes se multiplient. Du XIIIe au XVIe siècle, le vélin ou le parchemin sont fréquemment couverts dans les marges et même à travers le texte de motifs enluminés d'or ou de couleurs vives. Il semble que les scènes à personnages, les grotesques, les plus cocasses, moines luttant contre des escargots ou fuyant devant des lièvres, amoureux enlacés, animaux fabuleux, monstres nés de la boue du Déluge, aient pour mission d'amuser les fidèles pendant leurs dévotions, de distraire les savants, de retenir les écoliers.

Dans tous les livres d'heures où l'inquiète pudeur des clercs l'a laissée subsister, nous voyons, peinte avec un soin tout particulier, l'image peu édifiante de Bethsabée se baignant nue devant le roi David.

David le roy, sages prophetes,
Crainte de Dieu en oublia,
Voyant laver cuisses bien faites.

§

Comme les premiers manuscrits, les premiers incunables sont dépourvus d'ornements. A peine dans quelques ouvrages une place est-elle réservée au début des chapitres pour l'initiale que peindra le rubricateur. Le frontispice se compose le plus souvent de deux lignes à petite justification au milieu de la page blanche.

Mais d'année en année, et avant la fin du siècle, l'image envahit les feuillets naguère si beaux dans l'austérité de la gothique à deux colonnes. Ce sont d'abord les lettres tourneures, puis les lettres à sujets, fleurs, rinceaux, personnages, enfin des pages entières se couvrent, soit d'une seule composition imitant les enluminures du Canon des missels, soit de sujets, d' « hystoires » à compartiments. Par la suite, l'illustration empiétera de plus en plus le texte, pour en venir à la débauche des frontispices surchargés et des innombrables figures dans la page des livres romantiques.

A regarder d'ensemble ces deux évolutions de la décoration du livre manuscrit, puis du livre imprimé, il semble que, dans l'un comme dans l'autre, l'ornement croisse en raison inverse de l'importance accordée au texte. En d'autres termes, qu'il s'agisse de manuscrits ou d'imprimés, on peut dire que l'image est une séduction ajoutée par le fabricant à l'essentiel du livre, lequel ne suffit plus, qu'il s'agisse de prières ou de tout autre sujet, à retenir l'attention du lecteur. Ainsi les femmes, pour enflammer et retenir les vieillards, ajoutent mille agréments et subtils artifices à leurs charmes naturels.

Ces considérations ne s'appliquent, bien entendu, en aucune façon, aux livres où l'illustration intervient comme un document, livres de voyages, livres d'histoire, livres d'art, livres de science. Nous ne parlons, dans toute cette

étude, que des ouvrages proprement littéraires, de ceux que La Bruyère appelle « les ouvrages de l'esprit ».

Cette évolution que nous découvre l'histoire du livre à travers les siècles et qui nous montre l'ornement venant donner au texte un intérêt supplémentaire, nous la retrouvons en chacun de nous. Nos jeunes années, avides d'apprendre, éblouies d'incessantes découvertes, se contentaient des petits livres à cinq sous de la *Bibliothèque nationale* que notre âge mûr, déjà, et pour bien peu, revenu de la joie de connaître, ne peut plus feuilleter sans déplaisir. Il ne sera peut-être pas impossible de démontrer un jour que les époques où l'on a édité les plus beaux livres, ou du moins les livres les plus coûteux, sont celles précisément où l'on a le moins aimé lire.

Il serait cependant inexact de dire que l'illustration des livres où le document figuré n'est pas indispensable soit née du seul désir d'amuser, voire d'intéresser le lecteur. L'illustration doit en partie son origine à la nécessité de se faire entendre des illettrés, autrefois fort nombreux. Dès le XIIe siècle nous trouvons des *Exultet*, longues bandes de parchemin que le prêtre déroulait en les lisant sur un pupitre pendant la bénédiction du cierge pascal. A mesure que le parchemin descendait, les fidèles agenouillés voyaient les enluminures peintes dans le sens opposé à l'écriture et, ne pouvant comprendre le latin du prêtre, du moins ils s'associaient à la prière par la vue des images pieuses.

Un phénomène analogue s'est produit récemment chez les dames turques, fort peu lettrées, à qui le cinéma a révélé la vie libre et si enviable de leurs sœurs occidentales.

Dès les premiers temps de l'imprimerie on édita aussi des *Bibles des pauvres*, où des images montraient aux ignorants les principaux épisodes de l'Histoire sainte et notamment les supplices des martyrs, figurés d'autant plus affreux qu'ils devaient être plus édifiants. Ces Bibles des pauvres sont encore répandues en Russie. Pendant la

récente révolution, les moujisks y ont trouvé de précieux renseignements pour les supplices inédits à infliger à leurs victimes, seins coupés, ongles arrachés, entrailles enroulées à un tourniquet, etc...

Aujourd'hui, les images ne sont plus la partie principale et, pour certains, la seule accessible des livres illustrés. J'ai vu cependant un bibliophile, qui apparemment savait lire, recevoir des ouvrages précieux, en regarder soigneusement les images, vérifier la pagination, puis, sans avoir lu une ligne, sans avoir coupé une page, les enfermer pour longtemps, valeurs d'avenir, dans sa bibliothèque-coffre. Mais c'est là un fait sans doute unique, digne d'entrer dans la collection des faits divers remarquables de M. André Gide.

De ce que les premiers manuscrits, les premiers incunables étaient dépourvus d'ornements, il ne faut pas conclure que leurs fabricants n'étaient pas des artistes. Mais il y a une écriture, une impression pures, tout de même qu'il y a une peinture, une poésie pures. Pour un bibliophile averti, rien n'est plus beau que les très anciens manuscrits, les tout premiers imprimés. Si nous ne savons rien des lointains *scriptoria*, les noms et les origines des premiers imprimeurs nous sont connus. Presque tous, avant de s'adonner à l'art nouveau dont ils ne soupçonnaient, pas plus que n'ont fait récemment les premiers cinéastes, les premiers inventeurs de moteurs, l'immense avenir, riche de biens et de maux encore mal discernés, presque tous étaient déjà d'habiles orfèvres. La fabrication des poinçons, la science de l'alliage des métaux propres à l'impression avaient mis l'imprimerie naissante aux mains des artisans du métal. On peut citer à coup sûr comme ayant été orfèvres : Procope Waldfoghel à Avignon (1444), J. Gutenberg et J. Mentelin, tous deux membres de la corporation des orfèvres de Strasbourg (1444 et 1448), Friedr Von Biel et Michel Wensler, tous deux membres de la corporation des orfèvres de Bâle (1473 et 1478), Nic-Jenson, maître de la

Monnaie de Tours (ou de Paris) avant 1458, Bernardo Cennini, orfèvre à Florence avant 1471 (travaille en 1441 à la porte du Baptistère de San-Giovanni, œuvre de A. Pisano), Alfonso Fernandez de Cordoba, orfèvre à Valence (Espagne) avant 1477. Quand ils n'étaient pas des orfèvres, les premiers imprimeurs étaient des calligraphes, des enlumineurs et possédaient par métier le goût de la belle page. Parce qu'il a été fabriqué par des artistes déjà consommés, le livre a atteint du premier coup la perfection.

Même et surtout dépouillé de tout ornement adventice, le livre est une œuvre d'art. A cette œuvre d'art où tout est proportion et mesure, les premiers imprimeurs, qui étaient souvent aussi des lettrés, s'adonnaient avec amour. Le blanc du papier, la forme des lettres, leur juxtaposition, leur disposition dans la page, le noir des caractères, les dimensions des marges leur suffisaient à composer un ensemble capable de satisfaire les plus délicats.

De même que dans certaines aquarelles de Cézanne des espaces blancs cernés de couleur participent de cette couleur, se teignent d'un ton beaucoup plus fin que ne pourrait faire le lavis le plus habile (ainsi le lait blanc s'imprègne des odeurs et aussi des couleurs environnantes) et se juxtaposent et s'ordonnent suivant leur valeur et leur intensité, de même, en typographie, les blancs ménagés comme il convient entre les idées, les sentiments, les métaphores, se composent avec le texte et forment avec lui une délicate et très véridique représentation de la pensée de l'auteur.

De même, dans une symphonie, ces silences où les derniers accents viennent s'accorder au plus secret de l'être en qui la reprise musicale retentira plus riche, plus intime, plus profonde. Le blanc en typographie, c'est le silence en musique, c'est aussi l'ombre dans le clair-obscur, cette détente momentanée de l'esprit qui prolonge la minute passée et prépare la minute à venir ; c'est aussi, et de façon plus matérielle, les pleins et les creux en architec-

ture, alternances d'ombre et de lumière d'où naît cette harmonie, cette indéfinissable beauté des façades les moins chargées d'ornements. Repos judicieusement disposés de l'esprit et de l'œil, mais, il faut l'avouer, science encore plus subtile pour le livre que pour l'orchestre ou le tableau et que seul peut être Mallarmé (et quelquefois Claudel) devait tenter de réaliser (1).

On voit par ce qui précède combien l'introduction d'images et même de simples ornements dans la page imprimée est tâche difficile et susceptible de prendre figure de sacrilège aux yeux des dévots de l'imprimerie. Pour un *Songe de Poliphile* où l'accord entre la lettre, la figure et l'ornement est si merveilleusement réalisé, que d'horreurs inexpiables !

Si les éditeurs, oubliés par Dante, doivent figurer au Jugement dernier, ceux de notre temps s'y présenteront en foule, et non tous à la droite du juge. Et dans quelles *malebolge* ne seront pas engloutis les inventeurs du gillotage, du simili et du papier dit « couché » !

§

Les imprimeurs d'à présent ne lisent pas beaucoup le traité *Divina Proportione* du moine Luca Pacinolo ni le *Champfleury* de Geoffroy Tory. On ne saurait les en blâmer. L'esprit trop exclusivement géométrique de Pacinolo, non plus que l'humanisme méticuleux et puéril de Tory, ne leur seraient d'un grand secours. La verbeuse préface qui ouvre le *Champfleury* ne périra pas, Rabelais lui ayant emprunté quelques lignes de son Ecolier limousin. Mais les propos que tient l'auteur sont quelquefois déconcertants, témoin cette explication visiblement entachée d'anthropomorphis-

(1) Paul Iribe a composé en 1913 une édition du *Rat* d'Abel Hermant, tirée à 500 exemplaires. Dieu sait si le *Rat* prête à l'illustration, Venise, les *traghetti*, les gondoles... et si Paul Iribe était désigné pour donner à ces accessoires vieillis une seconde jeunesse. Cependant le livre est purement typographique, sans une image, sans un ornement. Mais la proportion des marges, l'interlignage, la lettre forment un ensemble qui touche à la perfection.

me : « La lettre Q est la seulle entre toutes les autres lettres qui sort hors de ligne par dessoutz, et jamais nay peu trouver homme qui m'en aye sceu dire la raison, mais toutefois je le diray cy et mettray par escript.... J'ay trouvé que le Q sort hors de ligne pour ce qu'il ne se laisse escripre en diction entière, sans son compaignon et bon frère U et pour montrer qui [qu'il] le désire toujours après soy, il le va embrasser de sa queue par dessoutz comme je figureray cy après en son renc... » (fol. XII v°).

Encore nos imprimeurs pourraient-ils regarder les gravures du *Champfleury*, leur disposition, la forme des capitales, le souci qu'on a pris de déduire les lettres des figures géométriques élémentaires ou de la simple logique (voir notamment les raisons pour lesquelles la petite boucle de l'S doit être mise en haut). Ils y verraient aussi, comme dans beaucoup d'autres livres de la même époque, que l'ordonnance des pages, la dimension des marges n'y sont pas soumises à des règles trop strictes. L'imagination, guidée par un goût sûr, permet à l'imprimeur mille libertés qui ne dérangent en rien l'harmonie du livre. Je dirai même que ces manquements à la règle donnent à l'ouvrage un caprice, un imprévu, une nouveauté qui ne sauraient déplaire au bibliophile. Les règles étroites sont chères surtout aux artisans timorés et de petite initiative. Ordonnance ne veut pas dire sécheresse et monotonie. Il n'est principe qui ne s'accommode d'une liberté bien entendue et même n'y retrouve, par l'accident et la faute voulue, une vie nouvelle, en accord avec les choses naturelles. Il n'existe pas dans la nature deux feuilles semblables. Les imprimeurs qui composent toujours suivant des règles immuables finissent dans l'ennuyeux, l'atone et justifient les réactions les plus fâcheuses.

§

Si le livre, ainsi que l'a dit justement M. Paul Valéry, doit être « sur toute chose une parfaite machine à lire »,

l'ornement et, à plus forte raison, les images, ne doivent y être admis qu'avec d'extrêmes précautions.

En général, mieux vaut même s'en tenir aux simples ornements, où l'invention se trouve guidée et heureusement limitée par la tradition.

Lettrines, bandeaux, culs-de-lampe sont la principale parure des livres. Ils se sont avec le temps incorporés en quelque sorte aux casses de l'imprimeur. Une longue habitude, aussi vieille que la chose imprimée, fait que le lecteur les accepte sans même le plus souvent les remarquer et sans que, par leur faute, son attention soit détournée du texte qui demeure, on en conviendra, le principal du livre. Bien placés, sans excès de coloriage, sans noirs excessifs, s'accordant avec la grandeur de la page et la dimension, la forme des caractères, ces ornements contribuent souvent à former de charmantes compositions typographiques. Là encore, comme en toutes choses touchant le livre, les anciens imprimeurs nous offrent des modèles difficiles à égaler, ce qui ne veut point dire du tout qu'il faille s'efforcer de les copier. Les premières lettrines gravées en bois à Lyon, dérivées des lettres peintes et dorées des missels, les grandes initiales venues des antiphonaires, les unes marquant le début des chapitres, les autres s'étalant majestueusement à la première page, par l'exacte appropriation de l'ornement à la lettre, par la « valeur » toujours juste des accords de noir et de blanc, font de la plupart des pages ornées du xve et du xvie siècle demenus chefs-d'œuvre. Dès le xvie siècle, J.-J. Scaliger écrit *Scaligerana* : « L'Imprimerie est à son faiste, elle s'en ira plus en décadence qu'en rehaussant. »

Avec le format et la lettre, les ornements contribuent à donner au livre son caractère élégant et un peu géométrique dans les in 4° et les petits in 8° du xvie siècle, noble dans les in-4° carrés du xviie, raffiné et spirituel dans les in-12 du xviiie siècle, d'un archaïsme laborieusement compliqué dans les in-8° romantiques.

La lettrine au début d'un chapitre a, semble-t-il, pour

objet de prédisposer l'esprit du lecteur à la bienveillance. Si elle est belle, c'est le sourire d'un visage charmant au début d'un entretien. Les graveurs sur bois se sont évertués à en varier les motifs. Après les fleurs et les entrelacs, ils y ont inséré à l'envi des figures de saints ou de personnages mythologiques, mêlant l'Olympe et le Paradis. Dans le même volume, on voit tour à tour Léda soumise au cygne dans l'L et dans l'S un jeune Sébastien percé de flèches.

La lettrine s'accommode fort bien d'un bandeau, surtout si le bandeau est de même importance que la lettrine et n'alourdit pas le haut de la page.

Autant que les lettrines, les bandeaux et les culs-de-lampe ont été variés à l'infini par l'ingéniosité des graveurs et des imprimeurs, depuis les si curieuses combinaisons de signes typographiques jusqu'aux arrangements les plus compliqués de figures et de feuillages, sans oublier les admirables rinceaux, les corbeilles de fleurs, les emblèmes employés au XVIIe siècle et dont quelques-uns, un peu hors de proportions avec la page et la lettre, figurent dans la première édition de *Charmes* de M. Paul Valéry.

Les Allemands ont déjà publié quelques recueils, fort amusants à feuilleter, de ces ornements, mais leur *Corpus* est encore à faire.

Il est aussi surprenant qu'un chartiste ou un libraire n'ait pas encore entrepris d'écrire l'histoire du Frontispice. Un grand nombre de dessinateurs, de peintres ont travaillé à ces somptueuses façades, depuis les tailleurs d'images parisiens, lyonnais, italiens, allemands du XVe siècle jusqu'à nos contemporains, depuis le *Calendario* vénitien de 1476 jusqu'au charmant frontispice du *Robinson Crusoe* de Falké. Les noms de Holbein, d'Albert Dürer, de Tory, de Jean Cousin, de Léonard Gaultier, de Callot, de Claude Mellan, de Bosse, de Sébastien Leclerc, de Bernard Picart, de Boucher, de Cochin, d'Eisen, de Gravelot, de Moreau le Jeune et plus près de nous, de Delacroix, de Gustave Doré, de Rops et de tant d'autres donneraient à cette publication

un intérêt dépassant de beaucoup le domaine de la bibliophilie.

I

On tremble à voir de quel courage tranquille beaucoup de dessinateurs ou de peintres entreprennent d'illustrer tous les ouvrages qu'on leur propose.

Il semble superflu et même injurieux d'observer qu'avant de se mettre à l'œuvre, l'illustrateur doit avoir lu et compris le livre qui lui est confié. Il est même indispensable qu'il se le soit assimilé au point de pouvoir travailler sans avoir le texte sous les yeux, et composer une œuvre parallèle où seront mis en évidence et traduits par son art les points les plus saillants demeurés dans son souvenir. Ainsi seront d'abord évitées ces interprétations littérales qui ne servent qu'à illustrer la pauvreté d'esprit de l'illustrateur. « Il prit son chapeau et sortit... »

Le peintre ayant lu, compris et même s'étant assimilé son sujet, son œuvre ne sera jamais qu'une trahison. Un ouvrage de l'esprit ne peut jamais être compris absolument. L'illustration, même excellente, d'un livre, ne sera jamais qu'une traduction figurée de ce livre vu à travers un tempérament. Du moins, si l'artiste est de qualité, aurons-nous le plaisir de regarder une interprétation susceptible de modifier et même d'enrichir la nôtre. C'est un peu comme le portrait d'une personne aimée fait par un peintre intelligent, ou, si l'on préfère, la déformation d'un visage vu dans un miroir. Plaisir de mandarin, auquel pourraient concourir des hommes du talent de Dufy ou de Picasso. De toutes façons, plaisir rare.

Donc, plaisir galvaudé. Quoi de plus rare que la poésie, quoi de plus avili ? Par suite, nous avons vu les œuvres les plus précieuses, et parmi toutes, les *Fleurs du Mal*, souvent déshonorées par le crayon d'illustrateurs imbéciles. Pour une Louise Hervieu dont l'âme aimante et douloureuse s'est si étroitement unie à celle du poète, que d'in-

terprètes grossiers, pis encore, inintelligents, ont souillé ces poèmes que leur hautaine franchise devait à jamais préserver de l'hommage des sots. La liste serait trop longue des œuvres littéraires respectées à travers les siècles et que le premier barbouilleur venu n'a pas craint de salir de ses plates inventions. Mais l'édition dite nationale de Victor Hugo, chez Testard, demeurera par ses images comme un des monuments les plus remarquables de la bêtise au XIXe siècle. Par une juste réparation envers nos contemporains, disons aussi que les *Eglogues* de Virgile, traduites en français par Marc Lafargue et composées avec la collaboration d'Aristide Maillol, du comte Kessler et d'un imprimeur de Weimar, sont peut-être le plus beau livre paru depuis l'invention de l'imprimerie. Feuilleter un pareil chef-d'œuvre est une joie inépuisable. Souhaitons seulement que les rares détenteurs de ce volume ne l'habillent pas trop richement. Un maroquin janséniste me paraît devoir convenir à merveille à ce livre imprimé sans un seul coloriage.

Quelques éditeurs (ils ne sont pas malheureusement assez rares) se figurent qu'il suffit d'accoler un nom illustre et le nom d'un dessinateur à la mode, de tirer à petit nombre et de vendre cher pour créer un livre qui leur assure honneur et profit. Le profit se rencontre quelquefois, tant la clientèle des amateurs-spéculateurs est ignorante, mais l'honneur ?

On protège les statues, les églises, les tableaux contre les rebouteurs, les architectes, les restaurateurs. Qui préservera le livre des illustrateurs ?

Nous sommes venus au point d'estimer aujourd'hui qu'un livre de luxe ne peut se passer d'images. On a mis des images (pieusement et avec mesure, je l'accorde, et les noms des éditeurs nous rassuraient en cette occasion) au *Discours de la Méthode*. Mais, hélas ! on a illustré d'autres auteurs du XVIIe siècle, et s'il était permis de citer ! Qui nous assure que demain un commerçant audacieux ne « sortira » pas une édition illustrée des *Pensées* de Pascal

où le peintre aura mis en images « l'homme n'est qu'un roseau », le nez de Cléopâtre, la vessie de Cromwell ? Ne désespérons pas d'assister aux ébats de la Monade de Leibniz. Le *Traité théologico-politique* de Spinoza nous apparaîtra quelque jour portant sur sa couverture un prêtre discutant avec un parlementaire.

Qu'on ne nous accuse pas d'exagération. N'avons-nous pas vu déjà, ornée d'images, amusantes sans doute, mais non indispensables, *la Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye ?* Il est tout à fait symptomatique qu'on soit forcé d'écrire cette naïveté qu'une belle œuvre littéraire se suffit à elle-même et que pour l'honorer il n'est que de l'imprimer correctement, en caractères lisibles et appropriés, sur un papier de bonne qualité. Pas de notes au bas des pages par quoi la lecture est interrompue souvent pour un très petit profit, mais, à la fin du livre, un glossaire si le texte l'exige, une notice et les notes indispensables, aussi brèves que possible, le portrait de l'auteur en tête, un fac similé d'autographe, voilà, à notre sens, la meilleure façon d'éditer nos grands auteurs.

Les dessinateurs, les peintres n'ont pas à intervenir. De même qu'ils se moquent, et fort justement, des littérateurs qui parlent peinture, ils devraient comprendre que le domaine littéraire leur est souvent interdit. Les littérateurs se montrent aujourd'hui plus discrets que les peintres et le temps est passé où l'on inscrivait des sonnets sous les tableaux.

D'autant que pour tout ce qui touche à la littérature passée, les écueils sont innombrables. S'il s'agit des Anciens, on n'évitera jamais le bal des Quat'zarts, les accessoires de théâtre et le plus fâcheux pompiérisme. Daumier, avec ses admirables caricatures des dieux et des héros de l'Antiquité, devrait nous avoir à jamais délivrés des Grecs et des Romains en images. Quant aux siècles plus voisins de nous, le XIXe excepté, toutes les « restitutions » tentées jusqu'à ce jour sont décourageantes. Un costume, s'il n'est

pas porté par un vivant, avec l'aisance que donne l'habitude quotidienne, devient aussitôt une défroque de carnaval. Je ne parle pas des bliauds ou des chausses du moyen âge, mais a-t-on jamais dessiné de nos jours un seigneur Louis XV qui n'ait pas la tournure d'un domestique ou d'un ténor ? Qu'on mette les plus beaux des seigneurs ressuscités par des artistes de notre temps auprès des personnages du *Monument du Costume* de Moreau le Jeune, ou de ceux des *Chansons* de La Borde... Tout au plus, pour éclairer un texte célèbre et tâcher de recréer l'ambiance, la « couleur du temps », peut-on se risquer à grouper, en les choisissant parmi des ouvrages de la même époque, des scènes, des types, des intérieurs qui, arrangés habilement, parviendront à recréer un peu de la vie et des manières d'autrefois. Pour des œuvres du moyen âge, poèmes, fabliaux, la reproduction d'enluminures contemporaines peut nous donner une idée amusante et juste, et non inutile à l'intelligence de l'œuvre, de la société, des habitations, des costumes civils ou militaires.

S'il s'agit d'un ouvrage dont l'auteur soit encore vivant, c'est à l'auteur de se défendre. Mais comme Anatole France, pour ne citer que lui, s'est mal défendu !

Non contents des images que leur imposent les éditeurs, certains bibliophiles achètent des exemplaires « grand papier » et les livrent à des artistes chargés de les embellir. L'illustration dans les marges est chose odieuse ; elle était réservée à notre temps. Toute œuvre d'art, et un beau livre est une œuvre d'art, est une œuvre achevée et qui exige le respect. Ajouter des dessins, même acceptables (et c'est l'exception, les artistes de valeur ne travaillant guère dans les marges des livres) à un livre bien imprimé, c'est ajouter des rubans à la Joconde. C'est agir en barbare. Pour comble d'agrément, l'artiste chargé de décorer le livre, estimant ses images bien plus intéressantes que le texte, ne manque presque jamais d'empiéter dessus et de couvrir les lettres de traînées de pinceau.

Si quelque jour l'esprit reprend ses droits, si la fausse bibliophilie est remise à son rang, qui est le dernier, beaucoup de livres illustrés ou enluminés à la main de ces vingt dernières années demeureront les témoins d'une époque où l'image primait l'idée, ou la raison était soumise à la sensation, où une pensée n'était acceptable qu'à la condition qu'on en fût immédiatement diverti.

§

Quelles causes trouver à cette évolution, ou, pour mieux dire, à cette régression dans l'amour des livres ? Quelles sont les raisons de la diminution chaque jour plus sensible du nombre des lecteurs sérieux, des vrais amis de la lecture ?

(Définition : Nous appelons lecteur sérieux, lecteur digne de ce nom, non pas celui qui lit sans trêve, qui lit tout ce qu'il rencontre, dans le cerveau de qui les choses lues, presque toujours de peu d'importance, forment un désordre qui ressemble beaucoup au néant, mais celui pour qui la lecture est, si l'on peut dire, comme une carrière, et la plus aimée des carrières, une occupation librement acceptée, mais liée intimement à la vie, à la fois plaisir et devoir. Ce lecteur choisit, amasse, relit souvent, veille à combler les lacunes que ses lectures lui décèlent chaque jour, non certes, nouveau Bouvard, pour acquérir un savoir encyclopédique, mais pour satisfaire ses tendances innées. Il crée enfin à son image, sorte de miroir intellectuel, une bibliothèque, souvent fort peu nombreuse, mais qui est le témoignage de ses joies, de ses acquisitions, de ses curiosités, de ses désirs, le testament des jours passés et la promesse, la réserve des jours à venir.

Les deux raisons principales de ce que nous voulons considérer comme un mal sautent tout de suite à l'esprit. Ce sont les deux gonds, les deux points cardinaux sur lesquels tourne toute notre civilisation : l'auto et le cinéma. Déjà ces deux diminutifs, vite et partout adoptés, des deux mots

d'origine, montrent combien ces deux formes de notre activité sont entrées dans notre vie, nous ont été chères à tous les instants, et, venant à l'esprit, sur les lèvres à chaque minute, ont imposé ces deux vocables raccourcis, pareils aux noms abrégés que se donnent les amants.

Par l'auto et le cinéma, un changement total du rythme s'est fait dans l'espace et dans l'intellect. Par l'un comme par l'autre, gain sur la durée, transformation de l'horaire, du chronométrage de la vie, matérielle et intellectuelle. Le plaisir du mouvement, de la vitesse, pour le mouvement et pour la vitesse. La plupart des courses en auto n'ont pas de but utile et, si le but est d'agrément, il pourrait être rapproché du point de départ sans aucun sacrifice, sans aucun sacrifice autre, — et ce serait le plus douloureux, — que celui d'aller vite pendant un certain temps et d'additionner, comme on dit, des kilomètres, — et des images.

Il faut s'étonner d'ailleurs d'entendre encore employer, pour mesurer les distances, cette infime unité, le kilomètre. Le progrès du langage a été plus prompt en matière d'argent. « Un billet », aujourd'hui, c'est mille francs.

Conséquence : les loisirs entre les besognes inévitables, autrefois occupés par les lectures, la conversation, l'étude, voire la flânerie intelligente, sont remplis à présent par la promenade en auto. Pendant ces promenades, les conversations, manquant d'aliment, aucune lecture profitable n'étant venue enrichir l'esprit, se font à coups d'histoires plus ou moins spirituelles, mais généralement scabreuses. On échange aussi des recettes de cuisine, des potins, des adresses de restaurants, et puis on parle moteurs. On ne saurait lire en auto : il faut regarder le paysage, fût-on en Beauce, regarder les arbres qui se couchent en arrière, un horizon qui tourne, et admirer par brèves exclamations, tandis que le chauffeur, rivé à son volant, n'est préoccupé que de « sa conduite ». Que reste-t-il dans l'esprit, le voyage fini, le restaurant vanté une fois atteint ? Des impressions momentanées, assez monotones, sans aucun lien, des images

superposées au hasard de la succession, sans qu'aucun souvenir autre que d'images puisse subsister, même pour la fin la plus humble, qui serait la connaissance de la géographie. La marche à pied est devenue un sport et du même coup elle a perdu tout l'agrément de ces propos jetés dans l'air libre, dans le silence de la campagne, le pas excitant l'esprit et rythmant les paroles. Qui se promène encore en voiture à chevaux, promenades courtes et qui laissaient toujours un souvenir précis du pays parcouru, des côtes gravies, des gîtes rencontrés ? Mais si l'on regrette les voyageurs tels que le président de Brosses, lisant et annotant des livres entiers dans sa berline, il faut d'autre part accorder que l'auto et le cinéma nous ont appris à voir plus vite, à discerner plus sûrement. Le monde extérieur se révèle maintenant à nous par des signes différents de ceux de jadis, par des caractéristiques peut-être plus significatives.

Ajoutons à l'auto les autres sports qui dévorent ce qui reste de loisirs aux gens riches et remplissent les vacances des jeunes gens. Que de jeunes filles et de jeunes hommes j'ai vu rester étendus sur les plages, échangeant pendant des heures des propos insipides, sans autre souci que de donner à leur peau la couleur à la mode !

Ajoutons aussi la T. S. F. et arrêtons-nous. Toutes les inventions, toutes les modes nouvelles semblent se liguer contre le livre.

Mais son pire ennemi, le plus insidieux, c'est le cinéma. Alors que l'action de l'auto et des sports est tout extérieure, un « ôte-toi de là que je m'y mette » franchement exprimé, le cinéma semble vouloir fraterniser avec le livre, en tirer sa substance. Il travaille effectivement à l'anéantir. Déjà tout un public, venu il est vrai des régions les moins lettrées, ne lit un roman (et quel roman !) qu'en fonction du cinéma qui en déroule les principaux épisodes. Mais le mal gagne tous les étages. Il y a des cinémas de choix avec films pour intellectuels. Tous nous allons au cinéma,

tous nous y trouvons du plaisir. Les hommes d'âge mûr, fortement ancrés dans leurs habitudes, même avec de la bonne volonté ne sont que superficiellement contaminés. Mais les jeunes gens, à regarder ces images mouvantes, ces scènes réduites à l'essentielle violence, ces aboutissements avec l'explication la plus condensée possible et aussi la plus simpliste de leur processus, enfin cette simultanéité des images qui unit sur l'écran et montre d'un même coup d'œil la passé et le présent, simultanéité où s'essayèrent gauchement les peintres primitifs, puis les littérateurs de tous les temps et que le cinéma a réalisée souvent de façon surprenante, comment voulez-vous, après ces soirées innombrables devant l'écran, qui ont remplacé les cours du soir, que les fervents de cet art nouveau s'assujettissent à suivre les analyses psychologiques posément conduites, longuement déduites, d'un Balzac, d'un Stendhal (1)? Vite les faits, pourvu qu'ils soient clairement exposés, vraisemblables et photogéniques. La conclusion, la morale, la philosophie de ces spectacles, ils n'ont besoin de personne pour la leur dicter. La projection finie, chacun juge suivant sa raison ou plutôt suivant ses instincts. A la vitesse maximum, et telle que les novices se laissent toujours devancer par le film, les événements se déroulent. Plus de descriptions, ô Chateaubriand! Nous voyons ensemble l'action et son cadre, les façades lépreuses de ce quartier populaire, les tristes bords d'un canal, si quelque désespéré vient échouer sur un banc; la splendeur d'une fête, sa fureur joyeuse, si une reine de l'amour y triomphe. A l'habitué du cinéma, le livre, tel du moins qu'on le concevait naguère, apparaît vite insupportable. De l'aspect d'une chambre, d'un air de figure, d'un geste (car il s'est déjà créé un art de regarder l'écran) il saura déduire instantanément toute une suite de péripéties. Cet art, né d'hier, possède déjà ses poncifs, ses clichés. Il a

(1) Comment expliquer, autrement que par un attachement aveugle à la mode, l'admiration intransigeante des mêmes personnes pour les romans de Marcel Proust?

mis en œuvre et presque épuisé les trente-six situations dramatiques de Gozzi. Il existe une dramaturgie, une sémantique du film ; son langage s'est délesté d'autant et les raffinés du spectacle ne prêtent déjà plus attention à l'intrigue, méprisent l'anecdote, mais s'inquiètent des interprétations de tel ou tel cinéaste, du jeu de tel acteur indépendamment du sujet, de la valeur en soi des photographies. Il existe un cinéma pur. Mais que ce dilettantisme nouveau est loin de l'amour des livres !

Pauvres livres ! direz-vous. Destinée pitoyable de la littérature ! Cependant les librairies sont florissantes, et si les grands éditeurs hésitent à rééditer des ouvrages de fonds, les « beaux livres » n'ont jamais été publiés en si grand nombre. Le secret de cette prospérité passagère, peut-être la floraison suprême d'une plante près de mourir, c'est que le livre de luxe est devenu une valeur d'agiotage, dont la cote est établie par les ventes et par les catalogues des libraires. Mais qu'un jour la débâcle se produise dans toutes ces rues Quincampoix que sont maintenant les librairies, qu'apparaisse clairement à tous la vanité et parfois la laideur des trésors qu'ils accumulent, que restera-t-il de tous ces papiers choisis, de ces images coûteuses qui s'en iront rejoindre les papiers non moins rares et les vignettes non moins achevées des titres négociés à la Bourse des Pieds humides ?

§

En somme, la lecture n'est plus accordée au rythme de la vie actuelle. Elle est une opération lente, de plus en plus lente, à mesure que s'accélère la cadence environnante. Les récits s'abrègent, les métaphores se contractent, les épithètes sont fauchées. Vainement. Des plaisirs en repos et des plaisirs en mouvement que distingue Epicure, on peut dire, en donnant une légère entorse à la pensée du philosophe, que la lecture est un plaisir en repos, alors que nous ne goûtons plus aujourd'hui que les plaisirs en mouvement.

Un concours d'événements peut-être unique dans l'histoire place en ce moment devant nous notre avenir réalisé. L'Amérique d'à présent, c'est ce que nous serons demain. Mécanisme prépondérant, intellectualité moindre. Tout nous y conduit, la politique, le commerce, les mœurs. Les jeunes gens regardent avec envie ce nouvel Eldorado où chaque citoyen a sa maison et son auto, où le dollar ne connaît point de faiblesse. « Nous périrons par où nous aurons cru vivre... La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous toute partie spirituelle, que rien, parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges ou anti-naturelles des utopistes, ne pourra être comparé à ses résultats positifs. Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie... » (Baudelaire, *Fusées*.) Baudelaire dénonce déjà le mal américain vers 1850 !

Le mécanisme s'étend jusqu'aux bibliothèques et va tuer le livre (j'entends toujours le livre « ouvrage de l'esprit ») à domicile. La bibliographie américaine, qu'on nous propose aujourd'hui comme un modèle, réglée comme une horloge, mais comme une horloge dépourvue d'âme et de jugement, fait du bibliothécaire, naguère le guide bienveillant de tout lecteur novice, une sorte de machine Burroughs apte à mettre en évidence à chaque question les livres susceptibles d'y répondre. Ne demandez jamais à ce fonctionnaire impeccable de faire preuve d'esprit critique ou même de laisser entendre qu'il a lu les livres qu'il vous remet. Il est comme un épicier qui connaîtrait la place exacte des pruneaux et de la moutarde, mais qui n'y aurait jamais goûté.

En ce point aussi, gain sur la durée. Comme le préjugé du savoir littéraire ne sera pas aboli, on visitera le domaine de l'esprit tout ainsi que les Américains visitent maintenant l'Europe. Les Belles-Lettres, l'Histoire, l'Archéologie, la Philosophie, l'Art seront expliqués sans fatigue, suivant de parfaits compendiums. Aucune recherche, aucune réflexion

et puis le vide (avec — ce qui est synonyme — beaucoup de vanité). A cette fin ! combien efficacement ne concourent pas les illustrations. Les images sont de brefs, d'instantanés cicérones placés devant les monuments de la pensée ; elles mettent à la portée de tous, et sur-le-champ, les connaissances qu'il serait fastidieux, parfois impossible d'aller querir aux sources par un long travail personnel. On visitera le monde et la littérature en auto-car. Shopping universel. On connaîtra la *Divine Comédie* pour avoir regardé les illlustrations de Gustave Doré, ou mieux, un film, avec un petit résumé. Qu'on ne crie pas au paradoxe. Déjà une maison française d'éditions, et non des moindres, a entrepris (avec quel succès !) de mettre en images et vend à bon compte toutes les connaissances humaines enfermées dans de petits albums.

Combien à cette époque, dont on ne peut dire si elle sera intrinsèquement supérieure ou inférieure à la nôtre, combien subsistera-t-il de lecteurs véritables, semblables à celui dont nous avons tout à l'heure tenté la définition ?

Bien entendu, et il serait absurde de supposer le contraire, les livres, les revues scientifiques, de plus en plus spécialisés, augmenteront en nombre et en importance, ouvrages de références, de renseignements toujours neufs, dépassés aussitôt qu'édités, masse énorme vouée à l'oubli par le progrès même qu'elle suscite. Et les nouvelles continueront de se répandre par les journaux, par les lettres lumineuses cheminant dans le ciel nocturne, par la T.S.F. organisée et améliorée. Mais les « ouvrages de l'esprit » et cet « humanisme » qui dégage déjà une si forte odeur de caveau ?

§

Il est permis d'imaginer un temps où tout aura été dit, et redit, où toute phrase écrite, même avec soin, sentira le réchauffé, aura goût de ruminé, son de radotage. Déjà certains discours, certaines conférences et aussi quelques

articles de journaux nous donnent un aperçu de ce « perpétuel retour ». Déjà les notes que M. Lanson a mises, si abondantes, aux *Méditations* de Lamartine des *Grands Ecrivains de la France*, nous terrifient en nous montrant que même chez les poètes, qui cependant raffinent sur le verbe, il n'est pas de locution qui ne prête à référence. Symptomatique aussi le discrédit, peut-être momentané, où est tombé, au lendemain de sa mort, le plus subtil des arrangeurs de mots, le plus astucieux des rhabilleurs d'idées, Anatole France. Les jeunes gens éventeraient-ils maintenant les ruses littéraires, découvriraient-ils que sous plus d'une musique de Barrès se dissimule une réminiscence ? Toujours est-il qu'ils semblent avoir compris d'instinct que la poésie est une terre épuisée d'où les derniers colons ne tirent que des légumes insipides ou fort difficiles à ingérer. Le nombre des volumes de vers par quoi se traduisait toute sensibilité à son premier contact avec le monde, la mise au jour de ces plaquettes si touchantes où le banal prenait forme de confidence, diminue chaque jour un peu et n'éveille plus aucun intérêt. Et l'État, voyant chanceler le monstre aux mille plumes, si riche de phantasmes, si fertile en séductions, lui porte un coup oblique, mais non sans gravité, en frappant d'un impôt les œuvres tombées dans le domaine public.

§

Il semble inutile de déplorer, puisqu'il n'est pas de remède, le ralentissement et peut-être la fin d'une activité qui, somme toute, ne s'exerce effectivement que depuis l'invention de l'imprimerie, depuis 500 ans à peine. *Gustans gustavi paululum mellis et ecce morior*. Nous faudra-t-il prendre à notre compte la plainte de Jonathas expirant ? Consolons-nous en attendant, s'il se peut, en nous disant que la diminution du nombre des livres n'implique nullement le ralentissement des idées. L'ancien monde dont la poésie, la philosophie, le théâtre constituent le plus précieux de

notre richesse intellectuelle, a pensé, s'est perfectionné, nous a transmis son héritage grâce à de rares manuscrits que possédait et consultait seulement une élite fort peu nombreuse. La lecture, telle que nous l'entendons, est une fille tard venue de l'imprimerie. Soixante-dix ans après Gutenberg, les livres autres que les livres de piété n'étaient pas encore bien nombreux. La bibliothèque d'un savant universel, Léonard de Vinci, ne contenait qu'une centaine de volumes. En des temps plus proches de nous et jusqu'au milieu du XVIIe siècle, il ne semble pas qu'on ait beaucoup lu, hormis les livres de colportage. Le monde en était-il plus ignorant, moins sage, moins asservi ? De récents et terribles événements nous enseignent le contraire.

« Ceci tuera cela », disait Victor Hugo. « Cela » paraît être encore en parfaite santé, la superstition, la cruauté, la bêtise florissent de plus belle et « ceci » pourrait bien devenir plus inefficace à mesure qu'il se multiplie davantage et perdre en force ce qu'il gagne en volume.

Si le nombre des ouvrages d'imagination diminue, on lira sans doute moins. Peut-être lira-t-on mieux. Un livre par mois laisse peut-être une trace plus profonde qu'un livre par jour. L'abondance des livres médiocres détourne évidemment la plupart de nos contemporains des livres vraiment admirables. « Ce vice impuni, la lecture » et qui est vraiment un vice lorsqu'elle se borne à des livres de peu de valeur et de nul profit, on en guérira peut-être, et la vie n'en sera pas écourtée, ni appauvrie. Pour un Valéry Larbaud, que de Bovarys ! Que de jeunes sensibilités se faussent et s'avilissent à se modeler sur des livres vulgaires. « Nous périrons par l'avilissement des cœurs » (Baudelaire, *Fusées*). Combien l'âme d'une fille du peuple qui ne lit pas est plus intéressante, plus délicate que celle de tant de petites bourgeoises, clientes assidues des cabinets de lecture !

Nous lisons certainement beaucoup plus que nos ancêtres. Mais que lisons-nous ? Négligeons les statistiques et regar-

dons autour de nous. Que lisent nos amis, nos voisins ? A part quelques ouvrages techniques, quelques revues professionnelles, on lit le journal du matin, celui du soir, quelques périodiques et des livres d'imagination, des romans, des recueils d'anas, en général des livres amusants ou émouvants, des livres s'adressant à notre sensibilité. La raison n'a que peu de part à ces fêtes.

Les lecteurs de livres sérieux, de livres s'adressant au jugement ou simplement capables de satisfaire notre désir de connaître, se rencontrent surtout aujourd'hui parmi les jeunes gens qui préparent leurs examens. Les examens passés, l'homme est pris par ses besognes. Il lit alors pour se délasser. La femme... écoutons Gœthe : « D'ordinaire, les femmes lisent un livre pour y trouver un aliment à leur cœur, un héros qu'elles puissent aimer ». Quant aux vieillards, beaucoup ressemblent au duc Phing de Barrès : « Ce que j'aime, c'est les mélodies. N'importe ce qui doit arriver, je désire les entendre. » Et voilà pour la Bourgeoisie.

Le paysan, lui, ne connaît que l'almanach, le journal local et les affiches électorales ; l'ouvrier, nous le voyons dans le métro, il lit souvent ces extraordinaires romans tirés des chefs d'œuvre de la littérature et mis « à sa portée » par des écrivains marrons à particule ou bien le feuilleton qui passera le soir au cinéma. De toutes parts, c'est le livre de sensibilité qui l'emporte. Toute la pluie tombe sur la terre qui a le moins besoin d'être arrosée. « Nous périrons par où nous avons cru vivre ». (Baudelaire, *Fusées*.)

Si la vie actuelle dépasse la lecture, autrement dit, ne l'admet plus que dans la zone la plus ralentie de son activité, devons-nous redouter l'engloutissement de notre civilisation par la vague de crétinisme dont nous menaçait Anatole France vieilli et peut être mécontent de lui-même ? Mais si la vague vient, l'énorme et inconsistant amas de livres que chaque jour voit paraître suffira-t-il à la contenir? La raison se refuse à admettre la raréfaction des grands livres, la diminution du patrimoine commun, du seul bien

impérissable ; le bon sens s'insurge quand l'Etat, par un impôt aussi inattendu qu'illicite, menace de lui porter atteinte ; il accueille sans effroi l'idée que les livres inutiles périraient faute de lecteurs.

Les vraies, les grandes œuvres auront toujours, comme à présent d'ailleurs, des amants rares et choisis. Ces « happy few » se moquent des contingences ; quels que soient la vitesse des voitures, la multiplicité des images, les pièges tendus, les taxes imposées, ils se passeront le flambeau.

§

Il y a quelque quinze ans, deux savants ayant constaté la dégénérescence croissante de la pomme de terre et ses maladies chaque jour plus nombreuses et plus graves, s'avisèrent de ceci que la plante primitive s'était épuisée à cause de la reproduction ininterrompue par génération asexuée (bouturage, yeux du tubercule). Ils allèrent dans les Montagnes Rocheuses recueillir à 4.000 mètres d'altitude des solanées sauvages dont les graines rapportées en Europe et semées dans des fumiers appropriés donnèrent de gros tubercules savoureux, vivaces et rebelles aux maladies.

Ne tentons point d'assimilations désobligeantes. Mais s'il est vrai que beaucoup d'œuvres littéraires soient depuis longtemps le produit de bouturages plus ou moins habiles, il serait peut-être temps de remonter au type originel, de partir pour les Montagnes Rocheuses.

Posons d'abord cet axiome que si l'on peut imaginer une époque où tout aura été dit, il est impossible de prévoir le temps où tout aura été dessiné.

Le Dibutade de demain, qui cernera d'un trait sur le mur l'ombre portée d'un visage chéri, tracera un dessin aussi nouveau que fit son fabuleux ancêtre. Il est donc permis d'imaginer qu'en des temps fort lointains sans doute, abandonnant ce truchement fatigué qu'est la lettre imprimée, nous retournerons aux sources mêmes de la pensée, du

langage et de l'écriture, au dessin de l'homme préhistorique. *Corso, ricorso.* La pictographie, non plus évidemment celle des lointains Aztèques, mais une pictographie infiniment compliquée et subtile, permettra à nos arrière-neveux d'énoncer des pensées, des sensations neuves ou tout au moins d'habiller d'oripeaux inédits les quelques douzaines de pensées fondamentales que peut secréter notre cerveau.

Ce besoin inconscient, mais permanent, et, dans un temps encore indéterminé, universel, de remonter aux sources, de retrouver la patate initiale, se décèle depuis quelque temps dans le goût pour les sculptures nègres, les dessins d'enfants. Mais le symptôme le plus frappant de ce désir, de ce besoin de régression, c'est précisément ce goût immodéré pour les images dont nous avons montré tantôt la contagion chaque jour plus étendue. La lettre, après avoir, pendant un espace assez court, dominé le récit oral et l'image, est à son tour vaincue par le récit oral (phonographe, T. S. F.) et surtout par l'image (illustration des livres, projections et cinéma).

Pour nous tenir au second de ces phénomènes qui relève plus directement de notre étude, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que les arts plastiques préparent cette remontée aux origines (qu'on peut bien appeler renaissance) en abandonnant chaque jour le souci de l'imitation exacte du monde extérieur pour devenir des arts d'interprétation, d'expression, des moyens de traduire l'influence des choses sur l'individu.

Qu'il y a loin de la peinture analytique, calme, raisonnée, méthodique, fruit d'un long apprentissage, aboutissement d'une tradition vénérable, de la peinture qui s'exécutait « en descendant », des classiques, à ces improvisations fulgurantes, à ces frémissantes notations par quoi l'artiste d'aujourd'hui s'évertue à fixer cette émotion d'un instant, cette révélation en éclair que l'application rendrait vite pareille à toutes les traductions déjà vues par tous et trop

vues par le peintre. Le voilà, le langage qui s'accorde au rythme actuel de la vie. Plus de mots usés, ou trop chargés de sens, plus de tournures vieillies, mais la traduction quasi immédiate et immédiatement saisie par tous (après éducation), d'une transformation du moi en une écriture toujours vierge et strictement adéquate au sujet et à l'objet.

Les bibliophiles que nous avons si injustement tournés en dérision tout à l'heure, par leur goût immodéré et quasi exclusif pour les images, sont, à vrai dire, les précurseurs inconscients, les compagnes de Balaam d'une ère nouvelle.

Art objectif autrefois, la peinture (pour ne parler que de cet art, le plus « évolué ») devient de jour en jour un art subjectif.

Cet art d'analyse devient un art de synthèse. Il cherchait le permanent. Le voilà tout entier voué à l'instantané. En vérité, il devient un langage, une chose volante.

Qu'ont à faire ici la tradition, les apprentissages ? Il faut que l'artiste, une fois « en transe », s'exprime purement, s'avoue par l'admirable, l'inépuisable, l'infatigable truchement qu'il possède : la ligne et la couleur.

Quel monde nouveau s'ouvre devant nous !

Magnus ab integro seclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.
Jam nova progenies caelo demittitur alto.

§

Il n'est pas à supposer que les idées abstraites puissent jamais être clairement traduites par la peinture ou le dessin. Peut-être une écriture idéographique viendra-t-elle au secours des philosophes. Mais pour le monde sensible, quelle moisson nouvelle est promise à nos successeurs ! Sans parler de l'inexprimable des visages, les moindres objets sont susceptibles de se transformer quant à la forme et à la couleur suivant l'œil qui les voit, la main qui les recrée. Claude Lorrain et Corot ont inventé de nouveaux aspects du monde, des lumières, des harmonies avant eux

inconnues et qui à jamais porteront leur empreinte. Titien, le Corrège ont approfondi la volupté, leur vision renaît sans cesse dans les désirs et les joies des amants. Et Chardin a paré d'une beauté durable et ennobli en quelque sorte par une charte de son génie des ustensiles de cuisine.

Langage universel, agent mystérieux d'amour et de fraternité entre les hommes, plus efficace que les plus beaux discours. Il suffit d'avoir aimé la lumière, les femmes, le décor de la vie,

Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?

pour aimer et comprendre à son tour par la simple contemplation. *Still leben*, vie silencieuse. Relation plus rapide, plus cohérente et aussi plus intime entre le peintre et le spectateur qu'entre l'écrivain et le lecteur qui suit le lent progrès d'un autre esprit. Et que de délicatesses, de rapports insoupçonnés, que de beautés révélées par d'imperceptibles contrastes, de rares accords de tons et de formes que la plume est impuissante à décrire !

Evidemment la peinture ne racontera pas, et, depuis Greuze, nul ne s'y essaiera, mais les histoires touchantes, ou comiques ou terribles, le cinéma arrivé à son plus haut point de perfection, et qui déjà porte une si grave atteinte à la vie du théâtre, le cinéma enrichi de tous les accroissements de la peinture, les contera, les montrera suivant le mode le plus saisissant. Plus de sous-titres, mais l'essentiel de l'aventure, la trame sur quoi chacun brodera suivant les besoins de son cœur.

Les jeunes gens, d'instinct, devinent ces directions de l'avenir, et si la plupart négligent les vers, combien se jettent à la peinture ! C'est plaisir de les voir deviner sans effort ce secret de demain que nous autres barbons avons tant de peine à déchiffrer.

RICHARD CANTINELLI.

VERS UNE SOLUTION DU PROBLÈME DES DEUX " BÉRÉNICES "

—

I

Depuis la publication du livre de M. G. Michaut sur la *Bérénice* de Racine (1) l'anecdote du « concours » institué par Henriette d'Angleterre entre Corneille et Racine ne trouve plus autant de crédit, sans être pourtant entièrement rejetée (2). D'autre part, comme le hasard n'a sans doute été pour rien dans l'apparition presque simultanée de deux tragédies rivales sur deux théâtres rivaux (3), il faut admettre, à défaut de l'hypothèse d'un concours, que Racine a pris à Corneille l'idée de sa pièce ou que Corneille a pillé Racine. Mon ancien maître M. G. Michaut, à qui m'attachent des liens de reconnaissance et d'affection, a adopté dans son livre l'idée que Racine a dépouillé Corneille (4).

(1) Paris, 1907.

(2) Déjà F. Hémon, dans son étude sur *Bérénice*, p. 1. 2, déclarait l'anecdote suspecte. Voir aussi A. Gazier, *Corneille et le théâtre français*, *Rev. des cours et Conférences*, janvier 1907, p. 419, etc. Mais Jules Lemaître dans son *Racine* (p. 193.) et plus récemment M. Auguste Dorchain dans son *Pierre Corneille*, Paris, 1918 (p. 438), admettent encore l'authenticité de cette anecdote.

(3) La *Bérénice* de Racine fut jouée pour la première fois le 21 novembre 1670 à l'hôtel de Bourgogne ; le *Tite et Bérénice* de Corneille fut joué le 28 novembre 1670 par la troupe de Molière au Palais-Royal. Une lecture de la tragédie de Corneille avait déjà eu lieu le 16 chez Monsieur. (Voir Picot, *Bibliographie Cornélienne*, p. 109).

(4) A. Gazier ne se prononçait pas et se bornait à énoncer les deux hypothèses : « Il est donc fort possible que Corneille, encore plein d'illusions, ait voulu se venger de Racine en écrivant *Tite et Bérénice*, destinée dans sa pensée à écraser son jeune rival, et que Racine, informé de ce dessein par des amis ou des comédiens indiscrets, se soit alors préparé à traiter le même sujet. On peut aussi faire l'hypothèse contraire : c'est Racine qui aurait songé le premier à écrire une tragédie de *Bérénice* après avoir trouvé dans Suétone les mots que

Je n'hésite pas à soutenir au contraire que Corneille a été sur toute la ligne le second : le second pour la conception et pour l'exécution comme pour la représentation et l'impression. C'est lui qui, selon moi, est le débiteur de Racine (5).

Examinons d'abord les arguments de M. G. Michaut à partir du moment où, après avoir essayé de ruiner la légende ou la prétendue légende de l'intervention d'Henriette et éliminé avec juste raison l'hypothèse d'une coïncidence due à un pur hasard, il va tenter de prouver que Corneille n'a pas suivi Racine et que Racine a suivi Corneille (p. 110, etc.).

1° Corneille, depuis la querelle du *Cid*, se serait efforcé d'éviter l'apparence même d'un plagiat ou d'une imitation. Fier de savoir inventer des sujets qui n'appartenaient qu'à lui, il ne se serait rencontré avec d'autres auteurs que lorsqu'il aurait trouvé l'occasion de mieux faire valoir son originalité. M. Michaut nous cite à l'appui de son assertion le cas de *Sophonisbe*, mais il est obligé d'éliminer celui de la *Mort de Pompée* (1641), postérieure de trois ans à la tragédie de Cholmer sur le même sujet. Il oublie d'ailleurs qu'il va citer plus loin les deux *Rodogunes* de Gilbert et de Corneille, et qu'il va démontrer que le vol d'un sujet était chose courante et à demi-licite (p. 117-119). Ajoutons que Corneille, furieux à ce moment (1670) contre Racine, aurait pu, en l'occurrence, se départir de sa prudence coutumière et céder à un mouvement de colère (6). Ajoutons aussi que Corneille, soi-disant « fier de savoir inventer des sujets », était en réalité resté dans une inaction complète comme dramaturge (7) depuis l'échec d'*Attila* (4 mars

Racine nous rapporte dans la préface de sa pièce... Et Corneille, ayant appris que son rival travaillait sur le même sujet, se serait mis à l'œuvre de son côté. En tout cas, remarquons que Corneille ne nous dit pas un mot sur sa tragédie de *Tite et Bérénice*, ce qui laisse le champ libre à toutes les hypothèses... » (p. 472).

(5) Déjà Emile Faguet dans deux feuilletons du *Journal des Débats* (8 et 22 juillet 1907) a critiqué la théorie de M. G. Michaut. Mais il penchait comme celui-ci vers l'idée que le concours était une légende.

(6) Voir Gazier, p. 426-427.

(7) Après avoir fait cette remarque, je l'ai rencontrée dans le deuxième feuilleton d'E. Faguet (*Journal des Débats* du 22 juillet 1907).

1667) jusqu'à celui de *Tite et Bérénice*, et cela pendant la période où Racine donnait *Andromaque* et *Britannicus*.

2° Corneille aurait été d'autant plus prudent qu'il savait par la préface de *Britannicus*, où il venait d'être vivement maltraité, combien Racine avait la dent dure et combien il était dangeureux de s'attaquer à lui (p. 111-112). — Qui ne voit que c'est précisément la préface de *Britannicus* qui a pu exaspérer Corneille et l'exciter à se venger à tout prix de son insolent rival ?

3° Corneille aurait fait trop d'honneur à Racine en engageant la lutte avec un débutant — Après *Andromaque* et *Britannicus*, nul ne pouvait plus considérer Racine comme un débutant. D'ailleurs tout le monde considérait la lutte comme engagée et la préface même de *Britannicus* témoigne de l'acuité de cette lutte.

4° M. G. Michaut écrit : p. 122-123 :

Et, pour en revenir à Racine, on lui a parfaitement reconnu le droit de lutter avec Corneille. Villars, dans sa lettre malveillante, lorsqu'il affecte de le défendre contre le reproche de témérité, lui reproche bien cette témérité même : il ne songe pas à lui reprocher d'avoir dérobé le sujet de son rival. Barbier d'Aucour, l'auteur haineux d'*Apollon vendeur de Mithridate* (1675), qui sait si bien taxer Racine de plagiat pour avoir traité la *Thébaïde* après Rotrou, ne le lui reproche pas davantage. Or, pour Villars et pour Barbier d'Aucour, — puisque le hasard est invraisemblable, puisque la prétendue intervention de Madame leur était inconnue, ce devait bien être un sujet dérobé. S'ils n'en ont point tiré un grief, c'est que selon les idées du temps il n'y avait rien à dire à cela.

J'observe que Barbier d'Aucour aurait été vraiment bien illogique en ne taxant pas Racine de plagiat à propos de *Bérénice*, puisqu'il avait si bien su l'en taxer à propos de la *Thébaïde*, et je m'étonne que cette contradiction évidente n'ait pas frappé M. G. Michaut, car l'explication tirée des « idées du temps » tombe devant cette simple remarque, tout au moins en ce qui concerne Barbier d'Aucour. Et d'ailleurs M. G. Michaut a achevé de ruiner lui-même son

explication en montrant que le procédé qui consiste à dérober un sujet à un rival n'était pleinement justifié que par le succès (p. 123-124). *Dans ces conditions, n'y a-t-il pas lieu de supposer que si Villars et Barbier d'Aucour n'ont point reproché à Racine d'avoir pris son sujet à Corneille, c'est tout simplement parce qu'il ne le lui avait pas pris ?* Et alors on est fatalement amené à l'hypothèse que j'ai adoptée et selon laquelle c'est Corneille qui a suivi Racine.

5° Un argument est tiré par M. G. Michaut (p. 125, etc.) du « silence » de Racine ou plutôt de ce passage de la préface où il laisse entendre « qu'il y avait longtemps qu'il voulait essayer s'il pourrait faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des Anciens ». « Il s'est tu », écrit M. G. Michaut, « c'était un aveu, et par un effet bizarre, ç'a été sa meilleure défense. » Mais Corneille aussi s'est tu, alors qu'il aurait dû se plaindre, s'il avait été victime d'un larcin de Racine. Et ses partisans ont bien blâmé l'audace d'un jeune auteur qui s'attaquait à un maître illustre, mais ils n'ont pas accusé non plus Racine d'être un plagiaire. M. G. Michaut a donc tort de voir dans la préface de Racine une tentative pour plaider les circonstances atténuantes : on peut tout aussi bien interpréter la phrase en question comme une revendication de priorité et on est tout aussi fondé à voir un aveu dans le silence complet de Corneille et de ses partisans que dans le demi-silence de Racine. Quant à moi, je tiens pour certain que Corneille, battu dans la lutte et mécontent, n'aurait pas manqué, s'il y avait eu de la part de Racine la moindre déloyauté, une si belle occasion de faire relever celle-ci par ses amis ou de la relever lui-même. Racine, vainqueur, pouvait se donner le luxe d'être plus indulgent.

6° Mais M. G. Michaut invoque encore d'autres arguments consistant en passages pris aux deux tragédies. Je vais les examiner en détail, car c'est précisément la comparaison des deux textes de Corneille et de Racine qui, avant la lecture des travaux de M. G. Michaut et A. Gazier, m'avait

déjà amené à la conviction que Corneille a suivi Racine.

Le premier rapprochement, déjà fait par Marty-Laveaux (8), est le suivant :

CORNEILLE, *Tite et Bérénice*, III, scène 5.

Eh bien ! Madame, il faut *renoncer à ce titre*
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos Etats m'en donner un plus doux.
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule *chaîne*,
Où l'*hymen* en triomphe à jamais l'éteindra ;
Et soit de Rome esclave ou maître qui voudra !

RACINE, *Bérénice*, V, scène 6.

Je dois vous *épouser* encor moins que jamais
Oui, Madame, et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt, pour vous, *d'abandonner l'empire*,
De *vous suivre* et d'aller, trop content de vos *fers*,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un *indigne empereur, sans empire*, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour !

M. Marty-Laveaux écrit (p. 19, 6) :

Est-ce un simple hasard qui a produit entre le langage de Tite et celui de Titus une opposition si vivement marquée ? On pourrait être tenté d'en douter, car il n'est pas absolument impossible qu'une indiscrétion ait fait connaître à Racine ce passage de la pièce de son rival et qu'il se soit plu à réfuter d'avance les idées qui y sont exprimées.

Et M. G. Michaut ajoute (p. 127) :

Marty-Laveaux a raison : il semble bien que ce ne soit pas là un effet du hasard et Racine paraît avoir imité son maître Euripide qui, dans son *Electre*, a trouvé moyen d'adresser aux *Choéphores* d'Eschyle de si mordantes critiques.

Marty-Laveaux a eu raison, en effet, de voir dans cette opposition de textes autre chose que l'effet du hasard. Mais

(8) Marty-Laveaux, *Corneille*. (Edit. des grands Ecriv. de la France), tome VII, p. 196.

que Racine ait pris le soin de réfuter d'*avance* la pièce de son rival, voilà ce qui ne me paraît pas vraisemblable (9). D'ailleurs un deuxième passage de Corneille est à rapprocher du passage de Racine déjà cité et le voici :

CORNEILLE, TITE ET BÉRÉNICE, V, scène 4.

Je *vous suivrais*, Madame, et flatté de l'idée
D'oser mourir à Rome et revivre en Judée
Pour aller de mes feux vous demander le fruit
Je *quitterais l'empire* et tout ce qui leur nuit.

Le passage racinien viserait autant ce passage du dénouement de *Tite et Bérénice* que le premier passage du troisième acte, si c'était une critique de Corneille. Mais est-ce bien une critique ? Si l'analyse que M. G. Michaut a donnée de la *Bérénice* de Racine (p. 196 à 218) est juste et si sa rupture avec la reine de Judée est déjà décidée dans l'esprit de Titus *avant* le premier acte, qui ne voit que l'attitude du Titus racinien est ici dans la logique du rôle ? Moins que jamais, au *cinquième* acte, Titus peut épouser Bérénice ; moins que jamais il peut lui promettre de la suivre et d'abandonner l'empire. On ne peut donc tirer de là une preuve en faveur de l'antériorité du premier passage de Corneille et on peut tout aussi bien soutenir que dans le second passage de Corneille, cité par moi, Corneille, a voulu contredire le passage racinien.

M. G. Michaut cite (p. 128) les deux passages suivants :

CORNEILLE, *Tite et Bérénice*, V, scène 5.

Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'espoir d'une flamme si pure.
Des services rendus à vous, à tout l'Etat,

RACINE, *Bérénice*, IV, scène 4.

Et qui sait si, sensible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut par son choix justifier le mien...

(9) M. G. Michaut n'a pas cité la suite du passage de Marty-Laveaux : « Ajoutons qu'entre les premières représentations et l'impression de ses pièces, l'auteur y faisait parfois des changements, témoin la suppression du billet de Bérénice. Les vers où Racine paraît critiquer Corneille pourraient à la rigueur avoir été ajoutés après que *Tite et Bérénice* eût été représenté. Mais l'attaque eût été alors si visible qu'on s'étonnerait qu'elle n'eût pas fait scandale. »

C'est le prix qu'a jugé lui devoir le Sénat.
Et, *pour ne vous prier que pour une Romaine,*
D'une commune voix Rome adopte la reine.
Et le peuple, à grands cris, montre sa passion
De voir un plein effet de cette adoption.

Que Rome avec ses lois mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance.
Rome sera pour nous...

Selon M. G. Michaut, le Titus racinien, après avoir exprimé son espoir, réfuterait aussitôt ses propres paroles en démontrant de cette façon que la donnée de Corneille et son dénouement sont invraisemblables. « Voilà donc », ajoute-t-il (p. 129), une autre objection adressée par avance à la pièce du rival. » Il s'ensuivrait que le quatrième acte de Racine aurait été composé ou remanié après le cinquième acte de Corneille. Si celui-ci a été composé le dernier par Corneille, comme c'est vraisemblable, il faudrait supposer que toute la tragédie de Corneille était achevée lorsqu'elle tomba entre les mains de Racine, la tragédie de celui-ci étant, par hypothèse, inachevée.

Or c'est Racine qui arrive bon premier à la représentation et sans doute, joué le premier, a-t-il dû finir sa pièce le premier. Il aurait eu en la circonstance une hâte singulière et qui n'était pas dans ses habitudes. Si M. G. Michaut nous objectait qu'il s'agissait de *devancer* Corneille, nous répondrions qu'il s'agissait surtout de le *vaincre* et qu'il fallait, par conséquent, travailler avec plus de soin que d'ordinaire.

D'ailleurs les rapprochements qui viennent d'être indiqués ne sont pas complets. Les deux vers signalés et surtout leurs rimes se retrouvent souvent dans les deux tragédies. Comparez ainsi :

CORNEILLE, *Tite et Bérénice*, V, scène 5.
D'autres, sur votre exemple, *épouseraient des reines*

RACINE, *Bérénice*, scène II, 1.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.

Qui n'auraient pas, Seigneur, *des âmes si Romaines.*

III, scène 1.

Pour moi qui n'eus jamais l'honneur d'être *Romaine*
Et qu'un destin jaloux n'a fait naître que *Reine*...

Rome hait tous les rois et Bérénice est *reine* (10).

II, scène 2...

Elle a même, dit-on, le *cœur d'une Romaine* (11).
Elle a mille vertus, *mais, Seigneur, elle est reine.*

Il est donc aussi logique de supposer que ce sont ces passages du deuxième acte de *Bérénice* et le passage du quatrième acte qui ont inspiré à Corneille un passage du cinquième acte de *Tite et Bérénice* que de supposer l'inverse. Le dénouement si invraisemblable que Corneille a adopté a pu jaillir d'une idée jetée en passant par Racine, mais écartée ensuite par lui comme irréalisable.

M. G. Michaut rapproche encore (p. 129) le vers de Titus (*Bérénice*, III, scène 1) :

Et puisqu'il faut céder, cédons à notre *gloire*.

du discours final de Bérénice dans la tragédie cornélienne (12) ; mais il ne se prononce pas en faveur d'un plagiat ou d'une imitation. Il n'y a pas non plus lieu de croire que le passage suivant de Corneille est antérieur au passage correspondant de Racine :

CORNEILLE, *Tite et Bérénice*, II, scène 1.

J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler
Et ne puis démentir cette *horreur* magnanime
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime

RACINE, *Bérénice*, IV, scène 5.

S'ils parlent, si les cris succèdent aux murmures,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?

(10) Comparer encore à *Tite et Bérénice*, II scène 7. « S'il épouse sa reine, il est l'*horreur* de Rome ».

(11) Le deuxième hémistiche est peut-être bien emprunté par Racine à son rival, mais c'est dans *Nicomède*, I, scène 2 : « Mais, seigneur, elle est reine », et non dans *Tite et Bérénice* qu'il l'a trouvé.

(12) « Ma *gloire* en sûreté... Rome a sauvé ma *gloire*... Ma *gloire* ne peut croître. » *Tite et Bérénice* V, scène 5.

Moi qui seul des Césars, me vois
en ce haut rang
Sans qu'il en coûte à Rome une
goutte de sang.

Je me bornerai donc là pour le moment quant aux textes, en me réservant d'en citer plus loin quelques autres qui ont échappé aux investigations de Marty-Laveaux et de M. G. Michaut. Je vais donc examiner les deux derniers arguments invoqués par M. G. Michaut en faveur de sa théorie.

7° La preuve, nous dit-il (p. 131, note 1), qu'il est possible que Racine ait trouvé moyen de connaître la pièce de son rival, c'est que pareille mésaventure arrivera à Racine pour sa *Phèdre*, qu'elle est déjà arrivée à Corneille pour *Rodogune*. — Qui ne voit que l'argument est réversible ? Corneille, s'il a réellement été victime de Gilbert pour *Rodogune*, a dû être davantage sur ses gardes, surtout vis-à-vis de Racine, dont il connaissait la malveillance.

D'autre part, Racine, qui a si mal gardé sa *Phèdre*, a pu aussi avoir déjà mal gardé sa *Bérénice*. Il n'y a là de preuve ni dans un sens ni dans l'autre.

8° Enfin M. G. Michaut ajoute (p. 131-132) une dernière remarque : Corneille et Racine nous indiquent tous deux comme sources des écrivains anciens (13). Aucun des deux ne nous cite la *Bérénice* de Segrais, roman publié en 1648 et où Corneille a pris l'idée du rôle de Domitian (14) comme Racine a pris celle du rôle d'Antiochus. Or Racine n'avait en 1648 que neuf ans, et Corneille en avait 42. Corneille aurait donc lu le livre à son apparition et y aurait noté un sujet de pièce pour plus tard. Racine n'aurait pas lu cette œuvre alors et elle n'aurait pas eu assez de réputation pour qu'à vingt-deux ans de là il ait eu de lui-même l'idée de la rechercher. Et M. G. Michaut croit pouvoir conclure :

(13) Ce ne sont d'ailleurs pas les mêmes qu'ils citent : Suétone est indiqué par Racine, tandis que Corneille cite l'abrégé de Dion-Cassius par Xiphilin.

(14) Ce qui prouve, en passant, que Corneille, « si fier d'inventer ses sujets », avait parfois recours à autrui...

Si tous deux en 1670 se sont reportés à Segrais, le vraisemblable, c'est que Racine a suivi Corneille et non Corneille Racine.

L'argument est spécieux. Mais résiste-t-il à l'analyse ? J'admets qu'à neuf ans Racine n'a pas lu la *Bérénice* de Segrais, mais, grand liseur de romans — voire de romans grecs — en son enfance, il a peut-être dévoré ce livre un peu plus tard... Je sais bien que Segrais était l'ami et le partisan de Corneille, mais enfin, en 1672, soit deux ans après *Bérénice*, Racine a eu certainement recours à la sixième des *Nouvelles françaises* de Segrais intitulée *Floridon* (15) et publiée en 1656, bien qu'il ait écrit dans sa préface à *Bajazet* : « Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée ». Il a donc bel et bien repris en 1672 un sujet dont le thème était imprimé depuis *seize* ans ; pourquoi n'aurait-il pas utilisé en 1670 un ouvrage imprimé depuis *vingt-deux ans* ? A-t-il hésité à traiter dans son *Mithridate*, en 1673, un sujet traité dès 1637 par La Calprenède (16) ? Son Antiochus, qui n'a absolument rien d'historique que le nom (17), ne peut venir que de l'œuvre de Segrais. Rien ne s'oppose à ce qu'il ait eu le premier l'idée d'utiliser cette source romanesque où Corneille puisa également (18).

9° Il faut maintenant discuter le passage important où M. G. Michaut résume toute la thèse de son livre. Après avoir expliqué que Racine n'avait réalisé pleinement sa conception de la tragédie que dans *Andromaque* et qu'en raison de son échec dans *Britannicus* il brûlait de se venger du « vieux poète malveillant », M. G. Michaut écrit, p. 135 :

Il apprend que son rival — à ce moment haï — a jeté son dé-

(15) *Nouvelles françaises ou les divertissements de la princesse Aurélie*, 2 vol. 1656. Voir Brédif, *Segrais* ;p. 189 et p. 196, etc., F. Hémon, *Bajazet*, p. 2 et 3.

(16) Il a écrit *Alexandre* vingt ans après celui de Boyer, *Iphigénie* vingt ans après celle de Rotrou.

(17) Voir F. Hémon, *Bajazet*, p. 7.

(18) Encore que Brédif (p. 160) déclare que le titre seul est commun au roman et aux tragédies.

volu sur le sujet de *Bérénice ; il a même connaissance de la pièce commencée* (19) ; il voit que Corneille, selon son usage, a cherché à compliquer l'histoire, qu'il lui a fallu deux couples d'amants, des péripéties surprenantes, des débats de politique ; *il voit qu'au contraire ce même sujet dans sa simplicité vraie est tout à fait conforme à sa propre doctrine. Il n'hésite donc plus ; il le prend ; il se hâte, il devance même son adversaire ;* et il est vainqueur. Mais, *détail qui prouve bien qu'il a cédé alors à une pensée d'émulation, cette victoire ne lui suffit pas. Il a triomphé de Corneille alors que Corneille et lui-même restaient chacun sur son terrain ;* il veut achever son triomphe, battre l'adversaire pour ainsi dire chez lui. Il s'y reprend à deux fois : *Bajazet* traite de politique et d'histoire ; mais *Mithridate* traitera de politique et d'histoire anciennes ; c'est le domaine où jusque-là Corneille régnait. Alors seulement Racine abandonne la lutte directe...

Il me semble impossible d'admettre :

1° Que c'est de la pièce *commencée* que Racine aurait eu connaissance.

Il aurait fallu écrire de la pièce *terminée*, en raison des rapports entre le dernier acte de la tragédie de Corneille et celle de Racine. Mais cela aurait rendu plus fragile encore l'hypothèse de M. G. Michaut qui reconnaît que Racine a *devancé* Corneille finalement ;

2° Que *Bajazet* puisse être considéré comme un drame de politique et d'*histoire*, alors que c'est avant tout un drame de passion ;

3° Que Racine soit resté sur son terrain dans *Bérénice* (surtout si l'on admettait avec M. G. Michaut que le sujet était dérobé à l'adversaire) ;

4° Qu'il fallait à Racine une victoire plus complète que *Bérénice* (*Bajazet* et *Mithridate* ont-ils été des triomphes plus éclatants ?) :

5° *Que Racine se soit aperçu que Corneille avait mal*

(19) C'est moi qui ai mis en italiques les phrases que je dois critiquer.

choisi son sujet pour lui-même, mais l'avait bien choisi pour lui, Racine (20).

Quoi, Corneille avait choisi un *faux sujet cornélien*, un sujet trop simple, en un mot un sujet racinien, qui devait justement permettre à son rival d'appliquer avec succès sa propre formule ? C'est invraisemblable. Racine a-t-il simplifié et réduit à sa plus simple expression un sujet au fond racinien imprudemment choisi par Corneille ou Corneille a-t-il au contraire compliqué selon son habitude un sujet simple choisi habilement par Racine ? La réponse ne me semble pas douteuse : *il faut selon moi, abandonner la théorie de M. G. Michaut et admettre que c'est Corneille qui a eu connaissance du sujet de Racine. Corneille a lu la tragédie de son rival ; il a constaté qu'il puisait son sujet dans l'historien Suétone et dans Segrais. Il rouvre à son tour Dion-Cassius et Segrais. Il y trouve des personnages dédaignés par Racine comme Domitian et il écrit à son tour sa tragédie. Mais il est en retard et ne pourra du reste pas regagner son retard, bien qu'il arrive, grâce à sa facilité, à terminer son œuvre quelques jours avant la première représentation de celle de son rival.*

De cette théorie je crois avoir trouvé des preuves dans le texte même des deux tragédies. Il y a des passages où Corneille *réfute* nettement Racine. Soit, 1° :

RACINE, *Bérénice* V, scène 7.	CORNEILLE, *Tite et Bérénice* V, scène 2.
Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'*empire* (21).	Bérénice aime Tite et non pas l'empereur : Elle en veut à mon cœur et non pas à l'*empire*.

Suit dans la tragédie de Corneille une tirade où Corneille

(20) Cet argument est également venu à l'esprit d'E. Faguet. Il remarquait finement que jamais Racine n'aurait été plus racinien que le jour où il a pris un sujet inventé par Corneille.....

(21) Voir les vers de la scène 4 de l'acte II, « moi, dont l'ardeur extrême...
Je vous l'ai dit cent fois n'aime en lui que lui-même ».
Tristan dans son *Osman* V, scène 2, disait déjà : « J'aimais Osman lui-même et non pas l'empereur ».

essaie de montrer que, lorsqu'on aime un prince, on l'aime à la fois pour lui-même et pour sa grandeur (22). Voici la fin de la tirade :

> Mais me le donnez-vous tout ce cœur, qui n'aspire
> En se tournant vers moi qu'aux honneurs de l'empire ?

Domitian apparaît comme la vivante antithèse de la Bérénice racinienne, dont le désintéressement est d'ailleurs mis en doute par elle, puisque Corneille lui fait prononcer les paroles suivantes :

> D'autres avaient déjà pris soin de me le dire,
> Seigneur, et *votre reine a le goût délicat*
> De n'en vouloir qu'au cœur et non pas à l'éclat.
> Cet *amour épuré* que Tite seul lui donne
> Renoncerait au rang pour être à la personne !
> Mais *on a beau*, Seigneur, *raffiner sur ce point*,
> La personne et le rang ne se séparent point...

Ou je me trompe fort ou il y a là une critique sournoise de la *Bérénice* de Racine.

2° On observera que dans *Bérénice* c'est le Sénat qui dicte une décision hostile à la reine (acte V, scène 6), tandis que dans *Tite et Bérénice* le Sénat adopte l'étrangère et veut en faire une Romaine. Corneille a soin d'ajouter (acte V, scène 5) une correction à ce qu'il considère comme une erreur historique de son rival sur le ton et sur les prérogatives du Sénat à l'époque impériale lorsqu'il écrit :

TITUS

Qu'ose-t-il m'*ordonner* ?

DOMITIAN

Seigneur, il vous *conjure*...

Là encore, il semble vouloir donner une leçon à Racine.

3° Le vers de Corneille

> *Ne me renvoyez pas, mais laissez-moi partir.*
> (*Tite et Bérénice*, V, scène 6).

est, sinon une critique de l'« inuitus *inuitam dimisit* »,

(22) Voir déjà dans *Othon*... « Poppée était une infidèle
Qui n'en voulait qu'au trône et qui m'aimait moins qu'elle. »

pris pour thème par Racine, du moins un indice que Corneille va s'écarter volontairement du dénouement racinien (et historique) de l'aventure. C'est donc qu'il connaît ce dénouement.

4° Il faut comparer les passages suivants sur l'attitude de Rome à l'égard des rois et des reines en général :

RACINE, *Bérénice*, II, scène 2.

D'ailleurs, vous le savez, en bannissant *ses rois*
Rome, à *ce nom* si noble et si saint autrefois
Attacha pour jamais une *haine puissante*
Et, quoique à ses Césars fidèle, obéissante,
Cette *haine*, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.

III, scène 1.

Rome contre les *rois* de tout temps soulevée
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée :
L'éclat du diadème et *cent rois* pour aïeux
Déshonorent ma flamme et blessent tous les yeux.

CORNEILLE, *Tite et Bérénice*, III, scène 5.

Ou plutôt des Romains tel est le dur *caprice* (23)
A suivre obstinément une aveugle injustice
Qui, rejetant d'un roi le *nom* plus que les lois,
Accepte *un empereur plus puissant que cent rois ;*
C'est ce nom seul qui donne à *leurs farouches haines*
Cette invincible horreur qui passe jusqu'aux reines.

Tandis que Racine approuve l'attitude des Romains, Corneille montre qu'elle est illogique et que si le *nom* leur fait horreur, la chose ne leur fait pas horreur. Corneille s'efforce de justifier ainsi son dénouement, qui exige la « naturalisation » de la reine Bérénice comme Romaine. S'il réfute ainsi l'argumentation de son rival, ce n'est pas « à l'avance », mais parce qu'il la connaît déjà.

(23) RACINE, *Bérénice*, II, scène 2 : PAULIN. Soit raison, soit *caprice*
Rome...

5° Citons à présent des passages parallèles où Corneille semble avoir voulu dépasser son rival :

RACINE, *Bérénice*, V scène 7.

Adieu : servons tous trois *d'exemple à l'univers*
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse *garder l'histoire* douloureuse.

CORNEILLE, *Tite et Bérénice*, V, scène 5.

Du levant au couchant, du Maure jusqu'au Scythe
Les peuples vanteront et Bérénice et Tite
Et l'*histoire* à l'envi forcera l'avenir
D'*en garder* à jamais *l'illustre souvenir.*

Dans ses quatre vers, Corneille a pris soin d'éliminer tout ce que l'aventure a de tendre et de malheureux et surtout de concentrer sur *Bérénice* et sur l'*empereur* l'admiration de la postérité. N'est-ce pas à dessein et pour montrer que sa tragédie est plus mâle et plus héroïque que celle de son rival ?

6° RACINE, *Bérénice* V, scène 7.

Bérénice, Seigneur, *ne vaut point tant d'alarmes*
Ni que par *votre amour l'univers* malheureux,
Dans le temps que *Titus attire tous ses vœux*
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment *enlever ses délices.*

CORNEILLE, *Tite et Bérénice* V, scène 5.

Rome dont *aujourd'hui vous êtes les délices*
N'aura jamais pour vous ces insolents caprices,
Mais aussi *cet amour qu'a pour vous l'univers*
Ne *peut vous garantir des ennemis couverts.*

Les vers cornéliens tendent à montrer que, tout chéri qu'il soit par les Romains, comme le suppose Racine, Titus peut avoir un jour à craindre pour sa sécurité s'il épouse Bérénice. On dirait que les vers de Racine sont repris et contredits subtilement.

7° RACINE, *Bérénice*, IV, scène 5.

Je ne vous parle point d'un heureux *hyménée.*

CORNEILLE, *Tite et Bérénice* V, scène 4.

Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux.

Rome à ne plus vous voir m'a-t-elle condamnée ?	Et du moins jusque-là, Seigneur, *point d'hyménée*.

La même pensée est exploitée dans les deux passages : Bérénice demande à rester auprès de son amant. Mais la Bérénice racinienne parle de son propre mariage ; celle de Corneille, plus digne, du mariage de Tite avec sa rivale et de sa propre mort.

8° *Enfin voici des passages dont l'un, celui de Corneille, contient une allusion obscure sans le texte de Racine, claire avec le secours de ce texte :*

RACINE, *Bérénice*, II, scène 2.	CORNEILLE, *Tite et Bérénice*, III, scène 1.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine, Elle a mille vertus, mais, Seigneur, elle est reine. Rome par une loi qui ne se peut changer N'admet avec son sang aucun sang étranger... ... De l'affranchi *Pallas* nous avons vu le frère, Des fers de *Claudius Félix* encor flétri, *De deux reines*, Seigneur, *devenir le mari* Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse, *Ces deux reines étaient du sang de Bérénice*. Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards, Faire entrer une reine *au lit de nos Césars*, Tandis que l'Orient *dans le lit de ses reines* Voit passer un esclave *au sortir de nos chaînes ?*	Pour moi qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine Et qu'un destin jaloux n'a fait naître que reine, Sans qu'un de vous descende au rang que je remplis Ce me doit être assez *d'un de vos affranchis* *Et si votre empereur suit les traces des autres,* *Il suffit d'un tel sort pour relever les nôtres.*

Je crois que le rapport entre les deux passages n'est pas contestable. Mais si M. G. Michaut ou tout autre m'objec-

tait que c'est Racine l'imitateur, je lui répondrais que le passage de *Bérénice* répond non pas à *Tite et Bérénice*, mais à *Othon*. Voici le passage d'*Othon* (II, scène 2).

MARTIAN (à Plautine)

Patrobe, Polyclète et Narcisse et *Pallas*
Ont déposé des rois et donné des Etats.
On nous élève au trône *au sortir de nos chaînes ;*
Sous *Claude* on vit *Félix le mari de trois reines*
Et, quand l'amour en moi vous présente un époux,
Vous me traitez d'esclave et d'indigne de vous.

L'hémistiche *au sortir de nos chaînes* et le vers suivant d'*Othon* indiquent *sans aucune contestation possible* la source du passage de *Bérénice*. Mais Racine n'a mentionné que deux des trois reines épousées par Félix, parce que ces deux reines seulement se rapportaient à son sujet et étaient du sang de Bérénice.

A présent, comparons le passage de *Bérénice* à celui de *Tite et Bérénice*. Il est clair que, dans le dernier vers de Corneille, *les nôtres* ne signifie pas *les reines en général*, mais *les reines de ma famille*. Or ce détail, plus précis que dans *Othon*, a sans doute été suggéré par le vers de Racine : *Ces deux reines étaient du sang de Bérénice*. D'autre part, le vers obscur : *si votre empereur suit les traces des autres* (quels autres ?) s'éclaire par le vers de Racine où Claudius est nommé. *Un de vos affranchis* s'éclaire par le vers de Racine : « de l'affranchi Pallas nous avons vu le frère ». Est-ce en pensant à sa tragédie d'*Othon*, déjà vieille de cinq ans, ou en travaillant sur le texte tout récent de *Bérénice* inspiré par *Othon* que Corneille a écrit ces vers, obscurs si l'on n'a pas *Othon* ou *Bérénice* sous la main pour les éclairer ? Corneille pouvait-il supposer le spectateur ou le lecteur auquel il s'adressait assez au courant de l'histoire romaine pour se souvenir qu'il s'agissait de Félix et de l'empereur Claude, nommés cinq ans auparavant dans *Othon* ? N'agissait-il pas comme si ces noms venaient d'être

à nouveau prononcés ? Je crois qu'il a fourni ici avec ingénuité la preuve qu'il imitait Racine comme Racine avait imité son *Othon*. En effet on ne peut soutenir sérieusement que Racine, saisissant dans la pièce de son rival une allusion obscure, ait éprouvé le besoin de l'éclaircir à l'aide d'une pièce précédente de ce même rival. Il ne faut pas oublier que les vers prêtés par Corneille à Bérénice dans le passage étudié sont violemment ironiques et répondent à une proposition de mariage faite par Domitian, frère de l'empereur. Corneille semble bien avoir fait relever par la reine elle-même tout ce qu'avait parfois d'outrageant l'attitude des Romains à l'égard de la royauté, parce que son souci constant est de grandir Bérénice, fût-ce au détriment de ses chers Romains (24).

Donc ce serait Corneille qui aurait suivi Racine.

Ayant eu connaissance de sa tragédie si simple, si dénuée d'action, il aurait, en écrivant la sienne à sa manière, obéi à une idée de vengeance contre celui qui l'avait parodié dans *les Plaideurs* et insulté dans la préface de *Britannicus*. Il a, pour compliquer, introduit dans l'aventure Domitian et Domitie. Au lieu de faire de Bérénice une pure amoureuse, il en a fait une héroïne fière. Il a corsé le dénouement de Racine, qui lui semblait sans doute trop plat, en supprimant au moyen d'une « adoption » tous les obstacles extérieurs qui s'opposaient au mariage afin de ne faire dépendre la décision finale que de Bérénice elle-même (25). Il espérait que sa Bérénice provoquerait l'ad-

(24) Mon savant collègue, M. G. Charlier, me fait observer que *Tite et Bérénice* exalte bien plus Bérénice que Titus, alors que c'est l'inverse dans la *Bérénice* de Racine. Il se demande si la cause de cette différence ne réside pas, plutôt que dans une simple différence d'esthétique dramatique, dans le fait que Marie Mancini aurait trouvé que Racine ne la glorifiait pas assez et aurait poussé Corneille à la glorifier davantage... Voir plus loin notre deuxième partie sur l'anecdote du concours.

(25) E. Faguet l'en approuvait et il déclarait qu'au fond le dénouement de Corneille est le meilleur. Il convient de noter en passant qu'Emile Faguet était persuadé qu'il n'y avait pas eu de plagiat, c'est-à-dire que Racine n'avait pas connu la tragédie de Corneille et que Corneille n'avait pas connu celle de

miration des spectateurs par sa grandeur d'âme, alors que celle de Racine ne provoquerait que leur pitié par son infortune.

A l'appui de mon hypothèse, remarquons que, si les contemporains de Racine et de Corneille n'ont pas davantage qu'eux-mêmes parlé du méchant tour que Corneille aurait, selon moi, voulu jouer à son jeune rival, au siècle suivant c'est à Racine et non à Corneille qu'on a reproché d'avoir mal choisi son sujet. Ainsi l'abbé Dubos écrit en 1719 dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* : « Monsieur Racine avait *mal choisi* son sujet », et encore : « Quand même l'aventure serait narrée par Suétone avec les circonstances dont M. Racine a trouvé bon de la revêtir, il *n'aurait pas dû la choisir* comme un sujet propre à la scène tragique. » Mais le même abbé Dubos mentionne d'autre part l'anecdote du concours institué par Henriette d'Angleterre et dès lors on peut se demander ce que veut dire sa phrase, puisque la princesse seule serait responsable de ce mauvais choix. Il n'en reste pas moins vrai que personne n'a jamais reproché à Corneille d'avoir fait un mauvais choix, reproche qui aurait pourtant, lui, été doublement juste. Et ceci ne confirme-t-il pas indirectement l'hypothèse que Corneille n'a pas choisi son sujet et que ce sujet lui a été en quelque sorte imposé par la pièce de son rival ?

II

Est-il possible d'aller plus loin et de savoir si l'anecdote du concours institué entre les deux rivaux est aussi controuvée que l'ont cru MM. G. Michaut et A. Gazier ? M. E. Faguet faisait remarquer ingénieusement qu'à la « légende » du concours, M. G. Michaut substituait une deuxième légende, « celle de Racine plagiaire de Corneille », et il ajoutait :

Racine. Cela ne me semble plus soutenable après les rapprochements de textes faits plus haut.

Je vois à travers le vingtième siècle la légende n° 2 se substituer à la légende n° 1. Et aussi je vois la fragilité de la légende n° 2 ramener peu à peu la légende n° 1.

Et voici que j'apporte une légende n° 3, celle de « Corneille plagiaire de Racine » incompatible avec la légende n° 2, mais parfaitement compatible, je crois, avec la légende n° 1.

Si l'abbé de Saint-Ussans peut, à la rigueur, sembler avoir cru à un plagiat de Racine (26), l'abbé de Villars, qui a cruellement montré son impartialité dans ses critiques sévères des deux tragédies (27), écrit ce qui suit :

Car enfin qui s'aviserait qu'un homme aussi expérimenté au théâtre que l'est Monsieur Corneille, *en une occasion où il est question de décider de son excellence et en une pièce qui devait servir de modèle à toute la tragique postérité et de leçon à celui qu'il ne regardait que comme un écolier*, qui croirait, dis-je, qu'il dût nous donner un ouvrage irrégulier de tout point.

M. G. Michaut a remarqué (p. 261, note 2) que l'abbé de Villars paraît bien croire à une sorte de duel entre les deux poètes. Le passage que voici ne le confirme-t-il pas ?

Et M. Corneille ne quitte-t-il pas la partie quand il ne sait pas faire séparer ces deux amants malgré eux, *puisque le sujet de la pièce était* : « Inuitus inuitam dimisit » (28)?

D'autre part la réponse que fit l'abbé de Saint-Ussans à la critique de *Bérénice* est fort curieuse. Prenant prétexte de la singulière erreur de Villars qui a daté sa critique de

(26) Voir G. Michaut, p. 299, etc.

(27) Voir G. Michaut, appendice C, 241, etc. — Recueil de Granet, 2, p. 188-207. — Bayle, *Dictionnaire critique*, éd. de 1720, p. 533, note D (article *Bérénice*).

(28) Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Racine cite la phrase dans sa préface et que Corneille écrit dans sa scène finale :

TITE
L'amour peut-il se faire une si dure loi ?
BÉRÉNICE
La raison me la fait *malgré vous, malgré moi.*

Bérénice du 17 novembre, alors que la première n'eut lieu que le 21, Saint-Ussans semble insinuer que Villars a été d'avance au courant des intentions de Racine. Badinant sur le livre bien connu de Villars, *Entretiens du comte de Gabalis sur les sciences*, Saint-Ussans écrit :

Vous avez fait un Livre qui m'a trop bien appris à ne point attribuer à la magie tout ce qui n'est pas ordinaire et, depuis que je sais que dans les éléments il y a de *certains Messieurs et de certaines Dames qui font de petits tours très commodes pour leurs amis*, je n'accuse plus les Démons des choses que vos Sylphes et vos Sylphides peuvent faire facilement. *Je sais la commodité que vous avez de voir les pièces avant qu'on les représente. Les Comédiens qui ont joué Bérénice n'ont sans doute pas prétendu se rendre responsables des apparitions* qui peuvent arriver à une imagination exaltée comme la vôtre lorsqu'ils nous ont dit que cette tragédie paraissait pour la première fois sur leur théâtre : peuvent-ils empêcher une troupe de ces Sylphes que nous ne voyons pas de faire une mascarade invisible pour une partie de divertissement et de prendre chacun tel visage que bon lui semblera avec des habits convenables pour *venir dans la chambre* d'un homme de leur connaissance *jouer une tragédie dont ils auront appris chacun leur rôle à mesure que M. Racine en faisait les vers?*

Est-ce trop solliciter les textes que de saisir là une allusion à quelque indiscrétion commise en faveur de Corneille ou de ses amis par des comédiens de l'Hôtel ? Saint-Ussans poursuit en effet :

Je ne doute pas, Monsieur, que ce ne soit ainsi que vous l'avez vue. Il n'est pas que la Reine des Sylphides, qui aime tant ses plaisirs, n'entretienne une troupe de comédiens volants qu'elle a prêtés *sans doute à la prière* (29) *de quelque Sylphide de sa*

(29) Dans les *Entretiens du Comte de Gabalis* (2e entretien), il est bien question de la manière dont on peut *immortaliser* une sylphe par une union charnelle avec elle. Mais nulle part il n'est question de représentations dramatiques données par des Sylphes. Dans le 5e Entretien, il est bien question d'une montagne d'Italie où la reine des *Nymphes* tient sa cour, mais il n'est pas question d'une *reine des Sylphides*. Le badinage de Saint-Ussans n'a donc qu'un rapport assez lointain avec le livre de Villars, ce qui est en faveur de mon hypo-

cour qui, pour vous obliger à *l'immortaliser*, a voulu gagner vos bonnes grâces en [vous] donnant la comédie *et a tâché de faire savoir ce qu'on jouait à vous montrer sa passion par les larmes qu'elle a versées à l'aspect d'une Reine malheureuse en ses amours ; voilà sans doute ce que c'est que cette Dame que vous avez vue pleurer à Bérénice le 17 Novembre* (30)

Ainsi l'indiscrétion aurait été commise à l'instigation d'une dame de la cour « des Sylphides », désireuse d'être immortalisée et qui a pleuré à la représentation clandestine de la pièce, comme elle a réellement pleuré le 21 Novembre « à l'aspect d'une Reine malheureuse en ses amours ». *Ne s'agirait-il pas de Marie Mancini*, la connétable de Calonne ? Celle-ci, on le sait, a été l'amie d'Henriette d'Angleterre. On a prétendu retrouver dans la *Bérénice* de Racine la paraphrase poétique d'une phrase dite par elle au Roi. Après tout, Marie Mancini était la sœur du duc de Nevers et de la duchesse de Bouillon qui devaient, au moment de *Phèdre*, se montrer les pires ennemis de Racine (31). Qu'y aurait-il d'invraisemblable à ce qu'elle ait trahi Racine dont elle pouvait être secrètement mécontente, au profit de Corneille (32) ?

Et dès lors l'anecdote selon laquelle les deux poètes auraient été mis aux prises par Henriette ne reprendrait-elle pas quelque consistance ? La critique que M. G. Michaut a faite des témoignages, tous postérieurs d'un demi-siècle aux faits, est sans aucun doute très habilement menée. Il n'en reste pas moins vrai que Louis Racine n'hésite pas à adopter une version pourtant défavorable à son père : son témoignage ne peut donc être écarté à la légère (33).

thèse qu'il contient des allusions à un fait réel. Peut être Saint Ussans jouet-il sur le mot « immortaliser ».

(30) C'est-à-dire le lendemain de la lecture de la tragédie de Corneille à Monsieur, jour où Villars a peut-être déjà vu pleurer la même dame...

(31) Voir Deltour, *Les Ennemis de Racine* (p. 82, etc. Lettre du duc de Nevers à Madame la duchesse de Bouillon).

(32) L'hôtel de Bouillon a sans doute eu des facilités pour connaître la tragédie de Racine. Il est curieux de noter qu'elle fut jouée le 20 Décembre au mariage du duc de Nevers avec Mademoiselle de Thianges, nièce de Madame de Montespan. Voir Deltour, p. 230.

(33) De même on ne peut écarter le témoignage de Fontenelle sous prétexte

D'autre part, Voltaire a écrit son *Siècle de Louis XIV* d'après les récits des contemporains du Grand Roi et non d'après un racontar de l'abbé Dubos. Or Voltaire croit aussi à un « concours » institué par Henriette. C'est que les contemporains y avaient cru. Je remarque que le 16 novembre (34), soit douze jours avant la première de Corneille, cinq jours avant celle de Racine, la tragédie de Corneille a été lue chez Monsieur. Quelle raison celui-ci avait-il de s'intéresser spécialement à cette pièce, sinon que le fameux concours ouvert par sa défunte femme l'y obligeait pour ainsi dire ?

Pourquoi la solution juste ne serait-elle pas celle qu'avait entrevue M. F. Hémon dans son étude sur *Bérénice* (p. 2, etc.) ? *Ce serait bien Henriette qui aurait mis en compétition les deux auteurs, mais ce n'était pas d'elle qu'il devait être question dans la tragédie : il devait s'agir des amours du Roi avec Marie Mancini* (35).

La mort d'Henriette ne pouvait dès lors empêcher le duel de se poursuivre, mais les circonstances mystérieuses et suspectes de cette mort suffisent à expliquer le silence des deux poètes sur leur inspiratrice.

M. G. Michaut essaie d'établir qu'Henriette d'Angleterre inclinait à la dévotion depuis le mois de septembre 1669 et qu'au surplus des ennuis conjugaux l'empêchaient de songer au théâtre (p. 85-91). Pourquoi faut-il qu'il nous apprenne ensuite que ses chagrins domestiques n'ont pas empêché Madame d'aller peu de temps avant sa mort faire signer un traité en Angleterre (p. 91-94) ? Si elle a eu la liberté d'esprit nécessaire pour mener des négociations diplomatiques d'une telle importance, pourquoi n'aurait-elle pu donner ou faire donner à deux auteurs un sujet de tra-

que son témoignage est postérieur à celui de l'abbé Dubos, car antérieur à Louis Racine de vingt-huit ans, il n'est pas contredit par ce dernier.

(34) Voir Picot, *Bibliog. Cornélienne*, p. 109, et sa citation de la gazette de Robinet.

(35) M. G. Charlier me fait observer que la mort de « Madame » a pu laisser le champ libre à Marie Mancini, peut-être un peu jalouse de son amie...

gédie pris à Suétone (36) ? N'avait-elle pas fait composer au début de 1669 « une jolie histoire » par Mme de La Fayette, qui raconte elle-même les amours du Roi et de Marie Mancini (37) ? L'argument sentimental tiré de la « cruauté » qu'il y aurait à avoir attiré Corneille dans un guet-apens (p. 106) ne suffit pas à détruire les témoignages positifs de Louis Racine et de Voltaire. Il est donc prudent d'admettre ceux-ci, même sous bénéfice d'inventaire.

Il est, certes, impossible de croire que la lutte s'est déroulée au grand jour et qu'il y a eu communication loyale et réciproque des deux œuvres aux deux auteurs. J'ai démontré plus haut que Corneille a suivi Racine. Si les coïncidences qui existent entre les deux tragédies ne sont point l'effet d'un hasard auquel personne, même parmi les contemporains, n'a cru une minute (38), il faut que Corneille ait connu au moment où il travaillait à sa pièce la tragédie *terminée* de Racine. Il y avait intérêt, s'il s'agissait d'éclipser son rival dans le concours institué par Madame, concours dont le secret, si secret il y eut, n'avait sans doute pas été bien gardé par Marie Mancini ou par quelque autre confidente de la princesse (39). Il a connu la pièce de son rival grâce à une trahison de Marie Mancini. Quant au fait que Racine ne se soit pas plaint du procédé malhonnête dont on avait usé contre lui, je l'explique par son triomphe : écra-

(36) Voir E. Faguet qui observe qu'il fallait deux minutes et que, même si elle n'en a pas dirigé l'exécution, Madame, a pu commander les pièces.

(37) Voir G. Lanson, *Théâtre choisi de Racine*, p. 355, et Rebelliau, *Bossuet, Or. funèbre*, p. 144 (petites éditions Hachette).

(38) Voir G. Michaut, p. 77-78, qui cite ce texte ironique de Visé (*Mercure Galant* d'avril 1677) : « Tout le monde sait comment les deux Bérénices ont été écrites ensemble par un effet du hasard », et cet autre texte, non moins ironique, de Le Clerc (préface de son *Iphigénie*, 1676) : « J'avouerai de bonne foi que, quand j'entrepris de traiter le sujet d'*Iphigénie en Aulide*, je crus que M. Racine avait choisi celui d'*Iphigénie dans la Tauride*, qui n'est pas moins beau que le premier. Ainsi le hasard seul a fait que nous nous sommes rencontrés, comme il arriva à M. de Corneille et à lui dans les deux *Bérénices*. »

(39) Madame de La Fayette ? Voltaire nous parle de Dangeau. M. G. Michaut déclare qu'il était absent et ne fut le confident que des amours de Mlle La Vallière. Cependant Fontenelle nous indique aussi que Dangeau fut le confident de Madame et semble bien confirmer Voltaire. N'est-ce pas en 1668 que Dangeau était revenu à Saint-Germain ?

sant son malheureux émule, fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Je reconnais que ma solution comporte encore trop d'hypothèses difficiles à vérifier, mais je crois qu'en ce qui concerne les rapports *de temps* (40) qui existent entre les deux *Bérénices*, elle échappe à ce reproche, puisqu'elle ne s'appuie que sur des comparaisons de textes aisément contrôlables. D'ailleurs l'anecdote du concours est, me semble-t-il, le seul *moyen* d'expliquer que Corneille ait cherché à savoir ou ait accepté de savoir ce que Racine était en train de composer.

L'indélicatesse commise en faveur de Corneille par ceux qui lui ont communiqué l'œuvre *achevée* de Racine est déjà assez grande (41) pour qu'on ne suppose pas encore que l'idée de *Tite et Bérénice* n'est venue au vieux poète que lorsqu'il a su que Racine écrivait une *Bérénice*. Voilà pourquoi, comme Fontenelle, Louis Racine, Voltaire et « tout le monde » au XVIIIe siècle, je persiste à croire que les *Bérénices* ont été composées à l'instigation de Madame et sur les amours de Marie Mancini et de Louis XIV.

LÉON HERRMANN.

(40) Selon E. Faguet, les deux pièces ont paru ensemble parce qu'elles ont été commencées et écrites ensemble. « Dans la supposition d'un vol, celui qui emprunte le sujet est en retard sur l'autre et peut difficilement le rattraper : dans la supposition que le sujet leur a été donné en même temps, ils arrivent au même moment à une encolure près. » Tout dépend de la facilité de chacun des deux auteurs et de sa méthode de travail. D'ailleurs Corneille n'a pas réussi à regagner son retard complètement, malgré sa rapidité bien connue.

S'il n'a pas *devancé* Racine, c'est que la pièce de ce dernier était déjà terminée quand la sienne était à peine ébauchée.

(41) Fontenelle insinue qu'on a eu *le bonheur en l'art d'enlever des acteurs à Corneille*. Corneille s'est lui-même plaint que Bérénice n'eût pas trouvé d'acteurs. Y avait-il eu échange de mauvais procédés ? C'est possible, mais cela ne justifierait pas encore complètement Corneille.

LA DANSEUSE PERSANE[1]

—

XII

DE MA VIE, ET DE CE QUI ADVINT DE MA FEMME

Je me mis dès lors à la vie de dévotion. L'église Notre-Dame était le lieu que j'avais choisi pour mes rapports avec Dieu. J'y allais le plus souvent et à n'importe quelle heure du jour. Dès mon entrée, je me croyais séparé du restant de la terre; le son des orgues, les voix du Clergé récitant les Psaumes, les chants aigus des enfants de chœur me rendaient le calme et la certitude. J'aimais à me tenir assis dans un retrait d'ombre et à écouter, comme le bruit que fait la mer qui se brise contre les rochers, les échos répétant de voûte en voûte les murmures de la voix humaine et de l'orgue. J'y voyais tantôt une peinture de l'Enfer où sera précipité le mécréant, tantôt les délices du ciel où le converti sera reçu. Mon confesseur n'était point bourru, il n'affectait pas une fausse onction; musicien, il dirigeait la maîtrise et se plaisait à converser de l'art; ce n'était point un rêveur, mais un homme de calme raison: il avait beaucoup de bon sens et ne s'affectait pas. Il m'avait dit après ma contrition : « Il y aura plus de réjouissances dans le ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. » J'avais aimé sa bonhomie qui le différenciait de beaucoup d'entre les prêtres.

Dès mon entrée dans Notre-Dame, je considérais le co-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 712, 713, 714 et 715.

losse de Saint-Christophe qui s'adossait au second pilier. C'était une œuvre fort ancienne que les architectes du Roy ont abattue depuis, pour satisfaire à leurs préjugés sur le gothique. Je l'ai bien regrettée. Cependant la statue qui m'attirait le plus parmi les représentations pieuses dont s'orne le lieu saint est celle de la Madone, sculptée à l'époque de sa construction par un maître imagier pénétré de la grâce virginale de Marie. Je ne sais rien d'aussi suave que cette élégante et frêle sculpture où le ciseau rivalise avec les hymnes et les proses de la liturgie. Je restais fort longtemps à genoux devant ce trésor des grâces. Souvent, à la trop regarder, il m'arrivait quelque pensée profane, et je me souvenais d'Armide. Elle m'avait dit devant elle : « On dirait une de nos jeunes persanes, alors qu'étant encore vierges elles portent le voile blanc. » Par une étrange illusion, comme celles que donne seul l'amour, je croyais retrouver sur cette céleste image les regards de la femme que j'aimais encore. Elle l'avait contemplée longuement bien des fois. A la lueur vacillante des cierges, lorsque j'arrivais par le corridor sombre des piliers des bas-côtés de ce temple, des ressemblances me frappaient; et je revoyais Armide dans cette vierge céleste.

Mes oraisons achevées, je rentrais en l'Isle Saint-Louis par le Pont-Rouge et je me remettais à l'ouvrage de mes tableaux ou à quelque lecture d'un vieux livre. Cependant ma résolution de travailler ou de lire était dérangée par l'image de ma maîtresse, qui n'abandonnait pas mon esprit, malgré que je fisse tous mes efforts pour m'en séparer. Il me semblait que plus je me combattais sur ce point, plus son fantôme s'attachait à mon âme. Je devais bientôt délaisser mes occupations pour subir les souvenirs et les regrets. Je revoyais alors ma belle persane sous ses aspects les plus séducteurs, et je désirais encore plus les grâces de son esprit que celles de son corps. Je ressentais que j'avais été aimé par elle d'une manière fort

rare, et que cette séparation de nos existence n'avait point consommé celle de nos âmes. Elle était encore avec moi de tout son esprit; c'était lui qui me poursuivait. J'écrivais beaucoup de sonnets sur les regrets de ma passion, que je revivais sans cesse et qui me semblait si pure, si vraie, si belle, que j'arrivais à croire qu'il ne s'était rien produit de fâcheux entre Armide et moi. D'autres fois, je ne voyais plus que ses actes récents, son départ, ses lettres insolentes, et je cherchais dans ses rigueurs une preuve qu'elle ne m'avait jamais aimé; enfin j'arrivais à trouver dans sa haine des évidences de son amour et je lui pardonnais ses brutalités. Je poussai l'indulgence plus loin, car relisant attentivement ses anciennes lettres, pleines de tendresse, je m'accusais de ne l'avoir pas comprise, d'être resté froid à la plus ardente des passions que j'eusse rencontrée. Enfin je me morfondais de mille façons, laissant mon imagination s'enivrer de ses suppositions et de ses fantaisies.

M. Tristan me disait qu'il était bien heureux que cette aventure se fût tournée à mon profit spirituel; car il avait l'esprit dévotieux, et souhaitait « qu'après les délices de la terre je conquisse celles du ciel. » Mais j'étais un converti fantasque, étrangement tourmenté et fort indocile. Après mes communions et mes confessions, je me reprenais aux doléances de mon amour, et j'eusse volontiers donné mes espérances célestes pour le retrouver en entier. Le souvenir est plus puissant sur nous que la réalité, il nous représente ce qui fut sous les plus chatoyantes couleurs, il nous attire vers un faux bonheur envolé. Il n'est rien que nous ne fassions alors pour le ressaisir; car nous croyons vraiment que ce fut là notre unique félicité.

J'essayai de me consolider en cette pensée, et je fis un long poème où je la développai, avec le retour constant de cette strophe :

Si tu la retrouvais après cette heure morte,
La retrouverais-tu vraiment?
Ne sais-tu que le Temps chaque jour nous emporte
Et nous défait obscurément?

Je m'y efforçais de démontrer la fuite de toutes choses par le mouvement du Temps, le fallacieux de la jeunesse, de l'amour et des serments, toujours violés. J'y faisais voir la nature se renouvelant chaque année et le monde ne conservant rien de ce qui nous fut cher.

Quant à notre cœur lui-même, il ne peut rien garder, Les années lui viennent dérober l'urne du souvenir et la mort la brise. Nous devons aller vers le tombeau sans soutien, sans consolateur, sans guide.

Nous voulons emporter jusqu'au seuil de la Tombe
Tout ce qui nous charma dans ce sentier mortel;
C'est notre Saint-Esprit et c'est notre Colombe,
Ce désir de sauver un regret éternel.

Et la fatale strophe retombait sur ces désirs de durée et de persistante consolation, accusant que rien ne renaît dans sa beauté antérieure, que le Temps, qui nous emporte, nous a aussi enlevé ce qui fut et ne reviendra pas.

Etendant ensuite la pensée du poème jusqu'à la nature, je la dépeignais s'affaissant à son tour; et le Parc de Tanlay, que je prenais pour témoin de ma passion, était apostrophé ainsi :

O Parc, tu reverdis; mais tes troncs séculaires
A leur tour tomberont sous l'invisible Faulx;
Et comme je suis plein d'espoirs crépusculaires
Tu ne seras qu'un champ tout semé de tes os.

En écrivant sur mon amour et en scrutant toutes les heures passées, je le nourrissais et le ravivais cruellement; je revins donc à des mélancolies profondes qui me privèrent de l'existence commune; je me retranchai dans mon cœur comme en une forteresse; je fuyais mes amis, je mandais rarement des nouvelles à ma femme, je ne distrayais mes esprits que par des improvisations mono-

tones sur le luth ou l'épinette. Le souvenir d'Armide et de l'Orient lointain me poursuivait jusqu'en ces instruments. Tout ce que j'y composais était sur le ton mineur et nostalgique des chants mahométans. L'instant le plus pénible pour moi était celui de la tombée du jour; surtout en cette saison d'automne. Les ténèbres qui se répandaient me faisaient l'effet d'un océan de poix venant m'engloutir. Afin d'échapper à cette heure lugubre, je sortais, je tournais autour de mon Isle, ou je m'aventurais le long de la Seine, jusqu'au Pont-Neuf.

J'allais admirer le Cheval de Bronze, œuvre de Jean de Bologne que Ferdinand et Cosme II, grands-ducs de Toscane, nous ont envoyé de Florence, et sur lequel le sculpteur Dupré a mis la figure du roy Henri IV. Le cheval est de dimension imposante, son auteur l'a fait avec une simplicité antique, on voit aux quatre coins de son piédestal d'admirables statues représentant des esclaves enchaînés. Le Pont-Neuf est fort sale, fort populaire, et ce n'est pas son moindre agrément; car souvent de la trop grande propreté vient l'ennui. Là, dans la boue, les débris d'herbes, les rebuts de papiers, les chiens affamés et galeux qui dévorent les ordures, piétine un peuple varié de valets, de colporteurs, de mendiants, de soldats, de bourgeois flâneurs, de gentilshommes en quête de bonnes fortunes. On y voit des cavaliers, des mousquetaires, des filles galantes, des charlatans exotiques et des poètes crottés. Tout ce monde se mêle à l'or brillant des carrosses, à la riche livrée des laquais, aux piaffements des grands chevaux, aux cris des porteurs de chaises et de litières, des conducteurs de charrettes et de brancards.

Mais ce qui m'attirait surtout sur le Pont-Neuf, c'étaient les couchers de soleil. Les autres ponts de Paris sont pour la plupart couverts de maisons qui empêchent la vue. Du Pont-Neuf la perspective est libre : on l'a ménagée à dessein pour montrer le Louvre. Il est debout sur la rive droite, mêlant les pierres neuves aux an-

ciennes, les tuiles aux ardoises, découpant sur le ciel ses tours féodales et ses inégales toitures. Un pont en dos d'âne surmonté d'une niche pieuse le relie aux restants fort ruinés de la Tour de Nesle et aux groupes d'hôtels bâtis sous François Ier, qui sont sur le rivage opposé. L'horizon des coteaux de Passy et d'Auteuil forme le fond.

Rien de plus attachant que cette vue, surtout lorsque le soleil se couche parmi les nuages, en se jouant sur le fleuve, sillonné en sa largeur de barques nombreuses.

Le carillon de la Samaritaine sonnait six heures, et la nuit descendait. Alors la foule se dispersait lentement; les boutiques se fermaient, les ambulants, charlatans, mendiants, saltimbanques, vendeurs se retiraient; il fallait qu'à huit heures le pont fût débarrassé pour être rendu au Guet, afin qu'il ne s'y commît point de crimes, vols, duels ou vendetta, comme on en eut trop à constater vers ce temps, malgré qu'on pendît les coupables sur le pont même, pour l'effroi de leurs complices ou imitateurs.

D'autres fois, je me rendait à la Place Royale voir les gens de qualité, les galantes dames. La belle Marion Delorme y résidait, et les raffinés la hantaient tous. Là je ne voyais que les élégances, courtisans et courtisanes s'y montraient étalant les nouvelles modes. Ce n'était, du côté des beaux dangereux, que manteaux à l'espagnol, en velours fins, longs cheveux à boucles, moustaches relevées, feutres cavaliers à longs panaches, rapières, bottes larges, éperons d'or. Ce n'était, du côté des belles, que robes de soies brochées, collerettes de fine dentelle, roses de rubans, et épaules nues. Les jeunes seigneurs cavalcadaient par la place sur des chevaux richement parés qui faisaient retentir son silence de leurs fers. J'aimais cet endroit que le roi Henri III avait fait commencer et qu'on venait d'achever; il est carré, entouré d'arcades portant des maisons faites de briques rouges et de pierre

jaunâtre, terminées de grands toits d'ardoises bleues. Au centre, la statue équestre du Roy Louis XIII s'élève majestueusement.

Vers le soir, j'aimais d'y surprendre de tendres entrevues; mais il était dangereux de s'y attarder; car souvent, des duels s'engageaient, dont l'issue pouvait être fort mauvaise, à cause d'une ordonnance du Cardinal les interdisant. Je fus involontairement témoin d'une rencontre de gentishommes, qui se termina par la mort de l'un d'eux; il me fallut m'échapper par la rue de Biragne pour ne point être traîné en prison avec ceux qui s'y trouvèrent pris.

D'autres fois, pour distraire mon ennui, j'allais à la porte Saint-Antoine. Je considérais longuement la bastille, cette énorme forteresse où l'on n'enferme plus que les prisonniers d'Etat. Ce vieux donjon féodal, flanqué de huit tours fort grosses, dont tout l'appareil est horrifique, donne abri, sans nulle sévérité, aux gentilshommes suspects; ils y vivent recevant leurs amis à souper, continuant leurs complots, aussi librement que chez eux. L'eau remplit ses fossés; le soir, les grenouilles y chantent sur un ton lamentable, et des corneilles battent d'un vol lugubre ses créneaux. L'alentour n'est que de tavernes où boivent des soldats et rient des filles.

De là je me rendais sur le Mail, près de l'Arsenal. De beaux arbres y jettent de l'ombre en été et la bourgeoisie du Marais s'y vient ébattre; mais l'hiver, c'est le lieu le plus mélancolique; et il seyait à ma tristesse. J'apercevais du Mail la pointe de l'île aux vaches, où se construisait alors le château Bretonvilliers par les soins de M. du Cerceau et où s'élevaient de toutes parts des hôtels pour Messieurs du Parlement de Paris.

Il y eut de très belles nuits cet hiver-là; elles étaient claires comme celles de l'été, tant les étoiles resplendissaient d'un éclat de diamant. La lune jetait sur les choses sa gaze pâle et mystérieuse...

Mais que j'allasse au Pont-au-Change voir les baladins, que je visitasse les libraires du Palais, que je me trouvasse dans la presse qui se ruaït en la Cité, que je considérasse les voleurs attachés sur des roues à la Croix du Trahoir ou que je conduisisse mon deuil intérieur aux piliers des Halles ou au charnier des Innocents, je ne parvenais point à effacer le souvenir d'Armide. Paris entier avec son bruit, sa foule, ses richesses, son pittoresque, n'y suffisait pas.

Ma dévotion ne m'avait apporté qu'un passager réconfort. J'avais voulu la continuer, et je disais des oraisons fort tard avant de me mettre au lit. C'était à ce fatal moment que je me sentais le plus faiblir sous le fantôme qui me poursuivait. Enfin, lorsque le sommeil m'avait vaincu, que mes genoux étaient brisés, je me levais de mes prières, et je me jetais sur ma couche; mais après un court et pesant sommeil tout hanté de cauchemars, je me réveillais. Je devais écouter les battements désordonnés de mon cœur, revoir les visions du passé que le souvenir se plaisait à me repeindre. Devant mon impuissance à vaincre mon amour, je me résolus à le combattre par un autre, et je tentai une aventure nouvelle. Mais quoique je m'imposasse pour m'y contraindre, je ne parvins à m'y arrêter; car elle augmenta mes regrets de ma maîtresse plutôt que les endormir. La médiocrité de la plupart des femmes m'apparut alors fort clairement; et je m'en lamentai. Nos Françaises sont, pour l'ensemble, fort coquettes, mais elles ont peu l'intelligence poétique. Elles cherchent à plaire, mais ne s'arrêtent à rien qu'à elles-mêmes. Leur miroir est leur meilleur ami, et il en est fort peu qui aient d'autres amants. Elles attachent plus leur esprit aux galanteries qu'à l'amour. Elles se donnent à une admiration dont leur vanité s'honore, plutôt qu'à une passion qui les absorbe entièrement; elles ne savent sacrifier rien de ce qui touche à la gloire d'être complimentées et

regardées. J'ai fait cette expérience que la plus laide, la plus sotte ne doute point qu'elle puisse être belle ou séduisante, et les fadaises qu'on leur adresse sur leur beauté absente sont reçues pour argent loyal. Bref, j'ai senti en moi le profond dégoût de toutes les femmes pour en avoir trop aimé une et avoir trouvé en elle ce qu'il y a de plus féminin.

Je ne gardais au fond de mon cœur de véritable attachement que pour Angélique; mais j'avais décidé, après la tourmente passionnée que je lui avais fait subir, de la laisser se reposer dans le sein de la Foi, où elle s'était douloureusement réfugiée. Elle me mandait le plus qu'elle pouvait de missives, me faisant savoir sa consolation, m'engageant à la partager par les mêmes chemins. Je m'y étais résolu; mais soit que j'eusse plus d'attachement aux choses terrestres pour en avoir goûté le charme, soit que je fusse moins croyant en Dieu, je ne parvenais point à me donner en entier à la religion, et je vivais travaillé de mon amour. N'ayant pu rencontrer une créature qui me satisfît, en faisant éclore une passion nouvelle capable de tuer celle qui me dévorait, je résolus de tenter un peu de débauche.

Je connaissais un certain libertin fort renseigné sur les mauvais lieux de Paris, je lui demandai de m'y conduire. Nous fûmes ensemble chez de vieilles femmes qui nous offrirent de jolies filles; elles nous les présentaient nues ou dans des costumes galants. Je cédai à leurs lubricités, mais je n'y trouvai encore que dégoût. En vain mon guide me promena-t-il de maquerelle en ruffian et de bouge en tripot, je n'eus aucun plaisir à ces unions de rencontre qui me firent sentir encore plus combien l'amour est distant de la bestialité. Je plaignais trop secrètement les malheureuses qui se vendaient à moi, pour trouver dans leurs impudicités le moindre plaisir. Je constatai avec tristesse que l'argent fait s'humilier les êtres les plus charmants aux actes les plus bas de

la lascivité, et j'en étais découragé jusqu'au dégoût et la misanthropie. Par ce chemin je serais parvenu au mépris total de la femme, si je n'avais pensé à Angélique et reçu par chaque courrier une missive pleine de son âme. En parlant avec ces filles perdues, je ne tardai pas à m'apercevoir que pour la plupart elles étaient des paysannes dépouillées dès leur arrivée, que l'on avait réduites à la misère pour les mieux vendre. Elles perdaient rapidement toute honte parce qu'on leur enlevait l'idée de l'amour et de la religion; mais, si on leur parlait doucement, elles retrouvaient leur naturel et se lamentaient d'avoir succombé à ce malfaire. Ce qui me toucha le plus fut de voir avec quelle lâcheté les traitent les libertins; non seulement ils les plient à leurs plus vilains vices, ne faisant aucun compte de leur jeunesse et de leur beauté, mais ils poussent la cruauté jusqu'à leur couper le nez d'un jeton aiguisé et tranchant, ainsi que je le vis à la Butte Saint-Roch et aux Petits Carreaux, où me conduisit mon truchement.

Je me résolus, aussitôt les froids, à ne plus sortir et je me renfermai dans mon laboratoire à graver des eaux-fortes. Mon ami Jacques Callot, revenant d'Italie avec les merveilles dont il a fait sa gloire, m'en avait autrefois montré la manière. Je me rendais aussi chez Abrahions-Bosse, qui savait tous les secrets du métier et préparait un livre pour les amateurs de cet art. Il apparut en 1645. Bosse habitait proche mon logis, en l'Isle du Palais. Je ne voyais plus beaucoup M. Tristan; quant à M. Le Charron, il me visitait à sa liberté; mais l'hiver lui créait des obligations de sorties, soit de soirées, de théâtre ou de visites.

Je ne savais plus d'Armide que ce qu'on m'en rapportait mes jours de réception. On m'annonça qu'elle avait gagné l'Angleterre où madame Renaudot possédait des relations. Elle n'avait point réussi à lui créer un salon, et se montrait fort désappointée de l'avoir découverte

sans fortune. Comme elle cachait une forte avarice sous sa générosité de paroles, elle avait craint qu'Armide ne lui fît quelque emprunt, et s'en était défaite, autant par ce sentiment que par celui de voir son mari s'éprendre des séductions de la Danseuse. Ce dernier, après des félicitations, lui avait promis ses louanges dans la *Gazette*; mais il s'était tu prudemment, la jugeant à sa merci. Il n'est rien qui détruise plus le prestige d'une femme que les nécessités auxquelles on la sait soumise. Les gens de fortune, par l'habitude de tout faire reposer sur l'argent, méprisent d'autant plus ceux qui en sont dépourvus, quel que soit leur mérite. Il faut une âme bien née pour juger d'autre façon, et les bourgeois qui ont usurpé en ce siècle la place des gentilshommes sont incapables de cette grandeur.

Armide eut donc force humiliations à subir de l'amitié de madame Renaudot. J'en ressentis quelque chose de Londres, quand elle m'en envoya un poème dédié à sa chère princesse Salah el Daouleh, où elle parlait de son désir de mourir.

La lecture de ce poème me remplit d'angoisses. Je vis Armide mourante, abandonnée au milieu des étrangers; je l'apercevais sur un lit d'hôtellerie, ivre d'opium, prête à expirer; et j'avais un désir ardent de partir, de la prendre dans mes bras, de la ramener sous les poutres dorées de mon laboratoire qu'elle aimait tant et qu'elle n'avait quitté que sur un doute. Mille conjectures me poursuivaient, mais je fus arrêté par M. Tristan à qui je confiai mon dessein : « Ne faites pas cela, me dit-il, vous courez à une nouvelle déconvenue; votre amour est trop généreux; c'est en lui qu'est l'ingratitude qui vous fait sa victime. Cette femme est encore barbare par sa naissance, par ses mœurs; elle use d'une cruauté que nous sommes trop civilisés pour avoir. Quant à moi, je la tiens pour une de ces dangereuses sultanes qui font tuer leurs amants afin de n'en point embarrasser leur vie,

alors qu'elles ont calmé leurs désirs. Croyez-moi, oubliez-la donc; elle ne s'est que trop amusée à vous meurtrir le cœur! » Malgré les reproches de mon ami, je ne pouvais me décider à rester muet. J'écrivis à Armide une lettre pleine d'amour et je lui envoyai cent cinquante livres pour la tirer d'un embarras que je devinais. « Reviens, lui disais-je, si tu souffres, si ton amour est plus fort que ton orgueil. » Le silence dans lequel elle me laissa ensuite me prouva trop que M. Tristan avait raison.

Dès lors je pris le parti de combattre le fantôme d'Armide en me représentant sa méchanceté. Je repassai dans ma tête ses ingratitudes, ses médisances. Je cherchai à retrouver les traits durs et froids que j'avais remarqués parfois sur son visage. Je me répétais ses railleuses opinions sur les femmes et les hommes que je connaissais. Ainsi je me fis du pire d'elle-même une image propre à me retirer mes illusions, et je crus avoir enfin triomphé de mon malheureux attachement. M. Le Charron me dit à une de ses visites : « Je suis heureux de vous voir si occupé, vous avez repris votre mine et votre ouvrage; c'est un bon signe, d'autant plus que vos derniers tableaux me semblent encore en amélioration. » J'écrivis à ma femme que je désirais qu'elle vînt à Paris, que je préparais tout pour la recevoir. Il y avait plus de huit mois que je ne l'avais vue. Après cette mésaventure, je me sentais plus reconnaissant envers elle de ses sacrifices; je comprenais toute sa grandeur d'âme et son dévouement.

Il se produisit alors ce qui arrive lorsque nous avons traversé de grands cataclysmes; il se fit un apaisement en moi. Le printemps qui revenait amena pour ma consolation la visite de ma femme. Elle avait beaucoup maigri; mais elle avait tiré avantage de ce signe de ses chagrins; elle n'était plus soucieuse. La religion en lui apportant la résignation avait rétabli le calme de ses esprits, elle s'était remise à la musique et semblait oublier les peines

que je lui avais causées. Je la reçus de toute mon âme, et nous fûmes heureux de ce réciproque rapprochement. Elle ne m'adressa aucune parole amère, ne fit aucun retour sur le passé; elle me parla d'Armide avec sa bonté coutumière, déplorant seulement qu'elle se fût montrée si cruelle.

Angélique passa plusieurs jours près de moi, durant lesquels elle me témoigna la plus vive sensibilité; elle pleura dans mes bras, se déclara libérée de ses angoisses. Elle repartit pour T* * * en me laissant la consolation de son fidèle et constant amour. J'avais désormais un réconfort dans mon affreuse solitude; l'affection ardente de ma femme m'assurait que je n'étais point seul. J'en eus moins de mélancolie.

Un après-midi, M. du Saint-Amour, que je n'avais pas vu depuis fort longtemps, vint me visiter. Il ne parut pas étonné qu'Armide eût quitté mon laboratoire; l'abbé Grognon L'accompagnait : « Monsieur, me dit-il, je suis charmé d'apprendre que vous êtes revenu à notre sainte religion catholique et que vous pratiquez les sacrements. J'en ai été informé par M. l'abbé, qui connaît votre confesseur. Je suis venu vous visiter pour vous témoigner de ma satisfaction. » Il se répandit ensuite en un long discours pour m'exprimer son plaisir que je fusse délivré du démon femelle qui m'entraînait au scandale (il entendait par cette image me parler d'Armide). « Après avoir tout tenté pour la convertir, me dit-il en levant son doigt au ciel et en tournant ses yeux au plafond, j'ai compris que je ne parviendrais à rien; car le mal tient de naissance à ces âmes damnées de schismatiques. » — « Les hérétiques, fit M. l'abbé Grognon, auront toujours plus de pouvoir que nous sur elles; car le mal attire le mal et repousse le bien. » J'avais résolu de faire cesser l'ennuyeux discours de mes deux visiteurs : « Réjouissez-vous, Monsieur, me dit l'ecclésiastique, de ne plus avoir chez vous cette peste qui formait sans doute le

projet de vous piller le repos et la bourse, et qui aurait conduit votre esprit et votre famille à la ruine..» J'essayai de défendre celle que j'aimais toujours contre ces accusations, mais M. du Saint-Amour me dit en souriant : « Vous êtes meilleur qu'elle, Monsieur; si vous saviez tout ce que nous avons appris, vous auriez honte aujourd'hui d'avoir pu embrasser ce démon. » Et le saint homme, prenant une attitude des plus cuistres, me regardait comme un sphinx. « Vous l'aimez donc toujours? questionna-t-il avec componction. Ah! je le sais, les sens sont faibles! » Là-dessus je m'indignai; ce pauvre esprit s'imaginait qu'on ne pouvait aimer que par les sens. « Monsieur, lui dis-je avec emportement, je suis fort blessé de vos suppositions; vous connaissez les arts, apprenez donc qu'un gentil esprit peut s'attacher par un autre sentiment que le physique. » Il n'insista pas et reprit : « Enfin les séductions de cette fille d'Orient, de cette Armide perverse vous ont retenu loin de la Foi; vous devez maintenant chasser de votre esprit ce beau fantôme. » Je lui confiai que, malgré mes efforts, j'y parvenais difficilement, sur quoi l'abbé Grognon dit : « Je vous conseille d'abord de supprimer tout ce qui peut vous la remémorer. Je vois aux murs de votre laboratoire des tableaux qui la représentent, un masque de son visage que vous avez modelé en plâtre. Il faudrait expulser de votre logis ces images de la volupté passée; le Démon se sert surtout des souvenirs pour nous ramener dans le Péché. » Il fit ensuite une longue dissertation sur l'Envoûtement et la Possession, qui viennent des objets qu'habitent les démons séducteurs : « Je vois, Monsieur, conclut-il, que vous avez gardé ces choses autour de vous par un pieux respect des jours qui vous furent chers. C'est un danger dont vous paierez le prix de votre repos. Vous êtes encore possédé par les peintures de celle que vous aimâtes, après l'avoir été par sa réalité. » M. du Saint-Amour fut de l'avis de l'abbé Grognon

et m'offrit de m'aider à enlever de suite les portraits d'Armide qu'il voyait sur les murs. Je m'y opposai. Alors il me dit : « Souvenez-vous de ceci, Monsieur, les images de nos vices en sont la perpétuité; tant que nous ne les aurons point détruites, elles exerceront leur empire sur notre volonté. On ne se détache de son mal qu'en le tranchant à ras. » Puis il se dirigea vers la porte, suivi de son acolyte, en un mouvement si nerveux que je crus bienséant de le calmer. « Je vous promets, Monsieur, dis-je, qu'aussitôt que j'éprouverai la vérité de vos paroles, j'accomplirai vos conseils. Pour l'instant, je ne puis que les entendre avec amitié. » Il se radoucit, consentit à se rasseoir, pendant que l'abbé Grognon répétait : « Le Démon se sert surtout des souvenirs pour nous tourmenter. » Enfin ces deux importuns se retirèrent non sans m'avoir demandé à revenir bientôt, ce que je n'osai leur refuser.

J'en avais une telle peur que je dis à mon valet de ne les pas recevoir s'ils se représentaient en dehors de mes réceptions. Mais ils se bornèrent à venir en ces seuls jours-là. Ils arrivaient les premiers, en sorte que je devais subir leur tête-à-tête plein de reproches et de conseils; leurs moralités étaient si étroites que je m'en sentis froissé. Ils me dirent, pour me dégoûter sans doute de celle que j'aimais toujours, qu'on savait de source certaine qu'elle était une aventurière ne cherchant que des dupes, que sa vie n'était point aussi convenable que je le croyais et que pour s'excuser de m'avoir laissé, elle disait que je l'avais traitée indignement, la battant et m'emparant de son bien. Tels furent les propos que m'apportèrent ces messieurs. Je les reçus sans m'alarmer, triste de voir deux hommes de bien s'acharner à de sottes vindictes pour me conduire à une ridicule morale. « Messieurs, leur répondis-je, j'ai gardé pour ce qui me charma le plus religieux respect; permettez-moi de ne pas retenir ces paroles qui furent sans doute pro-

férées dans la colère. » Là-dessus ils me reprirent en disant : « Vous êtes véritablement possédé par cet esprit-femelle, nous vous en avions prévenu; il faut chasser de chez vous tous ses portraits. Il s'en forme un fantôme plus beau que la réalité, qui vous apparaît sans cesse et vous conduit à votre perte; craignez qu'il ne vous attire au péché ou à la folie. Quant à nous, nous le croyons, et nous en sommes persuadés par ce que nous avons appris depuis, un démon se cache certainement en cette femme, et c'est de ce démon que vous êtes la victime. »

Je me riais fort, au dedans, de la superstition de ces pauvres hommes; ils voient le démon partout; ce sont des esprits enfantins. Tout ce qui nous séduit leur est suspect. Si on obéissait à leurs suppositions, on se séparerait de toute beauté; car, selon eux, elle n'est que dangereuse. Je ne pouvais que condamner l'étroitesse de vue de ces braves gens.

Quand il parlait du dogme, l'abbé Grognon avait une particulière manière qui m'agaçait. Je ne pouvais aimer la religion que fabriquait son esprit mesquin. C'était quelque fantaisie de vieille fille ornée de fades gravures. Lorsqu'il disait avec onction : *la très sainte Vierge, le patriarche saint Joseph*, il prenait un air si confit en sainteté que je ne me pouvais empêcher de sourire; et M. du Saint-Amour, qui l'imitait ou faisait par dévotion les mêmes singeries pieuses, n'était pas pour calmer mon ironie. J'ai rarement vu un pareil visage de cuistre; il était toujours vêtu de noir et de long, son avarice lui creusait le visage qui était blême; son regard n'allait que de la terre au ciel lorsqu'il parlait, ou il baissait les yeux sur le plancher, ou il regardait le plafond. La présence de ces deux hommes noirs m'obsédait tellement que je finis par feindre un voyage afin qu'ils ne revinssent pas de longtemps. Je ne m'en débarrassai que grâce à ce moyen.

Je vécus seul dans mon laboratoire et je passai une

lamentable année. Le silence s'était fait autour d'Armide; elle avait disparu et je ne savais plus rien d'elle. « Qu'est-elle devenue? » Telle était la question que je me posais souvent. Loin de me la faire oublier, l'inconnu dans lequel elle plongeait ranimait son fantôme à mes côtés. Bien des soirs je crus la voir réellement sortir de mes tableaux pour s'avancer à ma rencontre. Je relisais ses lettres, que j'avais recopiées fort proprement. Je déclamais à voix haute ses poèmes et ceux que je lui avais faits. La nuit, je rêvais parfois d'elle et il m'arriva de la posséder en mes songes. Je me réveillais plus heureux; il me semblait qu'il y avait plus de vérité dans mon immatériel amour. Je me répétais les phrases de sa dernière lettre, qui me faisait l'effet d'une prophétie :

J'ai été aimée, qu'importe que cela ait duré huit jours, trois semaines ou dix mois. Qu'importe que cela disparaisse, qu'importe où nous jettera le sort, je sais maintenant que tu m'aimeras toujours. Tes souvenirs me seront fidèles, tes pensers de temps en temps reviendront à moi, ta muse, que ma présence ne réveilla pas pour chanter les chants sensuels qu'une autre t'inspira, me célébrera en des cantiques pleins d'un appel idéal, d'une tristesse indicible et d'une pénétrante mélancolie... Je suis venue pour te délivrer du pouvoir charnel, te montrer ton horizon. Il me semble que je suis entrée dans ta vie comme l'étoile de ta première jeunesse...

Je me répétais ces phrases et j'en éprouvais le charme et la vérité. M. Tristan à qui je les montrai les trouva belles; mais il me dit en souriant : « Ne croyez-vous pas que ce ne soit là que de la littérature? Les femmes ont tant d'orgueil qu'elles pensent toutes qu'on ne les pourra jamais oublier. En tout cas, votre Armide était fort adroite; en écrivant ainsi, elle préparait les chemins à vos regrets. » Il était devenu fort cruel pour ma maîtresse et ne m'approuvait pas de m'attacher à son souvenir. Je lui avais fait part de la visite de M. du Saint-Amour et de l'abbé Grognon. Je lui avais rapporté les opinions

étranges de ces casuistes : « Ils ont raison, me dit-il, à votre insu vous êtes possédé maintenant par le fantôme de votre amour. Si vous ne sévissez point en ôtant tous ces portraits, cela finira mal. » Je me contentai de sourire et M. Tristan, qui avait de la religion, ne cessa de s'alarmer pour moi des prophéties de l'abbé Grognon : « Cela est très certain, me dit-il, il y a des envoûtements et des possessions, il y a même des cas de vampirisme. On en parle beaucoup en ce moment et je dois bien vous avouer — quoique je ne veuille nullement aller à l'encontre de vos rêveries sur votre Armide — que j'ai souvent remarqué en elle des manifestations du Diable qui m'ont fait peur. Les colères et les grossièretés que vous eûtes à essuyer de sa part lors de sa rupture n'en furent que la définitive et péremptoire démonstration, tout le monde en a été frappé. » Il me parla ensuite de la possession des Ursulines de Loudun, du procès du prêtre Urbain Grandier, brûlé pour sorcellerie, et d'autres manifestations bizarres qui agitèrent les esprits du Royaume quelques années durant. M. Le Charron, que je tenais pour dépourvu de superstition, me dit : « Je vous avoue que je n'ai jamais pu m'expliquer autrement que par la diablerie les actes de sa rupture avec vous. J'y ai constaté ce que nous nommons au parlement une possession. » En relisant les lettres de la Danseuse Persane, je fus interdit d'y découvrir ce passage qui semble donner raison à ces messieurs, mes amis :

Pardonne-moi ma nature diabolique! Bientôt, quand Dieu me délivrera tout à fait de l'influence de Satan, qui m'a tourmentée des années et des années, et inspiré la haine et le désir du suicide pour faire de moi une pierre du pavé de l'Enfer, je serai bien vite mieux.

Dès lors je m'appliquai à retrouver les aspects démoniaques de la nature d'Armide, et je ne la considérai plus que de ce point. Je parvins à la persuasion de sa possession, je m'y enracinai davantage en me remémorant

qu'elle m'avait confessé avoir eu, en Orient, des accointances avec une célèbre sorcière. Il me revint que dans les débuts de notre amour, lorsque je la voyais tourmentée étrangement, je m'approchais d'elle, et tout en la caressant, je lui faisais un imperceptible signe de croix sur le front; aussitôt elle se calmait. Le soir je l'engageais à prier avec moi; elle y trouvait un grand repos. Bientôt les cauchemars qui encombraient ses nuits, et qu'elle me décrivait à chacun de ses réveils, disparurent. Elle se plut à me suivre à l'église où les chants la pénétraient d'aise et de ravissement.

Je remarquai que plus je la faisais s'approcher de Dieu, plus elle s'apaisait et devenait belle et bonne; elle perdit peu à peu le feu dévorant de ses yeux, le serrement cruel de ses lèvres. Je me réjouissais à constater combien le traitement par les choses divines lui était salutaire. Elle-même m'en argua souvent; puis elle retomba subitement dans ses haines et ses colères lorsque je cessai d'être assidu aux offices et lieux sacrés. Une révolte s'éleva dans son cœur; l'influence cachée revenant de nouveau par le théâtre et les vanités mondaines, elle se refusa à continuer pratiques et oraisons, disant qu'elles lui devenaient une gêne pour ses desseins. Ce fut alors que se déclara la crise qui mit fin à notre vie commune et la rejeta dans les excès. Ainsi l'influence que me signalaient mes amis paraissait véridique, je n'avais qu'à m'y ranger. Pourtant, je pardonnais tout à ma maîtresse; car je trouvais en cette accusation son entière irresponsabilité.

Je ne craignais donc point le fantôme que l'abbé Grognon m'avait annoncé et qui devait, selon lui, devenir de plus en plus puissant sur moi. Je l'attendais impatiemment. Je le sollicitais de mille façons. Il importait peu à mon amour que ce fût Armide ou son apparence qui me vînt consoler. Je désirais sa présence et je n'appelais qu'elle, factice ou véritable. Je fis donc tout le contraire

de ce que le prêtre et M. du Saint-Amour m'avaient conseillé. Je pris leurs avertissements pour de bons augures et, plutôt que de décrocher les portraits que j'avais peints d'après elle, je pendis aux murs tous ceux que j'avais encore. Je cherchai même, parmi mes affaires, les bouts de rubans et d'étoffes, les colliers et les bijoux qu'elle semblait avoir oubliés pour témoins de son passage. Il m'était resté un tambourin caucasien fort grand. Je le posai sur un meuble avec les reliques de mon passé. Le soir, à la lueur des flambeaux, il brillait comme une large lune dans la nuit de mon laboratoire. J'avais aussi un brûle-encens et quelques baguettes parfumées de l'Inde, qu'elle m'avait données. Je les allumais lorsque je voulais évoquer son esprit et respirer son parfum.

Désireux d'attirer à moi la forme de celle qui me fuyait, je fis tout ce que je pus pour matérialiser le fantôme invisible qui m'obsédait depuis son départ. Je m'attachai, de certains soirs, à ne m'entourer que d'objets touchés par elle ou venant d'elle. Sa vie à mon logis durant presque deux années avait fait que tout ce qui m'appartenait y était devenu sien. Lorsque je me regardais dans les miroirs où elle se considérait à toute heure, je pensais la retrouver. Plusieurs fois j'en eus l'illusion; mais elle ne fut que fugitive. Après maintes longues nuits consacrées à relire ses lettres, à respirer ses senteurs dont s'imprégnaient encore les coussins où elle s'était reposée, à brûler ses baguettes d'encens, à fixer du regard ses portraits, je parvins à une apparition qui me remplit de joie. Je m'étais couché fort las, et je m'allais endormir, lorsque la lune envahit mon laboratoire. Je fus tiré de ma somnolence par sa vive clarté; ayant regardé, de mon lit, par le rideau de l'alcôve, le beau spectacle de sa lumière, je portai mes yeux sur un visage que j'avais modelé en plâtre d'après ma maîtresse. Je l'y avais représentée les cheveux tortillés sur les côtés de

ses joues, les yeux baissés, sa bouche souriant à quelque invisible pensée; elle était à la fois divine et perverse; c'étaient là les deux côtés de son naturel que j'avais tenté d'y retenir. La lune frappait en cet instant sur ce visage pâle qui semblait une tête coupée accrochée au mur. De grandes ombres, projetées par les meubles voisins, faisaient ressortir cette apparition. Jusqu'ici il n'y avait rien que de coutumier; c'était simplement mon œuvre apparaissant dans la lumière de la lune; mais ce qu'il y eut d'étrange alors, et qui me rendit à la fois terrifié et heureux (car c'était l'objet de mes longs désirs), ce fut de voir les paupières de ce visage se lever, les yeux s'ouvrir et me darder le noir et langoureux regard que je n'avais senti se reposer sur moi depuis fort longtemps. Je ne puis dire la peur que j'en eus d'abord et la satisfaction dont j'en fus délecté ensuite. « Armide! » m'écriai-je en me levant. J'allai vers le moulage avec lenteur et précaution. Je craignais de m'être créé une illusion avec les jeux de la lumière et des ombres. Mais, quand je fus à mi-chemin, je constatai qu'elle me regardait *réellement*; aussi réellement que si ma maîtresse eût été là. Mon cœur battait avec violence, j'étais heureux; si heureux que les larmes coulaient abondamment sur mes joues... J'allais continuer à marcher vers le visage pâle, lorsque son sourire, qui n'était formé que d'incertaine façon, se dessina si nettement, que la bouche s'entr'ouvrit et que ses dents m'apparurent. Elles brillèrent un instant comme de divines étoiles dans la clarté laiteuse de la lune. « Armide! c'est toi? » m'écriai-je de nouveau, en tendant les bras. Alors la tête se détacha du mur, vint vers moi. En s'avançant, elle prenait les couleurs de la vie; si bien que, lorsqu'elle fut assez près, je me trouvai devant le *véritable visage* de ma maîtresse. Je ne puis lire la satisfaction que j'en ressentis. Je m'approchai, et avec une extase qui me pénètre encore à l'instant où j'écris ceci, je posai un baiser sur sa bouche, *qui me le*

rendit. « Tu m'aimes donc! » m'écriai-je avec surprise. Elle resta silencieuse, le regard fixé sur moi, puis elle dit : « Si je t'ai quitté, c'était par amour. Pardonne à la haine qui remplissait mon cœur, les autres en sont seuls responsables. » Je la pressai de questions, mais elle les laissa sans réponse. Elle me regarda ensuite longuement et des larmes envahirent ses yeux. « Ne désespère pas, proféra-t-elle, aime-moi; je reviendrai. » J'étais encore en sa contemplation lorsqu'elle disparut; et je ne vis plus que la tête de plâtre accrochée au mur, dans le rayon blanc de la lune : elle avait les yeux baissés et semblait le spectre de celle qui était venue.

Une autre fois, l'âme d'Armide se manifesta différemment. Je vis sortir de toutes mes peintures des formes blanches, indécises, qui flottèrent comme des nuées d'encens dans la nuit de mon Laboratoire; puis elles se réunirent toutes en un amas, qui prit lentement sa ressemblance. Elle était revêtue de ses voiles d'argent scintillants comme une armure. Elle ne parla point, mais s'étendit sur le divan et me prit en ses bras. Je sentis dans mes cheveux la caresse légère de sa main, et plusieurs baisers tombèrent sur mon front avec une douceur calmante. Je serrais contre mon sein son corps fragile d'où s'exhalait une chaude odeur de roses.

Le fantôme resta cette seconde fois plus longtemps que la première et ne se retira que lorsque je me fus endormi. Au matin je me réveillai sur mon divan, ce qui me prouva que je n'avais pas fait un rêve; car je m'étais mis au lit le soir.

Dès lors je fus souvent visité par l'âme d'Armide; elle me devint si coutumière que je lui parlais même lorsque je ne la voyais pas; car elle ne se manifestait que de nuit. J'avais hâte de renvoyer mon valet aussitôt que l'ombre s'établissait. Pour m'en défaire, j'imaginai d'abord maints mensonges, des dîners en ville, des travaux qui me retenaient dehors, des voyages aux environs, et je

lui donnais des congés. Il avait remarqué que je parlais seul dans mon laboratoire et il ne se pouvait douter que ce fût là une ombre; ce pourquoi il accourait à ma voix, croyant que je l'appelais. J'en fus si incommodé que je résolus, afin qu'il ne s'aperçût de mes relations étranges, de le renvoyer tout à fait. J'accomplis cet acte avec regret. C'était un fort brave garçon dont je n'avais eu qu'à me féliciter.

Personne ne se pouvait douter des sentiments qui me faisaient agir, et lui tout le premier. « Monsieur a donc quelque reproche à me faire, me dit-il d'un air fort ennuyé? » — « Non, lui répondis-je, mais je dois quitter Paris pour retourner en Bourgogne; c'est la seule raison qui me décide à te libérer. » Je lui donnai un bon cadeau afin de lui ôter de l'esprit que je pusse lui en vouloir, et il me laissa seul avec le fantôme aimé qui me réclamait tout entier.

J'étais devenu libre de m'abandonner à l'esprit d'Armide. J'avais espéré qu'il se manifesterait aussitôt et constamment; mais il persista à ne venir que le soir. Dans la journée, il témoignait de sa présence par des bruits, des craquements, des soupirs, des frôlements. Je lui parlais à haute voix, et j'entendais des murmures qui me répondaient. Les paroles en étaient indistinctes, souvent même je ne les saisissais pas: mais cela me suffisait. Je savais que l'âme de ma chère maîtresse était près de moi. Elle manifesta à diverses reprises son mécontentement en faisant tomber quelque objet posé sur un meuble ou en détachant d'un lustre quelque pendeloque de cristal qui venait choir sur le parquet en se brisant bruyamment. Comme j'avais reçu la visite d'une fort jolie jeune femme à qui j'avais parlé de la peindre en portrait, elle me témoigna sa jalousie, en faisant tomber du mur une de ses propres images. La toile se creva; j'en eus un grand chagrin, et je passai un fort long temps à la réparer. Lorsque j'entrepris le tableau de cette jeune

femme, il fut effacé chaque fois; ce qui me décida à ne m'y point obstiner. Je voulus m'en expliquer avec l'ombre d'Armide; mais elle ne répondit point, elle feignit même de ne pas entendre. Je ne doutai pourtant pas que la jalousie qu'elle m'avait montrée autrefois ne lui fût revenue, et j'en eus bientôt la preuve évidente.

Une nuit que je m'étais assoupi, je fus réveillé par un bruit qui se faisait dans mon laboratoire; je regardai, et je vis Armide, aussi réelle qu'elle l'était autrefois, repousser un fauteuil et ouvrir une armoire. Elle y prit la clef du petit meuble où j'enfermais mes lettres. J'étais curieux de connaître ce qu'elle allait faire. Je feignis donc de dormir. Après avoir recueilli toutes les missives, elle les posa sur la table et les tria à la lumière de la lune, qui était alors dans toute sa force. Après en avoir fait deux tas, elle en prit un, le mit devant la haute cheminée; un instant après, la lueur éclatante d'un feu teignait mon laboratoire d'une couleur infernale. Je voyais danser tous les objets aux jeux de la flamme. La lumière de la lune en était effacée. Je me levai silencieusement, et je m'approchai d'Armide sans qu'elle me vît; car elle était si fort occupée à son ouvrage qu'elle semblait ne plus songer à moi. Assise à terre, auprès de l'âtre, elle avait le tas de lettres à portée de sa main, et elle les jetait à mesure que le feu les dévorait. M'étant penché au-dessus d'elle, je vis que c'étaient les missives que me mandait ma femme depuis plusieurs années. Je voulus me saisir de ce qui restait; aussitôt elle se retourna avec des yeux si terribles que je compris qu'il ne me fallait pas obstiner à contredire son vouloir : « Chère Armide! » murmurai-je alors; mais elle me regarda avec une expression à la fois si contractée et si triste, que je baisai la main qui accomplissait ce sacrifice, et que je la laissai le continuer.

Lorsque tout fut brûlé, elle se leva, prit sur la table les lettres qui formaient le second tas, et me les tendit. Je reconnus de suite les siennes. Je les baisai, et je les

reportai dans le meuble. « N'aime que moi », me dit Armide; puis elle sortit précipitamment par la porte, comme une personne naturelle. La porte se referma d'elle-même. Je m'élançai pour la rouvrir; quand je l'eus fait, je ne vis plus que la nuit...

La présence de mes familiers lui était devenue si désagréable qu'elle ne cessait durant leurs visites de manifester son hostilité; et c'était toujours par des bruits que je pouvais seul comprendre. M. Tristan et M. Le Charron lui étaient devenus particulièrement insupportables; elle me le témoignait par des craquements si violents dans un chiffonnier où je tenais les reliques de sa coquetterie, que je finis par obtempérer à ses volontés, en ne les voyant plus chez moi. J'allais à leur logis ou je les rencontrais dans leurs endroits accoutumés. Ils le remarquèrent et m'en dirent quelque chose. Je feignis de ne pas comprendre.

Ma vie retirée avec mon cher fantôme ne manqua pas de me changer le caractère : on m'avait connu enjoué et philosophe au point de ne pas trop m'alarmer, malgré mes sensibilités, des aventures fâcheuses que j'avais traversées. Tout à coup on me vit mélancolique, silencieux, clos en moi-même. Je pensais sans cesse à cet esprit qui m'accompagnait et m'imposait son joug, plus encore que quand il se manifestait. Ma plus grande crainte était toujours qu'il ne revînt pas. J'eusse tout fait pour en conserver la présence.

Cependant on s'alarmait autour de moi sans que je m'en doutasse. M. Le Charron, qui connaissait mon confesseur, l'avisa de mes étrangetés. Il avait été informé par ses gens que l'on m'entendait très souvent parler seul, que mes manières étaient devenues si craintives qu'aussitôt que j'apercevais quelqu'un je m'enfuyais. Je voulais être entièrement à mon cher esprit, et je goûtais tant de charme à ma vie surnaturelle que je détestais tout contact humain. Je ne puis exprimer ce qu'était deve-

nu pour moi cette vie d'amour. Jamais de semblables émotions n'avaient empli mon âme. Dans mon habitation intime, parfumée de la tiède odeur de rose qui s'exhalait la nuit du fantôme d'Armide et qui persistait tout le jour; à la clarté mystérieuse des rideaux, que je tirais pour ménager une demi-lumière, je me plaisais comme dans un lieu magique. Mes meubles me semblaient des êtres vivants, leurs serrures étaient des yeux qui se fixaient sur ma vie; ils recélaient l'âme de ma maîtresse, puisque c'était par eux qu'elle communiquait avec moi. Je les vénérais comme autant de sarcophages contenant la chère disparue et je m'imaginais que je n'avais qu'à ouvrir leur porte pour l'y voir, se reposant d'un doux sommeil. Jamais l'esprit que voilent les choses ne me fut révélé comme en cette existence solitaire, où j'ai goûté les plus délicates délices.

Je refusais ma porte à ceux qui venaient y frapper; et pour éviter qu'on troublât mon logis par des intrusions, je mangeais dans une hôtellerie. Cependant je ne fus pas assez misanthrope pour cesser de recevoir à mon jour d'habitude; non que cela me fût utile, mais par une dernière précaution sous laquelle je voulais cacher ce qui se passait. Mon confesseur, que je n'avais pas vu depuis longtemps, profita de ma réception coutumière pour me visiter. Il était flanqué de l'abbé Grognon et de M. du Saint-Amour. Tous deux avaient entendu parler de mes étrangetés; ils étaient donc fort empressés à en savoir les raisons. Ils les découvrirent dès en rentrant, car ils aperçurent que je n'avais pas suivi leurs conseils, et que les portraits d'Armide, loin d'être disparus des murs de mon laboratoire, avaient augmenté leur nombre. Ils en furent si dépités qu'ils gardèrent tout d'abord le silence, comme des gens qui constatent l'inutilité de leurs avertissements; puis mon confesseur parla. Celui-ci, qui était d'humeur joviale, se contenta de me poser quelques vagues questions sur les causes de ma négligence des Sacrements :

« Vous êtes un gentil esprit, me dit-il, et il est coutumier en votre profession de peintre que l'imaginative ait empire sur la raison; méfiez-vous, toutefois, de céder aux entraînements d'un mouvement fantastique et préjudiciable!... » M. du Saint-Amour et l'abbé Grognon inspectaient les murailles... Cependant l'âme d'Armide, que ces présences devaient fort importuner, ne cessait de se manifester par des bruits de plus en plus violents; si bien que mon confesseur me dit : Vous avez des meubles dont le bois travaille sous l'influence de l'air », ce qui attira l'attention de l'abbé de ce côté-là

Comme un bruit plus grand que les autres venait de se produire dans le chiffonnier, il s'écria : « Il y a un esprit ici! Je vous l'avais bien dit, Monsieur, qu'il vous arriverait une mauvaise aventure avec tous ces portraits! » M. du Saint-Amour fit le signe de la croix et murmura : « Il faudrait exorciser la maison. » Mon confesseur sourit d'un air fort bonhomme, et dit : « Messieurs, ne soyez pas superstitieux, nous ne sommes plus au quinzième siècle. Dieu merci! Ce n'est que l'influence de l'air sur le bois des meubles! » L'abbé Grognon s'était levé et regardait attentivement un portrait de ma maîtresse pendu au mur. « Ces yeux-là, dit-il sentencieusement, en fixant le portrait avec une attention qui ne lui était pas accoutumée devant la peinture — car il en faisait fi — ces yeux-là, dit-il, ne sont point simplement une œuvre de peintre; ils regardent avec une persistance surnaturelle! » — « Vous m'effrayez, balbutia M. du Saint-Amour, qui réitéra son signe de croix. Oui, il faut absolument que vous veniez exorciser cette maison! »

L'abbé huma ensuite l'atmosphère avec lenteur; il tenait sa main gauche en suspens et dilatait ses narines, en ouvrant de grands yeux, le cou tendu. « Respirez cette odeur, reprit-il, elle trahit une influence magique, où réside une infernale volupté. Seule la grotte légendaire, dont la Vénus païenne faisait son refuge, peut dégager de

semblables parfums! » M. du Saint-Amour fit la même pantomime que l'abbé Grognon. Quant à mon confesseur, il sourit en se tournant vers moi comme pour me signifier qu'il trouvait ces messieurs bien ridicules. « C'est vrai, dit M. du Saint-Amour, il y a ici un parfum pénétrant d'où s'exhale une dangereuse volupté », puis se tournant à nouveau vers mon confesseur : « Il n'y a que vous qui pussiez sauver Monsieur », lui dit-il en me désignant.

De nouveaux bruits qui se firent entendre me manifestèrent le désir d'Armide que cette visite prît fin. Un frisson passa dans les cristaux du lustre, qui se mirent à tinter comme des clochettes : « Cette maison est véritablement hantée! » cria l'abbé Grognon. M. du Saint-Amour fut pris d'un tremblement et fit un nouveau signe de croix, tandis que mon jovial confesseur disait : « Allons, messieurs, pour un petit coup de vent qui a remué un peu de verre, vous faites une bien grosse supposition. » Je m'entendis avec lui pour l'aller voir, c'était le seul moyen de me défaire de ces importuns; mais M. du Saint-Amour, qui en tenait pour l'exorcisme, ne voulait point s'en aller, malgré sa peur, que je n'eusse pris un rendez-vous avec l'abbé Grognon afin qu'il vînt au plus tôt jeter de l'eau bénite et prononcer les formules rituelles de l'Eglise. Je dus passer par là pour qu'ils me laissassent.

L'exorcisme fut prononcé quelque temps après. Je ne m'y opposai point. M. du Saint-Amour suivit l'abbé Grognon dans tous les endroits de la maison; ils allèrent jusque dans la garde-robe, et exorcisèrent la chaise percée. Ils brûlèrent de l'encens pour chasser l'odeur vénusienne des roses. C'était M. du Saint-Amour qui disait les répons. Ils profitèrent de cette occasion pour couvrir mes tableaux où étaient figurées des nudités, d'une abondance d'eau bénite. J'affectais un air calme et recueilli, quoique je me divertisse fort de leur manège. Enfin, quand ils eurent fini leur promenade, l'abbé Grognon re-

levant son étole me la posa sur la tête et prononça une formule suivie d'une prière, à laquelle M. du Saint-Amour lança un fort « Amen! » « Allez en paix maintenant, » me dirent-ils. Et ils se retirèrent satisfaits.

J'avais bien quelque crainte que cet exorcisme ne m'eût séparé de l'esprit aimé. Néanmoins je l'avais accepté pour savoir si vraiment j'étais la proie d'un démon. J'eus la preuve le soir même que ces messieurs s'étaient trompés. Armide revint dans mon laboratoire sous une apparence absolument humaine, m'embrassa, s'assit à mon côté; puis elle me parla de ce qui s'était passé : « Je suis délivrée de mon démon depuis que je t'aime ainsi, me dit-elle; c'était le monde qui l'entretenait en moi. En me retirant de lui pour être de toute mon âme à toi, je n'existe plus qu'en humaine apparence aux yeux de tous. La *Danseuse Persane* que voient des milliers de spectateurs n'est que l'illusion de ma réalité, car ma réalité n'est point mon corps, mais mon âme, et je te l'ai toute donnée. » Elle se pencha sur mon épaule, je sentis son poids sur moi. « Tu as cependant ton corps, ce soir, fis-je. » — « Je le prends et le quitte à ma volonté, me dit-elle, ce soir je te l'ai apporté avec mon âme. » Notre vie reprit avec de plus grandes délices, je la possédais maintenant, et elle posait pour mes ouvrages. Afin de m'illusionner tout à fait de sa réalité, elle mangeait à ma table et se mettait dans mon lit, après s'être déshabillée. Je m'endormais en la tenant dans mes bras. Je fis encore quelques tableaux d'après elle : un portrait, où je la représentai avec ses cheveux défaits, son sourire extatique et douloureux, appuyée à son grand tambourin pareil à la lune. On s'étonna, quand je le fis voir, que j'eusse pu atteindre par le seul souvenir à une ressemblance aussi parfaite...

Cependant, au milieu de ma vie retirée, je fus averti que M. Le Poussin allait quitter la France. Il était las des cabales fomentées contre lui. Je fus le voir aux Tui-

leries, en le pavillon qu'on lui avait donné dans le jardin. Il avait encore changé, et bien vieilli. Je lui dis mon désespoir qu'il nous laissât : « Ne le regrettez pas, me signifia-t-il, c'est une délivrance pour moi et pour mes ennemis; nous y trouverons la tranquillité. » Il ne songeait qu'à être tranquille. « Le fondement du bon travail, disait-il, est le recueillement, qui permet d'établir tout sur l'intelligence et la raison. » Il m'exprima qu'à vivre comme on le faisait en France on ne pouvait guère produire d'ouvrages durables. « Ce qui se fait en sifflant, disait-il, ne peut être qu'éphémère; le bon peintre joint la belle pensée au bon pinceau. » J'aurais voulu recueillir beaucoup de maximes de M. Le Poussin. Il avait une si forte habitude de la réflexion qu'il ne parlait que par phrases concises et très enseignantes. Je regrette de n'avoir pu accomplir ce dessein qui me tenait au cœur.

Le départ de M. Le Poussin fut comme un glas sonné dans Paris; tous les vrais peintres et connaisseurs s'en attristèrent. J'en fus très affecté. M. Le Charron que j'avais rencontré s'en montrait inconsolable; il proférait : « Si les arts nous quittent, que nous restera-t-il? » Il réprouvait le luxe bourgeois qui commençait à sévir, et revendiquait l'autorité des ouvrages sortis de l'excellence de l'esprit. Peu de temps après mourut le Cardinal, puis vinrent les inquiétudes de la maladie du Roy. Une mélancolie se répandit partout, comme si un événement considérable et secret s'allait accomplir.

Je me renfermai dans mon laboratoire, où personne n'entrait plus, où Armide était mon permanent modèle, jusqu'au jour où on me manda que ma femme était fort malade et qu'il fallait que je partisse de suite.

Je quittai mon logis, non sans avoir parlé avec mon cher fantôme de ce voyage. Il m'avait dit : « Va, puisque tu dois le faire; aime-moi et sois-moi fidèle! » Je lui promis tout ce qu'il désira et je partis aussitôt. J'étais à T*** quatre jours après. Je trouvai Angélique au lit.

Elle était fort pâle et avait maigri étrangement. Les enfants pleuraient auprès d'une vieille domestique qui lui donnait ses soins. « Madame est bien mal, me dit-elle en me prenant à part, c'est le chagrin qui l'a tuée. Je l'ai veillée tout le temps et, dans ses cauchemars, elle parlait toujours de vous et d'une autre personne dont je ne me souviens pas le nom, quoiqu'elle l'eût prononcé maintes fois. Il commençait par un A... Aride... Alide... je ne sais plus... » Je compris de suite qu'il s'agissait d'Armide. « Et comment tout cela est-il venu? demandai-je à la vieille — Ah! monsieur, fit-elle, en levant les bras, il faut bien que je vous le dise... C'est venu par un empoisonnement. Cette pauvre madame! Elle pleurait tant de tout ce qui se passait, qu'elle a fini par perdre courage. Elle n'allait plus guère à confesse et à la communion, elle a fini par boire une potion de poison d'herbes. »

Terrifié, je courus au médecin qui fit prendre à Angélique des antidotes. Elle était dans le cauchemar et ne me voyait qu'à demi. Je la pressais dans mes bras et lui parlais en lui caressant le visage; mais elle semblait vouloir me repousser. J'étais plein d'atroces remords, je me sentais l'auteur involontaire de ce martyre. Après quelques jours, il y eut une amélioration, et ma femme me reconnut enfin et m'embrassa. Je passai mes journées et mes nuits à son côté; cela la calma beaucoup. Après quinze jours, elle se déclara guérie et voulut se lever; mais elle était si faible qu'elle retomba sur son lit : « Ton absence m'ôtait la vie, me dit-elle; ta présence me la rend. Oh! ne retourne plus à Paris, reste auprès de moi, reste toujours!... » Je ne répondis pas, Angélique ignorait tout ce qui se passait à mon laboratoire. Jamais je ne le lui avais même laissé deviner...

Cependant le mieux qui s'était produit dans la santé de ma femme ne pouvait être de longue durée, le médecin m'en avait prévenu. Elle avait absorbé tant de poison que son sang s'était gâté. Je résolus de faire un dernier

portrait d'elle, je profitai de son état pour le commencer de suite. Elle pouvait se lever quelques heures et marcher par la maison. Je la fis monter au grenier où j'avais disposé un laboratoire de peinture. On avait percé une lucarne dans le toit d'où me tombait une bonne clarté; ce lieu, qui n'était que de grosses poutres soutenant les tuiles couvrant la maison, m'était avantageux à cause de son clair-obscur; il s'emplissait partout d'ombres et s'éclairait vivement sous la lucarne. Je posai ma femme dans une demi-teinte n'accusant point trop le mauvais état de son visage; elle avait derrière elle l'obscurité que faisait le grenier profond. Vêtue d'une robe blanche, elle se tenait assise devant moi, et ses traits amaigris par le chagrin lui donnaient déjà un air funèbre; de ses yeux sortaient d'étranges lumières. Semblables aux rayons du soleil perçant d'épais nuages, c'étaient les flammes de son amour pour moi traversant les ténèbres opaques de son désespoir. Je pris ma palette et je me mis à l'ouvrage sur une toile de modeste dimension; je ne me proposais rien de plus que reproduire une dernière fois son visage que j'avais peint si souvent, et que je voulais conserver encore. Elle posait fort silencieusement, nul bruit ne se faisait dans le grenier; si bien qu'elle me semblait son ombre placée devant moi. Je commençai mon travail; mais à peine eus-je couvert ma toile de mon esquisse, qu'une étrange aventure m'arriva : le portrait que je faisais de ma femme devenait celui d'Armide. Je pensais si fort à elle, que je traçais son image à mon insu. Ma femme, qui s'était levée pour voir mon ouvrage, en fut frappée, et me dit : « C'est elle, encore! » Je ne pus nier ce qui était par trop évident. Elle se remit dans la pose, et je continuai mon ouvrage, bien décidé à m'emparer une dernière fois des traits d'Angélique. Comme je portais mon regard vers mon modèle, quelle ne fut pas ma stupeur d'apercevoir le visage d'Armide au lieu de celui de ma femme. Qu'était devenu celui

de ma femme? Je ne le distinguais plus, et je voyais Armide, en sa robe blanche de Circassienne, telle qu'elle était venue à moi notre première nuit d'amour. Je crus d'abord que le fantôme de celle que j'aimais s'était seulement interposé entre Angélique et moi; mais à ma surprise la plus grande, il s'était substitué à elle; à tel point que je ne voyais qu'Armide, sans comprendre ce qu'Angélique était devenue. Me croyant dupé par mes yeux, je n'osais point parler; car à laquelle de ces deux femmes que je supposais dans le grenier pouvais-je m'adresser? Si c'était à Armide, Angélique découvrirait sa présence, en serait atterrée, et cela la pouvait tout subitement tuer; si c'était à Angélique, Armide, qui se montrait à moi en son lieu, deviendrait furieuse et remplirait la maison de bruits insolites qui achèveraient de faire mourir ma femme et terrifieraient mes enfants. Je me tus donc, m'efforçant de finir le portrait que j'avais commencé. Armide posa fort bien et ne cessa de me regarder très langoureusement. J'étais heureux de sa présence, et, sans doute, elle comprit ma réserve, car elle ne s'approcha même pas de mon chevalet pour voir mon ouvrage. Elle se retira quand j'eus posé ma palette, et j'entendis un chuchotement dans lequel passèrent ces mots: « Aime-moi. »

Aussitôt qu'Armide se fut dissipée, j'aperçus Angélique assise sur la chaise et posant toujours. Je m'approchai d'elle pour lui dire que j'avais fini; mais je constatai que ses esprits l'avaient quittée. J'appelai, et aussitôt accourut la vieille domestique qui m'aida à la reporter dans son lit. Nous lui administrâmes quelques drogues qui la ranimèrent. Elle ouvrit les yeux avec surprise et dit : « J'ai fait un étrange voyage. Pourquoi me réveillez-vous? J'étais à Paris, dans le laboratoire de mon époux, et je regardais tous ses tableaux, c'était Armide qui me les faisait voir... J'ai admiré de bien beaux portraits où je la reconnaissais toujours. Et le mien?... »

Mue par une force mystérieuse, elle se leva du lit et se mit dans un fauteuil. Je courus pour prendre ma toile dans le grenier. En y montant, je fus interdit des craquements qui se faisaient dans les marches de bois de l'escalier. Je les regardai attentivement, et je remarquai des pas s'imprimant et s'effaçant dessus à mesure que je les gravissais. C'étaient évidemment les traces d'un pied de petite femme, car la forme en était menue; ces traces avaient la couleur de la cendre, elles étaient légèrement lumineuses et montaient devant moi comme pour me guider. Quand je fus à la porte du grenier, celle-ci s'ouvrit sans que j'y touchasse. Je la franchis et mis la main sur la toile posée sur mon chevalet. Je voulus l'enlever afin de l'emporter; mais je ne le pus pas; une force invisible l'y fixait. Je sentis que quelqu'un la tenait par le bord opposé à celui que j'avais saisi. Je serais mort de terreur si je n'avais déjà deviné que c'était ma maîtresse qui retenait le tableau. Je dis : « Armide! est-ce toi? » Il n'y eut pas de réponse dans l'obscurité du grenier; mais je vis une main que je reconnus pour la sienne qui tenait le portrait. Je le lâchai aussitôt, et je murmurai : « Pardon! » puis je descendis et je m'excusai auprès d'Angélique, disant que je n'avais pas jugé mon travail assez de mon goût pour le lui montrer, malgré que je lui eusse fait quelques retouches; qu'il s'améliorerait sans doute le lendemain et lui serait plus présentable. Elle n'insista heureusement pas, puis je trouvai les jours suivants prétexte à sa faiblesse pour ne le pas continuer.

Cependant mes sentiments pour Angélique devenaient plus douloureux en la voyant dépérir. Il ne fallait pas songer à la sauver : elle devait expirer du poison; les antidotes n'avaient pu que retarder l'ouvrage des herbes vénéneuses. Elle voulait que je fusse toujours à son chevet — car elle avait dû se remettre au lit — et je lui lisais nos poètes ou son livre d'Heures. Elle demanda

son confesseur. Il vint tous les jours l'entretenir des choses de la Religion. Durant qu'il lui faisait compagnie, je montais dans le grenier, voir le portrait que j'avais peint si étrangement d'après Armide. C'était tout ce que j'avais d'elle en cette province.

Une fois je ne pus y aller qu'à la nuit tombante; le grenier était déjà presque noir, son silence m'impressionna plus que de coutume. Je dis : « Armide, es-tu là? » Mais je n'eus point de réponse. Pourtant je sentis qu'il y avait quelque étrangeté dans l'air. J'étais assis sur une vieille chaise qui me servait à peindre, lorsque sur un coffre où je posais mes objets de travail je vis se promener une lueur. Elle fut d'abord presque indistincte, puis elle se forma plus visiblement jusqu'à devenir une main pâle et fine, que je reconnus aussitôt; cette main était transparente et tenait un papier blanc. Elle le déposa sur le coffre, puis disparut en s'éteignant ainsi que le fait un flambeau qui s'épuise. Je vis alors une lettre portant une suscription à mon nom. Je l'ouvris, et je lus :

Ceci est la copie de la missive que je mandai à Angélique le 10 *octobre* 1641. — *Armide.*

Après un combat systématique, éternel, voici, Angélique, que vous avez atteint votre but, que vous nous avez séparés, Jean-Paul et moi.

Je vous ai rendu votre époux; car je voyais trop que vous teniez à le posséder matériellement et quotidiennement. J'ai bien souffert et je souffrirai toujours; mais j'ai résolu de vous prouver que moi aussi je suis capable d'un « sacrifice » qui vous assurera que si je l'ai aimé comme nulle autre femme, je n'ai point formé le projet de vous l'enlever ou de détruire sa vie. Je me suis approchée de Jean-Paul en poète, alors que vous, vous étiez prise d'une grande passion humaine; ce qui faisait votre bonheur était de le posséder en réalité; ce qui faisait le mien était de *posséder son âme.* J'ai été et je serai toujours heureuse, car ayant nourri son esprit et son art, je resterai à jamais attachée à lui.

Si vous aviez été une femme de ma nature, vous auriez

compris que ce que vous nommiez vos sacrifices pour moi n'était rien, et que pour respecter un amour comme le nôtre, un amour extatique et pur, un amour qui a développé nos arts mutuels jusqu'à leur perfection; un amour qui lui a fait produire des chefs-d'œuvre et m'a comblée de poésie au point que je lui dois mes poèmes dansés et écrits, un amour enfin qui nous a élevés jusqu'au divin, sachez que pour respecter cet amour-là vos sacrifices n'ont été que de fort petites choses; car ils furent purement matériels. Il ne nous fallait qu'un seul et unique sacrifice, celui de ne pas offenser notre chant sublime de poètes en nous imposant vos réclamations d'épouse, qui demande la possession d'un corps et la reconnaissance de son dévouement. Les artistes comme Jean-Paul et moi naissent avec la nostalgie de la perfection. Nous cherchons fiévreusement le sublime toute notre vie; nous nous arrêtons parfois devant des êtres insignifiants, espérant découvrir en eux une marque du divin que nous désirons, qui nous tourmente et nous attire, et cette fièvre nous fait créer nos plus belles œuvres, en ornant notre vie de passions supérieures; alors que les gens matériels, aimant les objets pour eux-mêmes, se tuent, se désespèrent, se révoltent contre Dieu quand ils ne les trouvent plus de leur goût. Plus notre nostalgie est grande, plus la recherche de notre idéal est fiévreuse et nos œuvres élevées. Je vous disais donc, Angélique, dans une première lettre, ayez patience, donnez-nous le temps de reposer l'une dans l'autre nos âmes fatiguées. Ayez pitié de nous; nous ne désirons pas votre mal, nous ne vous trompons pas, nous vous aimons, laissez-nous nous abandonner à notre sublime amour. — Vous ne m'avez pas répondu, vous avez déchiré cette lettre, et vous êtes venu reprendre celui que vous nommez votre époux.

J'ai compris alors que si vous êtes une femme supérieure par bien des points, vous êtes matérielle par d'autres, et que vous placez la possession physique de votre époux au-dessus du génie et de l'idéal. J'ai compris que c'était un homme que vous aimiez en lui.

Eh bien! Angélique, maintenant vous devez être heureuse, *j'ai forcé l'homme que j'adorais à retourner vers vous.* Il n'y avait pas d'autre moyen de sauver notre amour; car il faut que je vous avoue que vous étiez arrivée à créer une situation telle que je décidai d'y mettre fin, serait-ce au prix de ma vie.

Maintenant, il est vôtre, et vous le possédez entièrement, je ne souffre pas et nous sommes tranquilles; vous avez celui qui vous manquait, *j'ai la consolation de posséder son âme* et ses souvenirs.

J'ai la certitude que plus vous le voudrez rapprocher de vous physiquement, *plus il sera mien spirituellement*; autant vous vous adresserez à son corps, autant il me dédiera les chants de son âme. Plus même : bientôt on ne me verra plus à Paris et je n'y reviendrai peut-être jamais. *Alors son amour pour moi guidera son pinceau et sa plume;* car en cessant d'être pour lui une amoureuse humaine, je deviendrai son *étoile;* et comme il ne pourra point trouver de femme semblable à moi, il n'aimera plus personne et n'effacera jamais de son âme, de son art et de sa pensée la mélancolique Armide qui l'adorait. *Mon fantôme viendra lui chuchoter son éternel amour,* et il ne pourra l'éviter. Alors je lirai sans doute au fond de son cœur un reproche envers vous, par qui et pour qui fut brisé sa plus sublime adoration.

Lorsque j'achevai la lecture de cette lettre, la nuit était tout à fait venue. Je n'en pus distinguer les derniers mots qu'avec la plus grande difficulté. Je restai interdit des prédictions qu'Armide y avait faites, et qui s'accomplissaient si exactement. Angélique m'avait caché cette lettre; sans doute elle en avait trop souffert...

Je redescendis auprès de ma femme mourante; on avait allumé une veilleuse qui l'éclairait faiblement. Elle me parut devenue transparente. La vie la quittait... Je baisai ses mains amaigries qui pendaient sur le drap, et je me pris à sangloter...

. . . .

J'expie d'avoir aimé deux êtres d'un égal amour; Angélique repose dans le cimetière, je suis la proie d'un fantôme. Je ne sais quelle prière adresser à Dieu pour implorer mon pardon. Vivrai-je encore longtemps dans la solitude où me voici, dans cette maison qui paraît si étrange à tous qu'on ne la désigne plus que sous le nom de *Maison hantée? Hantée* de mes remords, de mes dou-

leurs et de la malédiction tombée sur moi, en juste châtiment, par la volonté impénétrable de Celui qui...

(La fin du manuscrit manque.)

EPILOGUE

LETTRE DE M. TRISTAN L'HERMITTE A M. CLAUDE LE CHARRON (1650)

(Extrait des lettres de M. Tristan)

Monsieur, mon très cher ami

*Je vous écris des provinces, où je suis venu essuyer de mes yeux les poussières et boues de Paris. J'y ai trouvé le calme que je souhaitais et que l'on demande toujours aux champs. Toutefois le voyage que je fis m'enleva la sérénité que j'espérais; le sort nous l'accorde bien rarement. Imaginez qu'en me rendant en ce lieu je suis passé par la petite ville de T*** où s'était retiré notre ami Jean-Paul Liévens; le peintre que vous aviez eu quelque temps en votre maison et qui vous a laissé un portrait de cette Danseuse Persane dont nous nous occupâmes tous.*

J'étais depuis fort longtemps sans aucune de ses nouvelles, et je me proposais de le surprendre incontinent. Je descends donc du coche, et je demande le lieu de son habitation. On me désigne une rue fort solitaire où je ne vois que des maisons fermées. Je frappai en vain à plusieurs portes, j'allais redescendre dans le plein de la ville pour interroger à nouveau, lorsqu'une vieille femme, qui béquillait *en crabe, vint au devant de moi. Je lui demandai notre ami, et elle m'annonça sa mort. Il serait décédé depuis deux années. On n'a rien su de cela à Paris, c'en sera la prime nouvelle.*

La vieille, qui habite une masure non loin de son logis, me raconta les bruits bizarres qui courent encore sur lui. Elle a assisté sa femme dans ses derniers moments et a continué ses soins à notre ami jusqu'à la fin. Il a expiré d'une sorte d'étouffement dont le médectn n'a pas su la nature, laquelle parut fort étrange. On a constaté des traces de doigts autour de sa gorge qui était enflée et tuméfiée. La vieille dit que la maison est hantée, *et tout le pays le répète. On prétend que notre ami, après avoir confié ses enfants à des couvents, y vivait seul avec une sorte de fantôme féminin. Depuis sa*

mort, chaque nuit, on voit, au travers des carreaux, de la lumière et des formes errantes. L'une semble étrangère, l'autre on la reconnaît fort bien pour la sienne.

Plusieurs personnes ont voulu entrer dans la maison, mais elles durent en sortir, par la terreur de ce qui s'y produit. Sa porte est close depuis longtemps et on ne s'aventure plus à l'ouvrir. C'est la vieille qui en garde les clefs. Je lui demandai de me les confier afin que j'y pénétrasse. Elle n'eut pas assez de paroles pour m'en dissuader. Je voulais pourtant voir les peintures et les poèmes qui ont dû rester en ce lieu. « Vous n'en ressortiriez pas sain et sauf — me dit-elle en s'agitant — à peine y est-on entré que l'on se sent battu et repoussé par d'invisibles mains qui vous rejettent au dehors; d'autres fois, ce sont les portes qui se refusent à s'ouvrir. » Je ne persistai pas dans mon dessein et je partis. J'étais navré d'apprendre la fin de notre ami dont quelque diablerie, arrivée par le fait de cette Danseuse étrangère, a fait sa proie. M. du Saint-Amour et l'Abbé Grognon, malgré leur ridicule, auront eu finalement raison. Il a sans doute péri pour ne les avoir point écoutés.

Voilà, Monsieur mon très cher ami, ce que je voulais vous mander de suite, mais que j'ai dû retarder, ayant eu à continuer mon voyage jusqu'à Avallon, où je me trouve présentement.

Recevez toute l'affection de votre serviteur, et daignez dire à tous ceux qui ont fréquenté Jean-Paul Lievens de prier Dieu pour son âme. Quant à vous, je sais que vous serez des premiers à le faire, connaissant votre particulière religion, et l'estime en laquelle vous le teniez pour la droiture de son caractère et l'agrément de ses talents.

Je suis, Monsieur, mon très cher ami, votre dévoué,

TRISTAN L'HERMITTE.

ÉMILE BERNARD.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Guillaume de Lorris et Jean de Meun : *Le Roman de la Rose*, mis en français moderne par André Mary, Payot. — *Voyage en Virginie et en Floride*, traduits du latin par L. Ningler et confrontés avec les textes anglais, français et allemands, Duchartre et Van Buggenhoudt. — Pierre Marcel : *Jean Martin*, Félix Alcan.

On ne s'en doute peut-être pas, mais le moyen âge est à la mode. Depuis plusieurs années, des savants s'efforcent de nous faire connaître ses productions d'esprit les plus importantes et les plus curieuses. D'aucuns, parmi eux, établissent, à l'usage des universités et des spécialistes, les textes revisés sur les manuscrits des poèmes courtois et des chansons de geste, les accompagnant de variantes, de glossaires et de notes. D'autres visent plus loin. Ils souhaitent de mettre ces textes à la disposition du grand public. Comme celui-ci, peu érudit, se lasserait vite de mal ou de ne point comprendre la langue d'autrefois, ils lui offrent des traductions. Ainsi M. Joseph Bédier a-t-il adapté en français moderne, avec quel merveilleux talent, *Tristan et Isolde* et la *Chanson de Roland*, et M. Jacques Boulanger, avec plus de hâte peut-être, les *Romans de la Table ronde*. Une version de ce roman de *Jehan de Paris*, qui faisait les délices de Tallemant des Réaux et n'était guère plus lu que par quelques initiés, nous fut également présentée par un habile translateur. Le succès de ces œuvres provoqua leur multiplication.

Il faut bien avouer que les choix n'ont pas toujours été heureux. Plusieurs, parmi les poèmes ou romans récemment publiés, manquent totalement d'intérêt. Ils s'apparentent si étroitement dans leurs thèmes qu'ils semblent se répéter l'un l'autre. A lire les prouesses toujours identiques des chevaliers, l'attention finit par se fatiguer.

Nous avons cependant parcouru avec grand plaisir la *Légende*

de Mélusine. Et voici que M. André Mary vient d'avoir l'heureuse idée de traduire le **Roman de la Rose**. C'est une œuvre, pourrait-on dire, classique. Tous les écoliers en connaissent l'existence et ont reçu, sur elle, des lumières un peu diffuses. A combien d'entre eux le sujet, pourtant attrayant, a-t-il donné le goût de recourir au texte ? Il est vrai, les éditions qui furent faites de ce texte étaient-elles assez anciennes et assez rares jusqu'au jour où Ernest Langlois, ayant compulsé en grande partie les trois cents manuscrits qui en restent, publia la sienne que l'on peut considérer comme définitive (1911-1925). De plus, toutes, sauf une, élaborée, nous dit M. André Mary, par Jean Molinet, en 1483, pour Philippe de Clèves, reproduisent les vers de Guillaume de Lorris et de Jean de Meun tels qu'ils furents écrits et, par suite, restent d'une compréhension difficile aux profanes. De là l'indifférence dont souffre l'un de nos plus purs chefs-d'œuvre.

Il ne sera plus permis, désormais, grâce à l'excellent travail de M. André Mary, d'ignorer ce chef-d'œuvre. M. André Mary compte parmi nos meilleurs « médiévistes » et ses traductions antérieures de *La Chambre des Dames*, d'*Eric et Enide*, du *Roman de l'Ecoufle*, etc... sont fort appréciées. Ses propres dons d'artiste et de poète, joints à sa science, lui rendaient plus aisée une tâche consistant à rendre, sans archaïsmes superflus, toute la saveur du poème original.

La partie de ce poème qui semblait la plus ardue à traduire était, à notre avis, la première, due à la plume courtoise de Guillaume de Lorris, si riante, si fraîche, si poétique que la moindre lourdeur en pouvait atténuer le charme.

Or, M. André Mary fixe avec une incomparable habileté l'image de ce jardin allégorique de Déduit, tout murmurant de chants d'oiseaux où vont se dérouler les épisodes d'un art d'aimer mis en action.

Dès que la plume de Jean de Meun succède à celle de Guillaume de Lorris, l'esprit du poème change, et on le sent sans qu'il soit besoin de marquer la transition. Aux descriptions charmantes imprégnées d'un délicieux sentiment de la nature, aux symboles, aux allégories succèdent les dissertations et les digressions d'un pédant soucieux d'étaler sa science universelle, d'un moraliste aux idées souvent originales et fort indépendantes, d'un

philosophe peu enclin à préconiser l'amour courtois, d'un bourgeois pour tout dire épris de vérités immédiates. La singularité de ce poème à double inspiration consiste en définitive dans ce fait que deux conceptions, deux tendances s'y opposent, greffées sur un même canevas, l'une idéaliste, l'autre matérialiste. Sans aucun doute, *le Roman de la Rose* inspira bien des imaginations postérieures : on y rencontre en germe aussi bien la fiction de l'abbaye de Thélème que le rêve du royaume de Tendre.

§

C'est assurément le succès récent du roman d'aventures qui donna à MM. P. L. Duchartre et L. van Buggenhoudt, tous deux à la fois écrivains et éditeurs, le premier auteur d'un excellent travail sur la *Comédie italienne*, l'idée de publier une collection illustrée des grands voyages en Amérique au XVIe siècle. Cette collection débute très heureusement par un volume de **Voyages en Virginie et en Floride**, volume établi avec grand luxe de typographie et de planches.

Ayant le souci de ne présenter au public que « des livres basés sur l'observation des réalités », MM. Duchartre et van Buggenhoudt ont choisi, pour en faire la réimpression, les publications exécutées par Théodore de Bry, graveur et éditeur, originaire de Liège et établi à Francfort à une date imprécise. Ce Théodore de Bry, dont l'existence semble assez obscure, mais qui fut, si l'on en juge par ses estampes, un artiste très expérimenté, entra, au cours de ses séjours à Londres, en relations avec Richard Hakluyt, géographe, lequel recherchait et publiait en anglais les récits de voyageurs qu'il pouvait se procurer. Il subit certainement son influence et, aidé par lui, il se décida à lancer, traduit en latin et en allemand de l'anglais, du français, de l'italien et du hollandais, ce double recueil des *Grands et Petits Voyages*, auquel MM. Duchartre et van Buggenhoudt empruntent leur matière.

Continuée et achevée par ses fils et par ses gendres, la collection de Théodore de Bry est devenue rarissime. Elle méritait de survivre et surtout d'être offerte en édition française pour ses mérites particuliers. Le graveur, en effet, ne se contentait point d'accueillir, pour les publier, des relations hasardeuses de gens faisant travailler leur imagination. Il s'efforçait de joindre les

voyageurs qui lui semblaient mériter le plus de crédit. Il se procurait leur propre journal. Les expéditions comprenaient généralement un dessinateur et souvent un cartographe qui rapportaient des pays d'outre-mer leurs croquis et leurs plans. Théodore de Bry, gravant d'après ces dessins originaux, accompagnait de la sorte les textes de planches présentant un caractère de vérité incontestable.

L'ouvrage de MM. Duchartre et van Buggenhoudt reproduit: la *Description merveilleuse et cependant véritable des mœurs et coutumes des sauvages de la Virginie par Thomas Hariot*, rapport un peu succinct sur les productions de ce pays, sur sa flore et sa faune, sur les cultures auxquelles se livraient ses habitants et sur les mœurs, les superstitions, l'état social de ceux-ci. Il n'y faut point chercher des détails pittoresques. L'Anglais qui écrivit était doué d'un esprit pratique. Il préparait les voies colonisatrices de ses compatriotes.

La seconde partie du volume contient les relations des voyages faits en Floride par deux Français, Jean Ribaut et le capitaine Laudonnière pendant les années 1562 et 1564. Ces relations, beaucoup plus explicites et pittoresques que la précédente, rendues attrayantes par la multiplicité d'incidents souvent tragiques, contenant sur la contrée, alors à peu près inconnue, que les Espagnols occupaient et dépeuplaient déjà, des détails de tous ordres, de savoureux détails de mœurs surtout, ces relations, disons-nous, affectent une forme simple et réaliste à la fois, qui en rend la lecture fort agréable.

L'intérêt particulier du volume de MM. Duchartre et van Buggenhoudt réside dans le fait qu'ils reproduisent *in extenso* les estampes de Théodore de Bry. Ces estampes sont d'une très grande beauté. Sans doute les souhaiterait-on plus naïves. Visiblement les dessinateurs qui en donnèrent les éléments se sont trop souvent souvenus des leçons reçues dans les académies. La plastique de leurs Indiens et Indiennes se ressent de leur fréquentation des modèles antiques. Ces personnages s'apparentent plutôt à des Romains et à des Grecs qu'à des barbares vivant à l'état sauvage. Du moins les voyons-nous habillés de leurs vrais vêtements, munis des objets de leur existence habituelle, agissant, avec leurs outils réels, dans leurs différentes cultures, métiers ou industries, isolés ou en groupes, dans leurs gestes familiaux,

religieux ou guerriers. Ces estampes seules permettent de reconstituer les diverses formes d'une civilisation rudimentaire. Avec les légendes, traduites du latin, qui les expliquent et les commentent, elles complètent admirablement l'histoire de ces lointaines tentatives de colonisation à peu près ignorées de nos jours.

§

M. Pierre Marcel consacre à **Jean Martin** un petit volume orné de planches, pour la plupart extraites de la traduction de *Songe de Poliphile*, parue en 1546. Le nom de Jean Martin semble tout à fait oublié à cette heure, en dehors des milieux s'intéressant à l'histoire de l'architecture. Faut-il le regretter ? Assurément.

Jean Martin jouit au XVIe siècle d'une honorable renommée. Il comptait parmi les humanistes, non peut-être pour son savoir éminent et son talent d'écrivain, mais pour sa connaissance des langues, antiques et modernes. Ronsard et la plupart des doctes de son temps célébrèrent en vers ou en prose ses mérites. De grands personnages et les rois même le protégèrent.

Il fut un humble traducteur, mais un traducteur voué à une tâche spéciale, celle de faire connaître, à une époque qui cherchait une esthétique nouvelle de l'architecture, les traités dont les préceptes étaient depuis longtemps mis en pratique par les Italiens. Grâce à lui, les textes de Vitruve, de Leo Baptisto Alberti, de Jean-Baptiste Serlio et le *Songe de Poliphile* qui, parmi les puérilités de sa fable allégorique, contient de curieuses descriptions de temples, de palais, de théâtres, de fontaines, furent mis à la portée des artistes et artisans et les aidèrent à concevoir leur propres œuvres. M. Pierre Marcel attribue à ces traductions une influence grande. Elles vinrent en un temps où elles étaient utiles, indispensables même.

Plusieurs grands architectes en tirèrent une substantifique moelle pour les volumes qu'ils écrivirent dans la suite après avoir profité, dans leurs propres travaux, des doctrines qu'elles contenaient.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Georges Heitz : *Ecrit sur le Sable, suivi du Poème des Saisons et des Aveux*, éditions des Facettes. — Marcel Ormoy : *Stèle pour un Jeune Poète*, éditions de l'Ermitage. — Capitaine Georges Rollin : *Poèmes choisis et Poésies posthumes, 1909-1925*, la « Revue des Poètes ».

Un destin s'est fermé. Je n'en sais de plus triste. La saison a été dure aux jeunes poètes. Combien en est-il qui disparaissent à l'heure des promesses, et qui, s'étant livrés, dès leurs premières années, et de leur âme tout entière, exaltée et ingénue, à l'ivresse héroïque de se chanter et de chanter la tendre ou la tragique beauté du monde et des idées, sont saisis par l'Impitoyable avant que l'attention se soit fixée, fût-ce un moment, sur eux, avant qu'ils se soient connus, le plus souvent, eux-mêmes. Enthousiasme et volonté, désintéressement, pureté de la pensée et du sentiment, fraîcheur de leurs vénérations et aussi de leurs dépréciations véhémentes et exclusives, beau spectacle de ces âmes qui se forment, se conquièrent, se trouvent dans la confusion de ce qu'ils ont éprouvé d'influences, s'en débrouillent et, à la fin, se dressent dans leur fière et neuve originalité.

Heureux ceux-là dont l'ascension a franchi plusieurs de ces degrés. Il en est tant dont l'oubli recouvre à jamais l'effort et le courage, et dont nul dans l'avenir ne soupçonnera le sacrifice et l'humble grandeur, soudain fauchée au ras du sol. Tous n'ont point tendu vers elle, ne l'ont pas appelée ; tous ne voient pas briller, au bout des heures qui s'alignent, comme celui d'entre eux dont la mémoire m'est la plus proche et la plus chère :

Claire, pure, fatale et divine la Mort !

Et cet enfant de seize ans, à l'esprit si mûr et désolé, hélas ! ajoutait :

C'est elle que mes bras amoureux dans la nuit
Cherchent, elle que mon sourire poursuit.
O délivrance auguste ! ô nuit sempiternelle !
Silence illimité !...

D'autres n'ont pas la prescience ou le vertige de cet accomplissement fatal : les plus récents, un peu plus connus des lecteurs, en Belgique Odilon-Jean Périer dont m'avait singulièrement attaché un récent recueil, *le Promeneur*, paru aux éditions de la N. R. F., et en France Georges Heitz, dont voici les poèmes posthumes, qu'il avait, au reste, préparés pour l'édition : **Ecrit**

sur le Sable, suivi du Poème des Saisons et des Aveux.

On rassemblera les meilleurs de ses écrits critiques, un choix des vers, très nombreux, qu'il laisse inédits. Joints au présent volume et aux trois recueils qu'il a publiés de son vivant, l'œuvre interrompue du sensible et ardent Georges Heitz sera ainsi constituée. Elle ne sombrera pas dans l'indifférence.

Fervent envers ses aînés, dévoué à ses camarades, attentif à tout ce que les poètes de son âge pouvaient écrire et imaginer, il avait fait revivre cette belle revue, *l'Ermitage*, dont la piété de ses amis et de ses parents assure la continuation ; il prétendait y réunir, y unir en un effort commun les recherches et les essais de tous les jeunes sous l'auspice de ceux qu'il voulait bien considérer comme leurs guides et leurs conseils. Mais surtout il y prodiguait les preuves de sa perspicacité critique et de son grand et heureux talent de poète. Sans doute, dans *Offrandes*, à ses débuts, se laissait-il aller à de déplorables négligences, fruit d'une facilité qu'il ne songeait pas encore à refréner, et ne se méfiait-il aucunement des influences que ses vers en quelque sorte affichaient avec ingénuité, mais il acquérait de plus en plus de fermeté et affirmait sa personnalité, voluptueuse un peu, tendrement nostalgique, et tendue à l'idéal d'aimer en accueillant et en se donnant, dans *Images détachées de l'Oubli* et *Fugues vers d'autres Visages*, qu'il fit paraître en 1926.

Juvénile, sans rien qui l'ait pu décevoir dans la vie tendre et affectueuse où il se complaisait, assuré de sa foi unique en la poésie, ses amours, son bonheur, sa passion se condensaient en un mirage furtif d'aveux murmurés au bord des ondes pures, sous les charmilles, au parfum léger des brises, ainsi qu'il le montre en ce poème, dont le choix s'impose à moi, du recueil suprême, *Ecrit sur le Sable suivi du Poème des Saisons et des Aveux*, et qui, précisément, est intitulé *Mirage* :

Lointains enchantements des plaintes trop aimées,
Pourrais-je vous lier, ardentes, parfumées,
Roses, en un jardin où nous verrions éclore
Le songe intermittent des fontaines sonores ?
Nous ferions du reflet indistinct des pétales
Cette ombre dans le vent, rêveuse et musicale,
Qui tinterait encore en mourant, comme tinte
Après la cloche lente en ligne d'or, la plainte

De l'âme qui s'élève et confie à la pierre
Dans l'encens et la grâce et l'ombre sa prière.
Nous ferions, du silence assoupi des étoiles,
Ces lents frissons d'amour dont la pudeur se voile
Jusqu'à sembler peser d'un poids vain qui s'ignore,
Comme pèse au ciel bas une naissante aurore
Ou, dans l'air qu'un parfum voluptueux encombre,
Un papillon léger, ou son aile, ou son ombre.

Au souvenir, *in memoriam* Georges Heitz, son ami, sensiblement déjà plus âgé qu'il ne l'était, avec sa maîtrise désormais sûre et subtile, Marcel Ormoy élève, comme il dit, une **Stèle pour un Jeune Poète**. C'est une suite émue et émouvante de dix courts poèmes où Marcel Ormoy confronte aux instants disparus de leur intimité confiante et exaltante la solitude où le départ de tant d'amis déjà le plonge, et sa propre affection, son découragement, sa lassitude, le départ de celui-là, entre tous, qu'il salue avec la ferveur que mit Shelley à saluer le départ de John Keats :

Ce jeune dieu tombé succombe à sa vertu.

En quelques mois, ces trois noms, diversement et également précieux à quiconque aime les lettres et la poésie : Georges Chennevière, Georges Heitz, Odilon Jean Périer (1). Il en est que la mort a pris plus anciennement et dont les amis réunissent et publient les œuvres. Le capitaine Georges Rollin, né en 1882, mourut à Rome, où il était attaché militaire de l'Ambassade de France, à l'âge de quarante-trois ans. Officier de carrière, il publia avant et après la grande tourmente plusieurs recueils dont les vers fervents, fermes, discrets, sont inspirés par la fierté du sentiment patriotique, une profonde pitié humaine, la tendresse filiale, l'amour du beau éternel, la fraternité avec les poètes qu'il révère.

A vrai dire, les poèmes de guerre, *le Drapeau*, *la Conquête de l'Air*, sont ce à quoi l'on doit s'attendre, ils n'apportent dans l'expression ou l'idée rien qui ne soit habituel à cette sorte de compositions non moins éloquentes que lyriques. Elles sont d'un noble cœur et d'une conviction ardente, que leur demanderait-on davantage ? Mais, réunies en ce volume aux **Poèmes choisis**

(1) Après ceux-ci est parti encore, cet hiver, le très intéressant poète Paul Husson, dont j'aurai, je le souhaite, à parler dans une chronique.

et Poésies posthumes, on n'en tient que peu de compte lorsqu'on lit surtout la plupart des pièces qui étaient demeurées inédites.

Là, outre un certain nombre de *Croquis romains*, ne manquant ni de justesse ni parfois de pittoresque :

> Et faussant aussi le cadre et l'histoire
> Je crus voir, narguant Madame de Staël,
> Au trot déhanché de sa bique noire,
> Corinne enlever Monsieur de Stendhal...

se trouvent les très beaux vers sur la mort de Samain, l'angoissant, dramatique poème : *En silence* (Vigny et Dorval), surtout l'admirable *Départ* dédié au poète Louis Le Cardonnel, et qui vraiment est digne de ce maître :

> Tes beaux vers bruiront comme un essaim d'abeilles...

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

François Mauriac : *Destins*, Bernard Grasset. — Georges Duhamel : *La nuit d'orage*, Mercure de France. — Maurice Genevoix : *Les mains vides*, Bernard Grasset. — Camille Aymard : *L'appel de l'échafaud*, E. Flammarion — Maurice Simart : *Un cœur de quarante ans*, Librairie Baudinière. — Victor Gauvain : *Un homme seul*, Perrin et Cie.

Je ne saurais dire si le nouveau roman de M. François Mauriac, **Destins**, est le meilleur qu'il ait écrit ; mais c'est certainement le plus habile, ou mieux : celui où s'affirme avec le plus de bonheur sa maîtrise. En effet, cet ardent écrivain dont les préoccupations ne sont peut-être pas très variées, ni très étendues, mais qui, sans avoir découvert cette vérité que l'amour est toute la vie de la femme, l'approfondit chaque jour davantage, a réussi cette fois à la rendre sensible d'une façon digne de son grand modèle, Racine. Et quand j'écris cela, je n'entends pas seulement marquer qu'Elisabeth Gornac, son humble héroïne, fait songer à Phèdre, à l'inceste près, encore que Bob, le jeune homme pour lequel elle se prend de passion, aux abords de la cinquantaine, ne s'apparente pas tant à Hippolyte qu'au Chéri de Mme Colette....

Je songe, surtout, à ce qu'il y a de janséniste dans la façon dont M. Mauriac interprète la psychologie de ses personnages en nous les présentant, ainsi que je le constatais à propos de *Thérèse*

Desqueyroux, non comme des coupables, mais comme des victimes d'une obscure fatalité. Pourquoi Bob qui a pour père, en Augustin Legave, une sorte de bête à concours, d'une application têtue, imperméable aux joies de la vie, incarne-t-il la séduction et ne possède-t-il pas la force de caractère qui lui permettrait de résister à un entraînement pernicieux ? On ne sait ; pas plus qu'on ne savait pourquoi Thérèse Desqueyroux était tourmentée d'aspirations qui devaient finir par lui inspirer la haine de son entourage médiocre. Proie désignée aux convoitises d'une société corrompue qui ne connaît d'autre Dieu que le plaisir et qui lui fait payer par l'abjection les faveurs dont elle le comble, sans doute, Bob, avec sa beauté, si l'on peut dire à double tranchant, est-il expiatoire... Ce n'est point sans souffrir, en tout cas, dans le secret de sa conscience de voir sa jeunesse souillée qu'il jouit d'une existence luxueuse, sous prétexte — pour sauver les apparences — de se livrer à des travaux de décoration... Ce qui demeure de pur en lui, malgré son cynisme d'enfant trop gâté, il l'enferme jalousement dans l'amour d'une jeune fille, Paule de la Sesque, sans se demander, d'ailleurs, comment il fera, s'il l'épouse, pour vivre avec elle honnêtement, car on devine sa situation sans issue.

Mais Bob n'épousera pas Paule. Ce n'était point de cette jeune fille, dont la destinée a croisé la sienne, que le salut aurait pu lui venir, mais d'Elisabeth Gornac, dont j'ai parlé plus haut, et qui s'est éprise de lui, en croyant ne s'abandonner qu'à des sentiments maternels, à l'automne d'une existence tout entière consacrée aux soins domestiques, tandis qu'il était venu, en convalescence, passer quelque temps dans leur commun pays d'origine. Hélas! Elisabeth n'est plus pour Bob qu'une « vieille », qu'il tourne en dérision, s'il use de son charme pour faire d'elle sa complice, et qu'un jour, étant ivre, il insulte... C'est, du reste, du fils même d'Elisabeth Gornac — un type bien curieux, bien vrai de chrétien rongé de fiel sous des dehors d'apôtre — que Bob recevra le coup qui brisera son chimérique espoir de relèvement moral. Telle est l'ironie des choses ; et le pessimisme de M. Mauriac apparaît avec d'autant plus de force qu'il est plus discret dans ce roman dont je n'ai point entrepris l'analyse, mais dont j'essaye de souligner les intentions. Que M. Mauriac ait de la pitié, de la sympathie même pour Bob, malgré ses tares, cela se voit à

ceci qu'il le fait mourir d'un accident, en lui épargnant de la sorte l'horreur d'être rejeté comme une bouteille vide par un monde attentif à guetter les premières flétrissures de son visage de vingt-deux ans .. Mais on sent qu'il a une prédilection toute particulière pour Elisabeth ; et le portrait de cette « dame de la campagne », sérieuse et pratique, attachée à sa vigne et à ses pins et dont la passion dévaste soudainement l'âme et la chair, alors qu'elle semblait avoir gagné la paix, est une admirable création, la plus émouvante et la plus réaliste, dans sa décence et sa dignité, de la littérature contemporaine. Aussi bien, M. Mauriac qui ambitionne d'oser tout dire, mais d'oser tout dire chastement (voir son essai sur *Le roman*) a-t-il pleinement démontré qu'il était capable d'atteindre son but en laissant deviner ce qu'il s'abstient de nous révéler des turpitudes de Bob. Son art d'envelopper ses personnages de mystère ou de laisser se prolonger en nous les résonances de leurs propos et de leurs actes, cet art que j'avais déjà loué dans *Thérèse Desqueyroux*, confirme, ici, le pouvoir de suggestion qu'il renferme. Rien d'« oratoire » ni d'inutile dans le récit de M. Mauriac (sauf, peut-être, une certaine accentuation caricaturale des traits d'Augustin Legave, le père de Bob.)

L'essentiel pour lui est de caractériser les individus et de peindre cette campagne bordelaise qui lui est familière, et je crois que ce que l'on peut trouver de languissant à la fin et d'hésitant au début de son livre est volontaire. Ce calme qui précède et suit la crise accentue, en effet, la violence de celle-ci. Que M. Mauriac, après cela, se réclame de Dostoïewski et qu'il l'oppose à Balzac, peu importe. Il reste un psychologue de chez nous. En dépit des courants contradictoires qui les traversent, ses personnages nous demeurent compréhensibles. S'ils ne sont point étroitement délimités, ils sont nets, et au total équilibrés.

Si M. Georges Duhamel avait choisi, pour étudier la superstition, comme il le fait dans sa nouvelle œuvre **La nuit d'orage**, un de ces individus chez qui l'activité psychique presque tout entière est inconsciente, il aurait encore une fois réussi à attester, en nous intéressant, sa maîtrise de romancier ou d'historien de la vie trouble des âmes. Malheureusement, c'est chez des êtres d'une qualité supérieure qu'il a voulu nous montrer l'idée fixe opérant son mystérieux travail de désagrégation, et il les a même

placés, comme pour jouer la difficulté, dans le milieu le moins propre, théoriquement, à favoriser un tel travail. François Cros et sa femme, Elisabeth, appartiennent, en effet, à ce monde de savants où l'on se propose la raison pour idéal.

D'un voyage en Tunisie, les époux rapportent un petit objet obscur (« une dent autant qu'il y paraît ») auquel leur oncle, qui est quelque peu archéologue, a prétendu que les indigènes attribuaient un pouvoir maléfique. Le fétiche à rebours glissé dans un tiroir, François et Elisabeth ont repris à Paris leur existence studieuse ; mais bientôt un mal mystérieux tourmente la jeune femme. Les médecins, consultés, ne comprennent rien à ce mal, et bientôt la certitude s'installe dans l'esprit de François qu'Elisabeth est envoûtée. On devine que cette certitude était déjà celle de sa femme, dont la maladie n'a point d'autre cause que la suggestion.

Du reste, l'oncle ayant écrit au couple qu'au lieu d'un porte-malheur c'est un gri-gri qu'il a en sa possession, voilà Elisabeth guérie. La preuve est faite : les personnages de M. Duhamel (qui appartiennent à une génération énervée par la guerre) ont été en butte à une obsession et à la plus ridicule pour des esprits de leur trempe. Mais nous serions plutôt enclins à rire d'eux qu'à nous apitoyer sur eux, car ils ont été autant victimes que d'une défaillance morale, d'un préjugé d'orgueil assez vain. Quand il soupçonne sa femme de souffrir du fait de la petite pendeloque, François, pour ne pas s'avouer que la superstition le possède, se refuse, il est vrai, à jeter l'objet funeste. Contradiction humaine, objectera-t-on. Mais alors pourquoi M. Duhamel ne l'a-t-il pas ironiquement accusée ? Encore que son récit soit à la première personne, on regrette qu'il n'ait pas souligné ce qu'a de puérilement fanatique l'attitude de François, qui reconstruit une foi sur la science. Je ne sais quoi de prudhommesque dans l'accent eût caractérisé l'état d'esprit factice de son personnage, qui ne laisse pas de tendre vers le saint laïque que rêvait d'être Salavin... Certes, M. Duhamel ne saurait rien écrire qui soit indifférent ; et bien que son roman s'embarrasse de quelques longueurs, il témoigne de belles qualités de style et d'observation. Mais je préfère, à *La Nuit d'orage*, *Confession de minuit*....

C'est sur les bords de la Loire, de ce fleuve qu'il a chanté en poète dans *La Boîte à pêche*, que M. Maurice Genevoix situe

l'action de son nouveau roman : **Les mains vides**, et cela déjà, — comme, depuis la guerre, il habite le Val de Loire, — nous renseigne, quant à sa sincérité. M. Genevoix ne nous parle, il est vrai, que de ce qu'il connaît et ne nous communique d'autres documents que de première main. Aussi bien son art relève-t-il plus du réalisme que du naturalisme si — comme je le crois — une distinction s'impose entre les tenants de l'une et de l'autre école, et s'il sied de penser qu'une des raisons de la brutalité de celle-ci tient à l'insuffisance de son information : ce qui nous est familier nous apparaissant, dans la variété de ses aspects, avec toutes sortes de nuances et de contradictions ou d'atténuations. Nul doute que M. Genevoix n'ait vécu dans l'intimité du peintre, un velléitaire, dont il nous retrace dramatiquement la destinée misérable. Il y a du Bouvard et du Pécuchet dans cet artiste médiocre, envieux, de surcroît, l'envie étant presque toujours une des formes affectives de la médiocrité ; et M. Genevoix a fort bien montré quel tourment d'orgueil incite à des tentatives d'évasion de soi-même, bientôt délirantes, son *schizoïde*, comme disent les psychiatres. Le romancier de *Remi des Rauches* et de *Rabolist* a voulu, dans sa nouvelle œuvre, se dégager de la formule à laquelle il s'était jusqu'alors montré fidèle. Sa narration, que l'on pouvait trouver un peu lente et massive, ou trop harmonieusement concertée dans sa démarche, se décèle cette fois plus nerveuse et plus ramassée. Mais encore qu'il ait introduit de la variété dans son récit en le divisant en courts chapitres, ce n'est point sa manière d'être allusif ni de suggérer. Cet écrivain volontaire a la probité de tout dire. A Dieu ne plaise que je lui en fasse grief ; et peut-être la vérité s'accommode-t-elle autant du procédé de Proust que de celui de M. Mauriac... M. Genevoix intéresse et émeut, en tout cas. Ce visuel a de très beaux dons de pittoresque, et la faculté précieuse de faire vivant. Enfin, son analyse est assez riche de révélations pour que le lecteur se console de n'avoir rien à deviner.

La raison serait-elle susceptible de l'emporter sur les intérêts et les passions, dans le jeu du suffrage universel, qu'il faudrait recommander, à la veille des élections, aux citoyens soucieux de voter avec sagesse, la lecture de l'ouvrage de M. Camille Aymard : **L'appel de l'échafaud**. Quoique républicain, c'est à-dire en dépit du respect qu'il est tenu d'avoir pour les

idoles révolutionnaires, le directeur de *La Liberté* montre, en effet, de façon saisissante dans cet ouvrage, en y racontant l'histoire de Danton et de Camille Desmoulins, avec quelle force irrésistible le courant démagogique entraine vers l'abîme les hommes imprudents qui ont ouvert ses écluses. Sa sympathie pour le tribun et le pamphlétaire ne l'empêche pas d'être impartial et de révéler leurs fautes, dont la plus grave fut de croire qu'on ne saurait gouverner « pour le peuple » sans gouverner « par le peuple et avec le peuple », selon le mot de Lincoln. Certes, malgré ses vices, Danton, qui avait des côtés de grand politique, ne laisse pas de séduire les cœurs par sa générosité et son courage, et Camille Desmoulins, à cause de sa sensibilité, inspire de l'indulgence. Mais que demander d'autre à un homme d'Etat qu'un caractère ferme et un esprit droit ? Rien qui puisse suppléer ces qualités essentielles quand elles lui font défaut. Or, on ne voit pas qu'aucun des avocassiers, imbus de la philosophie la plus fausse, qui présidèrent aux destinées de la France de 1789 à l'avènement de Bonaparte, ait été un chef. Mais après les vivantes pages romancées de M. Aymard, d'où il ressort avec évidence que Danton, malgré son énergie, n'a rien entrepris qui ne lui fût commandé par les variations populaires, qu'on lise *La Révolution française* de M. Pierre Gaxotte : on se demandera, en toute bonne foi, si les motifs mêmes étaient justifiés qui provoquèrent la crise où les plus admirables institutions de notre pays ont sombré.

M. Maurice Simart traite avec beaucoup de sérieux et d'agrément dans **Un cœur de quarante ans** la question de savoir si un homme est capable d'inspirer de l'amour à une jeune fille, encore qu'il ait le double de son âge. Mais une telle question ne se pose pas pour moi. Rien de plus facile à un quadragénaire que de séduire une vierge qui pourrait être sa fille. Ce qui l'est moins pour ledit quadragénaire, s'il va jusqu'au mariage, c'est — le temps de la lune de miel passé — de se maintenir à la hauteur, si j'ose ainsi m'exprimer, ses possibilités étant appelées à décroître en raison inverse des progrès que fera sa femme dans l'art auquel il l'aura initiée...

Je ne m'étonne pas que M. Edouard Estaunié éprouve de la sympathie pour le talent de M. Victor Gauvain : ce jeune écrivain — encore inexpérimenté, sans doute — étant tout imprégné

de son art. Nous retrouvons dans **Un homme seul**, la nouvelle œuvre de M. Gauvain, avec l'atmosphère provinciale, quelque chose du mystère qui caractérise les récits de l'original romancier des *Choses voient*. Peut-être M. Gauvain entretient-il un peu artificiellement ce mystère dans son histoire, dont le sujet, quoique singulier, n'est pas nouveau ; mais il y révèle de l'imagination et des dons de conteur réaliste qui permettent de fonder sur lui des espérances.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les fruits de l'amour, 3 actes de M. Lucien Descaves, au théâtre des Arts. — M. Doumic passe sa lorgnette de critique théâtral de la *Revue des Deux Mondes*.

Les fruits de l'amour. — C'est une véritable et plaisante surprise lorsque, au théâtre des Arts, dans la pièce de Descaves, Mlle Carlier apparaît, avec un petit air si sérieux, et de manière si plausible, en jeune fille de 17 ans ! Ce n'est pas là un résultat du costume ni du maquillage, mais, bel et bien, une faveur de la nature à cette femme d'esprit qui délaisse les faciles accessoires de la galanterie auxquels restent pourtant si servilement attachées tant de femmes de nos théâtres du boulevard, qui seraient pourtant bien plus aimables si elles nous occupaient un peu moins de leur équipage. Certes, je n'ai aucune hostilité contre l'exhibition des robes, des linges, des bas, des chaussures, des chapeaux, *etc.* Je suis, au contraire, sensible aux divertissements féminins où ces ornements figurent. Et je trouve qu'il n'y a encore que cela, en somme, souvent, pour remplacer l'esprit absent. En tout cas, à ce point de vue, c'est très commode, et, si les femmes y mettent suffisamment du leur, on passe parfois la soirée sans plus de désagrément que dans une réunion dans le monde. N'empêche que l'on a bien davantage de plaisir à regarder Mlle Carlier, qui a dû voir le jour vers le même temps que le critique du *Mercure*, donner si bien, à sa guise, et dans un vêtement le plus simplet, l'illusion qu'elle serait à peine au début de la vie.

Déjà, l'an passé, en dévouant son talent à ce même Lucien Descaves de qui elle incarne aujourd'hui une nouvelle héroïne, Mlle Carlier avait jeté par-dessus bord les effets de déshabillage où, il est vrai et il faut le dire, grâce à la pénurie d'une pièce de

M. Nozière, elle venait de subir un insuccès désolant. Car, on l'a bien vu là : nulle séduction, et charnelle et vestimentaire, fût-elle extrême et du goût le plus relevé, ne saurait rendre passable l'ouvrage d'un médiocre auteur.

On constate avec agrément que Mlle Carlier se dévoue aujourd'hui à des interprétations où la simplicité ne lui fait rien perdre de sa grâce et de son attrait ; au contraire, de ce qu'elle y est si aimable, le public s'intéresse davantage à la mésaventure de son personnage.

Fille de M. et Mme Ribaudier, braves gens au demeurant, elle femme d'intérieur, bonne et sensible, lui simple compagnon, à juste titre fier de son origine et de sa réussite, car il est devenu gros et riche entrepreneur, assez épais, certes, la parole point mâchée, le geste rustre, mais bon bougre, en vérité, au fond, et fort appliqué, ce semble, à remplir congrûment un rôle de bourgeois selon les règles vulgaires ; enfin : cossu et estimé. On conçoit comme devient son humeur, dans ces conditions, lorsqu'une lettre lui apprend que sa fille, soi-disant au repos en province chez des parents, est, en fait, recueillie avec sa mère, dans le secret, par un asile de bienfaisance, pour y terminer une grossesse. La pauvre enfant s'est, en effet, laissée mettre en cet état par un séduisant Yougoslave, rencontré dans une ville d'eau, et qui aussitôt son plaisir satisfait, a pris le large définitivement. On comprend d'ailleurs assez mal cette dérobade d'un don Juan de cette espèce, alors qu'il avait eu la veine singulière de mettre à merci une fille riche. Enfin, n'importe, il y a des maladroits même chez les pirates.

M. Ribaudier se rend à l'asile de bienfaisance ; exige que sa fille lui soit rendue. Sur quoi, avec beaucoup d'à-propos, la Directrice, une personne fort riche et fort distinguée, — à l'ancienne manière, — le calme en lui amenant d'abord au parloir l'une des employées de Ribaudier que lui-même a mise enceinte (c'est cette malheureuse jeune femme qui a envoyé à Ribaudier la lettre lui dénonçant la grossesse de sa fille). Cette circonstance incite Ribaudier, quelque peu penaud, à apporter à sa fureur un certain tempérament. Dans ce passage, principalement, M. Arquillère joue le rôle selon une excellente couleur, un pittoresque imprévu, qui peut surprendre mais se défend, tant ce diable de comédien y apporte de talent et d'« abatage ». Ainsi, lorsque, au

paroxysme de son exaspération, Ribaudier s'arrache les cheveux (ou enfin en fait mine, car, au train dont il y va, M. Arquillère, qui a pourtant un pilaire d'une ténébreuse abondance, serait devenu chauve dès les premières représentations) et saute sur place comme un *cabri* ! Ici, dans le personnage de Ribaudier, ces manifestations de nervosité, surprenante chez un entrepreneur de maçonnerie assez râblé et bien d'aplomb dans son aspect, y collent une note comique qui est bien à sa place, quoique obtenue d'artifice ; cette note donne comme il faut, au milieu de sa bouffée de colère, un fond de bonhomie à cet emporté, tel, au reste, que l'a dessiné Descaves.

Les deux premiers actes sont remplis par cette intrigue qui s'arrange en somme assez bien. Ribaudier s'apaise et voudrait à toute force signer des chèques. Il verse 50.000 francs pour la fondation d'un lit perpétuel, lui qui s'est servi si mal à propos de cet appareil. L'accalmie est dans l'air, au moins en ce qui concerne la fille de Ribaudier, qui terminera ses couches en de bonnes conditions provinciales. Pour ce qui est de l'autre personne, une petite femme jouée assez farouche par Mme Renée Ludger, on ne comprend guère qu'elle abandonne les moyens que la nature inspire à l'esprit des femmes lorsqu'il s'agit de réduire les hommes, et dont la mise en action — principalement dans un cas comme celui-ci — a pour premier commandement instinctif de ne pas perdre le contact. Position qui permet d'asséner les coups. Descaves nous a montré que cette jeune femme avait cédé à son patron dans une sorte de griserie venue à une subalterne et à une pauvre fille en tangence immédiate de son importance et de sa richesse. Mais alors, pourquoi donc une fois le malheur, le mauvais destin engagé, écarte t-elle ce qui pourrait au moins assurer une entrée dans la vie au petit être en gestation ? Son refus d'attaquer est un geste vide, vain et maladroit que cette jeune femme, peu intelligente, mais qui paraît instinctive, rebelle, amère, ne fait sans doute que par un sentiment de ce faux respect humain dans cette ambiance pesante d'honnêteté qui règne dans l'organisation où elle est recueillie. Et c'est là que l'on distingue très bien la nocivité des impositions tyranniques (et résidant parfois simplement dans leur passive édification), selon lesquelles les institutions d'enseignement ou de secours détrempent les ressorts particuliers de tout individu en confiance ou en

gébenne qui tombe dans leurs toiles si bien tissées. Le secours, les malheureux ne l'auront qu'en repliant les forces personnelles qu'ils ont encore sous sous une apparente humilité, une défaite d'eux-mêmes consentie par force devant des conventions dont tout indique qu'elles sont viciées de main-mise, de vilain humanitarisme apitoyé, d'une philanthropie égoïste et courbeuse d'échines.

Ce n'est pas la moindre surprise que nous donne cette pièce que d'y voir que Descaves, ce vigoureux d'hier, ce rude clairvoyant, n'ait pas, au contraire exactement de ce qu'il a fait, sorti, mis en relief exemplaire, la déprimante action, sur les malheureux, des « bienfaisances » dues aux associations, quelles qu'elles soient, au moins dans l'état latent des mœurs misérables d'une humanité où tous les partis sont enflés de vains sentiments et de vains principes, toujours hostiles à tout ce qui peut faire germer et grandir le nerf personnel de chacun, contre tous. Seule excitation, seule force qui vaille. Au moins, je le crois ainsi. Si l'on peut attendre parfois un coup d'épaule d'un voisin témoin d'une difficulté, rien ne peut venir de bon, par contre, de spécialistes du secours, disposés autour de leur souricière.

Descaves verse, à l'opposé, dans une peinture complaisante de l'illusoire, du factice, de l'écrasant, que sont les protections proposées aux malheureux par les oisifs et oisives en veine de bonne volonté humanitaire. Allons donc ! regardons les mobiles, en chacun de leur membre, de ces coordinations effectives ; nous y trouverons, comme en tout ce qui est humain, simplement et légitimement, le désir de pratiquement se défendre, s'établir et régner. Les idéals mis en avant n'ont jamais couvert que des désirs particuliers : c'est la société, c'est l'amour ! Du bon sens, de la perspicacité, une énergie économisée communiquée aux gens, voilà le meilleur ; ou bien qu'ils voient plutôt de leurs propres yeux ce que jamais aucune association ne leur montrera : la simplicité, la légitimité de ceux de leurs gestes que leur instinct pousse et que leur raison tempère sans les détruire ; qu'ils acquièrent la pratique de ce cynisme objectif intelligent qui devrait toujours se trouver — et d'un aveu intime, net, avoué, indiscutable — principalement (et des deux côtés) principalement dans les rapports où est la disproportion de rang et de fortune... Puisque cela est et sera toujours en puissance natu-

relle dans chaque être, est-ce bien faire que de l'émousser systématiquement au nom de certains idéals de solidarité, reconnus aujourd'hui comme naufragés ? Est-ce bien faire que de provoquer, d'entretenir en chaque personnage l'affaiblissement moral de fond qu'est toute confiance en la gratuité des manifestations bienveillantes d'autrui ?

Pour en revenir à Descaves, une chose qu'il n'a pas, ou qu'il n'a plus dans l'esprit, c'est que, sous quelque prétexte que ce soit — et principalement sous l'étiquette de la « bienfaisance » — lorsque plusieurs personnes se réunissent, sous quelque largeur d'idées qu'elles affichent — et même qu'elles croient pratiquer — l'organisme créé n'est jamais qu'un organisme d'affaiblissement de ses sujets.

On pourrait soupçonner quelque chose, quelque velléité de ces pensées dans l'esprit de Mlle Ribaudier au 3e acte. Mais elle ne le dit point, et ne l'a pas dit même à son auteur Lucien Descaves, qui n'a pas placé le trait, s'il l'a soupçonné peut-être. Comme dans le *Cœur Ebloui* de l'an passé, Descaves ne découvre pas, ne montre pas ce qui, dans ce qu'il met en scène, pourrait tout corroder de sa vigueur. Que ne nous a-t-il montré, dévoilé quelque intuition stoïque — cynique, même n'eût-elle été que naissante, quelque vue claire des choses chez cette mère soi-disant déclassée par la mise au monde d'un enfant naturel... Mais ceci même, quelle importance cela a-t-il en réalité encore aujourd'hui ? Est-ce que l'on voit ces choses du même œil qu'avant la guerre ? Où, chez quels ânes bâtés y a-t-il encore la possibilité d'un sentiment de réprobation, ou même simplement d'étonnement, envers une femme surprise par une maternité irrégulière ?

Enfin, bref, il y a là à propos un jeune secrétaire de Ribaudier, un jeune homme « qui a fait la guerre » mais ne paraît pas être ce que nous croyons que sont ceux-là qui l'ont faite. Ce monsieur propret, méticuleux, pratique mais gourmé, muni d'un sérieux pincé un peu bien mystérieux à fleur de peau, et qui semble beaucoup réfléchir sur rien, et si imbu d'un petit « quant à soi » satisfait, me paraît, plutôt que d'être un homme formé sous les marmites et dans le sang, un jeune débutant dans la nouveauté. N'importe, l'auteur lui donne, semble-t-il, sa confiance satisfaite, et semble vouloir que dans cet embryon

imprécis on distingue quelque valeur nouvelle en germe. En tout cas, pour le moment, M. Ribaudier voudrait bien se débarrasser sur lui de sa fille et du bébé. Le malin secrétaire rechigne en principe, répond par une retraite finaude, où l'auteur voudrait que nous vissions de la délicatesse de sentiment. La fille, de son côté, ne veut point du secrétaire pour époux. Questionnée à son tour, elle fait des façons : elle a son bachot, elle vivra de ses propres moyens. Tout cela est naïveté, verbiage, étant présenté par l'auteur de façon positive. La fin du spectacle, où on apprend que le soir même tout le monde sera réuni à la salle à manger, montre bien, malgré les dénégations, et les relâchements des dénégations, que tout s'arrangera et que le secrétaire épousera la jeune femme avec son bébé et sa dot. Auparavant, nous avons été informés de la mort de l'autre bébé, fils, celui là, nous a-t-on dit, de M. Ribaudier. Rien ne manque plus à l'heureuse fin de la double mésaventure de l'entrepreneur. Mais ici on aimerait, au surplus, d'apprendre que le beau Tchécoslovaque, promoteur de toute cette affaire, se porte bien lui aussi, qu'il est devenu bon époux et bon père de famille.

Quant à la jeune femme abandonnée avec son enfant mort, volontiers j'imagine le roman mordant qu'aurait pu écrire, à son propos, Descaves l'Ancien.

§

M. Doumic passe sa lorgnette de critique théâtrale de la « Revue des Deux Mondes. » — Que Doumic, à son âge et dans sa situation, passe la main pour la rubrique Théâtre, on le comprend, — mais qu'il la passe à M. Jacques Deval, le déjà si piètre auteur dramatique « parisien » ! M. J. Deval est surtout connu, sur le marché, comme étant le fils du célèbre Directeur-manager de théâtre, Abel Deval, et par son « adaptation » massacrée de *Fata morgana* (1).

D'après son début, et même sa profession de foi, ledit J. Deval tiendra boutique d'eau bénite et d'encens, même — et avec préférence sans doute — pour les boîtes et tréteaux. On veut se moderniser et on se dispose pour croupir ! « Est-il si mauvaise pièce qui ne donne quelque plaisir de rêverie à lui chercher des excuses et prêter des intentions ?... », écrit M. Deval. Il y a

(1) Compte rendu, à cette rubrique, dans le *Mercure* du 15 mars 1927.

aussi un trait contre ceux qui blâment, chose extrêmement facile. Savoir ! Certes, il y a un tas de productions qui facilitent singulièrement la critique des défauts, mais la complaisance moutonnière — ou intéressée — l'exaltation puérile, ignorante, est-ce plus difficile ? Ce n'est vraiment pas la peine de lâcher le traditionnel qui, comme instrument dans un concert, a son utilité, une utilité que remplit très bien la *Revue des Deux Mondes*. Je me demande si le tour que prend, et que ne peut manquer de prendre chaque jour davantage avec son nouveau tenant, la chose théâtrale, était bien réclamé par le public de la vieille Revue ? Il faut pourtant le croire, car M. Doumic est un Directeur averti. Alors, c'est tant pis !

En somme, la théorie de M. Deval — et autres — c'est que la critique doit être l'*organe des fournisseurs*, et non celui du public et de l'art.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre Thomas : *Cours de chimie biologique*. Les Presses universitaires de France. — Paul Bary : *Où en est la chimie colloïdale ?* Gauthier-Villars. — Mémento.

Dans la classification des sciences d'Auguste Comte, qui, de jour en jour, devient de plus en plus désuète, on peut considérer la chimie comme une zone de remaniement de nos connaissances : elle sert en effet de transition entre l'idéal des mathématiciens (tout déduire d'un nombre restreint de principes) et la réalité des naturalistes, psychologues, sociologues (une poussière de faits innombrables, sans liens mutuels).

De même que la chimie s'est prolongée vers la « théorie » par la chimie physique, — et nous en avons longuement parlé dans la précédente chronique, — de même elle sert de *science théorique* aux minéralogistes, aux industriels et aux biologistes. En particulier, la branche dite « chimie biologique » s'occupe des réactions chimiques qui s'effectuent chez les êtres vivants, animaux et végétaux ; nous en apprécierons le domaine en parcourant le premier tome du **Cours de chimie biologique** de Pierre Thomas, qui fut longtemps attaché à l'Institut Pasteur.

Les premières pages traitent de la constitution de la matière,

de l'état colloïdal, de l'adsorption et de la tension superficielle (1), de la pression osmotique, des ions et de la catalyse. C'est dans ces chapitres, évidemment, que l'auteur est le moins maître de son sujet et où abondent le plus les erreurs de détail (2) : on ne s'en étonnera guère, puisqu'il recommande (p. 15) à titre d'initiation le volume du docteur Hyacinthe Guilleminot, *Les nouveaux horizons de la science*, qui était déjà bourré d'inexactitudes et d'incompréhensions au moment où il parut (1913) et qui, aujourd'hui, n'a plus aucun rapport avec ce qu'il faut savoir de physique pour s'initier à la biologie. L'exposé de ces premiers chapitres aurait gagné à être plus systématique, plus cohérent, encore que les excercices pratiques, présentés à titre d'exemples, soient bien choisis.

Le premier cinquième du livre sert ainsi d'introduction à cette « introduction aux sciences biologiques ». Aussitôt après, Pierre Thomas aborde son sujet en étudiant le statisme de la *cellule* : rôle des colloïdes, d'où importance de l'eau, phénomènes osmotiques et perméabilité, rôle des ions.

Après quelques généralités sur les catalyseurs biologiques (ferments), l'auteur passe en revue les divers constituants de la cellule : protéines (nucléoprotéides, acides nucléiques et purines), lipoïdes et matières grasses, saccharides et corps minéraux. Le dernier quart de l'ouvrage précise le dynamisme de la cellule, les réactions chimiques qui s'y passent (oxydations, synthèses, dislocations et réductions) et, à titre de conclusion, les relations entre la constitution chimique et les propriétés : propriétés physiologiques surtout et, notamment, action narcotique, analgésique, vasoconstrictrice.

A l'heure actuelle, le premier tome est seul paru ; le second renfermera « les particularités propres à la composition et au fonctionnement des divers organes ou tissus ou même des grands groupes biologiques ». L'impression qui se dégage de la lecture

(1) On trouvera des renseignements généraux sur cette question dans un de mes articles : « L'état liquide et les actions de surface », récemment, paru dans *La science et la vie* (mars 1928).

(2) Confusion de condensateur et condenseur (p. 5), de rigidité et réactivité (p. 4), d'éléments et constituants (p. 13), de diffusion et effusion (p. 3)... Quand se pliera-t-on enfin aux notations universellement adoptées ? Grammes s'écrit g. et non gr. Centimètre cube s'écrit cm^3 et non c. c. Le micron se note μ ; le millième de micron (millionième de mm) s'écrira naturellement $m\mu$; or on l'écrit $\mu\mu$ et on l'appelle « double micron » (!!) ce millionième de micron...

d'un tel ouvrage, c'est que la chimie biologique est déjà *tout un monde*, monde effroyablement complexe, mais dont la connaissance est indispensable pour comprendre quelque chose à la vie. Il faut féliciter Pierre Thomas d'en écrire un compendium, accompagné de la description détaillée de nombreuses vérifications expérimentales.

§

Il y a plus d'un an (1) que nous n'avons pas eu l'occasion de parler des colloïdes, et j'avais mentionné alors l'ouvrage de Paul Bary, édité à la librairie Dunod. Le volume du même auteur, publié depuis cette époque, appartient à cette *Collection des mises au point*, collection très inégale, qui compte maintenant un excellent ouvrage de plus : **Où en est la chimie colloïdale ?**

Ce travail comporte trois cents petites pages, le premier tiers étant consacré aux principes, le reste aux applications. L'auteur commence par réparer une injustice à l'égard du Français Alexandre-Edouard Baudrimont (1806-1880), qui découvrit les colloïdes en 1844, alors que l'honneur en revient généralement à l'Anglais Thomas Graham (1805-1869), qui ignorait les travaux de Baudrimont et qui créa le nom de « colloïdes » en 1861. La mutabilité fondamentale de cet état particulier de la matière est étudiée en quelques pages : caractères généraux, peptonisation, floculation (2), coagulation et pectisation. On est ainsi conduit à considérer la suite continue : solutions ordinaires (sucre dans l'eau), solutions colloïdales, suspensions et gelées, en tenant compte de la grosseur des particules étrangères et de la proportion d'eau. Bien des problèmes importants se posent à ce sujet et sont examinés succinctement : le gonflement, la dialyse, le mouvement brownien, la charge des micelles, l'électrolyse des colloïdes, viscosité et rigidité, vitesse de coagulation, concentration du cation hydrogène, etc.

A partir du cinquième chapitre, il s'agit surtout des applications, en physique, chimie, météorologie, minéralogie, géologie, biologie, agriculture ; il suffit de mentionner que les colloïdes inter-

(1) *Mercure de France*, 15 janvier 1927, p. 426-430

(2) Le phénomène est décrit, mais le mot n'est pas employé (p. 27). A signaler, au long de l'ouvrage, un certain nombre de « coquilles » et de lapsus faciles à corriger.

viennent dans les verres, les produits céramiques et les ciments, les savons, les huiles, les résines et les vernis, les huiles minérales et le caoutchouc, la cellulose et ses dérivés, les fibres textiles et la teinture, la gélatine, les colles, les matières plastiques, la tannerie et dans bien d'autres branches de l'industrie.

Grâce au petit livre de Paul Bary, nous avons maintenant l'avantage de posséder un tableau bref et complet de l'état actuel de la question, rédigé par un savant authentique qui vient de consacrer l'activité intellectuelle de ces dernières années à l'étude de ce problème ardu et passionnant.

MÉMENTO. — *Larousse mensuel* (mars 1928). Une bonne biographie, par Gaston Boucheny, du savant suédois Svante Arrhénius, décédé le 2 octobre dernier. — Une étude par Lucien Rudaux du « rayon vert », observé parfois au moment même où le soleil disparaît derrière l'horizon.

Chimie et Alchimie, par F. Jollivet-Castelot (Emile Nourry). — « L'alchimie... embrasse le Monde, exprime et traduit le mystère de la pensée divine qui l'imprègne et le dirige » (!) Malgré la dédicace louangeuse que l'auteur a cru bon de m'adresser, la presse quotidienne publie trop d'articles fantaisistes sur ce sujet pour que je me dispense de mettre à nouveau les choses au point. Ce dernier ouvrage n'est qu'un incohérent recopiage d'idées périmées; ex. : « La couleur noire de l'œuvre se rapporte à l'état chaotique, durant lequel les substances subissent une véritable putréfaction, la couleur blanche correspond à une fixité relative, la couleur rouge à un équilibre parfait des éléments combinés et ramenés à l'unité d'un organisme parfait » (p.36), et de concepts modernes, incompris et défigurés (ex. : « Rutherford a obtenu des rayons secondaires en faisant traverser de l'azote par un faisceau de rayons Rœntgen » (!) p. 50). Quant à la fabrication de l'or, pour laquelle on sollicite l'appui de garçons de laboratoire de Lyon ou de Buenos-Aires, jamais on ne parle de la comparaison d'expériences parallèles, d'expériences témoins (à blanc), et surtout, malgré les promesses formelles de l'auteur, on ne paraît pas s'occuper de la seule preuve décisive, celle qui serait fournie par l'examen simultané de deux spectrogrammes.

La Science et la vie (mars 1928).—Outre l'article dont il est question plus haut, signalons une étude de Jean Labadié sur « la possibilité de se chauffer avec l'air du temps » : au lieu d'envoyer l'énergie d'un courant électrique dans un fil, on s'en sert pour comprimer de l'air (ce qui l'échauffe), puis l'air est détendu et renvoyé à — 25° dans la rue : le

système peut fonctionner, mais il entraîne des complications qui le rendent évidemment irréalisable pour les petites installations. Cette fois-ci, Labadié ne s'est pas mis à la remorque d'un bobard inconsistant ; même il me semble en progrès depuis les reproches qui lui furent adressés il y a quelques mois ; cependant, il persiste à confondre les unités et il a tort de croire qu'on « transforme de la vapeur en électricité ».

Comœdia (page scientifique, 16 mars 1928). Un extrait de *La découverte du monde* par le roi des bafouilleurs qu'est le docteur Hélan Jaworski. Un article de l'ex-saint-cyrien Pierre Chanlaine intitulé : *Pour prouver la mort* ; il s'agit de phénomènes très connus de conductivité électrique et de décharge dans les gaz ; l'auteur se figure que des gants en caoutchouc (et plus généralement un condensateur) empêchent le passage d'une décharge alternative. « L'essentiel est que le courant arrive à l'appareil et n'en reparte pas par le truchement d'un autre fil » (!!) Ignorant tout de l'électricité, il s'empresse d'adhérer de toute son âme à l'existence d'un « fluide animal ». Encore un journaliste qu'il faut classer dans la catégorie de ceux qui écrivent sur toutes choses sans y rien comprendre.

L'enseignement scientifique (février 1928). Un excellent article de Fl. Leroy, professeur à Rennes, qui pousse le cri d'alarme sur les deux sabotages (Bérard-Herriot) de notre enseignement secondaire, en ce qui concerne les sciences, au moment même où notre civilisation devient essentiellement scientifique. On continue à admettre « l'éternelle suprématie de la culture gréco-latine sur la culture franco-scientifique, quelle qu'ait été l'évolution de l'humanité depuis les civilisations antiques ». Comme l'indique Fréchet, professeur à l'Université de Strasbourg, le projet Herriot, « qui confond tous les élèves dans les mêmes classes, a pour conséquence certaine un affaiblissement général. Un professeur consciencieux réglera ses explications sur le niveau moyen, nécessairement très bas ; et les bons élèves, dégoûtés de voir rabâcher des commentaires, superflus pour eux, se désintéresseront de l'enseignement donné et tomberont dans l'indiscipline ». Le but du professeur, ajoute Leroy, se réduira à l'acquisition d'une pure technique, bonne tout au plus pour des comptables ou des experts-géomètres. La moralité se trouve dans ces phrases de J. Haag, professeur à l'Université de Clermont : « Si l'on poursuit pendant quelques années l'expérimentation des programmes nouvellement élaborés, j'imagine que le résultat en sera le suivant. On finira par s'apercevoir que les classiques ont une supériorité incontestable sur les modernes, et on en déduira fatalement le retour pur et simple aux humanités gréco-latines. Ce sera un triomphe pour les partisans de Léon Bérard, dont les affirmations auront ainsi reçu la consécration de l'expérience. Malheureusement, cette expérience aura été

faussée à la base par l'introduction d'un principe arbitraire et néfaste, et si ce principe devait être un dogme intangible, je préférerais, en dépit de toutes mes convictions, passer tout de suite dans le camp des latinistes. »

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Vicomte Georges d'Avenel : *Histoire de la fortune française. La Fortune privée à travers sept siècles*, Payot. — F. Bayle : *Les Hauts Salaires : La théorie du Salaire moderne. Origine et justification du profit. La politique économique et les parasites sociaux. La journée de huit heures*, Alcan. — Mémento.

Le très important livre de M. le vicomte Georges d'Avenel, **Histoire de la Fortune française, La Fortune privée à travers sept siècles**, est le résumé d'une longue existence de travail spécialisé. Il y a longtemps déjà que M. d'Avenel a donné ses sept gros volumes de l'*Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général*, et depuis lors, sans parler de ses cinq tomes sur le *Mécanisme de la vie moderne*, il a publié une demi-douzaine d'autres volumes sur des sujets analogues dont il a été parlé ici même. Le nouvel ouvrage dont j'ai à rendre compte complète et actualise cette riche série de recherches d'érudition en rapportant les prix historiques à nos prix conventionnels d'aujourd'hui qui sont, on le sait, quintuples des prix en or.

La dernière page du livre qui donne, en un tableau curieux, les variations, au cours de notre histoire, de la livre tournois évaluée à la fois en franc intrinsèque de 4 gr. 50 d'argent fin, en franc-or de 1913 et en franc-papier de 1927, permet au lecteur de se faire une idée de la difficulté du problème à résoudre ; cette livre tournois, qui valait près de 500 francs-papier au XIIe siècle, n'en vaudrait plus que 10 aujourd'hui, mais la baisse n'a pas été régulière ; par exemple elle valait 215 francs-papier avant la guerre de Cent ans et seulement 110 en 1355 pour remonter à 180 en 1830, redescendre à 100 en 1515 et ainsi de suite. Tout ceci ne semble intéresser que les érudits, mais pourtant comment se ferait on une idée nette de notre histoire si l'on ignorait ces variations ?

Le livre de M. Georges d'Avenel n'intéresse d'ailleurs pas que les historiens, puisque son dernier chapitre traite du temps pré-

sent : « La Fortune actuelle et les revenus des Français depuis la guerre de 1914 ». On le lira avec un intérêt évident, car la question se pose à tout le monde: La France est-elle appauvrie depuis douze ans? et dans quelle proportion ? et quelles privations les Français doivent-ils supporter ?

En gros, les Français ne semblent pas trop souffrir de la terrible secousse de la guerre puisque, d'après l'auteur, ils consomment en 1927 autant de produits qu'en 1913. Mais d'une part la fortune acquise, ce qu'on appelle en langage courant le capital, a fortement décru, et d'autre part la part de la classe bourgeoise dans l'ensemble de la consommation a beaucoup diminué, tandis que celle de la classe ouvrière augmentait d'autant (démenti à ceux qui affirment le contraire pour cultiver la haine des classes). La fortune mobilière des Français d'avant la guerre était de 110 milliards de francs-or ; elle devrait donc être de 550 milliards de francs-papier, et elle n'est que de 354. De même, le montant des successions déclarées, qui était de 174 milliards en 1913, soit 850 d'aujourd'hui, n'est que de 343. Il y a donc eu appauvrissement indéniable de l'ensemble du pays, et plus particulièrement diminution de la richesse des riches, ce qui est mauvais, même pour les pauvres. D'ailleurs, la moindre pauvreté de ces pauvres (qui n'a pas résulté de l'appauvrissement des riches, mais de la naissance de conditions économiques nouvelles) a eu quelques bons côtés : l'ouvrier a pu améliorer son logement (excellent), son habillement (très bien), sa nourriture (ici peut être a-t-il abusé des aliments carnés et des boissons fortes), et surtout il s'est assez enrichi pour devenir presque partout rentier ou propriétaire, ce qui est également très heureux.

Sur un autre point, l'auteur, toujours optimiste, admire comment la baisse du franc a permis de soutenir l'effort financier de la guerre et de l'après-guerre, et ici je comprends moins. Sans la hausse des prix, dit il, le pays n'aurait pas pu sortir de sa poche les 280 milliards qui ont servi à acheter des munitions et à effectuer des réparations. Mais si ! Les Français auraient très bien pu avancer à l'Etat les 55 milliards de francs or représentant ces 280 milliards de francs-papier, puisque l'Etat leur achetait pendant la guerre pour beaucoup plus de 55 milliards de produits et de travaux. Et à défaut du pays, il y avait l'étranger qui nous a prêté 30 milliards de francs-or, et nous en aurait avancé

le double et le triple s'il l'avait fallu. Les emprunts au début auraient semblé plus onéreux que le jeu de la planche aux assignats qui, eux, ne demandent pas d'intérêts à payer, mais nous aurions évité l'inflation, si dangereuse! Et nous nous trouverions en ce moment avec une dette de 100 milliards environ de francs-or dont il aurait fallu payer l'intérêt, soit 5 milliards de francs-or, mais nous ne payons pas moins avec nos 25 milliards de francs-papier des budgets actuels, et nous les aurions payés avec moins de peine, notre situation générale étant alors plus saine ; nous n'aurions pas connu une hausse de prix de 628 o/o (encore aujourd'hui de 530 o/o) et nous ne serions pas menacés, de par la canaillerie ou la sottise de certains politiciens-financiers, d'une banqueroute déguisée sous le nom de stabilisation. Donc, ici, loin de partager l'admiration de l'auteur, je regretterais que la France n'ait pas suivi l'exemple de l'Angleterre qui, n'ayant recouru que modérément au papier-monnaie, a pu rétablir assez vite sa monnaie-or, tout en faisant honneur à ses engagements envers ses créanciers; il est regrettable que dès l'armistice nous n'ayons pas pris comme elle les mesures fiscales pénibles, mais nécessaires, qui nous auraient sauvés.

§

Le titre du livre de M. F. Bayle, **Les Hauts Salaires**, doit être complété par le sous-titre : *La théorie du Salaire moderne. Origine et justification du profit. La Politique économique et les parasites sociaux. La journée de huit heures.* Ce sous-titre montre en effet l'importance et la variété des questions traitées, mais ne peut pas dire l'originalité des vues émises, et c'est ce sur quoi la critique doit insister.

Notamment en ce qui concerne le salaire, c'est une théorie nouvelle que l'auteur propose et qui devrait révolutionner le monde économique. Il reconnaît, d'ailleurs, qu'elle n'est pas précisément de lui et que le mérite en revient à un de nos plus grands savants, M. Charles Lallemand, de l'Académie des sciences. C'est en 1912 que celui-ci a publié sa brochure *Une conception nouvelle du salaire*, mais dès 1884 il avait commencé, dans son service du Nivellement général de la France, à l'appliquer aux salaires de ses agents opérateurs et porte-mires. D'après la formule proposée dont j'épargne au lecteur l'appareil algébrique, le sa-

laire croît avec la fatigue de l'ouvrier, cependant que le prix de revient diminue par l'augmentation du rendement, et ainsi est obtenue une participation automatique aux bénéfices du patron. Dans l'application faite par M. Lallemand, le salaire quotidien, qui ne dépassait pas 6 fr.30, s'est élevé à 12 fr.25 cependant que le prix de revient kilométrique des nivellements tombait de 40 fr. à 33 fr. « Mon système, écrivait il à ce propos à M. Bayle, est le premier qui ait tenté de rémunérer non le temps ou le travail, mais l'effort, et de ce chef il devrait être accueilli avec faveur par les employés aussi bien que par les employeurs, de préférence au salaire aux pièces qui n'avantage que ceux-ci, et au salaire à l'heure qui n'avantage que ceux-là ». La question, sans doute, restera de savoir comment on mesurera la fatigue, mais du moins on ne verrait pas le scandale de l'assimilation actuelle, dans la loi de 8 heures, de l'heure de travail et de l'heure de présence.

Cette question de la loi de 8 heures est également traitée par M. Bayle. La dite loi a été proposée par M. Clemenceau quand les ouvriers ne la lui demandaient pas (on a là-dessus l'aveu très net de M Jouhaux), et elle a été votée par surprise dans une séance du matin. « Nous étions six pour voter la loi de 8 heures », a dit un député. Son effet a été déplorable au moment où il aurait fallu intensifier la production, et a été empiré par le fait qu'on a assimilé, comme on vient de le dire, l'heure de présence à l'heure de travail ; du coup, les Cies de chemins de fer, par exemple, ont dû engager 300.000 cheminots de plus, d'où d'une part augmentation de leurs dépenses et relèvement consécutif de leurs tarifs (ce relèvement, que nous payons, correspond presque exactement au déficit creusé par cette augmentation) et d'autre part enlèvement au travail de production, surtout agricole, de ces 300 000 paires de bras qu'il a fallu remplacer par autant d'étrangers envoyant une bonne part de leurs gains au dehors, et alors appauvrissement d'autant du pays. C'est ainsi que tout se tient, et que dans la carrière de M. Clemenceau tout n'est pas louable (c'est déjà lui qui, avant la guerre, avait fait décider bien sottement le rachat de l'Ouest).

On dira sans doute ici que la loi de 8 heures est intangible ! Elle l'est si peu que, en fait, beaucoup d'ouvriers, leur journée finie, font chez un autre patron une heure ou deux supplémentaires. En établissant des suppléments majorés de salaires pour

cette heure faite à l'usine, l'ouvrier ne demanderait pas mieux que de ne pas changer d'atelier. Là comme partout, la solution économique devrait être la liberté, car la liberté produit à la fois production accrue, travail rémunéré et salaires très hauts. On le voit aux Etats-Unis.

Le chapitre que M. Bayle consacre à cette loi traite également de la banqueroute nationale, et avec raison, car les deux questions sont liées. La banqueroute, il faut bien l'accorder à l'auteur, c'est ce que tant de bons apôtres appellent la stabilisation, et c'est merveille de voir avec quelle verve cinglante d'honnête homme indigné et d'économiste averti l'auteur fouaille les partisans de cette mesure. Dire aux gens : « Rapportez vite au trésor vos billets de 100 francs, qui seront démonétisés demain, et à leur place on vous donnera de beaux billets de 20 francs », quoi de plus simple ? L'idée en serait venue à tous les Ubu-Roi du monde, et nos socialistes et radicaux-socialistes ne se sont pas décarcassé les méninges à trouver ce nouveau croc à phynances. L'inouï seulement, c'est que tant de gens dans la presse, la banque et la politique prônent cette stabilisation, sans avoir l'air de voir qu'ils demandent la banqueroute, et alors regardent ceux qui s'y refusent comme de purs imbéciles. Soit ! des imbéciles qui s'appellent Yves Guyot, André Liesse, Charles Lallemand, etc., cela ne compte pas, en effet, devant ces grands honnêtes argentiers qui s'appellent : Caillaux, Malvy et *tutti quanti*. Je n'ose croire que la lecture du livre de M. Bayle ramènerait ceux-ci à d'autres sentiments. Alors, qu'ils ne l'ouvrent pas ! Mais que ceux qui ont charge de France le lisent, si par hasard ils doutaient de la route à suivre. Pour tout homme d'Etat digne de ce nom, il n'y a qu'une politique possible : travailler, économiser et payer ce qu'on doit. Comme le dit M. Bayle à la dernière de ses 620 pages : « La banqueroute est devenue plus que jamais, depuis la politique de M. Poincaré, une opération criminelle dont la seule idée devrait inspirer une indicible horreur à tous les Français. »

MÉMENTO. — G. Wolter : *La France d'aujourd'hui, Agriculture, Industrie, Commerce*. Préface de Guillaume de Tarde, Payot. Voici un excellent instrument de travail. L'auteur, attaché à l'*Office national du Commerce extérieur*, a puisé sa documentation aux meilleures sources. Le livre est enrichi de cartes et graphiques qui parlent aux yeux. Ainsi, dans le graphique (cercle à secteurs) des pays fournisseurs de la France,

on voit que les Etats-Unis accaparent le quart de notre importation, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie la moitié par parts égales, les autres pays se partageant le dernier quart. Très prudemment, l'auteur nous met en garde contre le danger de surestimer nos forces : de par sa faible natalité, la France doit renoncer à la place qu'elle aurait pu tenir dans le monde ; les malthusiens et les socialistes s'en réjouiront, mais les bons citoyens s'en attristeront. — Carl Kœttgen : *L'Allemagne économique*, Payot. Cette vue d'ensemble de la puissance économique des Etats-Unis (comme il est regrettable que le mot Amérique soit employé pour ne désigner que les États-Unis !) par un Allemand autorisé (il est président de l'*Office des Recherches économiques* du Reich) est tout à fait intéressante. En Allemagne, on procède en tout et partout par comparaison avec les Etats-Unis, ce qui se comprend, les Etats-Unis étant le type de la civilisation économique moderne dont la Russie est l'antitype. Le livre, bourré de chiffres et de diagrammes, est indispensable à ceux qui veulent connaître les Etats-Unis. Parmi les cartes, j'en signale une très curieuse, qui donne les chutes de pluie et explique la richesse agricole des Etats-Unis. La région très pluvieuse (plus de 200 centimètres environ de pluie) qui en Europe n'a que des îlots sur la côte atlantique, occupe en Amérique l'immense Est qui va du Canada au Texas. La région normalement pluvieuse (de 100 à 200) occupe à la fois l'Europe centrale et le bassin du Mississipi. La région moins pluvieuse (de 50 à 100), c'est chez nous l'Espagne centrale et la Russie orientale, chez eux la région des Montagnes Rocheuses. Enfin la région sèche comprend des îlots plus nombreux aux Etats-Unis (Nouveau Mexique, Orégon) qu'en Europe (Astrakan et Arkhangel), mais dans l'ensemble les Etats-Unis reçoivent plus de pluie que l'Europe, d'où leur prospérité, agricole. — René Moreux et autres : *Le trafic et l'outillage des ports nord-africains*, édition du Journal de la Marine marchande, 190, boulevard Haussmann. Cet ouvrage, qui complète celui du même auteur sur les Ports français, constitue la mine la plus précieuse qui soit de renseignements sur toute notre Afrique du nord. On ne peut que signaler des livres de ce genre où tout serait à reproduire, plans, cartes, photos, statistiques, graphiques, etc. — Docteur André Faillet : *Le Salut public et les Syndicats de contribuables*, 8, boulevard Magenta, Paris. Ce docteur qui, comme son confrère de la Rochelle, le docteur Pineau, publie un petit périodique mensuel, *Le Salut public*, insiste, dans son premier numéro de janvier, sur l'importance qu'aurait un groupement des contribuables pour la bonne gestion du pays. Assurément ! Mais il ne faudrait pourtant pas proportionner le rôle politique au « rôle » fiscal, car on irait droit à un régime censitaire que nos Etats modernes ne supporteraient pas. Etant donné nos charges de guerre et d'après-guerre, il faut nous résigner à des

impôts énormes, et le premier devoir du contribuable est d'être un bon « cochon de payant ». Mais ceci ne lui interdit pas de chercher à améliorer les impôts. Une bonne « politique du fisc » pourrait se réduire à quelques principes judicieux : 1° pas d'impôts inquisitoriaux ; 2° ni poussant à la fraude ; 3° ni décourageant l'épargne ; 4° ni gênant la production. Mais ceci arrive à réhabiliter les impôts réels et les impôts de consommation. Puisse la Fédération des contribuables que fonde le docteur André Faillet faire sur ce point l'éducation civique de tous les Français !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

La perquisition faite à Glozel. — L'art. 63 du Code d'instr. crim. permet à toute personne qui se prétend lésée par un crime ou un délit de se constituer partie civile devant le juge d'instruction. C'est ce qu'a fait, le 24 février, la Société préhistorique de France, représentée par son président, le Dr Regnault, assisté de Me Maurice Garçon. Elle a porté plainte pour escroquerie contre inconnu, en raison du préjudice que l'exploitation, par voie de musée payant, de la pseudo (à l'entendre) station néolithique de Glozel lui a causé.

Préjudice matériel : plusieurs de ses membres versèrent quatre francs pour visiter un musée qui — soutient-elle — constitue une *fausse entreprise*, au sens de l'art. 405 du Code pénal ; et ils furent *persuadés* de la vérité de cette entreprise fausse par ce que le même article appelle des *manœuvres frauduleuses*, à savoir : « mise en scène du champ de fouilles, fabrication d'objets faux, intervention de tiers par des écrits et propos destinés à donner force et crédit au mensonge ». Préjudice moral, parce que les agissements incriminés « ridiculisent auprès du grand public la science préhistorique et ses honorables représentants ».

Aussitôt, le Parquet de Moulins a ouvert une information et ordonné une perquisition au musée Fradin, en la confiant au chef de la brigade mobile de Clermont-Ferrand : M. Hennet. Celui-ci a procédé le 25 février. Pièces à conviction ont été saisies, et procès-verbal dressé, conformément aux art. 35 et suiv. et 87 et suiv. du Code d'instr. crim. Quelles sont au juste ces pièces ? Que constate le procès-verbal ? — C'est le secret du dossier pour le moment et il faut donc faire, sur le résultat de la perquisition *et sur la perquisition même*, les réserves qu'exige tout récit donné

par la Presse d'une opération de justice. Nous savons cependant que le Dr Regnault assistait à l'opération et qu'il a guidé (dans quelle mesure, ceci demeure à savoir) les recherches. Nous savons qu'un certain nombre d'objets du Musée Fradin ont été saisis, saisis également des embryons de briques à inscription avec des galets fraîchement gravés, ou paraissant tels, et d'autres en train (a-t-il paru) de gravure, et que, pour tous ces galets ou certains d'entre eux, les Fradin jurent qu'ils ont été introduits et cachés dans leur étable par de malveillantes mains. Saisis, enfin, des instruments dont la présence, dans une ferme où quelqu'un n'a pas de galets à graver, ou de briques à pétrir, peut paraître singulière.

La perquisition a-t-elle été décidée et effectuée dans des conditions qui méritent le reproche et l'indignation ? Notre magistrature bourbonnaise, sous les espèces de M. Viple, procureur de la République à Moulins, et de M. Python, juge d'instruction, a-t-elle foulé aux pieds le Code d'instr. crim. et la Déclaration des droits de l'Homme ? — Voilà la question que je viens aider les lecteurs du *Mercure* à résoudre. Ils ont lu, numéro du 1er avril, le réquisitoire dressé contre le Parquet de Moulins par Me José Théry, avocat du *Matin* dans l'un des procès en diffamation que MM. Fradin ont entamé devant le Tribunal de la Seine. Ils ont lu la « proposition de résolution de M. le sénateur Massabuau, tendant à inviter le Gouvernement à procéder à une enquête administrative sur l'instruction ouverte par le Parquet de Moulins dans l'affaire de Glozel ». Ils ont su par l'honorable avocat que « vraiment ! le Parquet de Moulins fait bon marché des droits de ses justiciables ». Ils ont appris par l'honorable sénateur — et ici, dans quelle langue, Justes Dieux ! — qu' « il ne convient pas de laisser sans une manifestation parlementaire de la réprobation de tous les honnêtes gens de pareils procédés dont le Parquet de Moulins s'est fait complice contre l'inviolabilité du domicile et la liberté des citoyens. » Si les magistrats « peuvent agir ainsi impunément, que deviennent la sécurité, l'honneur, la liberté des justiciables ! » ont-ils entendu qu'on s'écriait. « Comment l'opinion publique ne se révolterait-elle pas contre de semblables procédés ? » Tout cela, leur demande-t-on enfin, « tout cela n'est-il pas très grave et plus que troublant ?... »

« Non » — répondront-ils, s'ils veulent me suivre. Et bien que Vichy soit du ressort de Moulins, ils y pourront mener leur dia-

bête ou dyspepsie le cas échéant, cet été, sans croire menacés leur liberté, leur sécurité et leur honneur.

§

Ombre d'antiglozélisme ne me fait agir— et pour cause. L'annonce, par *Le Matin* du 26 février, de la perquisition chez les Fradin : le « coup de théâtre » (disait en larges manchettes le journal) a frappé en moi un glozélien, et je ne l'encaissai pas sans grimace. La veille, entre la poire et le fromage, n'avais-je pas soutenu l'authenticité du gisement, devant quelques convives réfractaires ? — Si, parbleu ! et mon ami Delaherche, le maître-potier, qui nourrit un faible amour pour les pots cassés ou autres galets de la préhistoire, le certifierait. Or, parmi mes arguments, ne faisais-je pas valoir que les accusations contre les Fradin (couverts par la confiance du Dr Morlet, insistais-je) ne sortaient pas jusqu'ici de la catégorie des potins ? Enfin, on m'a vu ici même (*Mercure* du 1-I-28) trahir, à propos de J.-H. Fabre — qui certes n'a rien à voir dans ce débat — une tendance glozélienne, assez polémique. Mais si glozélien je fus, glozélien je ne demande qu'à rester. Certes, il me paraît difficile, jusqu'à plus ample information, de nier que, le jour où les policiers y furent, la ferme Fradin (bien que la confiance du Dr Morlet la couvre toujours de son aile) constituât une petite fabrique néolithique. Cependant le fait que les propriétaires de Glozel auraient voulu corser leur collection, faire commerce de galets ou passer à un amusement qui, ma foi ! en vaut un autre, les longues soirées d'hiver, n'établit pas que le gisement lui-même soit faux. Quitte à changer d'opinion, s'il y a lieu, je pense encore aujourd'hui que les fouilles auxquelles assistèrent à tant de reprises, conduits par le Dr Morlet, des savant tels que MM. Depéret, Espérandieu, Salomon Reinach, Tafrali, Mayet, Björn, Mendès-Corréa, Loth, Audollent, Van Gennep, etc., furent loyalement faites, intelligemment observées et fidèlement décrites.

§

Le Parquet de Moulins, lui, a-t-il agi loyalement et légalement ? Question à dissocier tout de suite de la véritable question posée par Glozel, laquelle est d'ordre non pas judiciaire, mais scientifique. Non ordonnée ni pratiquée suivant le Code, la Perquisition serait alors comme l'*Ecole des Femmes* où Molière, — ceux qui

possèdent Aristote et Horace le voient d'abord, paraît-il — a péché contre toutes les règles de l'art, mais qui ne fait pas une méchante comédie. Cette perquisition, grâce à sa rapidité et à sa vigueur, a obtenu des résultats dont l'importance pour la découverte de la vérité est grande. L'opinion publique, qu'invoquent sans sa permission les dénonciateurs du Parquet, l'a reconnu ; et si tel n'est pas le sentiment, aujourd'hui, de l'avocat du *Matin*, tel était, le 26 février, le sentiment du *Matin* et tel était le sentiment que *Le Matin* pensait devoir être celui de son avocat : « En somme, l'opération effectuée hier par la Brigade-mobile répond au vœu que nous n'avons cessé d'exprimer et aux conclusions de Me José Théry publiées dans le numéro du *Matin* du 20 février courant. » Quel était, en effet, le vœu du *Matin* ? — Mais le mien, le vôtre : celui de ceux qui, glozéliens ou antiglozéliens, désirent avant tout connaître la vérité. Le gisement est-il authentique, ou non ? Dans le second cas, qui l'aura « truffé » ? Les Fradin sont-ils, ou non, auteurs du truffage, ou complices du ou des inconnus visés par la plainte de la Société préhistorique ? Sont-ils eux-mêmes victimes de calomnies, voire de machinations (comme celles précisément dont ils se plaignent aujourd'hui, après la découverte faite dans leur étable)? — Pour éclaircir ce point à *l'aide d'une perquisition* (mesure que réclamaient, sinon « tous les honnêtes gens », du moins grand nombre d'entre eux), pas d'autre façon de procéder utilement que celle choisie par le Parquet.

Celui-ci avait-il le droit de la choisir ? J'y arrive... En attendant, M. Théry nous la baille belle : « Si la plainte était portée contre les Fradin, il était indispensable pour se conformer aux usages constants, avant de faire quoi que ce soit, de les convoquer, de leur donner communication de la plainte, de leur demander de présenter leurs observations et de choisir un défenseur. Ensuite, l'instruction pouvait suivre son cours .. » — Voilà, ma foi ! du bon Molière, sinon pour médecins, du moins pour avocats ! Que Me Théry se mette une seconde dans la robe de son confrère Me Garçon, il verra combien son argumentation — pour le cas (à examiner) où le Parquet a agi de façon légale — est comique. Et reste comique, même dans le cas où « les usages constants » eussent ordonné au Parquet d'agir ainsi que M. Théry juge tant grave « et plus que troublant » que le Parquet n'ait pas agi. Car, alors ce sont « les usages constants » qui relèveraient de Molière.

Enfin, je le lui demande, qu'eût-il pensé, qu'eût-il écrit si, dans la robe de Me Garçon, au lieu de la sienne, Me Théry, il eût vu le Parquet attendre pour aller découvrir le pot-aux-roses — dont on lui apprenait la probable présence chez les Fradin — que ceux-ci eussent eu dix fois le temps, et même seulement une, de détruire le susdit pot, ou de le mettre à l'abri ?

« Messieurs les Anglais, tirez les premiers !... Prenez communication de la plainte, présentez vos observations, choisissez un défenseur : le jour où nous nous serons bien mis d'accord, vous, lui, nous, le parquet général, le Dr Regnault et la police mobile, pour la perquisition, nous viendrons la faire. » — « Mais... m'sieur le procureu, i' d'meure à Paris, not' avocat, je l'avions pouint sous la main c't' houme... » — « Eh bien! mais, écrivez-lui, rien ne presse... » — « Et si le jou' que vous comptions v'ni nous vouer, not' vaque est su' l' momen ed' faire son viau (sauf vot' respé), i' serait gêneux que vout' police venions farfouiller din not' etabl'... » — « Qu'à cela ne tienne, nous remettrions à huitaine. Rentrez tranquille au musée et (ici le procureur de Moulins se met à parler comme un livre ; non pas le Code, mais le *Mercure* du 1er avril, p. 206) : si des opérations étaient jugées nécessaires, celles-ci seraient effectuées sous les garanties que le législateur a instituées dans l'article 39 du Code d'instruction criminelle, en vue de la découverte de la vérité et pour sauvegarder les droits des inculpés. »

§

Le Parquet de Moulins a-t-il pris les instructions du Procureur général avant d'agir? demande Me Théry en invoquant l'art. 27 du Code d'instr. crim. — Ma foi, je n'en sais rien; c'est une affaire à régler entre le chef et son subordonné : le dénonciateur de MM. Viple et Python jette ici de la poudre juridique aux yeux du profane en lui faisant croire que cet article 27, depuis 1808 qu'il existe, est obéi à la lettre, alors que son application a toujours, toujours, été laissée à la convenance des magistrats intéressés. « Si le procureur et le juge se sont abstenus d'en référer à leur supérieur, ils ont volontairement manqué leurs devoirs les plus élémentaires ; aucune urgence n'excusait ce manquement ; on peut alors penser qu'ils ont évité d'aviser le Procureur général parce qu'ils craignaient que ce haut magistrat n'autorisât pas la

théâtrale et scandaleuse opération qui venait d'être décidée, d'accord avec le singulier plaignant. »

Théâtrale !.. Décidément, farce ou drame, nous serions conduits au théâtre si nous en avions le goût. *Singulier* : voilà une épithète que la Société préhistorique n'embourserait pas, si elle fût allée frapper au cabinet de Me Théry au lieu de Me Garçon. Mais le *d'accord* n'est pas placé là pour des prunes ; et cet accord, voilà le grief essentiel que le réquisitoire développe, l'axe autour duquel se meut son éloquence vengeresse.

« *Toutes les circonstances paraissent démontrer que l'opération faite à Glozel était décidée et organisée avant le dépôt de la plainte.* » — Pour ne pas risquer de donner à Me Théry ce que les bonnes-femmes appellent : un coup de sang, ne lui disons pas tout de suite que son *paraissent...*, paraît de trop. Répondons-lui d'abord : « Et quand cela serait ? »

§

Et quand cela serait ? Depuis quand est-il interdit au procureur de la République de connaître, avant la minute précise où la constitution de partie civile a lieu, le dessein d'un justiciable de se porter partie civile ? Depuis quand lui est-il interdit de recevoir soit le plaignant éventuel, soit son avoué ou avocat, ou ensemble le client et ses conseils, d'être mis au courant des faits incriminés, de s'entendre demander avis ? — Estime-t-il le fait de nature à provoquer une poursuite du parquet ? Dans ce cas, on attendrait l'audience pour se porter partie civile. — Si on se constitue partie civile, se joindra-t-il à l'instance ? A-t-il l'intention de signer un réquisitoire introductif lorsque la plainte sera déposée ? En raison des renseignements qu'on lui apporte, ne juge-t-il pas qu'une perquisition urgente serait nécessaire ? et si oui, comment et quand ? Car le plaignant serait désireux d'assister à la perquisition (par exemple pour reconnaître les objets qu'on lui a soustraits). Etc., etc., etc.. De pareilles *collusions* (pour parler comme M. Massabuau) se voient tous les jours, se font au grand jour (sans toutefois que l'individu dénoncé — ou soupçonné — soit prié d'y être) et le procureur qui refuserait de s'y prêter *manquerait ses devoirs les plus élémentaires* — pour parler comme Me Théry. Celui-ci n'a donc jamais demandé au chef de parquet une audience pour lui soumettre les desiderata d'un

client — fût-il plus « singulier » encore, ce dit client, que l'honorable Dr Regnault ? Pour ma part, dans mon service de procureur (1909 à 1925), je n'ai cessé de prêter concours, dans ces conditions, à des intérêts que je jugeais légitimes.

C'est très vraisemblablement ainsi qu'aura fait le Parquet de Moulins. Sous les espèces non pas du procureur lui-même, mais de son premier substitut (puisqu'il paraît que, par discrétion d'anti-glozélien, M. Viple a tenu à passer la main à l'un de ses subordonnés), il a reçu l'avocat de la Société préhistorique qui s'appelait Me Garçon (et qui eût pu s'appeler Me Théry), celui-ci et auparavant, peut-être, tel avocat du barreau de Moulins correspondant de Me Garçon, un avoué encore, sans doute. Il a peut-être bien reçu M. Regnault. Il s'est renseigné et il a renseigné avant que la constitution de partie civile ait lieu. Il s'est « arrangé » de façon à pouvoir, sitôt le moment venu, agir avec la rapidité désirable aux intérêts des plaignants ; intérêts que, à tort ou à raison (c'est là un point qui relève de son intelligence et de sa conscience de magistrat d'abord, puis de l'appréciation du tribunal), il estimait devoir être défendus.

Quant au tableau au ralenti qu'on nous donne de la procédure de constitution de partie civile, c'est une pure plaisanterie pour un parquet tel que celui de Moulins, où les cabinets du procureur, du juge d'instruction et du greffier sont contigus, et alors qu'il s'agit d'une affaire aussi rebattue que l'Affaire de Glozel, d'une affaire touchant laquelle le procureur de la République — même s'il n'eût pas été un spécialiste de la préhistoire — devait avoir comme MM. Massabuau, Théry, Clément Vautel, Dr Regnault, le roi d'Afghanistan, Me Garçon, Paul Léautaud et Joséphine Baker son opinion : bonne ou mauvaise. Mais à Paris même, l'Administration parquetière (malgré qu'elle règle, par an, au bas-mot 2000 constitutions de partie civile — au lieu de 50 au plus, à Moulins) est moins boiteuse ou cul-de-jatte que le ralenti l'en accuse. Et s'il y a des cas où (pour des raisons, souvent, dont Me Théry nous fait comprendre le bien fondé) une constitution de partie civile marche moins vite que le plaignant et son avocat le souhaiteraient, il y en a où elle n'est point escargote.

§

Personne, quoi qu'il soutienne (à moins de démence), n'a jamais *absolument* tort, et ce principe s'applique aux jugeurs — tels

qu'ils me paraissent mériter qu'on les juge — du pauvre Parquet de Moulins. Il eût mieux valu que le procureur, en tout cas son substitut (si le chef ne voulait point, parce que préhistorien militant, ayant de bonne heure pris parti contre Glozel, mettre lui-même la main à la pâte), il eût mieux valu que le procureur et le juge d'instruction se rendissent sur les lieux le 25 février. L'affaire était assez grosse de conséquences pour nécessiter la présence du Parquet à la perquisition. Il fallait prévoir que des attaques aussi saugrenues et aussi bruyantes que celles-ci se produiraient. Je sais bien que les transports de justice tendent, depuis la création de la police mobile, à devenir rares, très rares ; cependant il me semble que, cette fois-ci...

MARCEL COULON.

MÉTAPSYCHIQUE

Le IIIe Congrès international des recherches psychiques. — Le troisième Congrès international des recherches psychiques, qui s'est tenu à Paris en septembre dernier, marque-t-il un progrès notable sur les Congrès précédents, ceux de Copenhague et de Varsovie ? Ayant pris part à ces trois réunions en qualité de membre actif, je me déclare embarrassé pour répondre. Les communications étaient certes plus abondantes à Paris et leur valeur moyenne plus grande. Mais la séparation très nette qui avait été établie à Varsovie entre la métapsychique et le spiritisme n'a pas été répétée ici, malgré le désir d'une minorité de congressistes. Des conversations préalables nous avaient prouvé, à ces collègues et à moi, qu'il était « inopportun » de renouveler la déclaration solennelle de Varsovie « protestant contre la confusion qui est journellement faite dans tous les pays entre le spiritisme et la science psychique ». L'atmosphère n'était, paraît-il, pas favorable. D'une part, M. Charles Richet, président du Congrès, avait rendu un chaleureux hommage aux spirites. D'autre part, Olivier Lodge, chef invisible de la délégation anglaise, avait fait une communication sur « l'énergie radiante » qui n'était guère qu'une profession de foi spirite. Enfin, le chef présent de la délégation allemande, Hans Driesch, n'avait pas caché ses sympathies pour l'hypothèse des « esprits ». Dans ces conditions, il eût été indécent de rompre une si belle union sacrée, et nous renonçâmes à demander un vote public

qui eût marqué une phase de réaction dans l'histoire de ces Congrès.

Cette discrétion ne nous empêcha pas d'être accusé d'intolérance. Un tel reproche est sûr de porter, à l'heure actuelle, parce que l'anticléricalisme est passé de mode et que l'antithèse de la science et de la foi est posée en des termes tout différents. Mais ceux qui voudraient — en tout désintéressement, bien entendu — voir la métapsychique faire bon ménage avec le spiritisme, ignorent ou affectent d'ignorer que l'existence même de cette science contestée est en jeu. La croyance spirite n'est plus inoffensive dans la recherche, parce qu'elle altère profondémen les conditions de l'expérience et crée un cercle vicieux sans issue. Admettre la communication avec les morts par l'intermédiaire des « médiums », c'est non seulement perdre tout espoir de rattacher les phénomènes métapsychiques au reste des phénomènes naturels, mais c'est entraîner l'expérimentation (si on peut encore parler d'expérimentation !) dans une direction telle qu'il sera impossible après cela de prouver autre chose que le spiritisme. Tel était justement l'objet de notre communication au Congrès : *Sur la Méthode en métapsychique*. Le fait que, sauf M. Richet, *aucun* membre de l'Université française n'avait daigné assister à ce Congrès indique bien que la reconnaissance de la métapsychique n'est pas près d'être accomplie tant qu'elle n'aura pas rompu délibérément avec les scènes de possession. Il ne sert à rien de parler dans la Sorbonne si la Sorbonne n'est pas là. Or ni la Sorbonne, ni le Collège de France, ni la Faculté de médecine, ni le moindre représentant de la science française n'était là. Par contre, l'amphithéâtre était rempli de ces personnes étranges, des femmes pour la plupart, qui se nourrissent de merveilleux et sont toujours en quête du frisson de l'Au Delà. On ne sera pas surpris que toute la presse en ait fait des gorges chaudes.

Pareille abstention du côté anglais : Lodge est comme Richet un cas unique dans l'Université. Seule l'Allemagne avait envoyé de nombreux professeurs et docteurs : Driesch, de Leipzig, Verweyen, de Bonn, Messer, de Giessen, Fischer, de Prague, etc. qui ne sont pas des métapsychistes de longue date, mais qui ont découvert la métapsychique avec quelque stupéfaction et qui ont embrassé sa cause avec zèle. Un autre professeur, le psychiatre

Cazzamali, de Milan, et un médecin de Rome, le Dr Sanguineti, représentaient l'Italie. Les communications les plus intéressantes furent d'ailleurs faites par des observateurs sans titres officiels, mais doués de l'esprit scientifique et d'une expérience déjà ancienne. L'ingénieur Lebiedzinski, de Varsovie, qui a été le collaborateur d'Ochorowicz et qui étudie des sujets métapsychiques depuis quarante ans, sans avoir versé un seul instant dans le spiritisme, en est un excellent exemple. Son étude sur *la médiumnité auditive de Mme Marie Przybylska* est une précieuse monographie. De même, les *Observations parapsychiques faites sur le sujet Mme Silbert* par le distingué métapsychiste de Munich, Dr Rudolf Tischner ; la courbe des *variations thermiques constatées durant la transe du sujet Stella* par M. Harry Price, directeur du National Laboratory of psychical research de Londres ; le rapport de M. Malcolm Bird, enquêteur de la S. P. R. de New-York, sur *quelques aspects critiques du cas Margery ;* le mémoire du Dr Reitz, de Léningrad, sur *trente-cinq expériences de clairvoyance*, etc. Tous ces observateurs ont enrichi le domaine des faits, d'ailleurs en parfait accord avec les observateurs anciens.

La meilleure communication du Congrès fut peut-être celle de M. Karl Krall, de Munich, sur « les animaux pensants », et « la transmission de pensée entre l'homme et l'animal ». On connaît depuis longtemps en France, au moins par l'ouvrage de Maeterlinck, le cas des chevaux d'Elberfeld. Niées un peu trop imprudemment par les zoopsychologues officiels, ces expériences furent sincères et jamais les innombrables visiteurs qui passèrent dans l'écurie de Muhamed et Zarif ne purent constater le moindre subterfuge. Le fait que Krall put enseigner un cheval aveugle exclut l'idée d'un dressage par code visuel. D'ailleurs, sur onze chevaux dont il entreprit l'éducation, trois furent complètement rebelles et les autres montrèrent les dispositions les plus différentes, comme huit enfants quelconques à l'école. Le génie mathématique de l'un d'eux était étonnant, puisqu'il extrayait des racines que le visiteur eût été incapable d'extraire lui-même. Mais tout cela représente de la psychologie normale ; Krall entra dans la psychologie surnormale en prouvant la transmission de pensée de l'homme à l'animal. L'hypothèse du « chuchotement involontaire » fut nettement éliminée, en caparaçonnant la tête

du cheval. On sait que le psychologue russe Bechteref a fait des expériences analogues avec des chiens. Ces expériences ont été confirmées par Zimmer, professeur de zoologie à l'Université de Berlin.

Des recherches de M. Cazzamali, sur *l'émission d'ondes électromagnétiques pendant la production de phénomènes psycho-sensoriels*, nous avons déjà parlé ici. Le neurologiste milanais les a poursuivies avec les mêmes sujets, qu'il enfermait avec lui dans de grandes cages de Faraday pour être à l'abri des ondes hertziennes de l'extérieur. Ayant aux oreilles un casque téléphonique en relation avec un récepteur pour ondes très courtes, il notait les bruits qui lui paraissaient en concordance avec certains phénomènes de transe. M. Desoille a tenté en France des expériences analogues et il prétend avoir eu lui aussi des résultats. Nous ne sommes pas encore convaincu, parce que la technique et la méthode de ces expérimentateurs nous paraissent insuffisantes. Les ondes ultra-courtes sont extrêmement difficiles à manier et les contre-épreuves avec des sujets normaux n'ont pas été faites ; mais ces expériences doivent être hautement encouragées, à condition d'être reprises avec le concours de techniciens de la T. S. F.

Le Dr de Schrenck-Notzing communiqua au Congrès un cas intéressant de *production de phénomènes métapsychiques à volonté*. Le sujet, Karl Weber, a un tempérament hystérique et pratique les exercices de la yoga hindoue. Dans l'état d'extase, il agit à distance sur les objets extérieurs et peut soulever son propre corps en l'air. Schrenck-Notzing et ses collaborateurs ont observé trent-cinq de ces lévitations dont ils garantissent la réalité.

Pour nous borner aux communications d'ordre expérimental, signalons encore celles des Drs J.-Charles Roux et Moutier sur *les conditions de la perception* dans leurs expériences de métagnomie, de M. Fr. Prince, de Boston, sur *deux guérisons de paranoia par l'évocation de prétendus esprits obsesseurs*, de M. Drayton Thomas sur *une émanation semi-physique pendant la transe*, du Dr Weltz sur *les abaissements de température dans les séances physiques*. Des communications d'ordre théorique nous ne mentionnerons que celle du professeur Driesch sur *Biologie et Métapsychique*, à cause de l'enthousiasme

bruyant qu'elle a soulevé et qu'elle soulève encore dans les milieux spirites. Driesch est un biologiste qui croit à l'immortalité de l'âme ; il est naturel qu'il cherche des justifications partout où il peut en trouver et notamment dans les phénomènes de la métapsychique mentale. De l'esprit il n'y a qu'un pas à faire pour aller aux esprits. Mais Driesch est un philosophe trop averti pour donner dans la superstition ; et parmi les observations que nous avons échangées au Congrès, il a déclaré que le spiritisme vulgaire lui paraissait un danger public. Les sectateurs d'Allan Kardec sont vraiment imprudents d'invoquer son patronage !

Le prochain Congrès aura lieu à Athènes dans deux ou trois ans.

RENÉ SUDRE.

LES REVUES

Les Primaires : hommage à M. Charles Vildrac ; opinion de M. Georges Jamati ; M. Vildrac vu par un critique allemand ou autrichien ; poème d'un Japonais, M. Kiachi Ozaki, traduit par l'auteur même. — *Revue européenne* : « Rues », poème de M. A. Colombat. — *La Revue des Vivants* : réserves de M. Thierry Sandre sur la publication des inédits de Pierre Louys. — Mémento.

Les Primaires (février) sont un hommage fervent et bien mérité à l'œuvre et au caractère de M. Charles Vildrac, le poète de *Découvertes*, du *Livre d'amour*, qui a donné à la scène *le Paquebot Tenacity* et *Michel Auclair*.

« Le doux Vildrac s'insurgeait avec violence », écrit incidemment au cours de souvenirs Mme Cécile Périn. C'est tout le poète qui est ainsi défini : un doux aux réactions violentes contre ce qui maintient tant d'injustice ici-bas. M. Lucien Jacques dit « la belle tendresse humaine » de M. Vildrac. Telle en est la source d'inspiration en effet. M. Georges Jamati observe en très sagace critique :

De l'art intime de M. Charles Vildrac se dégage une grande leçon d'humanité et son altruisme s'appuie sur la plus haute forme de l'individualisme.

Atteindre les âmes à travers les vains simulacres des paroles et des gestes. Briser les barrières qui nous isolent les uns des autres. Chercher le bonheur de tous et de chacun dans le don généreux de son enthousiasme. Ne pas se comprimer, mais s'épanouir pour se répandre en affirmant les éléments de soi les plus riches et les plus féconds. Tel est le but que ce noble et parfait écrivain assigne à l'activité de notre

intelligence et de notre sensibilité, but pratique et immédiat, qui, n'ayant rien d'une chimère mystique, maintient l'homme et l'artiste en contact permanent avec le réel, avec tous les aspects physiques et moraux du réel.

Un témoignage de prix nous est offert par M. Walther Küchler dans ces lignes :

Il y a en Allemagne différentes personnes qui connaissent Vildrac. Ces étudiants de Wurzburg, par exemple, auxquels leur professeur donna, il y a quelque sept ans, comme sujet d'examen :

Je voudrais avoir été
Le premier soldat tombé
Le premier jour de la guerre.

Pendant quelques heures, ces étudiants se sont occupés de Vildrac, sérieusement, intensément et quelque chose de la profondeur, de la délicatesse de ces vers a pu passer dans leur âme. Ils se sont peut-être, avant tout, efforcés de traduire leurs pensées en un aussi bon français que possible, mais ils ont quand même essayé, chacun à sa manière, de comprendre le désespoir poignant de ce douloureux désir.

Et de nombreux étudiants de l'Université de Vienne connaissent aussi Vildrac, ceux-là qui, toujours avec le même professeur, ont lu les plus beaux poèmes des *Chants d'un Désespéré* et du *Livre d'Amour*, le *Paquebot Tenacity* et le *Pèlerin*. L'impression faite sur quelques-uns d'entre eux était si forte, qu'ils voulaient tout de suite apprendre ces deux dernières pièces par cœur et les jouer. Peut-être, grâce à leur enthousiasme et à leur bonne volonté, auraient-ils fait sur leurs auditeurs une plus forte impression que la représentation du *Paquebot Tenacity*, au Burgstheater, pendant l'hiver de 1927.

Mais, il n'y a pas que des étudiants à Wurzburg et à Vienne qui connaissent Vildrac. Il y en a d'autres, à Heidelberg, à Berlin, à Munich, à Hambourg qui le connaissent aussi et qui le lisent. Et puis, tous ceux qui s'occupent de littérature française contemporaine, ceux-là qui, dédaignant les faciles lectures traditionnelles, recherchent les œuvres qui peuvent leur donner ce que l'esprit français a de meilleur et de plus noble.

L'hommage de M. Küchler — autrichien ou allemand ? — à M. Charles Vildrac est des plus compréhensifs :

Si un poète a jamais conquis les âmes par la bonté, c'est bien Vildrac. Il ne vient pas en ouragan, il ne fait pas de grandes phrases : ses paroles simples et émouvantes surgissent des profondeurs de son âme. Il vient à nous comme le plus personnel des poètes, il s'adresse à ce qu'il y a de plus intime en nous, en chacun de nous. Il ne veut pas

entraîner les masses, il n'aspire pas à la gloire de conquérant, de dominateur des foules. S'il trouve les mots qui pourraient rapprocher tous les hommes, renforcer leur esprit de solidarité, s'il rêve de la « grande nouvelle » qui réunirait tous les hommes dans un même transport d'enthousiasme, il ne veut et ne peut être l'orateur qui entraîne les masses, mais le poète qui vient à nous, simplement, familièrement, à certains moments, rares et intenses, car la poésie de Vildrac, qui vient du fond de la nature humaine, qui s'adresse à ce côté humain, en chacun de nous, qui dans sa simplicité est accessible à tous, a ceci de très particulier, que chacun ne peut la sentir que dans le silence de son âme à lui.

M. Charles Vildrac termine un livre : *D'un Voyage au Japon*, qu'il doit bientôt publier, par ce poème d'un Japonais, M. Kiachi Ozaki, traduit en français par l'auteur lui-même et qui est vraiment une pièce d'une qualité rare :

à cher Charles Vildrac.

PENSÉS D'UN MATIN

La nuit pleine de rêve flottant et profond.
Et voici le petit jour aux herbes humectées...
En promenant dans mon jardin frais à la brise matinale,
Je vous pense, je vous pense
Avec mon cœur et mon front
Un peu lourds de ma tristesse.

Tout seul je vous pense, ô mon ami !

Sous un ciel beau et clément,
Je crois je vous vois passer parmi les fleurs légères et vermeilles
Je crois j'entends vos pas larges et fermes dans les blés d'été
Et je trouve les traces marquées de vos souliers sur la terre mouillée
Autour de ma maison, jusqu'au bout du sentier.

Rappelez-vous, ô ami,
Qu'il est bien loin d'ici en ce moment,
Une maison au fond de la campagne,
Près des taillis au feuillage émeraudé ;
Une maison où votre cœur tendre et gracieux est bien tenu entre nous,
Et où votre exemple noble et bon se vivra pour toujours.

La vie est si courte comme votre séjour à mon pays.
Pourquoi a-t-il fallu attendre pour cette connaissance ?
Mais ce que nous savons maintenant, c'est que nous avons
La même croyance dans l'Humanité et dans l'Art,

Et qu'il y a un grand ami, une âme du clair canal
Qui unit deux rivières l'une à l'autre, en ce monde égaré !

Je vous pense, je vous pense, ô ami,
Dans la lumière...

§

La Revue Européenne (mars) publie deux poèmes de M. A. Colombat, un nouveau venu, croyons-nous. Ils sont dédiés : l'un à M. Paul Claudel ; le second à M. Blaise Cendrars, — et tous deux datés de 1927. Leurs titres : « Epopée de la fatigue », « Les Rues ». Nous nous tromperions fort, si M. A. Colombat ne devenait bientôt un des plus importants poètes des jeunes générations. Il a de la puissance ; il a une vision pénétrante des hommes et du décor de ce temps ; ses poèmes sont remarquables par la volonté d'ordre qui en guide l'achèvement :

. . . .
Soudainement, pleines à déborder,
les rues,
telles des fleuves,
traînent une eau noire lourde d'hommes,
une eau boueuse de puissance.

Montent les foules de midi.

Vagues sur vagues,
les flots augmentent,
la cohue pèse
et s'épaissit
des hommes obscurs qui ont faim.

Plus larges,
les rues se creusent
pour aspirer les troupes d'hommes
aux faces sucées par l'effort.

Montent les foules de minuit.
Foules de joie au centre des villes,
foules de vertige au milieu des cités,
dans les nuits maquillées de lumières,
dans l'encre illuminée des soirs.

Les rues,
immenses et fluides,

gluantes,
s'étirent et s'allongent à l'infini
dans les chairs molles de la ville,
vidée de sa substance,
prise et rongée
par le cancer d'or du plaisir.

§

Une des curieuses nouveautés de l'après-guerre est la vulgarisation de la bibliophilie. Le livre précieux à tirage limité — moins limité qu'autrefois, d'ailleurs — est devenu pour beaucoup de souscripteurs une occasion de placement financier. Plusieurs revues ont ouvert une rubrique de la bourse du livre. On en voit se livrer bataille furieusement. Il existe déjà des valeurs surfaites. A en croire M. Thierry Sandre, notre pauvre cher et grand Pierre Louys — un sincère amateur de belles éditions, lui, et à qui son érudition valut de très heureuses découvertes — serait involontairement desservi par ses héritiers.

M. Thierry Sandre écrit dans *La Revue des Vivants* (mars) à propos de la publication de *Pysché* : « Ce roman *dont on nous dit* que la troisième et dernière partie est perdue ». La forme dubitative, ici, engage presque l'avenir. L'édition actuelle de *Pyché* pourrait devenir un prélancement du roman complet après récupération du fragment égaré.

M. Thierry Sandre, on le sait, fut, avec M. Claude Farrère, l'ami le plus sûr, le plus cher de Pierre Louys. Or, à propos des *Pages* du poète des *Chansons de Bilitis*, que l'on vient d'éditer les donnant pour « choisies, copiées et mises en ordre par l'auteur lui-même d'après toute son œuvre connue ou inédite à ce jour », M. Sandre fait cette déclaration :

Il faut penser que « les éditeurs » se sont trouvés devant un inédit qui les a trompés. Ces *Pages* de Pierre Louys, elles ont été « choisies, copiées et mises en ordre » non point par l'auteur lui même, mais par un homme qui était le secrétaire de l'auteur en 1911-1912 et qui n'a rien de secret pour moi. Elles ont été choisies, copiées et mises en ordre, pour former un petit recueil de la collection *Les Glanes Françaises* éditée par Sansot. Choisies et mises en ordre « suivant un plan personnel » ? Oui. Copiées ? Oui et non. Certaines furent « recopiées de l'écriture magnifique » de l'auteur, par le secrétaire. D'autres furent simplement découpées, à coups de ciseaux, dans

des exemplaires de la collection Fayard à o fr. 95, puis collées. Le tout sur de petites feuilles de papier jaune paille. Et voilà le livre qu'on nous présente comme préparé par Pierre Louys. Il y a plus. L'ouvrage publié contient la reproduction de plusieurs autographes de Pierre Louys. Et « les éditeurs » ne se sont pas aperçus que « l'autographe » de la couverture n'est pas de la même main que les autres autographes. Pas n'est besoin pourtant d'être expert en écriture pour le remarquer. Je dois toutefois ajouter que le manuscrit des *Pages*, tel que l'avait établi le secrétaire, a été augmenté de pages extraites de *Psyché* ou prises ailleurs. Par qui ? Je l'ignore. Je doute que ce soit par Pierre Louys.

Telle est l'aventure de cet ouvrage. Qu'on relise maintenant la *Note des Editeurs* : on s'amusera. Pour les amateurs de curiosités bibliographiques, l'aubaine est piquante, si le tirage du livre fut limité. Je concède qu'il était difficile aux héritiers de Pierre Louys d'éviter l'erreur. Ils ne pouvaient pas savoir que le manuscrit des *Pages*, que Pierre Louys devait examiner avant d'en autoriser la publication, Pierre Louys ne put pas d'abord l'examiner parce qu'il était aveugle et parce qu'il aimait à remettre au lendemain les affaires peu pressantes ; puis, que le service militaire et la guerre enlevèrent à Pierre Louys son secrétaire ; et qu'après la guerre ni l'un ni l'autre ne pensa plus aux *Pages*. Mais que connaissent de son œuvre les héritiers de Pierre Louys ? Ils avaient et ils auraient tant d'autres livres, plus intéressants que ces *Pages*, à nous donner !

Mémento. — *La Revue de France* (15 mars) : commence « l'Envoûté », un roman de M.-W. Somerset-Maughan, traduit de l'anglais par Mme E.-R. Blanchet. Il a pour point de départ la vocation de peindre de Paul Gauguin, si impérieuse qu'elle le fit abandonner une avantageuse situation à la Bourse et courir les grands risques de la misère et de la vie errante que l'on sait.

Le Correspondant (10 mars) : « Ce que j'ai vu, entendu et vécu dans les oubliettes du Guépéou », par M. J. Douillet, ex-consul de Belgique en Russie.

Revue des Deux Mondes (15 mars) : suite des curieux entretiens de M. Paléologue avec l'impératrice Eugénie. — « Le ministère Polignac », par M. de la Gorce.

La Muse française (10 mars) : avec un choix de beaux poèmes de MM. Derême, Chabaneix, Chevrier, J.-L. Vaudoyer, donne un bon essai de M. A.-P. Garnier : « La leçon de Paul Valéry », un excellent article de M. Léon Vérane sur « Méry, un romantique oublié », et, de M. Noël Nouet, un article fort instructif sur « La poésie française au Japon ».

Cahiers rhodaniens (mars) : « Bernard Shaw », par M. René Groos. — « Esthétique épistolaire », par M. B. Vernier. — « Paysages », par M. Albert Flory.

La Revue Universelle (15 mars) : « Le Rire », par M. Lucien Fabre.

La Province d'Anjou (janvier-février) : Le Centenaire du Romantisme.

Les Documents politiques (février) : « L'homme mystérieux de l'Europe : sir Bazil Zaharoff », article anonyme.

Revue bleue (3 mars) : « L'ironie des choses », par M. Hugo von Hoffmannstahl. — « Romain Coolus », par M. Edmond Sée.

Le Crapouillot (mars) : « Dernières nouvelles littéraires », par M. J. Galtier-Boissière. — « La comédie parlementaire », par M. Louis Latzarus.

L'Opinion (10 mars) : « Mangeront ils ? », par M. Rémi Cellier, « ils » signifie là les hommes ; l'auteur traite de la dépopulation des campagnes agricoles.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une heure avec M. Edouard Herriot (*Les Nouvelles Littéraires*, 10 mars). — Une heure pour M. Edouard Herriot (*Figaro*, 12 mars). — Une heure avec Herriot... (*L'Action Française*, 15 mars). — Petit monde littéraire d'aujourd'hui (*Gaulois*, 15 mars). — Echo... (*L'Antenne*, 25 mars). — Mémento.

Un court préambule est ici nécessaire!

M. Frédéric Lefèvre, rédacteur en chef des **Nouvelles Littéraires**, est une manière d'apôtre qui s'est donné pour mission de révéler chaque semaine aux lecteurs de sa feuille l'existence d'un homme de génie, dont il feint de rapporter les propos.

En employant le verbe feindre, je ne veux nullement insinuer que M. Frédéric Lefèvre s'abandonne au démon de la fantaisie, ni qu'il nous rapporte des propos imaginaires. Nul moins que lui n'est accessible à la fantaisie ; il est au contraire possédé d'un respect de la vérité qui va jusqu'au scrupule. Plutôt que de risquer la moindre inexactitude, il préfère confier à l'homme de génie le soin de se présenter lui-même aux lecteurs émerveillés des *Nouvelles Littéraires*. Mais pour que l'homme de génie ne se laisse pas arrêter par les scrupules d'une vaine modestie, M. Frédéric Lefèvre, dont le crédit est immense, endosse la trait tirée sur la gloire et prête généreusement sa signature afin que le

public littéraire confiant accepte sans difficulté d'escompter le « papier » qu'on lui présente.

Il est heureux pour notre bon apôtre que les temps où nous vivons soient particulièrement féconds en génies de tous poils. Car, ce n'est pas une mince besogne que de découvrir un grand homme par semaine. Il est juste de constater que certains génies, particulièrement hauts et coriaces, tel M. Giraudoux, par exemple, furent découverts jusqu'à deux et trois fois successives par l'éminent rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires*.

Après sept années de recherches assidues, M. Lefèvre nous communique, dans le numéro de sa feuille en date du *10 mars*, la plus récente de ses trouvailles. Il s'agit de M. Edouard Herriot, ancien président du Conseil, actuellement ministre de l'Instruction publique.

Dans le cas présent, la perspicacité du ministre devança de quelques mois celle du fameux prête nom hebdomadaire et, avant que M. Lefèvre ne l'eût découvert, M. Herriot découvrit M. Lefèvre. Ceci pouvait paraître un peu humiliant, mais l'humilité n'est qu'une des moindres vertus du bon apôtre, qui pardonna.

Or donc, l'ancien Président du Conseil s'avisa que le rédacteur en chef des *Nouvelles littéraires*, étant une manière de messie et de saint laïque, méritait de porter sa croix. Aussi le contraignit-il d'accepter celle de la Légion d'honneur. Du même coup, pour parer sans doute aux funestes effets de la jalousie, le ministre fit don d'une croix toute semblable au propre directeur de M. Lefèvre, un certain M. Martin, natif du Gard, fort jeune encore, mais qu'a déjà rendu célèbre le très remarquable ouvrage qu'il prépare sur Diderot.

Par malheur, toutes choses ici-bas ont leur revers. A peine commençaient-ils de porter leur croix que MM. Martin et Lefèvre se trouvèrent engagés sur les pentes abruptes du calvaire, entourés d'une odieuse multitude de gens incompréhensifs qui ne leur ménageaient ni les quolibets ni les ricanements.

Le spectacle du ministre, se confessant au bon apôtre Frédéric portant sa croix, souleva d'injustes suspicions, dont on trouve l'écho dans les journaux.

Dans **Le Figaro**, M. Marcel Boulanger ironise finement :

Il était certes légitime qu'un excellent journal de gauche, à tendances internationalistes, comme les *Nouvelles Littéraires*, eût formé le

projet de publier sur M. Herriot, ancien président du conseil, une chronique qui fût agréable à celui-ci : aussi lui a-t-on envoyé dans cette intention M. Frédéric Lefèvre, interlocuteur professionnel.

. . . .

Pour achever avec grâce un dithyrambe, il convient d'insister en dernier lieu sur les mérites les plus surprenants dont se trouve doué le personnage à glorifier. M. Frédéric Lefèvre, dont on connaît l'érudition profonde, jugea que ce qu'il y avait de plus flatteur en M. le Ministre, c'était sa science de lettré. Un homme d'Etat qui cite familièrement des noms comme Tebaldeo, Serafino ou Héret, voilà une belle relation, j'espère !...

M. Léon Daudet, à qui, décidément, le sens du respect fait totalement défaut, trouve matière à plaisanter et à rire, dans l'émouvant spectacle que présente un des grands du monde, un ministre, s'humiliant jusqu'à accueillir auprès de lui, pour lui confier ses plus intimes pensées, le saint laïque, portant sa croix.

Voici, en effet, les propos sacrilèges que n'hésite pas à publier **L'Action Française** :

La dernière invention d' « Uneuravec », de l'inénarrable Frédéric Lefèvre, a consisté à aller sucer les pieds d'Herriot, pendant qu'Herriot lui-même, imposteur chaleureux, suçait sa pipe. Il faut lire ça dans « l'hebdomadaire d'information de critique et de bibliographie », où se répand l'illettré Frédéric, pour la plus grande joie de Béraud [du Rhône], de Galtier-Boissière et de Rouveyre.

. . . .

Je la connais, moi, l'érudition de Frédéric Uneuravec. Il me l'a dégoulée tout d'une traite, le jour où il est venu dans mon antre, avec mille précautions, craignant sans doute que cette visite ne lui coûtât cette grand'croix de la Légion d'honneur, que lui et son directeur, M. Martin Dugard, ou Dugardon, ou Dugardavous, ou Dugard-deffous, vont certainement obtenir dans les quinze jours, après la podosucerie d'Herriot.

. . . .

Or, j'ai retrouvé, dans le papier signé Uneuravec, et qui pourrait être signé Unecroixavec, toute la kyrielle de noms littéraires, philosophiques et mysticocandards, que ledit Lefèvre, avec un sérieux impayable, avait déposés, du trou situé sous ses lunettes, et à l'aide duquel il parle, sur mon bureau.

Sous le titre : *Petit monde littéraire d'aujourd'hui*, M. René Johannet, dont on aime la fine intelligence et l'esprit incisif,

publie dans **Le Gaulois** un excellent article, qui n'a certainement qu'un rapport éloigné avec le sujet qui nous occupe, mais qui cependant vaut d'être cité. Comme on va le voir, il y est bien question d'« illettrés qui se sont glissés dans les rangs des écrivains », d'imposteurs, de misère intellectuelle, il y est même question d'un certain Martin, mais René Johannet prend la peine de préciser qu'on ne sait pas de quel département il vient ; il y est aussi question d'un romancier qui reçoit à fin d'interviewer un « soi-disant critique littéraire à la mode ». Il ne saurait évidemment s'agir ici de M. Frédéric Lefèvre, dont l'apostolat n'a aucun rapport quelconque, sinon avec la mode, du moins avec la critique littéraire. Ces quelques points étant dûment précisés, pour parer à toute équivoque, laissons la parole à René Johannet :

La presse littéraire, qui pourrait, qui devrait être une branche éminente de la littérature, et qui l'est d'ailleurs si souvent, s'écarte maintes fois de sa destination pour sombrer dans les pires marécages. Snobisme, personnalités, vénalités ravagent la critique littéraire, la littérature. A la faveur du mêli-mêlo de l'après-guerre et du manque de personnel technique, un certain nombre d'illettrés se sont glissés dans les rangs des écrivains. Pendant un temps ils ont pu faire illusion. Ces imposteurs-là durent peu. Tout finit par se savoir. Quand on voit ces messieurs au pied du mur, signant des articles indubitablement authentiques — et d'une misère intellectuelle également authentique — force est bien de constater le quiproquo. Il y a sur ce sujet une fable de La Fontaine : l'Ane qui passe une heure avec le Lion :

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Etait craint partout à la ronde.
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur.

Puis cette phrase énigmatique :

Martin fit alors son office.

La Fontaine ne nous dit pas de quel département venait ce Martin-là. Je pense que cela importait peu alors.

Il faut avoir le respect de son travail. Un critique n'est pas tenu à l'infaillibilité. Encore faut-il qu'il soit compétent, cultivé, libre. Un journal de nouvelles littéraires, on sait bien qu'il est tenu de faire plaisir aux amis, de donner un coup d'épaule aux commanditaires. Mais s'il pousse le cynisme jusqu'à pratiquer en grand la « publicité rédaction-

nelle », la nausée prend les moins délicats. Il y a en tout des bornes, des règles, du tact. Quand on achète un journal, on se doute bien qu'il n'est pas rédigé par de purs esprits dégagés de tout lien charnel. Mais on ne veut pas se sentir tombé dans une sordide embuscade.

Or, si l'on en croit ces gens de bien qui s'appellent de noms que tout le monde répète aujourd'hui, le lecteur de certains organes littéraires serait une victime de ce genre-là. Il résulterait de ces basses manœuvres une falsification du profil littéraire de la France vis-à-vis du profane et de l'étranger. On imposerait à l'admiration nationale et internationale des non-valeurs ou des moindres valeurs, pourvu qu'elles fussent recommandées par une publicité coûteuse, mais occulte. Ou plutôt, en essayant d'imposer cette admiration, on dégoûterait le public de la littérature française.

C'est là que l'affaire devient grave. Est-il bon que nous passions pour un peuple littérairement corrompu (je prends le mot au sens étymologique) ? Pour un peuple n'accordant son audience qu'à des auteurs bizarres, incomplets ou de troisième ordre ? Est-il bon que la ploutocratie des grosses firmes ou des gros tirages dénature jusqu'à la moelle la beauté littéraire, la pertinence intellectuelle ?

Poser ces questions et d'autres pareilles ne contribue d'ailleurs que très peu à résoudre le problème qu'elles impliquent. Nous sommes là sur le terrain de l'initiative individuelle, et, ce qu'une initiative maladroite a perverti peut-être, il appartient à une autre initiative de le redresser. Toute autre solution serait inadmissible. Il y a bien aussi le public, dont l'intervention ou plutôt l'abstention pourrait être décisive. Mais le public est moutonnier. Un romancier connu s'accusait auprès de moi, comme du plus grand péché qu'il eût commis, d'avoir reçu chez lui, à fin d'interview, un de ces soi-disant critiques à la mode. Ce dernier lui fit des déclarations étonnantes : « Je ne suis pas de ces catholiques qui croient au dogme... » Et le reste. Or, ce monsieur est regardé par certains comme un écrivain catholique.

Mais, je le répète, tout cela est véniel. Ce qui importe, c'est la santé littéraire du pays. Elle est compromise du jour où l'on ne joue pas franc jeu, du jour où la sincérité disparaît pour faire place à l'esprit indiscret de lucre. C'est pourquoi les indignations actuelles ont du bon. Il faut les encourager.

Pour en finir avec MM. Lefèvre et Martin, je dois à la vérité de dire qu'ils ont fait face à toutes les attaques en tournant le dos à leurs adversaires et qu'ils ont répondu à toutes les accusations par un silence éloquent.

§

La question du « statut de la radiodiffusion », dont le gouvernement s'efforce de faire un monopole d'Etat, a soulevé, tant au Parlement que dans la Presse, de vives discussions. C'est tout le problème de la liberté d'opinion qui se trouve posé sur un terrain nouveau. **L'Antenne** publie à ce sujet une note intéressante :

On est vraiment stupéfait de retrouver les mêmes fautes de compréhension dans deux déclarations publiques d'esprits aussi distingués que ceux de MM. Poincaré et Herriot. La radiophonie ne doit pas, d'après eux, jouir du bénéfice de la liberté de la presse. M. Poincaré s'est contenté d'une déclaration pure et simple, mais M. Herriot nous a ouvert son cœur en tant que maire de Lyon ; voici son explication «... mais je fais observer que le statut de la radiophonie ne peut pas ressembler au statut de la presse. Lorsqu'un article est publié, s'il contient des erreurs ou des imputations fâcheuses pour telle ou telle personne, cette personne a le droit de répondre, même dans un autre journal.

« La radiophonie risque d'atteindre, sans contrôle, un public immense et qui demeure inconnu ; elle peut atteindre un citoyen isolé à la campagne ou éloigné dans une colonie quelconque; dans ces cas, la discussion n'est plus possible. Il n'y a pas de contre-partie. »

Il est vraiment hallucinant de voir un parlementaire, journaliste à ses heures, raisonner ainsi.

« Risquer d'atteindre, sans contrôle, un public immense et qui demeure inconnu ». Quelle différence y a-t-il avec un journal ? Qui connaît l'identité des acheteurs de journaux ? Et le rectificatif ? Et les directeurs qui attendent un jugement pour insertion ? Et depuis quand le public est-il forcé d'acheter chaque numéro de chaque journal, exactement autant qu'un auditeur est dans l'obligation d'écouter chaque jour le même poste qui pourrait très bien rectifier?

On est frappé, au contraire, en examinant la question, de l'analogie entre les deux modes de diffusion de nouvelles.

Mémento. — M. Paul Souday publie parfois dans ses articles des documents intéressants. Ainsi dans *la Dépêche de Toulouse* (9 mars) il reproduit les *Notes de classe* de Taine, alors qu'il était élève de l'École normale. Ces notes sont dues au sous-directeur d'alors, le philosophe et historien Etienne Vacherot, esprit éminent et, comme on va le voir, fort perspicace. Voici en effet ce qu'il écrivait au sujet de Taine :

« L'élève le plus laborieux, le plus distingué que j'aie connu à l'Ecole. Instruction prodigieuse pour son âge. Ardeur et avidité de connais-

sances dont je n'ai pas vu d'exemples... Cet élève est le premier, à une grande distance, dans toutes les conférences et tous les examens.

» Avec une grande douceur de caractère et des formes très aimables, une fermeté d'esprit indomptable, au point que personne n'exerce d'influence sur sa pensée. La devise de Spinoza sera la sienne : Vivre pour penser. Je crois cette nature d'élite et d'exception étrangère à toute autre passion que celle du vrai. Elle a ceci de propre qu'elle est à l'abri même de la tentation. »

— Sous le titre : *A propos de Paul Valéry. Une controverse littéraire*, M. Roger Huss donne à *L'Eclaireur de l'Est* (12 mars) un article de mise au point impartial et judicieux.

— *Le Figaro Littéraire* consacre une partie de son numéro du 17 mars à Ibsen. On y peut lire une très bonne étude de P.G. La Chesnais, dont la compétence est indiscutable et un bref article d'Eugène Marsan qui montre qu'on peut en un langage élégant et strict dire beaucoup de choses intéressantes en peu de lignes.

— Dans l'*Opinion* du 17 mars, le comte Prozor, qui consacra le meilleur de son activité à faire connaître et aimer Ibsen en France, égrène quelques *Souvenirs*.

— M. Paul Chauveau consacre dans *les Nouvelles Littéraires* du 17 mars un article à *Alfred Jarry raconté par Rachilde*.

« Rachilde, dit-il, n'a eu qu'à laisser parler ses souvenirs... Ils sont savoureux, vivants, pittoresques et précis, à son image et à sa ressemblance ».

— Dans *Mon Paris* (17 mars), André Salmon raconte, sous le titre : *Au temps de Verlaine et de Moréas*, une promenade qu'il fit récemment de rue en rue, à travers le Quartier Latin, avec un certain professeur Echeinholz, envoyé en mission spéciale à Paris par le gouvernement des Soviets... « aux fins de connaître où Verlaine battait son absinthe ». On serait malvenu après cela de contester que les gens de Moscou n'aient le culte de l'intelligence.

— Dans *les Nouvelles Littéraires* des 10 et 17 mars, M. Henri de Montherlant, qui jadis avait du talent, raconte assez longuement une petite aventure le concernant, qui fut, nous confie-t-il, *Sans lendemain* (c'est le titre de l'historiette) et qui demeure *Sans intérêt* (ce pourrait en être le titre).

— M. Pierre Véber consacre à Antoine deux paragraphes de sa chronique des *Quatre Jeudis* (*Candide*, 22 mars), à l'occasion de la publication du second volume des *Souvenirs d'Antoine*.

« J'ai retrouvé là, dit M. Véber, tous les échos de ma jeunesse. On commence seulement à savoir ce qu'Antoine a été pour nous... » et il termine ainsi :

«... C'était un « accoucheur » sans égal, il aurait donné du talent à la dernière des mazettes. »

Mais alors ?... ce pauvre M. Véber !...

GEORGES BATAULT.

ART

Exposition Jules Flandrin, galerie Druet. — Exposition René Ménard, Georges Petit. — Exposition Arminia Babaian, galerie Carmine. — Exposition Fernand Maillaud, galerie Sélection — Exposition Fernand Ochsé, galerie Brame. — Exposition Valdo Barbey, galerie Marseille. — Exposition Henry Arnold, galerie de l'Escalier. — Exposition Rudolf Jacobi, galerie de l'Escalier. — Exposition Flexor, galerie de la Jeune Peinture. — Exposition Marquis Zébie, office colonial. — Exposition de dessins de Despiace, Nouvel Essor. — Exposition Bigalerie Manuel. — Exposition Clairin, galerie Druet. — Exposition Odette des Garets : galerie Druet.

Flandrin a rapporté d'une longue saison passée à Rome de nombreuses études sur la ville et la campagne romaine : tableautins, aquarelles, dessins, pris comme notes, pour ses grands tableaux, après le travail préliminaire et fécond, chez lui, des carnets de croquis. Ces carnets de croquis, il en a la collection la plus nombreuse et la plus précieuse qu'on puisse voir chez un peintre : les notations brièvement dessinées alternent avec de larges esquisses au crayon de couleur, de petit format, mais de facture très poussée, auxquelles il ne manque que la dimension pour être une esquisse très précise. Celles qu'il a rapportées de ce voyage de Rome portent toutes la marque de son talent si robuste et si divers.

Quant aux petits tableaux et aux aquarelles exposées, on y trouve, dans le cadre d'un goût classique, commandé d'ailleurs par les thèmes, les plus intéressantes visions de la ville et toute l'atmosphère et les lignes majestueuses du terroir qui l'entoure. Pour souligner l'évocation de son art, et faire mesurer aux amateurs et à la critique le chemin parcouru, Flandrin expose deux tableaux très anciens, de sa première manière, une nature morte d'une belle ordonnance colorée et la promenade au bois de Boulogne d'une amazone et d'un cavalier, du mouvement le plus véridique dans un paysage bien rendu dans sa ligne et son frisson. L'étude de chevaux est déjà de premier ordre. Cela date de 1896.

§

Ce n'est point dans des tableaux à figures, comme ses Trois Grâces qu'on peut mesurer le talent de **René Ménard**, car ces figures

sont trop blanches, et malgré la souplesse de leur ligne, pas assez charnelles et trop académiques. Mais le bois sacré qui les entoure et dont les derniers arbres s'acheminent vers le mouvement berceur des vagues bleues frissonne harmonieusement. Nombreux sont les paysages de René Ménard où, vers la large couche d'un fleuve d'argent qui roule de vraies eaux d'un mouvement souple et lent, descendent les grands troupeaux blancs et roux. Souvent une réelle majesté faite de silence, d'harmonie balancée des lignes pare ses tableaux et leur confère cette atmosphère antique, cette nuance des temps païens que veut réaliser René Ménard. C'est un bon peintre de la quiétude des choses et aussi de la magnificence de leur esseulement quand il se borne à être un paysagiste, le dernier représentant du paysage historique, mais traité dans une technique bien moderne.

§

Mme **Arminia Bataian** a réuni chez Carmine une vingtaine de toiles tout à fait remarquables, dont deux *intérieurs* de premier ordre. L'artiste est douée d'une rare personnalité. Les modes picturales n'influencent pas sa recherche de finesse, d'étude patiente et forte des reflets. Elle appuie sur des dominantes bien placées et bien développées les symphonies nuancées de ses intérieurs, commandés l'un par de larges rideaux jaunes, l'autre par des rideaux rouges accrochés à de larges baies d'où filtre une clarté à la fois opulente et discrète. Jamais l'artiste ne hausse le ton ni n'exagère. Elle a les plus précieuses qualités de mesure, qualités qui feront rechercher ses toiles quand l'orgie des tons plats juxtaposés sera passée de mode.

L'artiste expose aussi des paysages de Provence et de Bretagne, parfaitement localisés ; elle a d'ailleurs déjà montré des paysages très contrastés, pris à Brantôme en Périgord, comme en Belgique aux pays houillers, toujours avec le même précision de notation. Ses paysages de Bretagne, les plus nombreux de sa série actuelle, valent par leur belle disposition, la profondeur légère des fonds, l'harmonie à la fois claire et un peu frileuse des ciels. Un portrait de jeune fille offre une parfaite évocation de grâce.

§

Voici, à l'exposition de **Fernand Maillaud**, une grande esquisse : dans un décor d'allée d'arbres, un vielleur s'avance. Il

joue, précédant sans doute quelque cortège. Dans son costume berrichon, dans son allure simple, il évoque tant de tableaux de Maillaud, synthétiques, harmonieux et doux, où revivent les petites villes du Berry, le cours de la Théols, les labours, les repos, près des arbres, des travailleurs, et aussi la *brande* fleurie de bruyères roses.

En face, autre gamme du talent de Fernand Maillaud, un grand Paris, vu de son atelier de la rue de l'Estrapade, s'enfonce en blondeur, en gris clarteux, en verdoyances de jardins et d'allées, traités, en masses légères, parmi les bleus variés des ardoises et le gris sourd des zincs des toitures.

Le vieux Brioude apparaît dans un charme, à la fois archaïque, un peu nostalgique et estival. L'accompagnent des visions de belle saison dans le pittoresque pays de la Vézère, de paysages de la Gartempe et de l'Auvergne.

Maillaud et Mme Maillaud comptent parmi les rénovateurs de la tapisserie. Leur long effort a créé des panneaux de style sobre, pur et varié, de métier savant et complexe, selon qu'il s'applique à des évocations de cavaliers et de pages galopant dans la plaine sous de beaux ciels décoratifs, ou bien que la splendeur et l'émotion d'un paysage agreste y soit rendues avec la même sensibilité moderniste que Fernand Maillaud met dans ses tableaux.

§

M. **Fernand Ochsé** est un artiste très doué et très diversement doué. Compositeur d'un rare mérite, il est aussi peintre et de grand talent. Il n'expose pas, mais il y a dans son atelier des œuvres fort intéressantes avec des affinités vers l'art de Fantin-Latour et de Louise Breslau.

Il a, pour une reprise de *Chantecler*, dessiné des costumes qui simplifient et spiritualisent singulièrement les lourdeurs de l'appareil arrêté pour la création de la pièce. Les aquarelles qu'il a créées à cette occasion donnent le plus possible de psychologie humaine à ses personnages. Les détails de l'aspect animal sont réduits à l'essentiel, mais tout cet essentiel est donné et l'arabesque de ces pages est d'une jolie pureté.

§

M. **Valdo Barbey** expose chez Marseille, à côté de quelques portraits, une série de ports d'une belle harmonie colorée, d'un

arrangement très décoratif dans la multiplicité des détails. Le peintre n'esquive pas la difficulté et en triomphe avec aisance. Ces ports du midi sont baignés d'une belle atmosphère, transparente sans excès de clarté et qui suit bien le cours des belles heures diverses qui en modifient la couleur et le caractère.

§

A la galerie de l'Escalier, **Henry Arnold**. C'est la première fois que ce sculpteur très distingué réunit dans une exposition particulière un ensemble d'œuvres. Il n'y est pas représenté tout entier, mais seulement par des travaux récents, telle cette fine et légère enfant à la colombe, la muse à la lyre et de nombreux bustes très caractéristiques. A côté des statues de grâce païenne, des statuettes disent en même temps l'élégance de l'attitude féminine en souple costume moderne.

Parallèlement, Arnold expose de curieux dessins de paysages, modelés dans la lumière et dans leurs masses qui donnent de saisissantes transpositions de nature et des villages aux lignes curieuses, nombreuses notations du décor tempéré de l'Ile-de-France, dont toute la sérénité et la sobriété sont ici fortement traduites.

A la même galerie, un peintre allemand, **Rudolf Jacobi**, exécutant doué de souplesse et de vigueur, montre de nombreuses toiles influencées par les peintres français, de Guillaumin à Friesz.

§

M. **Flexor** peint des femmes sur fonds de fleurs. Il est à la fois coquet, nerveux et habile. L'arabesque florale offre un charme véritable. La précision de la description du bouquet, de la fleur dispersée décorativement, s'unit à l'intérêt du décor. Les figures féminines sont inégalement intéressantes. A certaines, on trouve un brin d'afféterie, mais les droits du bon dessin sont sauvegardés. M. Flexor est très jeune. Cette exposition marque un début heureux.

§

M **Marquis-Zébie** a rapporté du Bas-Dahomey des notations curieuses. Il présente dans des bustes bien patinés des figures de nègres musulmans et féticheurs, ethnographiquement très bien caractérisés et de bonne valeur sculpturale.

Ses aquarelles présentent en jolis tons irisés des marchés de

Sakété, des intérieurs de temples à Porto-Novo, des femmes au travail, des aspects de places, des orées de ruelles. C'est un très intéressant carnet de voyage que M. Marquis-Zébie nous fait parcourir.

§

Au Nouvel Essor, une très belle série de dessins de **Despiau**: poses, lassitudes, sommeils, toilette du modèle. La juxtaposition de ces dessins avec quelques dessins de Rodin permet de comparer à la notation cursive de Rodin dessinateur la patiente et robuste étude de Despiau, dessinateur. On a vu aussi à cette exposition des dessins curieux et peu connus de Toulouse-Lautrec.

§

Bibal est un bon peintre du pays basque, des jeux des pelotaris de Ciboure toute rose, des coquettes maisons et du large paysage de ce terroir. Il a étudié le pays, êtres et décors, avec une attention passionnée, et en traduit fort bien le visage multiple, pittoresque et charmant.

§

M. **Clairin** a, chez Druet, de bons paysages et des nus moins heureux, de ligne quelque peu arbitraire.

Mlle **Odette de Garets** a une exposition fort intéressante: fleurs, natures mortes, portraits : de la vie émue et de la grâce.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'Exposition de la Vie parisienne au XVIIIe siècle au Musée Carnavalet. — Exposition de sculpture comparée à l'hôtel Arthur Sambon. — Mémento.

L'Exposition de la Vie parisienne au XVIIIe siècle, qui vient de s'ouvrir au **Musée Carnavalet** (1), et qui coïncide avec le cinquantenaire de sa création, est une des plus séduisantes qui se puissent voir. Organisée et présentée avec un goût exquis par le conservateur du musée, M. Jean Robiquet, et son adjoint,

(1) Elle durera jusqu'au 1er mai et sera accompagnée de dix conférences sur cette époque, par MM. Abel Hermant, L. Hourticq, Franc-Nohain, Fr. Funck-Brentano, G. Lenôtre, P. Reboux, Hubert Morand, Raymond Lécuyer, Pierre Veber et André Bellessort (le mardi et le samedi à 5 h. 1/4). Recommandons aux visiteurs de l'exposition l'excellent catalogue, si plein de renseignements précieux sur chaque œuvre, rédigé par M. François Boucher.

M. François Boucher, elle évoque de la façon la plus vivante, par un choix de plus de trois cent vingt pièces, presque toutes peu connues, venues de musées de la province et même, grâce à la souriante diplomatie de M. Robiquet, de l'étranger ou de collections parisiennes, peintures, gouaches, dessins, sculptures, meubles et objets d'art (on n'a excepté que les gravures, qui à elles seules auraient suffi à remplir toutes les salles et qui, n'étant pas des pièces uniques, sont d'ailleurs moins ignorées), cette époque facile et souriante qui, après avoir goûté si intensément et jusqu'à l'excès, suivant le mot de Talleyrand, la « douceur de vivre », allait bientôt connaître la terreur de mourir. Au lendemain des spectacles tragiques et sanglants que nous offrit l'Exposition de la Révolution, elle nous apparaît comme une fraîche oasis où il fait bon se reposer parmi des visions de goût raffiné et de grâce.

Comme il ne s'agit pas, cette fois, d'une exposition historique où les pièces se succèdent dans un ordre chronologique rigoureux, il n'y a qu'à se laisser aller au plaisir de contempler des œuvres charmantes, disposées uniquement pour la joie des yeux dans le cadre si bien approprié que forment, au premier étage du musée, à droite du grand escalier, le délicieux boudoir de l'ancien hôtel de Fersen et les salles suivantes, tapissées de boiseries du temps provenant de cet hôtel ou de la résidence d'été des archevêques de Paris à Conflans-Charenton. Toutes les manifestations de la vie d'alors dans les différentes classes de la société, au foyer familial, dans les intérieurs bourgeois ou les salons élégants, chez le marchand, dans la rue ou les lieux de plaisir, sont retracées là par les grands et les petits maîtres de l'époque en des œuvres dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. C'est notamment, sous le pinceau de l'honnête et exquis Chardin, la *Pourvoyeuse* qui revient du marché et le *Benedicite* avant le repas, que connaissent bien les visiteurs du Louvre, la *Mère de famille*, *La Dame cachetant une lettre* (réplique réduite du tableau de Potsdam), l'enfant qui s'amuse à construire un château de cartes ; puis, de Jeaurat, *La Mère laborieuse* ; de Marguerite Gérard, *Les Premiers pas* ; d'Aubry, *La Visite à la nourrice* ; de Debucourt, *Les Joies maternelles* ; d'Hubert Robert, « *Mange, mon petit !* », scènes familiales que Boilly ne dédaigne pas non plus de traiter, avec une note sentimentale ou piquante, dans

quelques uns des nombreux tableautins réunis ici et dont l'ensemble, qui embrasse tous les genres, eût ravi son historien Henry Harrisse : « *Nous étions deux, nous voilà trois !* », *L'Enfant au fard*, « *Prends garde au chat !* » etc.).

Voici maintenant les tableaux de vie mondaine : de Boucher, le *Déjeuner* du Musée du Louvre et *La Marchande de modes*, prêtée par le Musée de Stockholm ; de Pater, *La Toilette*, empruntée au Louvre ; de Lancret, *Concert dans un salon* et le *Jeu de colin-maillard* venu également de Stockholm, ainsi qu'une grande et belle toile *L'Attache du patin* ; de Lavreince, *L'Ecole de danse*, *Les Apprêts du ballet*, *La Lecture du contrat* ; de François-Hubert Drouais, une œuvre magnifique : *La Comtesse de Meulan à sa toilette* ; de M.-B. Olliver, *La Toilette de la princesse de Conti* ; etc. Comme contraste, voici, dans un tableau du Musée de Saint-Omer que nous avons déjà loué ici, le simple *Lever de Fanchon* dans sa mansarde, peint par Lépicié sans la pointe de grivoiserie que Schall mettra dans son *Fidèle indiscret* ou Boilly dans son *Doux réveil*, et dont le *Coucher des ouvrières en modes* de Fragonard n'est pas non plus exempt.

Puis ce sont des scènes d'intérieur : *L'Etude* (portrait de Mme d'Epinay ?), par Lépicié ; *Le Peintre dans son atelier*, par Lagrenée ; *La Lecture de la gazette*, par Zeisig, dit Schenau ; la *Liseuse* de Bilcoq ; *La Consolation de l'absence*, gouache de Lavreince ; *Une dame qui dessine à l'encre de Chine*, par Hallé, qui a représenté aussi, en deux pendants à tendances philosophiques, *L'Éducation des pauvres* et *L'Education des riches* ; etc. Mais nous voici dehors, exposés à *L'Averse* comme dans le joli tableau de Boilly du Musée du Louvre ; Gabriel de Saint-Aubin, dans une exquise eau-forte rehaussée de couleurs, nous montre *Le Jardin des Tuileries*, nous fait assister à une *Vente publique*, de même que Demachy à une *Vente à l'hôtel Bullion* ; Pater, dans une merveilleuse copie réduite de l'*Enseigne de Gersaint* de Watteau, duquel une étude à la sanguine pour ce tableau s'admire dans la vitrine centrale de la même salle 36, nous conduit chez le marchand de tableaux, ami de son maître, cependant que Demachy nous arrête devant un *Marchand d'orviétan sur le Pont-Neuf* tout voisin, Jeaurat devant un *Montreur de marionnettes*, après quoi il nous mène au *Marché* et, dans une belle toile, dépeint le *Transport des filles de*

joie à l'hôpital. Gabriel de Saint-Aubin, dans d'admirables dessins, nous montre *La construction des boutiques sur le Pont-Neuf et les marchands du quai de la Mégisserie en 1775* et une *Scène de jeu dans un café ;* Durameau, dans un lavis d'une large facture et d'une vérité saisissante, une *Partie de cartes ;* Boilly, dans une aquarelle et de grands dessins moins « léchés » que ses peintures à l'huile, *La Foule venant voir l'exposition du tableau du « Sacre » de David* (on y reconnaît les artistes Houdon, Gérard, Gros, Mme Vigée-Lebrun, Boilly lui-même et sa famille), *La lecture du bulletin de la Grande Armée* et *Un café à Paris en 1815.* D'autres nous mènent sur les promenades à la mode, tels Gabriel de Saint-Aubin, déjà cité, Debucourt retraçant l'animation amusante de *La Galerie d'Orléans au Palais-Royal*, et Isabey dans un dessin à la plume rehaussé d'aquarelle, celle du *Petit Coblentz* (nom du boulevard de Gand sous le Directoire), où l'on reconnaît caricaturés l'acteur Garat, Talleyrand et Bonaparte. Et que d'autres fines notations dans les innombrables gouaches, miniatures ou dessins accrochés aux murs, ou qui emplissent les vitrines !

Mais il ne faut pas moins admirer les meubles et les bibelots qui firent partie de la vie d'alors et nous la ressuscitent de façon plus tangible : c'est, par exemple, une coiffeuse contenant encore intact son attirail de pots de fards, de boîtes à mouches et de flacons ; le nécessaire de voyage de la Du Barry ; un rouet-dévidoir en laque et bronze doré avec sonnerie au centième tour ; des jouets d'enfants et une série d'instruments de musique en miniature ; une machine d'optique et des instruments scientifiques de salon : machine pneumatique, microscope, etc., mis à la mode par l'*Encyclopédie* ; des cornets à dragées, des dentelles et des fanfreluches ; toute une chambre à coucher reconstituée, dont le centre est occupé par un grand lit à baldaquin et à colonnettes surmontées de panaches, tendue de soieries de Philippe de Lassalle ; et quantité d'autres meubles, moins voyants mais non moins admirables : régulateurs et pendules, commodes, sièges de toutes sortes, secrétaire, grand bureau, tables à ouvrage, etc., chefs-d'œuvre d'élégance et de goût où éclate peut-être plus qu'ailleurs le génie du plus français de tous nos siècles.

§

Pourquoi, alors que tant d'expositions de peintures anciennes ou modernes s'ouvrent sans cesse de tous côtés, organise-t-on si peu d'expositions de sculptures? On accueillera avec d'autant plus de joie celle que présente en ce moment — malheureusement pour un temps très restreint — dans la galerie de son hôtel particulier, 7, square de Messine, M. **Arthur Sambon**, au profit de l'Union des arts (fondation Rachel Boyer). Comprenant 180 pièces environ, pour la plupart inédites, prêtées par de grands collectionneurs parisiens, elle constitue un véritable musée de sculpture comparée où toutes les civilisations et les grandes écoles jusqu'à la Renaissance inclusivement — Egypte, Chaldée, Perse, Grèce, France, Italie, Espagne — sont représentées par des morceaux de choix, dont quelques-uns seraient dignes des plus grands musées. Tel est le cas, par exemple, en tout premier lieu, d'une cariatide féminine en marbre (appartenant à M. Sambon) vêtue de la tunique dorienne repliée à la ceinture et dont l'étoffe, retombant en plis amples et harmonieux, révèle le grand art attique du ve siècle; puis d'une *Aphrodite voilée*, également en marbre, dont s'enorgueillit la collection Larcade, exemplaire admirable d'un type attribué à Alcamène ou à un atelier rival de Phidias, gracieux et souple corps féminin transparaissant sous la légère draperie qui en épouse les formes; d'une délicieuse *Aphrodite* (ou *Nikè*) *détachant sa sandale*, terre cuite de Tarente; d'une figurine égyptienne en calcaire de la XVIIIe dynastie, représentant un personnage debout dans l'attitude de l'adoration et (appartenant comme cette dernière à la collection Jameson) d'une petite tête d'homme en basalte de l'époque saïte; parmi les sculptures françaises, d'un chapiteau roman provenant de Nîmes, d'une élégance d'ornementation incomparable; de deux têtes d'*Apôtres* ou de *Prophètes* où éclate tout le grand art robuste et noble du début du XIIIe siècle dans le nord de la France, d'un *Angelot* soufflant dans une trompe, sculpture en marbre de l'école de l'Ile-de-France au XIVe siècle, et d'une tête de *Charles VII* en pierre, comparable pour l'accent de vérité et pour l'ampleur du style au *Charles V* du Louvre; parmi les œuvres italiennes, d'un *Ange d'Annonciation*, haut-relief en bois polychromé de l'école florentine du XVe siècle, d'une *Fuite en Egypte*, bas-relief peint de l'école lombarde à la

même époque, d'un *Christ en croix*, également polychromé, de l'école padouane du même siècle, d'une statue peinte de *Saint Joseph*, assis et pensif, de même date, d'une maquette en terre cuite de *Charité* qui pourrait être de Jacopo della Quercia. Mais, à côté de ces pièces exceptionnelles, bien d'autres retiennent l'attention et suscitent l'admiration : bustes égyptiens de l'Ancien Empire et tête de princesse égyptienne de la XIVe dynastie, stèle hittite ornée d'un lion dressé et stèle assyrienne avec scène d'incantation ; statuette en marbre de Muse, réplique d'une œuvre de Praxias ; bas-reliefs hellénistiques représentant le *Retour du laboureur*, et une *Jeune femme assise* sous un saule, tout empreints de la poésie bucolique d'un Virgile ; minuscule statuette romaine en or ; statuette chrétienne du ve siècle du *Bon Pasteur* ; colombe en bronze copte, type des colombes eucharistiques du Moyen Age et portraits funéraires de même origine ; statuette d'ange en bois et tête d'ange en pierre du type souriant bien connu de l'école de Reims ; statue en bois d'une *Sainte Marguerite* (ou *Sainte Marthe*) du xive siècle ; plaque en or ciselé de l'école vénitienne du xiiie siècle ; grand bas-relief en pierre peinte de l'école de Murano du siècle suivant, représentant l'ange Raphaël et le jeune Tobie ; monument, daté de 1402, de l'Université de Bologne, offrant des portraits de ses professeurs ; statuette en bois doré de *Sainte Marie l'Égyptienne*, œuvre toscane du commencement du xvie siècle ; maquettes en terre cuite d'un *Adonis blessé* et d'un *Fleuve* de l'école de Michel-Ange ; bas-reliefs espagnols du xvie siècle en bois polychromé, etc. Presque tout serait à citer, et M. Arthur Sambon a droit à toute notre gratitude pour le régal qu'il nous a donné en réunissant un ensemble d'œuvres si remarquables et si peu connues.

Mémento. — Nous ne nous doutions pas, en annonçant ici l'an dernier (1) l'apparition des cinquième et sixième volumes du *Daumier* formant les tomes XXIV et XXV du monumental ouvrage *Le Peintre-graveur illustré* entrepris par Loys Delteil, que ce dernier, quoique déjà frappé en pleine activité par la maladie, n'aurait pas la joie de voir l'achèvement de cette publication, tellement sa résistance et son courage semblaient devoir venir à bout de la dure épreuve qu'il subissait C'est pourtant ce qui malheureusement s'est produit : le 9 novembre dernier, Loys Delteil succombait brusquement à une nouvelle crise du mal dont il était atteint, et c'est par un hommage funéraire, bien dû à ce

(1) V. *Mercure de France*, 1er juin 1927, p. 460

bon et infatigable travailleur et rendu par un de ceux qui l'ont le mieux connu, M. Charles Saunier, que s'ouvre le premier des deux nouveaux volumes du *Peintre-graveur* (septième et huitième du *Daumier*) qui viennent de paraître (2, rue des Beaux-Arts). Né en 1869 à Paris, Delteil — dont une belle photographie hors texte, jointe à la notice de M. Saunier, reproduit la physionomie ouverte et intelligente — s'adonna de bonne heure à l'art : dessin, peinture, puis gravure, mode d'interprétation où il devait surtout se confiner. Mais bientôt il se faisait en outre critique et historien d'art en publiant dans l'*Artiste* et dans d'autres revues des monographies de graveurs contemporains, prélude aux grands ouvrages qui devaient occuper la majeure partie de son temps et qui resteront ses plus beaux titres devant la postérité : ce *Peintre-graveur illustré*, continuation pour le XIXe et le XXe siècle des catalogues de Bartsch, Mariette et Georges Duplessis, ce *Manuel de l'amateur d'estampes du XIXe et du XXe siècle*, désormais classique, qui tous deux sont les *vade mecum* indispensables de tout amateur et de tout historien ; ce *Meryon* aussi, qui fut sa dernière œuvre. Heureusement, il avait pu, avant d'être frappé par la maladie, mettre la dernière main au *Daumier* qui devait terminer son *Peintre-graveur* et, après les deux nouveaux volumes que voici, les deux derniers paraîtront à la fin de cette année. Ces tomes XXVI et XXVII nous apportent, dressée avec le soin, l'exactitude, la sûre documentation qui distinguent tous les travaux de Delteil, la suite par ordre chronologique des lithographies de Daumier, de 1850 à 1860 environ. Outre des pièces isolées publiées pour la plupart dans le *Charivari*, c'est notamment l'amusante série des *Physionomies tragiques* (1851), celle des *Cosaques pour rire*, qui contient la célèbre planche *Un ours contrarié*, celles de *L'Exposition Universelle* (1855), des *Chemins de fer* (1855), de *ces bons Parisiens* (1855-1858), des *Croquis d'été* (1856), des *Croquis dramatiques* (1856-1857), des *Comédiens de société* (1858), *Ces bons Autrichiens* (1859), *L'Exposition de 1859*, etc. Au total, 1691 estampes énumérées *et reproduites* — car, rappelons-le à l'histoire et à la description des différents « états » de chaque pièce, à l'indication des collections où ils figurent et des prix qu'ils ont atteints dans les ventes, s'ajoute la reproduction de *chaque* lithographie, et c'est cet ensemble de documentation qui rend le *Peintre-graveur* si précieux à tous les travailleurs.

Et maintenant, à ceux qui voudraient étudier et connaître sous tous ses aspects, mais surtout comme peintre, le puissant artiste dont nous venons de voir seulement l'œuvre lithographié, nous ne saurions trop recommander le volume récemment paru dans la belle collection « Maîtres de l'art moderne » (éd. Rieder, in-8°, 64 p., av. 60 planches ; 16 fr. 50) où notre érudit confrère Arsène Alexandre, fami-

liarisé de longue date avec l'artiste et son œuvre (dès 1888 il les avait étudiés dans un premier ouvrage), a ramassé en un texte succinct, mais plein de substance et de la forme la plus vivante, tout l'essentiel sur celui qui, de plus en plus, apparaît, ainsi que Baudelaire l'avait pressenti dans le premier écrit qui parut sur Daumier, un des plus grands artistes du XIXe siècle et un des plus « modernes ». L'excellent choix et la beauté des reproductions jointes à ce texte, comprenant les plus caractéristiques de la vaste « Comédie humaine » tracée par le pinceau et le crayon de Daumier, achèvent de rendre cette évocation encore plus saisissante.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHEOLOGIE

Léon Gosset : *Quartier Latin et Luxembourg*, Hachette.

Dans la collection de la librairie Hachette : « Pour connaître Paris », M. Léon Gosset a publié un volume sur le **Quartier Latin et Luxembourg**, qui ne sera nullement déplacé parmi ses aînés.

Le Quartier Latin, anciennement l'Université, s'étendait approximativement, sur la rive gauche, de la place Maubert à Saint-Germain-des-Prés et de la Seine à Bullier. Il était traversé par la rue Saint-Jacques (récemment élargie). De récentes voies, par exemple le Boulevard Saint-Germain et le Boulevard Saint-Michel, ont fait disparaître, par leur tracé, nombre d'édifices intéressants. La rue de la Huchette et la rue Saint-André des-Arts avaient été construites sur le chemin de Saint-Germain, dans le clos de Laas.

Dans l'ancienne université, les étudiants étaient, comme l'on sait, groupés par « nations ». Il y eut : la *nation de Normandie* (comprenant Normands, Manceaux et Bretons) ; la *nation de Picardie* (Picards et Wallons) ; la *nation d'Angleterre*, qui, après la Guerre de Cent Ans, deviendra *nation d'Allemagne* (Allemands, Anglais, Ecossais, Irlandais, Suédois) ; enfin la *nation de France* (où s'inscrivaient tous les étudiants de race latine). L'Université ne possédait pas de maison à elle.

Du XIIIe au XVIe siècle, le centre le plus actif du Quartier Latin fut la vieille rue du Fouarre, dont il subsiste encore un tronçon, mais combien modernisé.

Les vieilles églises Saint-Séverin et Saint Julien-le-Pauvre s'étaient élevées parmi des vignobles qui escaladaient la Mon-

tagne Sainte-Geneviève, et dont, avec le nom du clos de Laas, quelques noms sont restés : le clos *Garlande*, le clos *Mauvoisin*, etc.

La plupart des étudiants n'avaient pas de domicile fixe. Ils couchaient sous le porche des églises ou dans des caves. Des âmes charitables eurent pitié d'eux. Et c'est alors qu'on vit s'élever différents collèges dont les noms sont restés : *Collège d'Harcourt* pour recevoir de pauvres écoliers des diocèses de Coutances, Bayeux, Evreux et Rouen : c'est l'ancêtre du Lycée Saint-Louis ; *Collège de Navaren :* l'Ecole Polytechnique en occupe aujourd'hui les locaux ; *Collège du Plessis*, bâti par un secrétaire de Philippe-le-Long, pour des jeunes gens de Saint-Malo, Reims, Sens et Rouen ; *Collège des Bons-Enfants*, qui remontait à 1248, etc.

Un chapelain de Saint-Louis, Robert, né, croit-on, à Sorbon, près de Rethel, avait eu l'idée d'installer dans le même local de « pauvres maîtres et étudiants en théologie ». Saint Louis offrit l'immeuble, tout près du palais des Thermes, rue Coupe-Gueule.

L'église de la Sorbonne date de Richelieu, qui favorisa de tout son pouvoir la transformation de la vieille Université, et l'on sait qu'il y a son tombeau, qui est une œuvre superbe de Girardon. Les bâtiments anciens ont été reconstruits à l'époque moderne et forment rue Saint-Jacques et rue des Ecoles un ensemble énorme qui a toute la banalité des constructions modernes. On sait que ces constructions ont fait disparaître nombre d'anciens et intéressants vestiges.

Nous passons sur un certain nombre de détails dont on trouvera l'énumération dans le volume et nous arrivons à l'itinéraire qui a été donné par l'auteur et qui concerne le Quartier Latin tel qu'il se présente aujourd'hui. On décrit les brasseries littéraires depuis la guerre de 1870, les coins hantés par les hommes de lettres et les étudiants. On y parle même du *Mercure de France*. La promenade dans les rues nous conduit jusqu'à Saint-Etienne-du-Mont, intéressante église dont le portail fut construit par la reine Margot. Un petit enclos à côté reçut les corps de Marat et autres personnages retirés du Panthéon. Tout proche se trouve encore un reste de l'ancien collège Fortet qui conserve, à l'étage, une lucarne qui aurait éclairé la chambre de Calvin.

Le livre de M. Léon Gosset est intéressant à suivre et permet

de retrouver aujourd'hui ce qui peut subsister de l'ancien quartier de l'Université.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Revue de la presse. — Quand cette chronique paraîtra, un fait nouveau se sera produit: la réunion à Vichy d'un *Comité d'Etudes* qui comprend des savants de diverses spécialités et de divers pays, et la reprise des fouilles méthodiques.

La deuxième quinzaine de mars a été calme. Tout au plus peut-on signaler une très intéressante polémique parue dans l'*En dehors* (Orléans) entre M. de Lacaze-Duthiers, qui affirme l'authenticité, et M. Roberto Natnof, qui réédite les arguments Champion, etc. ; cet adversaire de Glozel, qui semble bien au courant des publications de la Société préhistorique, n'est probablement que M. Robert Fontan, Paris, membre de ladite Société.

Dans le *Moniteur* de Clermont-Ferrand du 26 mars, le Dr Morlet rappelle que le Dr Regnault, ayant, au cours de la perquisition, cassé une tablette et une idole, en avait jeté les fragments sous une table ; depuis, en examinant les pièces du musée Fradin une à une, le Dr Morlet et Emile Fradin ont trouvé qu'une boîte à ocre taillée dans une astragale et gravée de trois représentations animales, l'une des plus belles pièces du musée, avait été enlevée de son support et coupée au couteau ; une portion importante a été emportée et le reste remis en place, en s'arrangeant pour que la coupure fût dissimulée en arrière. Une photographie a été prise, où l'on aperçoit le blanc de la blessure. Le même numéro annonce qu'une pétition en faveur de l'honorabilité de la famille Fradin, que fait circuler le directeur de l'école de garçons de Ferrières, a recueilli déjà un nombre imposant de signatures.

Interrogé par Marcel Sauvage, M. Beyle a déclaré, *Intransigeant* du 24 mars, que les analyses sont en cours ; que le cas est particulièrement difficile ; qu'il faudra un mois encore avant d'arriver à un résultat ; et que, vu les passions déchaînées, « il tient à effectuer avec tout le soin possible les contre-épreuves indispensables ». Marcel Sauvage ajoute que ce rapport « soulèvera une fois de plus le débat ». Ce n'est pas sûr. Une pièce

fossilisée est fossilisée, les divers laboratoires, sinon de France, du moins du monde, sont là pour donner à M. Beyle tous les points de fait et de comparaison dont il a besoin ; il est d'ailleurs obligé de travailler à ciel ouvert, si je puis dire, et il devra exposer les méthodes qu'il aura employées.

Donc, ici aussi, la science en général ne pourra que gagner, comme elle a déjà gagné en ce que Glozel a attiré l'attention sur d'autres découvertes; c'est ce que fait remarquer Louis Forest dans d'excellents « Propos d'un Parisien », *Matin* du 27 mars; il y signale notamment une dé ouverte récente qui a été faite entre Villemoisson et Sainte Geneviève, en pleine forêt ; la dérivation *Moisson* de *Meliosedunum* n'est pas impossible, bien que les noms de lieu avec *Sedun*..., qui ne sont pas rares, donnent plutôt *Sion* (Valais, Savoie, etc.)

On trouvera dans le numéro de février 1928 du *Bulletin* de la Société préhistorique, p. 90-96, le texte intégral : 1° de la motion votée le 26 janvier, chargeant le Conseil d'administration de se porter partie civile et de déposer une plainte contre inconnu ; 2° du compte rendu de la séance tenue le 9 février par ledit Conseil, qui enregistre d'abord la décision de la Commission des Monuments historiques de ne pas classer Glozel ; puis la décision de la Société d'Anthropologie de Paris, prise dans sa séance du 2 février, de s'associer à l'initiative de la Société préhistorique, en demandant des poursuites ; 3° le texte, après consultation de Me Garçon, de l'ordre du jour approuvant les termes de la plainte; 4° de la plainte transmise à Me Garçon pour transmission au juge d'instruction. Enfin, on y lira le procès-verbal de la perquisition chez les Fradin, publié par le *Journal des Débats* du 27 février.

Je regrette de ne pouvoir reproduire ici les considérations de la plainte, qui occupent quatre pages et demie en petits caractères. C'est un bien beau monument jusqu'à la dernière ligne, qui fait savoir que le Dr Regnault a joint au Rapport de la Commission d'Amsterdam et au Rapport Champion « un reçu de 4 francs délivré au musée archéologique de Glozel ». Je me contenterai d'extraire de cet exposé des motifs le passage suivant, qui est applicable non pas à Glozel, mais à la conduite de la Société préhistorique et de la Société d'Anthropologie :

Elle tente de jeter sur la science française, qu'on voudrait faire croire

en échec, un discrédit qui lui porte le plus grand préjudice. Quiconque est soucieux du bon renom de notre probité scientifique, et en particulier une société comme la nôtre qui prétend grouper les savants les plus scrupuleux, ne peut manquer de se sentir gravement atteint et lésé.

Mais comme la Société ne fait que *prétendre*, sans affirmer absolument, qu'elle groupe « les savants les plus scrupuleux », les proglozéliens n'ont pas trop à s'en faire; quelques-uns d'entre eux peuvent s'appliquer l'adjectif, s'il leur plaît.

Plus loin, ils sont nettement visés, car il est dit :

Le délit est caractérisé par l'obtention de sommes à l'aide de manœuvres frauduleuses (mise en scène du champ de fouilles, fabrication d'objets faux, intervention de tiers par des écrits et des propos destinés à donner force et crédit au mensonge) pour persuader l'existence d'une fausse entreprise.

Ce qui évidemment met en cause la quarantaine de savants, écrivains, journalistes et simples visiteurs qui ont affirmé par écrit ou oralement leur conviction de l'authenticité de Glozel. Mais on suppose que la réciproque sera valable, et que, quand l'authenticité aura été prouvée, on rendra responsables tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, « ont donné force et crédit au mensonge », et retardé de toutes leur forces, par écrits, propos et manœuvres, l'avènement de la vérité scientifique.

Nous avons été, jadis, des premiers à signaler l'étrange attitude de plusieurs habitants des régions de Vichy, de Ferrières et de Moulins au sujet de Glozel ; puis, nous avons tenu nos lecteurs au courant des incidents Clément-Picandet. Clément, on s'en souvient, avait fait entendre, s'il ne le déclara pas ouvertement, que des objets avec signes n'apparurent à Glozel qu'après son intervention. On ne pouvait laisser planer sur diverses personnes des suspicions aussi bizarres. « Devant la mauvaise foi évidente de M. Clément, trente-trois témoins sont venus certifier qu'ils avaient vu des objets portant des signes, dont deux petites haches, trois galets et une tablette, dès le mois de mars 1924, alors que M. Clément n'est venu à Glozel que le 9 juillet 1924. » Le *Moniteur* de Clermont-Ferrand du 28 mars donne le nom de ces témoins et pose la question suivante :

Que devient, dans ces conditions, l'accusation de l'instituteur Clé-

ment ? Ne serait-ce pas lui qui aurait tenté de faire confondre la date de **la trouvaille avec celle où il en prenait connaissance, afin de** s'attribuer **le bénéfice scientifique de la découverte ?**

Le 30 mars, le professeur Adrien Bayet, de Bruxelles, a fait à la salle des Ingénieurs civils une conférence sur *les trouvailles de Glozel, leur authenticité et leur signification*, avec projections, à laquelle je n'ai pu assister à mon grand regret.

On en trouvera une analyse détaillée dans le *Journal des Débats* du 1er avril.

D'abord, historique ; puis, critique approfondie et sévère des brochures et rapports Dussaud, Commission, Champion. Le conférencier expose ensuite les arguments qui lui font admettre l'authenticité ; il attache surtout une grande importance aux découvertes faites dans la région, à ce qu'il nomme « le glozélien extra-glozélien ».

Enfin M. Bayet conclut en affirmant qu'il serait prématuré de donner de Glozel une interprétation générale, mais qu'on connaît d'autres cas de disparition complète d'une civilisation.

A. VAN GENNEP.

LETTRES ANTIQUES

Hérodote : *Vie d'Homère*, mis en français d'Amyot par J. J. van Dooren, Ed. Champion. — Arrien : *L'Inde*, texte établi et traduit par Pierre Chantraine, Les Belles Lettres. — *Anthologie des textes sportifs de l'antiquité*, par Marcel Berger et Emile Moussat, Grasset.

Docte humaniste et excellent critique, M. J. J. von Dooren, séduit par les grâces des légendes anciennes, s'est diverti à nous donner en français une agréable traduction de la **Vie d'Homère**, qu'on attribue à Hérodote. Bien qu'écrite en dialecte ionien, cette biographie légendaire semble plutôt être l'œuvre de quelque pasticheur postérieur, originaire de Smyrne et parfaitement au courant des coutumes et du parler de l'Ionie.

Quoi qu'il en soit, cette *Vie d'Homère* est touchante et pleine d'humanité. L'auteur nous y raconte que la mère d'Homère, Kréthéis, fut confiée, après la mort de ses parents, à un certain Kléanax. Or, il advint que cette jeune fille « s'étant unie secrètement à un homme, fust enceinte de ses œuvres ». Quand Kléanax s'aperçut de la chose, il fut pris d'une grande colère et, pour éviter le regard de la honte, il fit conduire à Smyrne cette

fille-mère, et la confia à un de ses amis. Peu de temps après, comme Kréthéis avec d'autres femmes célébraient une fête sur les bords du Mélès, les douleurs de l'enfantement la prirent et elle donna le jour à un garçon qu'elle nomma Mélésigène, parce qu'il était né sur les rives du Mélès. Délivrée, Kréthéis s'appliqua à gagner sa vie pour nourrir son enfant. Elle s'embaucha chez un certain Phémios, « qui enseignait aux enfants l'escriture et le surplus de l'instruction », et travailla pour lui les laines qu'il recevait de ses élèves en guise de salaire. Bientôt, séduit par son activité aussi diligente qu'empressée, Phémios épousa Kréthéis et adopta son enfant. Elevé par les soins d'un maître patient et expérimenté, le futur Homère grandit en âge et en sagesse, et égala, devenu homme, le grand savoir de Phémios. Après la mort de sa mère et de son père adoptif, Mélésigène prit la direction de l'école paternelle et la garda quelque temps. Mais, pressentant déjà son génie poétique, il voulut s'instruire en voyageant. Il fit voile vers Ithaque et se mit en contact, en cette île fameuse, avec les faits et les gestes d'Ulysse. Mais là, un mal d'yeux lui survint, et, en retournant à Smyrne, il perdit complètement la vue à Kolophon. Aveugle et sans ressources, il projeta de se rendre à Kymé.

En cours de route, il s'arrêta à Néontichos, se fit héberger par un corroyeur qui eut pitié de sa suppliante détresse. Assis dans sa boutique, il récitait des vers, émerveillait de nombreux auditeurs, mais ne tirait de la poésie que des moyens d'existence précaires.

Espérant mieux réussir à Kymé, il se rendit en cette ville, s'assit au milieu d'un chœur de vieillards et leur chanta ses poèmes. Son succès fut si grand qu'il se crut désormais à l'abri du besoin. Il s'enhardit, dit-on, jusqu'à dire un jour à son attentif auditoire que, si les habitants de la ville consentaient à vouloir le nourrir aux dépens de l'Etat, il saurait bien rendre leur cité très illustre. L'assemblée du Sénat et du peuple allait acquiescer à cette noble requête, quand un des sénateurs émit un avis opposé, et affirma que si les citoyens jugeaient bon de nourrir les « homères » — car les Kyméens appelaient « homères » les aveugles — ils en verraient bientôt accourir chez eux une foule nombreuse et grandement inutile. A la suite de cet échec, Mélésigène fut appelé Homère, et ce divin aveugle quitta Kymé et se

rendit à Phocée. Dans cette ville, un certain pédagogue, du nom de Thestorides, s'engagea à l'accueillir, à le soigner et à l'entretenir, à condition que les vers qu'Homère composerait ou avait composés lui fussent attribués. Dépourvu de tout, Homère consentit à ce dur esclavage. Lorsque Thestorides eut à son acquis un certain nombre de chants, il quitta Phocée, abandonna Homère à sa misère et se rendit à Chios où il établit une école Récitant les poésies homériques comme si elles étaient la fleur de son génie, il s'acquit indûment une grande réputation. Homère apprit bientôt où était Thestorides. Pour le démasquer, il se rendit à Chios et n'eut pas de peine à s'y rendre célèbre.

Telles sont, parmi bien d'autres, les principales anecdotes que nous raconte cette curieuse *Vie d'Homère*. Pour conserver à cette légende son caractère naïf et archaïque, M. J.J. von Dooren en a traduit le texte, qui est en ionien pastiche, en vieux français. Sa tâche est réussie, et on éprouve, à parcourir les pages de ce mince volume, le charme du style d'Amyot, et ce charme littéraire ne nuit point ici à la fidélité littérale.

La collection Budé, dont on ne saurait jamais assez louanger la tenue, l'activité et le désintéressement, à côté des grands textes classiques, publie aussi des textes moins connus, quoique non moins importants. Grâce à elle, nous avons, chez nous, un texte excellent et une traduction fort exacte et allante du petit traité qu'Arrien écrivit sur l'**Inde**. Philosophe ami d'Epictète, géographe et historien, Arrien nous était surtout connu par ses *Entretiens d'Epictète*, ouvrage précieux dont il tira lui-même un petit livre fameux : le *Manuel d'Epictète*. En tant qu'historien, il écrivit, en sept livres, une *Expédition d'Alexandre*, qui est un fidèle et sérieux résumé des relations originales rédigées par les compagnons d'armes du conquérant macédonien, ou par les historiographes attachés à sa personne. Son traité sur l'*Inde* est comme un complément de ce premier et important ouvrage. Il se divise en deux parties. Dans la première, Arrien esquisse une description de l'Inde. Cette description est de seconde main, car jamais Arrien n'a visité le pays dont il parle. Mais l'auteur prend soin de nous indiquer ses sources. Avec Eratosthène, le fondateur de la géographie mesurée, les deux auteurs les plus souvent cités sont Mégasthène et Néarque. Grand voyageur, Mégasthène, un Ionien d'Asie mineure, avait écrit quatre livres sur les Indes,

et c'est sur leur témoignage que reposait l'essentiel de ce que les Grecs de l'époque hellénistique et romaine savaient de cette merveilleuse et immuable contrée. Néarque était un des généraux d'Alexandre ; c'est lui qui commanda la flotte qui devait reconnaître la côte, depuis l'Inde jusqu'au golfe Persique. Dans cette première partie, en un style coloré, sobre, coulant et précis, Arrien nous parle des rapports, qu'il juge invraisemblables, de Dionysos et d'Héraklès avec l'Inde, des mœurs des habitants, de leur costume, de leur armement. Sa description de la chasse à l'éléphant est d'un pittoresque nerveux et défini. Après avoir décrit le sol indien, indiqué les fleuves et les bornes de ce vaste pays, Arrien, dans la seconde partie, en arrive, en s'inspirant du journal de bord de Néarque, à raconter le voyage de la flotte royale. En conservant les grandes lignes du rapport de Néarque, Arrien nous a transmis un document inestimable. Son récit est si net, ses indications si exactes et les distances qui séparent les mouillages sont si bien indiquées, que l'on a pu refaire l'itinéraire que suivit la flotte grecque. Nombreuses furent les péripéties de cette reconnaissance. Sur cette côte inconnue et sauvage, les mauvais mouillages abondaient. A cela, s'ajoutèrent de dangereuses tempêtes, l'arrivée terrifiante d'une troupe de baleines, le manque d'eau et de vivres, la perte d'un bateau près d'une île enchantée où il était interdit d'aborder. Mais le récit le plus émouvant et le plus habilement conduit est celui qui narre l'entrevue et la rencontre d'Alexandre et de Néarque.

De telles pages sont dignes d'un très grand dramaturge ; il faut les lire pour en sentir toute la tragique grandeur, toute l'épique noblesse.

Cette antique noblesse, nous la retrouvons dans l'**Anthologie des textes sportifs de l'antiquité**, qu'ont recueillis MM. Marcel Berger et Emile Moussat. Leur choix est excellent. Je regrette pourtant de ne pas voir figurer parmi les auteurs de cette *Anthologie* le grand poète des *Dionysiaques*, Nonnos de Panopolis. Il y a dans son fastueux poème, si injustement méconnu, des descriptions sportives d'un éminent intérêt. Elles valent par une précision singulière, un raccourci nerveux et une netteté savoureusement descriptive. Malgré quelques lacunes, un tel choix est bien fait pour donner au sport des lettres de no-

blesse, et rendre plus vivants, aux yeux des hellénistes, les textes éducateurs.

MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un écrivain original. M. André Maurois. — Une lettre de M. Frank Harris.

Un écrivain original. M. André Maurois (*suite*)(1). — Je sais un gré infini à M. André Maurois de l'occasion qu'il m'offre d'approfondir et compléter l'essai critique que j'ai publié sur ses biographies « romancées » dans le numéro du 1er mars.

Limité par l'espace, je n'avais pu alors qu'effleurer ce sujet. Je le regrettais, et d'autant plus vivement que ma provision de documents était loin d'être épuisée : la plupart, et non les moins intéressants, étaient restés dans mes cartons.

C'est donc très volontiers que je poursuis aujourd'hui ma démonstration.

Mais il me faut, d'abord, reconsidérer certaines questions que M. André Maurois, dans sa *Lettre* à M. le Directeur du *Mercure de France* (2), s'est ingénié à embrouiller.

A plus d'une reprise M. André Maurois a mis en doute ma bonne foi. La sienne est plus sûre, paraît-il.

Votre collaborateur, écrit-il, qui est d'une grande naïveté, cite sur deux colonnes les textes suivants :

Books, boots, papers, shoes, philosophical instruments, phials innumerable, clothes, pistols, linen, crockery, ammunition, with money, stockings, prints, crucibles, bags and boxes were scattered on the floor and in every place.

Des livres, des chaussures, des papiers, des pistolets, du linge, des munitions, des fioles, des éprouvettes gisaient sur le plancher.

Votre collaborateur s'indigne parce qu'il trouve cette description à la fois dans Dowden et dans *Ariel* ; mais, s'il était honnête, il aurait ajouté que cette phrase *n'est pas de Dowden*, qu'elle a été extraite par celui-ci de la *Vie de Shelley* par Hogg.

Je prie le lecteur de bien vouloir rouvrir mon essai à la page 312. Il constatera : 1° que le texte anglais incriminé par M. Maurois

(1) Voyez *Mercure de France* du 1er mars, pp. 298-324.
(2) *Mercure de France* du 1er avril, p. 62.

EST IMPRIMÉ ENTRE GUILLEMETS ; 2° que je renvoie à l'ouvrage (t. Ier, p. 64), du Dr Dowden OU NON SEULEMENT CELUI-CI REND A HOGG CE QUI APPARTIENT A HOGG, MAIS ENCORE IMPRIME CE FRAGMENT ENTRE GUILLEMETS, ce que M. Maurois n'a pas fait dans *Ariel*. Je soulignerai enfin que M. Maurois, en reproduisant mes citations anglaises, EN A TOUT BONNEMENT SUPPRIMÉ ET LES GUILLEMETS ET L'INDICATION DE LA PAGE.

Il est bien entendu, après cela, que je suis un naïf et que, de nous deux, c'est M. Maurois qui procède honnêtement.

... Parfois, poursuit M. Maurois (3), il change (?) (4) de méthode, imprime sur deux colonnes un texte anglais et un texte français et spécule sur l'ignorance où, croit-il, vos lecteurs sont de l'anglais, pour supposer qu'ils admettront que les deux textes sont identiques. Exemple :

A little, fair, blue-eyed babe was born. They named the blue-eyed girl Ianthe — « violet-blossom » — a comer to redeem the broken promises of spring : the name known to reader of Ovid, was also that given by Shelley to the first daughter of his imagination, that violet-eyed lady of Queen Mab.	Le bébé fut une petite fille blonde aux yeux bleus. Son père la nomma Ianthe ; sa mère ajouta Elizabeth ; ainsi Ovide et Miss Westbrook se rencontrèrent à ce berceau.

Tout lecteur sachant l'anglais voit immédiatement que les seuls points communs entre les deux textes sont des questions de fait, à savoir que la petite fille avait les yeux bleus et que Ianthe est un nom pris dans Ovide...

M. Maurois dit cela? Je répète, moi, que tout lecteur sachant l'anglais voit immédiatement que le fragment de M. Maurois n'est que la traduction libre du fragment du Dr Dowden. *Si le Dr Dowden, qui était un « great scholar », un « honnête homme », n'avait pas fait allusion à Ovide*, il est problable que M. Maurois n'y aurait jamais songé.

... Toutes les autres citations de votre collaborateur sont de même valeur, ajoute M. Maurois (5).

Exemple : Dowden dit (vol. I, page 441) : *The evening Was most*

(3) *Une Lettre*, *Mercure* du 1er avril, p. 62.
(4) J'adopte toujours la même méthode : le parallèle accusateur.
(5) *Une Lettre*, *Mercure* du 1er avril, p. 63.

beautiful; the sands slowly receded, etc... Qu'est-ce que c'est que ce texte ? Est-ce un texte de Dowden ? Point du tout, c'est un texte qui vient de l'*History of a six weeks tour*, texte de Shelley lui-même...

Je prie de nouveau le lecteur de reprendre mon essai à la page 312 : il verra que, face au texte de M. Maurois, j'ai *scrupuleusement* transcrit le texte *donné* par le Dr Dowden qui, à la page 441 (*que j'ai indiquée*) du tome Ier de sa biographie de Shelley, n'écrit pas, comme l'insinue M. Maurois : *The evening was most beautiful ;* etc., mais : « *The evening was most beautiful...* »*, en mentionnant expressément que c'est le journal de Shelley lui-même qu'il cite* (ENTRE GUILLEMETS) *M. Maurois qui, dans Ariel, n'a pas eu ce scrupule, et s'est approprié la description de Shelley*, SUPPRIME POUR LA SECONDE FOIS DE MON TEXTE ET LES GUILLEMETS ET LE RENVOI A LA PAGE.

On voit, une fois de plus, que M. Maurois peut incriminer mon honnêteté et ma bonne foi : il s'y connaît. Qu'a-t-il bien pu espérer en usant de tels moyens ? Abuser les lecteurs avec sa lettre comme il les abuse avec ses ouvrages? Il y a si bien réussi avec ceux-ci qu'il pouvait en effet espérer atteindre le même résultat avec celle-là.

Les « emprunts » faits par M. André Maurois au Dr Dowden et à MM. Monypenny et Buckle *sont si nombreux, si caractéristiques*, qu'après avoir lu son *Ariel* et sa *Vie de Disraeli*, il est impossible de n'avoir pas l'impression *très nette* que, d'un bout à l'autre, M. *Maurois a résumé et adapté ces deux ouvrages*. Je l'ai dit. M. Maurois s'est inscrit en faux contre mon jugement. Pensant me confondre, il a brandi ses bulletins de lecture du *British Museum*, dûment datés, cotés, apostillés, qu'en homme ordonné il avait conservés. Il a énuméré des titres d'ouvrages, cité des références, pour attester qu'il avait compilé et il a produit pour sa défense les arguments mêmes de Shadwell, que récemment M. Georges Maurevert rappelait avec tant d'à-propos dans l'*Eclaireur de Nice* (6) :

Présentant son œuvre au public anglais, il [Shadwell] écrivait dans sa préface : « C'est d'une comédie de Molière, intitulée *L'Avare*, que j'ai pris l'idée de celle ci. Mais comme l'auteur français n'avait mis dans sa pièce ni assez de personnages, ni assez d'action pour le théâtre

6) du 22 mars : *La Ménagerie littéraire. Au voleur !*

anglais, j'y ai assez suffisamment ajouté ce qu'il manquait pour que je puisse assurer que la moitié de cette comédie m'appartient aujourd'hui sans contestation. Je crois même pouvoir dire aussi, sans m'en faire trop accroire, que Molière n'a rien perdu à passer par mes mains. » Et il ajoutait, cet étonnant Shadwell : « Il est incontestable que les pièces françaises mises sur notre théâtre, même par les moins estimés de nos auteurs dramatiques, sont toujours devenues meilleures (!)...

M. André Maurois a compilé, je le vois bien, mais, en compilant, il a aussi. plagié M. Maurois confond volontiers la documentation avec le démarquage et le pillage, qui ne sont que des variétés du plagiat.

M. André Maurois a incontestablement démarqué les ouvrages du Dr Dowden et de MM. Monypenny et Buckle, prenant la charpente, la substance et l'esprit de ces ouvrages. A l'abrégé qu'il en a tiré, il a soudé, par-ci, par-là, quelques passages « empruntés » à d'autres auteurs. C'est ce que M. Maurois appelle se documenter. Discrètement, il fait l'apologie de sa méthode, et par la même occasion celle du plagiat, qu'il présente sous la forme de cet axiome :

> Il est évident, pour tout homme qui écrit des livres ou les aime, que l'originalité n'est pas dans les matériaux, mais dans l'ordre, dans les proportions, dans le choix (6 *bis*).

Aux yeux de M. Maurois, les livres du Dr Dowden, de MM. Monypenny et Buckle, de M. Frank Harris, de bien d'autres encore, — dont plus loin je nommerai quelques-uns, — ne sont que des « monuments géants » d'érudition, de vastes et vulgaires compilations, des amas de matériaux, où le premier entrepreneur venu de « vies romancées » peut aller piller tout à son aise ! Singulière opinion que les critiques anglais ni les français ne partagent (7). M. Nozière doit être grandement choqué de l'ingratitude de M. Maurois.

(6 *bis*) *Une Lettre* : *Mercure* du 1er avril, p. 65

(7) Je ne veux citer, pour le livre de MM. Monypenny et Buckle que l'opinion de Sir Sydney Lee et de M. Edmund Gosse : « *C'est un délicieux régal de biographie que nous donne M. Buckle, et nul lecteur de goût et d'humeur normaux ne saurait résister à son charme* », dit le premier et l'autre : « *Si Disraeli n'est pas compris désormais, ce n'est point la faute de son dernier et meilleur biographe.* »

Pour les appréciations de la critique française touchant la *Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, on les trouvera résumées dans le *Mercure* du 1er mars, p. 468-476.

M. André Maurois ne me semble pas se rendre exactement compte de ce qu'est un plagiaire ni en quoi consiste le plagiat. Il y a une lacune essentielle dans sa bibliothèque, par ailleurs si abondamment fournie en biographies anglaises : il y manque un dictionnaire de la langue française. Je veux l'éclairer. J'userai pour cela d'un procédé qu'il doit réprouver certainement, car il n'en use guère dans ses ouvrages : je citerai mes auteurs.

Larousse (8), d'abord :

PLAGIAIRE... Celui qui pille et s'approprie les ouvrages des autres : *C'est un* PLAGIAIRE *impudent*. LE PLAGIAIRE *est un gueux revêtu d'habits qu'il a volés* (Boiste). LE PLAGIAIRE *est un hardi forban qui pille sur l'océan des lettres*. (L. Veuillot.)

— Adjectiv. : Auteur, écrivain PLAGIAIRE. Ils sont PLAGIAIRES, *traducteurs compilateurs*. (La Bruy.) Si *vous demandiez de Théodote s'il est auteur ou* PLAGIAIRE, *original ou copiste, je vous donnerais ses ouvrages*. (La Bruy.).

PLAGIAT. s. m. Acte de plagiaire, de celui qui s'approprie les productions d'autrui : *Accuser un auteur de* PLAGIAT. Le *véritable* PLAGIAT *est de donner pour vôtres les ouvrages d'autrui, de coudre dans ses rapsodies de longs passages d'un bon livre avec quelques petits changements*. (Volt.)

Ensuite, Littré :

PLAGIAIRE... || 2° Celui qui prend, dans un ouvrage qu'il ne cite pas, des expressions remarquables ou même des morceaux entiers. Ces larrons et plagiaires qui dérobent tous les jours l'écorce de ses œuvres [de Pic de la Mirandole], pour en tirer le suc et la moellle de leurs écrits, NAUDÉ, *Rosecroix*, VII, 3. Il est assez de geais à deux pieds comme lui, Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui, Et que l'on nomme plagiaires, LA FONT. *Fabl.* IV, 9. Molière prit deux scènes entières dans la ridicule comédie du Pédant joué, de Cyrano de Bergerac : ces deux scènes sont bonnes, disait-il en plaisantant avec ses amis, elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien ; on aurait été, après cela, très mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du *Tartuffe* et du *Misanthrope*, VOLT. *Dict. phil. Epopée*. Je hais comme la mort l'état de plagiaire, A. DE MUSSET, *la Coupe et les Lèvres, dédicace*.

PLAGIAT. s. m... || Action de plagiaire, de celui qui s'approprie des portions de livres. Le plagiat est incontestablement un des délits les plus graves qui puissent se commettre dans la république des lettres et il faudrait un tribunal souverain pour le juger, BONNET, *Lett. div.*,

(8) *Grand Dictionnaire Universel du XIX*e siècle, t. XII, P.-Pou., p. 1108, col. I.

Œuv., t. XII, p. 206, dans POUGENS. Quand un auteur vend les pensées d'un autre pour les siennes, ce larcin s'appelle plagiat, VOLT. *Dict. phil. Plagiat.* Le plus singulier de tous les plagiats est peut-être celui du père Barre, auteur d'une grande histoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer *l'Histoire de Charles XII*, et il en prit plus de deux cents pages, qu'il inséra dans son ouvrage. *Id.*, *ib.*

Voilà, je pense, des arrêts qui ne souffrent pas de discussion. M. Maurois va-t-il encore ergoter, chicaner ? Ergoter et chicaner pour la galerie, car pour lui, soyez-en sûrs, il sait fort bien à quoi s'en tenir sur ses procédés de travail et sur la mystification dont est fait son talent d'écrivain. Qu'il ergote et chicane, en tout cas il n'y changera rien. Ces termes *plagiaire et plagiat* ne sont pas, que je sache, tombés en désuétude, ni Larousse et Littré déchus de l'autorité qu'on leur accorde universellement. Nulle argutie, nul sophisme ne sauraient prévaloir contre les définitions claires, nettes, précises, catégoriques qu'ils formulent, et les exemples qu'ils produisent à l'appui et qui tous s'appliquent rigoureusement au cas de M. Maurois. Littré ni Larousse, ni les auteurs dont ils invoquent le témoignage n'établissent de subtiles distinctions entre l'action de s'approprier des « faits » et celle de dérober des pensées ou des images. Plagier, c'est piller et s'approprier les ouvrages d'autrui, c'est *coudre dans ses vies « romancées », dans ses « contes », dans ses « nouvelles », de longs passages d'un bon livre, avec quelques petits changements.* M. André Maurois ne procède pas autrement. Il décortique les ouvrages du Dr Dowden, de MM. Monypenny et Buckle, de M. Frank Harris, pour en extraire le suc et la moelle de leurs écrits. Il profite de leurs veilles, de leurs recherches studieuses, de leur expérience, non pour son instruction ou son plaisir, mais pour en tirer profits et considération. Trouvant la besogne toute mâchée, il prend à ces auteurs le plan général, l'ordre et le mouvement du récit, l'enchaînement des événements, l'évolution des personnages. Il leur prend, par-dessus le marché, des pensées, des expressions remarquables, des morceaux entiers. Les petits changements qu'il y a faits, dans ses résumés, les quelques passages étrangers qu'il y a plaqués n'ont point déformé la physionomie de Shelley, de Disraeli, d'Oscar Wilde, au point de la rendre méconnaissable. Elle rappelle toujours l'original.

M. André Maurois proteste qu'il n'a pris que des faits. Ici encore

il confond ce qui est licite avec ce qui ne l'est pas. Prendre une date, les étapes d'un itinéraire, un détail géographique, pour situer un récit, prendre chez différents auteurs les traits d'un visage, les détails d'un costume, pour camper une scène, tracer un portrait, c'est, j'en ai convenu, le droit de l'historien. Mais, découper dans le livre qu'on démarque une description toute faite, un portrait tout tracé, et, *enlevant les guillemets*, les donner pour siens, cela, c'est proprement du plagiat.

M. André Maurois classe les anecdotes parmi les faits. Elles tombent, sitôt publiées, dans le domaine public. Chacun peut en disposer à sa guise, les « monter en épingle », à l'instar de ces gaillards qui, autour de la table d'hôte, dérident les convives en racontant les bons mots qu'ils ont lus dans un almanach, entre deux gares. Cette conception ne se peut sérieusement soutenir. L'anecdote appartient en propre à celui qui, le premier, la nota, l'ayant jugée significative d'un état d'esprit particulier. Il y a souvent, — et c'est le cas pour la *Vie et les Confessions d'Oscar Wilde*, — une relation étroite entre l'anecdote et le contexte : placée à tel endroit, elle acquiert une signification particulière, elle souligne un trait de caractère, projette dans les recoins obscurs de la vie du personnage une clarté révélatrice. Elle est là comme un exemple. On connaîtrait moins bien Oscar Wilde si M. Frank Harris avait omis de rapporter des anecdotes qu'il fut seul à surprendre — et que M. Maurois lui a prises, sans le citer, avec le reste.

M. Maurois a même beau s'en défendre énergiquement : il ne s'est pas ici approprié que des faits. En démarquant le texte de M. Harris, il a interpolé dans le sien des *expressions remarquables*, frappées au coin du talent de M. Harris. Quand, par exemple, il a esquissé (9) la description d'Oxford, les auditeurs de M. Maurois à la *Société des Conférences* — ses lecteurs ensuite — ont admiré cette image « impressionniste » : « Oxford l'enchantait. Il *aimait ses clochers de rêve* ». Si M. Maurois avait prévenu que la trouvaille n'était pas de lui, mais de M. Harris, son mérite s'en fût trouvé diminué, et c'est pourquoi il a délibérément, systématiquement omis de citer M. Harris. Pour se disculper, M. Maurois plaide les circonstances atténuantes. Il récitait, dit-il, ses conférences de mémoire. Prodigieuse, mais combien

(9) Voyez *Mercure* du 1er mars, pp. 314-5.

capricieuse et partiale, la mémoire de M. Maurois ! Elle a des préférences. *Elle oublie le nom de certains evergètes, retient celui de certains autres.* M. Maurois tait le nom de M. Harris, mais il proclame le nom de M. André Gide, toutes les fois qu'il a recours à son livret. M. Maurois n'a pas daigné, dans sa *Lettre,* nous révéler les raisons de cette partialité, ni pourquoi aussi, à propos de Mme Du Deffand et d'Horace Walpole, il a négligé de payer son tribut de reconnaissance à Sainte-Beuve, qui, outre d'ingénieuses réflexions sur l'ennui (10), lui souffla les passages suivants de ses *Causeries du Lundi* :

TEXTE DE SAINTE-BEUVE. (*Causeries du Lundi*, 6e éd., Garnier), t. Ier.	TEXTE DE M. ANDRÉ MAUROIS. (*Etudes anglaises*, éd. Grasset).
T. Ier p. 413-4.	P. 172-3.
On raconte que dans un couvent de Charonne, où elle était élevée, elle avait de bonne heure conçu des doutes sur les matières de foi, et elle s'en expliquait librement. Ses parents ne lui envoyèrent pas moins que Massillon en personne pour la réduire. Le grand prédicateur l'écouta, et dit pour toute parole en se retirant : « Elle est charmante ». L'abbesse insistant pour savoir quel livre il fallait donner à lire à cette enfant, Massillon répondit après un moment de silence : « Donnez-lui un catéchisme de cinq sous ». Et l'on n'en put tirer autre chose.	Mme du Deffand, étant encore au couvent, a prêché l'irréligion à ses compagnes. Sa famille lui a envoyé Massillon lui-même pour la convaincre. Le prélat a écouté la petite exposer ses raisons, puis a dit bonnement : « Elle est charmante », et, comme l'abbesse insistait pour savoir quels livres lui donner, Massillon a répondu : « Donnez-lui un catéchisme de cinq sous », et on n'a pu en tirer autre chose.
P. 422.	P. 193.
Walpole quitte Paris, le 17 avril 1766, après un séjour de sept mois et Mme Du Deffand lui écrit dès le 19. Il est vrai qu'elle avait reçu une lettre de lui la veille, et cette lettre était surtout pour lui re-	Enfin il faut que Walpole reparte pour l'Angleterre. Il a promis de revenir, il a fait promettre à sa vieille amie qu'elle sera raisonnable, qu'elle n'écrira pas trop tendrement et qu'elle ne parlera

(10) Cf. les p. 171-2 des *Etudes Anglaises* (éd. Grasset) et la p. 416 du t. Ier des *Causeries* (éd. Garnier, 6e éd.) : *Lettres de la Marquise Du Deffand.*

commander le secret, la prudence. A quoi bon, dira-t-on, tant de prudence ? C'est qu'alors il y avait un cabinet noir. On décachetait les lettres, et une lettre trop tendre, trop vive, de la part d'une femme de soixante-dix ans, pouvait aller au roi, à la Cour, amuser les courtisans, faire composer sur ce commerce un peu singulier quelques-uns de ces couplets satiriques comme Mme Du Deffand elle-même en savait si bien faire.

pas trop de lui. Car il y a une chose que Walpole craint par-dessus tout, c'est le ridicule. Il voit quels couplets pourraient faire ces gens de Paris sur les amours d'un bel Anglais avec une vieille de soixante-dix ans. Il sait que les lettres sont ouvertes au cabinet noir.

P. 431.

Je ne veux plus que rappeler une chose, c'est cette dernière lettre si contenue et si touchante qu'elle dicta pour Walpole. Le fidèle secrétaire Wiart, qui venait de l'écrire, ne put la relire tout haut à sa maîtresse sans laisser éclater ses sanglots ; elle lui dit alors ce mot si profondément triste dans son naïf étonnement : « Vous m'aimez donc ? » La plaie de toute sa vie est là, incrédulité et désir.

P. 205.

Enfin, un jour de l'an 1780 (elle a quatre-vingt-trois ans), de son lit, elle dicte au fidèle Wiart sa dernière lettre à Walpole... Quand elle dicta cette lettre, elle fut surprise d'entendre son vieux secrétaire sangloter.

— Eh quoi ! lui dit-elle stupéfaite, vous m'aimiez donc ? »

Il me semble que tout le cruel jeu des passions est entre ces deux mots.

L'anecdote sur Massillon était si finement contée (10 *bis*), que M. Maurois s'est bien gardé d'y rien changer, ou presque ; les deux autres passages lui ont paru avoir besoin d'un léger coup de pouce, et, — corrigeant Sainte-Beuve ! — il les a gentiment « romancés », sans toutefois rejeter ce cabinet noir où on décachetait les lettres, qui donnait au conférencier, — et à l'écrivain — un authentique vernis d'érudition.

On voit que M. André Maurois a le bon goût de s'entourer de collaborateurs de qualité qu'il condamne à l'anonymat, les traitant comme certains entrepreneurs de feuilletons traitent leurs « nègres ».

Professeur improvisé, débitant un cours de littérature comparée à la *Société des Conférences*, cette annexe mondaine de la Sor-

(10 *bis*) D'après Chamfort, du reste.

bonne, M. André Maurois soutient qu'il n'avait souci que d' « indiquer un sujet », en donnant aux auditeurs le « désir de l'étudier » (11) ; mais il a oublié de leur en donner le moyen avec le désir, puisque, pas plus à haute voix que par écrit, il n'a mentionné les sources de ses compilations. Apparemment redoutait-il que la comparaison entre Sainte-Beuve ou M. Frank Harris et lui-même ne tournât à son désavantage, et qu'on ne s'aperçût et de la supercherie et de la futilité de ses dissertations.

Voilà ce que je tenais à mettre au point (11*bis*).

Je passe maintenant aux autres documents que le manque de place m'a empêché d'utiliser dans mon premier article et que je dois à M. Maurois de pouvoir mettre aujourd'hui sous les yeux des lecteurs. Il ne pourra que se féliciter de voir, une fois de plus, mis en relief ses procédés de travail.

M. André Maurois a paru regretter que je ne me sois pas occupé de certains autres de ses livres.

De mes romans, s'est-il plaint, de *Rouen*, de la *Conversation*, des *Dialogues sur le Commandement*, pas un mot.

Je m'en excuse auprès de lui — le loisir m'a manqué, et le premier je le déplore. Mais M. Maurois aurait tort de se désoler. J'ai ouvert la voie. D'autres que moi, à ma suite, s'y distingueront certainement bientôt par d'étonnantes — et faciles — découvertes. Le champ est vaste. M. Maurois n'a pas fait les choses à moitié. Déjà nombre de gens qui savaient et ne disaient rien, maintenant parlent et indiquent, ici et là, et partout dans ses ouvrages, tel morceau ou tel autre qu'il s'est subtilement approprié d'autrui. Je lui prédis même qu'à la saison prochaine, un petit jeu de société fera fureur dans les casinos, sur les plages à la mode, dans les villes d'eaux, un petit jeu bien autrement

(11) *Une lettre* : *Mercure* du 1er mars, p. 66.

(11 *bis*) Deux mots encore. Je connais aussi bien que M. Maurois la véritable orthographe du nom de M. Harold Nicolson. J'ai rendu compte ici même, il y a quatre ans, de son livre : *Byron, the last journey*. (Voyez *Mercure de France* du 15, 4,1924, pp. 510-51. *Notes et documents littéraires* : *Le Dernier voyage de lord Byron*. Ce n'est donc pas une bévue mais un *lapsus* que M Maurois a relevé.

M. André Maurois se trompe en affirmant que « Gissing a écrit un excellent livre de critique, et *non* un abrégé de Forster ». Gissing a écrit et cette étude critique sur Dickens *et* — ce que M. Maurois ignore — un abrégé de la vie de Dickens par Forster. Cet abrégé fut publié à Londres, chez Chapman, en 1902 (voyez l'*English Catalogue of Books*, vol. VII, p. 431, et col. 2).

amusant que les « mots croisés ». Les baigneurs et les baigneuses étendus sur le sable, à prendre un bain de soleil, l'un d'eux ou l'une d'elles, un livre de M. Maurois en mains, piquera un passage au hasard et le lisant à haute voix posera cette devinette : De qui est-ce ? Quel beau *centon* à la fin de la journée ! Cela équivaudra presque à un cours de littérature.

En attendant, M. André Maurois va pouvoir être satisfait. Je me suis intéressé à deux ou trois de ses romans, et beaucoup plus qu'il ne le pense, singulièrement à celui qu'il a intitulé *Meïpe ou la Délivrance* (12), que les plus distingués de nos « critiques » tiennent pour le plus réussi. Des trois nouvelles qui voisinent sous ce titre factice, j'ai identifié l'original de la première (13).

La charmante esquisse qui ouvre le recueil provient en droite ligne, non pas d'un « monument géant » de l'érudition allemande, comme son titre, les *Souffrances du Jeune Werther*, le laisserait supposer, mais d'une *Vie de Gœthe*, publiée, en anglais (14), par George Henry Lewes, philosophe et critique de très grand talent. En tête de la 3e édition (1878) de cette biographie — une maîtresse biographie qui, encore aujourd'hui, fait autorité, même en Allemagne — G.-H. Lewes voue au mépris des honnêtes gens défunt Alfred Mézières, de l'Académie française, lequel en 1872-3, publia à Paris un essai intitulé *W. Gœthe, les œuvres expliquées par la vie*.

C'est la reproduction effrontée de mon ouvrage, déclarait G.-H. Lewes, sans autres additions que les réflexions personnelles de M. Mézières, et par endroits quelques extraits d'un livre français. En s'appropriant de la sorte mon travail, M. Mézières s'est abstenu de reconnaître sa dette... Toutes les fois qu'il emprunte un passage à un écrivain français, il a soin de l'avouer, il m'emprunte mon livre en entier, et il l'ignore complètement... Cependant, c'est fort d'un tel exploit que

(12) Grasset, éd., 1926.

(13) Le modèle qui a servi à M. Maurois pour écrire la deuxième « nouvelle » de *Meïpe* a échappé à mes recherches. Si le vicomte Spœlberg de Lovenjoul était encore de ce monde, nul doute qu'il eût reconnu une vieille connaissance dans le « jeune homme grand lecteur de Balzac », de qui « toute l'existence se trouve déviée parce qu'il a imité le geste d'un héros de roman. »

Quant à la « nouvelle » qui clôt le recueil, *Portrait d'une actrice*, on me signale qu'il existe à Londres une biographie de Mrs Siddons, qu'on ne trouve malheureusement pas à la Bibliothèque Nationale, et que M. André Maurois se serait contenté d' « adapter ».

(14) Chez Brockhauss, à Leipzig, en 1855 : *The Life of Gœthe*, 2 vol.

M. Mézières se présente à l'Académie française — et y est admis.

Tel que nous verrons (peut-être !) M. André Maurois lui-même.

Cette doléance liminaire fit sourire M. André Maurois. Il haussa les épaules. Un autre était déjà passé par là : Mézières ? Vanité des choses académiques, M. Maurois n'avait jamais entendu parler de cet immortel, mais il se sentit tout pénétré de sympathie pour l'adroit confrère qui procédait comme lui, cousant par-ci, cousant par-là, sur l'ouvrage adopté et adapté, quelques lambeaux pris à d'autres, afin de se garer, le malin, de l'inique accusation de plagiat. Quant à ce George-Henry Lewes, bien qu'il en fît profession, il manquait décidément de philosophie. On l'avait dépouillé, la belle affaire ! Il n'y avait pas à se gêner avec un cuistre de son espèce. M. Maurois le lui fit bien voir. Glanant ce que Mézières y avait laissé, il détacha de son ouvrage les ch. II-V du livre IIe et les ch. I-VI du livre IIIe (15), les *résuma* en français et, combinant quelques petits changements, il publia cet extrait sous la forme de « nouvelle, » qui montrait « comment est créé un monde fictif. On y voit d'abord les amours réelles qui précédèrent la naissance de Werther ; on assiste à la formation des personnages fictifs, la nouvelle nous conduit jusqu'au moment où le monde du roman devient plus réel que véritable ». *Les Souffrances du jeune Werther* composèrent une ravissante estampe romantique, pleine de fraîcheur d'un sentiment exquis, émouvante idylie — vraie trouvaille de poète : *Gœthe, les œuvres expliquées par la vie !* — tissée de souvenirs de voyages et de délicates impressions de lecture. L'auteur d'*Ariel*, quel enchanteur ! La littérature allemande lui était aussi familière que l'anglaise. On s'engoua de *Meïpe*, et M. Maurois éprouva la justesse de cette réflexion de M. Jacques Bainville : « *Il faut admettre que personne ne sait rien et que l'on peut tout écrire* » (16). Profonde parole qui trahissait une connaissance désabusée de la culture contemporaine. M. Maurois la prit désormais pour devise. Personne ne sait rien et on peut tout écrire... Mis en appétit pas le succès de sa « nou-

(15) Cf. les pages 83 à 204 du tome Ier du *The life of Gœthe* par Lewes (3e éd.) et les p. 1-73 de *Meïpe* (éd. Grasset).

(16) Citée par M. Maurois au cours d'une entrevue publiée par le journal la *Presse* du 1er mars.

velle », M. Maurois se promit d'accommoder bientôt en une biographie romancée de Gœthe ce qui restait du livre de l'infortuné G.-H.-Lewes.

Je ne m'en suis pas tenu à *Metpe.* J'ai voulu voir « si la constance dans le progrès » (16 *bis*) se vérifiait toujours chez M. André Maurois, et je me suis penché sur son dernier né, ce *Voyage au Pays des Articoles* (17), qu'avant même qu'il fût éclos, partout on proclamait un petit chef-d'œuvre. Sur la foi de la « prière d'insérer », j'ai cru un instant que M. Maurois avait élu, dans cette expédition lointaine, Swift pour pilote et pour mentor. Dès la première page, j'ai vu que Swift n'était pour rien dans l'affaire. C'est Alain Gerbault qui a fait généreusement les frais de l'exotique entreprise dont M. Maurois raconta ainsi la genèse à un reporter candide : « J'étais à Saint-Raphaël, et je sortais tous les jours en bateau. Ces bains de lumière et d'air sont devenus pour moi une croisière en Océanie. » Miraculeuse transmutation ! Le reporter candide n'en marqua nul étonnement. Il lâcha le canard, qui vola à travers la capitale et les provinces. Une légende de plus était née à l'actif de M. Maurois.

La vérité, l'humble vérité que M. Maurois farda, « romança », est bien banale.

C'était à Saint-Raphaël, à quelques brasses du port. Dans sa barque que berçait doucement une mer inoffensive, M. André Maurois jouissait du soleil et de la brise, et se délassait de ses herculéennes compilations en lisant un petit livre : *Seul à travers l'Atlantique* (18). Il n'en avait pas tourné quelques feuillets que, soudain, il fut illuminé. C'était sur cette même côte d'Azur, un peu plus loin, à Cannes, qu'Alain Gerbault s'était bravement embarqué pour sa folle aventure... Ce garçon n'avait pas su, littérairement, exploiter son exploit. Il avait gâché un admirable sujet, dont M. Maurois allait tirer un « beau livre ».

Peut-être vous souvient il de l'odyssée d'Alain Gerbault telle que, écrivain malgré lui, il la raconta sans apprêts, avec bonhomie et naturel, aux lecteurs du *Petit Parisien*. Tout enfant, à Saint-Malo et à Dinard, il avait vécu parmi les pêcheurs. Il écoutait avidement leurs récits, grisé par l'air marin, l'espace immense et libre,

(16 *bis*) M. André Billy *dixit*.
(17) *Editions de la Nouvelle Revue Française*, 1928.
(18) Grasset, éd., 1925.

entre l'eau et le ciel, loin de la terre. L'amour de la mer lui vint ainsi. Il en emporta la nostalgie au collège. Il en recherchait l'illusion dans les récits de voyage, rêvant d'aventures extraordinaires. Il fut dans la vie, comme tous les isolés, un réfractaire. Les hommes, avec leurs mesquins soucis, leurs vilaines combinaisons le dégoûtaient. Il étouffait dans l'atmosphère des villes. La guerre lui fut une délivrance. Patrouillant dans les airs, il avait, sur son avion, l'illusion de donner la chasse aux pirates. Cette existence tout en ruses, les instincts déchaînés, le ravissait. Elle dura ce que dura la guerre. Un beau jour, Icare se retrouva pékin, retombé dans un monde conventionnel et une civilisation mécanique. Un camarade lui prêta une histoire de Jack London, et le désir s'empara de lui, irrésistible, de s'égaler au héros romanesque. Il acheta un cotre, fit ses préparatifs en secret, méprisant trop ses semblables pour les mettre dans la confidence de son projet. Risquer sa vie pour rien, ni pour de l'argent, ni pour un peu de publicité, ils n'eussent pas compris cela.

Devant Barbey d'Aurevilly, un bourgeois, à propos de Gordon-Pacha, s'écriait : « Quelle idée d'aller à Khartoum ! Pourquoi aller à Khartoum ? »

— « Pour se plaire à soi-même, Monsieur », répondit l'auteur des *Diaboliques* (19). Tel Gerbault. Pour se plaire à soi-même, et rien que pour cela, il leva l'ancre, tendit la voile, prit le large, affronta l'Atlantique...

Le héros de M. André Maurois, Jean Chambrellan, l'homme du voyage au Pays des Articoles, ressemble comme un frère à Alain Gerbault. Même tempérament, même *curriculum vitæ*, à ce détail près que Gerbault grandit à Saint-Malo et Dinard et traverse l'Atlantique, tandis que Chambrellan, dont la jeunesse se passe à Fécamp et Etretat, tente la traversée du Pacifique. Constatez plutôt :

TEXTE D'ALAIN GERBAULT (*Seul à travers l'Atlantique*, Grasset.) P. 8	TEXTE DE M. ANDRÉ MAUROIS (*Voyage au Pays des Articoles*. Nouvelle Revue Française.) P. 9-10
... Comment donc suis-je devenu marin ? Comment ce goût de la mer m'est-il venu ?	Mais il est nécessaire... que j'indique au moins brièvement comment le voyage fut entrepris.

(19) Rapporté par J. Claretie : *Souvenirs du Dîner Bixio*. Fasquelle, 1924, p. 227.

J'ai passé la plus grande partie de ma jeunesse à Dinard, près du port de pêche qu'est Saint-Malo. Lorsque mon père ne m'emmenait pas avec lui sur son yacht, je m'arrangeais toujours pour passer la journée sur la barque d'un pêcheur...

C'est là, à Saint-Malo et à Dinard que j'appris à aimer la mer, les vagues et les vents tumultueux.

Mon père, Jean Chambrellan, était un petit armateur ; je passai presque toute mon enfance avec lui à Fécamp et à Etretat. Mon plus vif plaisir était de sortir avec les pêcheurs, dans ces vieux bateaux ventrus qu'on appelle dans le pays des caloges.

Ce fut ainsi que j'acquis très jeune des instincts de marin.

P. 10

Après mes heureuses années à Dinard, on m'envoya à Paris pour mes études et je devins interne à Stanislas.

C'est là que je passai les années les plus malheureuses de ma vie, enfermé entre de hauts murs, rêvant d'un vaste monde de liberté et d'aventures.

P. 10.

Lorsque mes parents m'envoyèrent dans un lycée de Paris, où l'on se moqua de mon accent normand, je devins tout de suite misanthrope.

P. 10-11

La guerre survint.

J'entrai dans l'aviation. Après avoir éprouvé l'ivresse de l'espace sur mon appareil de chasse, à travers les nuages, je savais que je ne pourrais jamais plus mener dans une cité une existence sédentaire. La guerre me fit sortir de l'aviation. Je n'aspirai plus à y retourner.

P. 11-12.

Heureusement la guerre me cueillit aux portes du lycée. Elle me replongea dans une vie qui convenait à mon étrange nature.

... L'armistice et la paix furent pour moi, comme pour beaucoup de jeunes gens, des événements tristes.

Qu'allais-je faire ? ... Je pensais à partir pour les colonies.

P. 11.

Un jeune Américain, camarade d'escadrille, me prêta un jour un livre de Jack London, la *Croisière du Snark*. Ce livre m'apprit qu'il était possible de parcourir le monde sur un bateau relativement

P. 12-13.

A ce moment, un jeune Français, Gerbault, traversa l'Atlantique, seul dans un petit cutter de onze mètres, et publia son journal de bord. Ce fut pour moi une illumination, voilà pourquoi j'étais

petit. Ce fut pour moi une révélation, et je décidai à l'instant que je tenterais l'aventure... fait... Ma décision fut prise en une heure.

Ce Jean Chambrellan, M. André Maurois ne l'a pas imaginé, il ne l'a pas, non plus, croqué sur le vif, c'est au décalque et dans la relation d'Alain Gerbault qu'il en a relevé le portrait. C'est dans la relation d'Alain Gerbault qu'il a puisé pareillement à pleines mains toutes les circonstances, tous les accessoires du début de son conte. Jean Chambrellan, en héros de roman qu'il est, s'embarrasse d'une femme, Anne de Sauve, qui lui écrit une lettre avec des lambeaux de lettres ramassés dans la corbeille à papier de Gerbault (20).

Marché conclu, le couple s'élance sur un cotre, *seul à travers* le Pacifique. Il aborde sans encombre à San Francisco et Honolulu, mais aux approches des îles Hawaï, le voilà assailli par une tempête. Cette tempête, M. André Maurois la décrit en vieux loup de mer, et comme si, véritablement, il s'y fût trouvé au péril de sa vie. Mais il est marin comme il est historien et romancier, toujours en dérobant quelque chose à quelqu'un. Il me rappelle ce camarade de collège qui réussit une fois, pour sa composition française, une surprenante description d'un naufrage. Notre professeur le félicita, puis nous donna à haute voix lecture du petit chef-d'œuvre. Le *potache* se rengorgeait. Bientôt, il ne sut où se terrer. Arrivé à la dernière ligne, changeant brusquement de ton, le maître le démasqua et lui fit honte d'avoir fraudé, en copiant deux pages d'Eugène Sue ou de Jules Verne, il mit un gros zéro sur sa copie, effaça toutes ses notes du mois, et le priva de la sortie du dimanche. J'ai perdu de vue ce camarade. Je crois qu'il s'est consacré au commerce. C'est dommage. Il promettait. Aujourd'hui, il eût été un redoutable concurrent pour M. Maurois, qui a copié, lui aussi, dans le livre de Gerbault la description de sa tempête. Ce remarquable morceau peut se démonter et s'assembler à la manière d'un puzzle. Il faut que je vous le démontre, autrement vous me taxeriez de malice, et M. Maurois dirait encore qu' « une hallucination littéraire m'a perdu ». Jugez donc, je vous prie, par vous-mêmes :

(20) Cf. les lettres reçues par Chambrellan, la lettre d'Anne de Sauve à Jean Chambrellan (*Articoles*, p. 15, 16-18), et les lettres publiées par Gerbault (*Seul à travers l'Atlantique*, p. 180-198).

TEXTE D'ALAIN GERBAULT	TEXTE DE M. ANDRÉ MAUROIS
P. 136. ... Les vagues étaient démontées, courtes et vicieuses ; leur crête était déchirée par le vent en petits tourbillons qui déferlaient et devenaient blancs d'écume ; ils se précipitaient sur mon petit navire comme s'ils voulaient le détruire.	P. 26. ... Des petits vagues vicieuses, dont le sommet se brisait en écume, venaient claquer l'étrave de l'*Allen*...
P. 119. ... Il faisait chaud dans les cabines.	P. 26. ... Il faisait une chaleur de chaudière.
P. 121. ... Un vent vicieux poussait devant lui d'énormes crêtes moutonneuses. P. 122. Une grande armée de nuages noirs cachait le ciel d'un horizon à l'autre, et des amas de nuages d'orage étaient épars à de plus basses altitudes.	P. 26. ... Puis une brise se leva, qui fraîchit rapidement et une grande bande de nuages noirs comme de l'encre se forma très bas sur l'horizon... Le ciel n'était plus maintenant qu'une chevauchée de nuages noirs, poussés à grande allure par le vent.
P. 119. Les vagues étaient hautes et déferlaient à bord. Le pont était constamment sous l'eau, le cotre étroit se couchait sous la force du vent et plongeait dans la mer...	P. 27. D'immenses vagues déferlaient à bord. A chacune d'elles, le pont était sous l'eau. Le cotre couché plongeait dans la mer.
P. 112, 127. Le pont était tellement balayé par les vagues que je devais garder toutes les claires-voies et panneaux fermés... [p. 127]. Le lendemain matin tout était mouillé dans le poste d'équipage.	P. 27. Bien que les capots des claires-voies fussent attachés, en bas tout était rempli d'eau.
P. 127-8. Montant sur le pont je découvris	P. 28. En rampant, je montai sur le

que la vague avait emporté le panneau de la soute aux voiles, à l'arrière du bateau.	pont... Le panneau de la soute aux voiles avait été arraché.
P. 133.	P. 28
Le ciel était entièrement obscurci de nuages noirs, si bas et si épais que le jour semblait être la nuit. ... La pluie tombait à torrents, lancinante, poussée par la force de l'orage et m'aveuglant presque.	Faisait-il jour ? Nuit ? Les nuages étaient si bas et si épais que, bien qu'il fit jour, on ne voyait pas à trente mètres [p. 29]. Une pluie chaude, aveuglante nous frappait au visage.
P. 139.	P. 27.
... D'abord, je dus amener la grand'voile. ... Le plancher glissait et le vent soufflait si fort que je devais ramper sur le pont pour ne pas être emporté par la tempête. Je me tenais aux haubans avec les mains.	En amenant toute la voilure et en amarrant la barre, nous obtînmes quelque répit, mais nous devions nous cramponner au mât pour ne pas être emportés...
P. 156	P. 32.
... La terre doit se rapprocher, car les oiseaux de mer deviennent plus nombreux...	Nous étions certainement près d'une terre, car des oiseaux volaient autour du bateau...

M. André Maurois, qui a fait à Alain Gerbault le grand honneur de traiter son récit comme il a traité les œuvres du Dr Dowden, de MM. Monypenny et Buckle, de G.-H. Lewes, soutiendra derechef qu'il n'a eu souci que de se documenter pour tirer un « beau livre » d'un autre « monument d'érudition ; » qu'il n'a, du reste, pris que des faits. N'a-t-il choisi que des faits ? Et ces *petites vagues vicieuses*, est-ce à Saint-Raphaël sur la mer azurée, étale, ensoleillée, qu'elles lui sont apparues ?

Cette image appartient à Alain Gerbault, elle porte sa marque comme les *clochers de rêve* portent celle de M. Frank Harris, et *le cabinet noir où on décachetait les lettres* celle de Sainte-Beuve. Elle porte son origine, elle accuse. Ceci n'est que du plagiat, et rien que du plagiat, du plagiat pur, sans alliage.

Sans l'illumination que lui apporta la lecture de *Seul à travers l'Atlantique*, sans le secours des pages qu'il emprunta à Alain Gerbault, il est certain que jamais M. Maurois n'aurait écrit

son *Voyage au Pays des Articoles*, « charmant opuscule plein d'une ironie sans fiel », mais dépourvu de sel, et dont le tiers, exactement, n'est qu'un démarquage, semé de plagiats, de *Seul à travers l'Atlantique*, et le reste, probablement extrait de quelque autre ouvrage, une laborieuse satire qui fleure d'une lieue son pastiche des *Lettres de Malaisie*.

M. André Maurois a si bien le plagiat dans le sang, le plagiat est si bien dans la nature de son esprit, il y est si bien, si profondément porté par tout son être, que même pour un simple roman, un livre qui a toute la prétention d'une chose inventée, il plagie encore !

C'est, j'imagine, en pensant à sa propre œuvre littéraire que M. André Maurois, décrivant la capitale des Articoles, la juge ainsi par le truchement de son héros :

La ville était étrange. Elégante et fleurie comme certaines des villes neuves du Maroc, mais avec des recherches de formes trop rares qui fatiguaient l'esprit et les yeux Au passage, nous lisions avec surprise les noms des rues : Flaubert-Street, Rossetti Park, Proust Avenue, Eupalinos Gardens, Babbit Square, Baring Terrace, Forster Street. Que ce peuple est cultivé ! dit Anne. On se promène dans une bibliothèque (21).

Voilà une description qui s'adapte à merveille à la production littéraire de M. Maurois. A chaque page de ses livres, qu'il s'agisse de ses « vies romancées » ou de ses « nouvelles », bien que la plaque indicatrice, la citation, soit le plus souvent enlevée, on reconnaît avec surprise la Dowden-Street, le Shelley Park, la Frank Harris Avenue, les Monypenny and Buckle Gardens, le G.-H. Lewes Square, la Sainte-Beuve Terrace, l'Alain Gerbault Street, etc.

Et comme Anne, on ne peut se retenir d'admirer :

— Comme cet écrivain est cultivé ! On se promène dans une bibliothèque.

Chamfort, du reste, disait à peu près la même chose :

« Il y a des gens qui mettent leurs livres dans leurs bibliothèques, mais M... (22) met sa bibliothèque dans ses livres. » Chamfort avait prévu M. Maurois.

L'auteur d'*Ariel*, de *Meïpe*, de la *Vie de Disraeli* et du

(21) André Maurois, *Voyage au pays des Articoles*, pp. 51-2.
(22) L'M. est dans Chamfort.

Voyage au pays des Articoles n'est cependant pas, même dans son genre, aussi original qu'il en a l'air.

S'il a renouvelé ce genre, — celui de l'industrie littéraire, — il ne l'a pas inventé. Il a eu un devancier dans la personne de Lucien Mühlfeld, « pédant pour petites revues qui écrivait des chroniques avec une plume chargée d'une eau grise » (23), et qui fit, sa courte vie durant, trois méchants romans — complètement oubliés aujourd'hui — et un mal énorme à la littérature, ayant eu un jour, pour donner le change sur son talent, l'idée de l'exploiter commercialement. Il y employa son entregent, qui était considérable, et sa fortune, qui ne l'était pas moins. Encensé par des thuriféraires salariés, il s'acheminait vers le pont des Arts quand, — ainsi qu'en son galimatias chantourné son beau-frère Paul Adam l'a dit — « la mort stupide et folle arracha ce jeune homme de trente ans aux bras épouvantés de la gloire ».

Il ne se trouva qu'un critique, un seul, assez honnête et courageux, pour oser s'attaquer à ce faux écrivain, M. J. Ernest-Charles, qui, par deux vigoureux articles publiés coup sur coup dans la *Revue Bleue* (24), mit à nu le néant de Lucien Mühlfeld.

Je tiens, pour certain, disait M. Ernest-Charles, que les romans de M. Mühlfeld ne sont intéressants qu'à cause qu'ils créent une considérable circulation d'argent ; et je prends leur auteur pour le type d'une industrie nouvelle que j'appelle improprement l'industrie littéraire, parce que je ne trouve pas d'autre épithète plus convenable à ce genre de livres...

M. Mühlfeld connaît e péril de l'originalité littéraire. Il reprend donc les sujets qui traînent partout, et qui, par conséquent, sont la propriété de ceux qui les ramassent...

Lisez donc l'*Associée*... lisez ensuite les *Mémoires d'un médecin*, de Veressaïef, vous constaterez qu'il n'est pas une idée, pas un fait, pas un petit, un tout petit exemple qui ne soit transposé du livre de Veressaïef dans le livre de M. Mühlfeld. J'affirme que l'inspiration est directe, soumise, fidèle, persévérante, perpétuelle, systématique, exclusive : tout est pris dans le livre de Veressaïef et n'est pris que-là.

... Il lui faut pêle-mêle les idées et toutes les observations de Veres-

(23) Léon Daudet : *L'Entre-deux-Guerres*... Souvenirs... 3e s., p. 157.

(24) J. Ernest-Charles, *La Vie Littéraire : la Littérature industrielle à propos du roman de M. Mühlfeld ; L'Associée*, Revue Bleue, du 8 novembre 1902, p. 603 ; — *L'Originalité de M. Mühlfeld : L'Associée et les Mémoires d'un médecin de Veressaïef*. Revue Bleue, du 22 novembre 1902, p. 662. M. J. Ernest-Charles n'a reproduit que le premier de ces remarquables articles dans ses *Samedis Littéraires*, Paris, 1903, 1re série, p. 394.

saïef et non parce que le sujet de Mühfeld le réclame impérieusement... Mais parce qu'en vérité il est bien commode d'écrire un livre avec le concours gracieux, gratuit d'un autre livre excellent, vécu, vivant et si peu connu en France.

... Il personnifie — qui le croirait ? — quelque chose de nouveau et de nécessaire, je dirais même un progrès regrettable de notre civilisation. Aujourd'hui, l'instruction s'est répandue, le goût de la lecture a prospéré, tout un public s'est formé que ne satisfont plus complètement les traditionnelles et rudimentaires affabulations des feuilletonistes. Il lui faut des livres qui vulgarisent pour lui les idées, les sentiments, les drames psychologiques, intellectuels et moraux en les entourant à son usage de certaines apparences de style... Le luxe se répand plus vite que la grande culture et c'est pourquoi toute entreprise de vulgarisation littéraire, bien lancée, bien dirigée, doit donner de beaux résultats.

... Les romanciers deviendront surtout les intermédiaires entre l'élite et la foule. L'époque est venue des Nansouty, des Emile Gautier, des Figuier littéraires Il n'y a point de création intellectuelle, point de vraie littérature dans cette affaire, qui, conduite hardiment, peut devenir une très bonne affaire.

La similitude entre le cas de Mühlfeld et celui de M. Maurois est trop frappante. Il serait superflu de la commenter. Cette étonnante industrie est plus que jamais florissante. Les vulgarisateurs littéraires sont légion. Ils fabriquent des « vies romancées » et tous travaux du même ordre, autant qu'on en peut désirer. Pour la peine que cela leur donne !...

La prédiction de M. J. Ernest-Charles s'est réalisée de tous points. Il n'était peut-être pas inutile de la rappeler. Elle servira de conclusion à l'étude que j'ai eu le plaisir de consacrer au plus représentatif, au plus décoratif, au modèle le plus accompli, au prototype des Figuier littéraires : M. André Maurois.

AURIANT.

§

Une lettre de M. Frank Harris.

Cher Monsieur Vallette,

La polémique soulevée dans le *Mercure de France* au sujet des procédés de M. André Maurois me touche personnellement, et, comme j'ai l'avantage d'être encore de ce monde entre tous les écrivains de qui cet auteur s'est approprié le bien sans les citer, je vous demande la permission de me joindre brièvement au débat.

Sans doute, il est difficile à M. Maurois de se disculper des incriminations qu'a accumulées contre lui M. Auriant ; il s'y essaie avec une souple habileté, mais, en ce qui me concerne, il présente ses fallacieux arguments avec trop d'équivoque et d'astuce pour que je laisse passer ses allégations sans y répondre.

Lorsque j'eus connaissance du volume que M. Maurois appelle ingénument « *Études* anglaises », je fus stupéfait de constater que les vingt pages qu'il consacre à Oscar Wilde étaient directement « inspirées » de mon livre. Je m'attendais à ce que M. Maurois eût au moins l'élémentaire scrupule d'indiquer la source à laquelle il avait si amplement puisé. Il n'en fit rien ; bien au contraire, car il semble avoir pris soin de ne laisser aucun détail qui pût mettre sur la trace de ses larcins. Par manière d'excuse anticipée, il prévient, à sa façon ambiguë, que ses *études* sont des « conférences », des « textes dictés, non écrits », et il consent à leur reconnaître « les défauts de l'improvisation ». Plaiderait-il par avance la non-préméditation pour ses emprunts subreptices ?

Vérifions, puisque aussi bien M. Maurois invite à le faire « tout lecteur français ou anglais » de bonne foi.

En « improvisant » sa conférence, M. Maurois, par un curieux hasard, suit pas à pas mon ouvrage, et « dicte » des phrases qui sont *mot pour mot* identiques aux miennes. Les détails, incidents, anecdotes qu'il relate se succèdent dans l'ordre même où je les ai donnés. Les voici :

L'incident Pater, page 49 de mon livre ; le professeur d'esthétique, page 56 ; l'anecdote Whitsler, page 64 ; la lampe fumeuse, page 94 ; les invitations, page 168, et immédiatement après, page 169, la fable de Narcisse.

Le détail des invitations m'est personnel : c'est moi qui les envoyai pour le déjeuner auquel nous entendîmes, pour la première fois, la fable que Wilde devait, selon sa coutume, répéter en toute occasion et qu'il raconta à André Gide quelques années plus tard. Je n'avais donc à citer personne à ce propos, et c'est avec mépris que je relève la phrase perfide de M. Maurois : « Frank Harris ne cite pas André Gide. »

Singulière tartufferie, car je n'ai pas manqué de mentionner le nom d'André Gide chaque fois que j'ai eu à le citer, et mes traducteurs français ont poussé le scrupule jusqu'à donner la réfé-

rence des pages de la brochure pour les passages que j'en ai discutés.

Toute ces allégations de M. Maurois sont d'une fourberie un peu trop impudente. Qu'il « pille », comme il le dit, mais qu'il garde pour lui le mérite de ses méthodes et la responsabilité de ses compilations malhonnêtes.

Détail qui m'est personnel encore, page 243, l'histoire du yacht à Erith, sur la Tamise, après le premier procès. Même là, M. Maurois se dérobe à l'obligation de citer ses sources : il parle simplement d'un ami d'Oscar Wilde. N'insistons pas sur la prudence de cette discrétion.

Lorsqu'en outre il s'écarte de mon récit, M. Maurois tombe dans des erreurs qu'on retrouve chez d'autres, comme, par exemple, quand il dit qu'Alfred Douglas était « fort riche ». Or chacun sait qu'Alfred Douglas n'eut pas un sou de fortune personnelle avant la mort de son père et qu'alors même la part dont il hérita ne le fit pas « fort riche. »

Voilà ce que vaut l'érudition de M. Maurois, et comme il vérifie l'exactitude des faits qu'il emprunte. Mais c'en est assez.

Si tous les arguments qu'il emploie dans son effort pour réfuter M. Auriant sont du même genre, M. Maurois n'a guère ébranlé la thèse de son accusateur. Avec toute son astuce, il ne réussit qu'à s'enferrer.

On m'a rapporté qu'un spirituel académicien, mis au fait de la mésaventure de M. Maurois, aurait proféré ce commentaire laconique : « Il a pris, il est pris, tant pis pour lui ! » C'est là toute la morale de l'histoire.

Avec mon bon souvenir, croyez, cher Monsieur Vallette, à mes sentiments les meilleurs.

FRANK HARRIS.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Odilon-Jean Périer. — Pierre Fontaine : *Les Amants disparates*. Renaissance du Livre. — Isi Collin : *Quinze âmes et un mousse*, Renaissance du Livre. — Jean Tousseul : *La Parabole du Franciscain*, Renaissance du Livre. — Mémento.

Le poète **Odilon-Jean Périer** est mort à Bruxelles le 22 février 1928 à l'âge de vingt-sept ans. Il laisse cinq recueils de vers : *Le Combat de la Neige et du Poète* (1920), *La Vertu*

par le Chant (1921), *Notre Mère la Ville* (1922), *Le Citadin* (1924) et *Le Promeneur* (1927) ; une pièce en trois actes : *Les Indifférents* ou *On s'amuse comme on peut*, représentée au *Théâtre du Marais* en 1925 et un roman : *Le Passage des Anges*, paru en 1926 aux éditions de *La Nouvelle Revue française*.

Comme il fallait s'y attendre, on ne manqua point de rééditer à son propos les clichés dont on accable d'habitude la mémoire des jeunes poètes morts, et c'est au milieu d'une sympathie apitoyée qu'Odilon-Jean Périer s'endormit dans sa juste gloire.

Puisqu'il n'est plus là pour se défendre, dissipons le malentendu dont on voudrait l'envelopper et épargnons à son œuvre, demeurée vivante l'injure d'une facile couronne.

Aimé des Dieux, il le fut, certes, mais non parce que trop tôt ravi aux lettres. Son œuvre, en effet, ne puise sa valeur ni dans une inquiétante précocité, ni dans sa mutilation prématurée. Bien que brève, elle oppose déjà aux sévices du temps le fronton et les colonnes d'un temple parachevé et, par son lumineux sillage, ce poète de vingt-sept ans, qui n'attendait plus rien de personne, rejoint dans nos mémoires le souvenir d'un Rimbaud, d'un Moréas et d'un Laforgue, dont le rapprochait d'ailleurs plus d'un trait.

Discret et précieux comme lui-même, son héritage spirituel n'a rien qui puisse plaire à la foule. Trop fier pour se plaindre ou pour se confesser, O.-J. Périer nous livre un chant dénudé dont l'unique vertu résiderait dans son jaillissement éperdu, si de temps à autre on n'y percevait, trahie par des jeux d'ombre, l'angoisse d'une chair inapaisée et d'un esprit dévoré d'absolu. *Le Citadin* s'ouvre sur une double épigraphe de l'abbé Delille et d'Arthur Rimbaud. Le secret d'Odilon-Jean Périer se trahit dans ce choix : un orageux destin tempéré par une stricte discipline.

Ainsi se dissimule comme il le peut, et quoique s'en soit défendu le poète, le romantisme qui lui brûlait le cœur.

Mais à l'encontre d'un grand nombre d'écrivains de sa génération, pour Périer discipline n'est pas synonyme de sécheresse. Tout au plus trouve-t-il, dans l'acceptation de ses rigueurs le secours qu'en attendent sa pudeur et sa fierté. S'il s'y astreint, c'est moins par concession que par goût. Elle plaît à sa sensibilité autant qu'à son intelligence.

Sans doute, il n'est pas sans subir l'influence de ses contemporains, et comme tout jeune homme conscient des exigences de son temps, il obéit au dernier mot d'ordre. C'est ce qui fait que de-ci de là on dépiste dans son œuvre une réminiscence qui fixe son époque. Quelquefois même, par défi et avec un sourire amusé, il accentue dans tels de ses vers la manière et le ton d'un prince de l'heure ou d'un aîné illustre. Car cet intellectuel averti adore la fantaisie et ses livres débordent de poèmes gratuits où s'éparpille en étincelantes paillettes une âme lasse de son éternel repliement. On dirait alors que pour en épuiser les délices, le poète cherche à vider d'un trait la coupe des enchantements.

Mais ce n'est qu'une feinte. Comme tous les prédestinés, Odilon-Jean Périer a la conscience obscure de son destin. Une invisible présence lui rappelle sans cesse la proximité de l'échéance. Elle lui dicte ses plus beaux vers, comme elle lui inspirera des révoltes que sa fierté mue aussitôt en exquises mascarades. A chaque instant et lorsqu'on s'y attend le moins, le glas sonne à travers son œuvre. Mais encore arrive-t-il à l'étouffer sous le chant des mille clochettes auxquelles s'accrochent ses doigts crispés. Qu'on ne s'y méprenne pas : il sait ce qui l'attend, mais ne consent à en avertir personne. Et c'est parce qu'il le sait qu'aux invites du monde, de la gloire et de l'amour, il oppose, sous un apparent dédain, le renoncement d'une âme désespérée :

Vous resterez debout comme un peu de lumière
Sans vivre, sans mourir, dans les vers que j'écris.

Pathétique conflit que celui de cet esprit trop fier pour s'épancher et trop ardent pour se taire !

Il s'accentue au fur et à mesure qu'il approche de sa fin. Noyé au début sous de précaires espérances, il éclate irrésistiblement dans *Le Promeneur*, qui devait précéder de quelques mois la disparition du poète.

Mais non, je ne resterai pas longtemps, tu sais bien que je ne puis pas me passer de toi,

écrit Odilon-Jean Périer dans la dédicace à sa mère morte.

Et il clôt son livre, devenu son testament, sur ce quatrain :

Pour une nuit encor je suis libre. L'air tremble
A peine, c'est qu'il forme une étoile de plus.

Les colonnes du soir montent toutes ensemble.
Le monde se referme et ne me connait plus.

Ces vers amples, sonores et lourds de prescience font prévoir le grand lyrique qu'O.-J. Périer serait devenu. On trouve d'ailleurs dans tous ses livres et dès ses premiers essais, parmi les subtiles fantaisies auxquelles se divertissait sa souple intelligence, des poèmes d'une étonnante maturité de forme et de pensée.

C'est grâce à ces poèmes-là qu'O.-J. Périer s'assure une place de premier plan parmi les jeunes poètes d'aujourd'hui. C'est certainement grâce à eux aussi qu'il exerçait son prestige sur ses meilleurs rivaux. Aussi, dès que sa mort fut connue, de toutes parts surgirent des tributs d'hommages qui, sous le masque des mots, déguisaient, tant bien que mal, l'unanimité des regrets. Tandis que MM. Jan Milo et Lucien François lui dédiaient, l'un une plaquette votive, l'autre un numéro de sa revue *Echantillons*, *Le Rouge et Le Noir*, délaissant ses programmes de combat, organisait en son honneur une séance publique où quelques-uns de ses compagnons d'armes, choisis dans les camps les plus divers, initièrent un public recueilli à la vertu souveraine de son chant interrompu.

« Il faut que l'on sache ce qu'a de grave la disparition d'un poète comme Odilon-Jean Périer, » avait déclaré le Président de *Le Rouge et le Noir*, M. Pierre Fontaine, et grâce à ses soins autant qu'à sa fraternelle piété, l'âme du poète foudroyé put rayonner de tous ses feux sur une innombrable assemblée.

Mieux que personne, M. Pierre Fontaine pouvait aimer et comprendre Odilon-Jean Périer. L'un et l'autre appartiennent à la génération d'après-guerre et, à peu de chose près, se sont épris des mêmes spectacles et des mêmes problèmes. Ils ont cependant chacun leur manière de les interpréter. Pour Périer, le monde demeure plein d'enchantements et, malgré son flegme apparent, il ne s'étonne guère d'y surprendre, de temps en temps, un passage d'anges.

Est-ce par dédain de l'imagination et par amour de la certitude que M. P. Fontaine s'abstient de regarder au delà des murs ? Dans son roman **Les Amants disparates**, il se contente de noter, en termes précis et quelque peu ironiques les diverses phases d'une aventure amoureuse, qui, bien que née dans l'indif-

férence, finit, selon la tradition, sur un abandon et des larmes. Comme tout jeune romancier d'aujourd'hui, M. Fontaine se garde bien de compliquer son récit d'accessoires sentimentaux. Son livre est plutôt un procès-verbal qu'une belle histoire : Orangine et Serge se rencontrent, s'aiment — ou à peu près — et se séparent.

Thème éternel sans doute, mais qui offre à M. Fontaine l'occasion de nous en divertir une fois de plus. Pour en arriver là, M. Fontaine n'use d'aucun procédé extravagant. Son style simple, nerveux et concis avive un récit sans bavures. Ses héros n'abusent ni d'attitudes ni de propos singuliers. Ils se confrontent comme de gentils animaux bien dressés, de qui M. Fontaine surveille les bonds et les jeux.

Ce que la vie devient dans l'affaire n'importe guère à cet observateur malicieux. C'est moins en moraliste qu'en flâneur qu'il traite ses personnages, et les amants disparates évoluent dans leur décor à la manière d'agiles silhouettes sur un écran de cinéma.

Point n'est besoin qu'ils se confessent pour nous faire part de leurs plaisirs où de leurs peines. D'ailleurs en éprouvent-ils même l'apparence? Leur âme mécanique n'a que faire de ces futilités, tout au plus propres à détériorer leurs rouages. Et comme M. Fontaine prête aimablement la main à la comédie qu'ils se donnent, on en infèrerait qu'il approuve et partage leur aimable désinvolture. A qui conclurait de la sorte, **Micoulette**, qui fait suite aux *Amants disparates*, apporte, fort heureusement, un formel démenti. C'est un conte délicieux, pétri d'humanité et tout frémissant d'émotion secrète.

Pour avoir écouté l'amour, une fillette se donne la mort... Thème éternel encore, mais commenté avec une délicatesse de touche, une sobriété de moyens et une tendresse exquise qui réhabiliteront M. Fontaine aux yeux des âmes sensibles et font de *Micoulette* un menu chef-d'œuvre.

Pour avoir écouté ses devoirs de journaliste, un poète a pris le bateau et s'est évadé d'une tumultueuse capitale, afin de retremper dans les neiges polaires une âme éperdue d'infini. Thème éternel toujours, si on lui garde son sens symbolique. Le poète qu'est M. Isi Collin doit certes l'interpréter ainsi. Mais le maître journaliste qu'il est devenu n'a pas manqué de lui conférer une

signification plus directe et, dans **Quinze âmes et un mousse**, cet habile Janus confond en un alerte récit ses dons lyriques et ses vertus professionnelles.

Le petit bateau qui le transporte lui sert tantôt de tour d'ivoire, tantôt d'école de vie. En compagnie de rudes garçons pour qui la mer demeure l'unique et éternel poème, il explore des coins assez ignorés de la planète, le journaliste fêtant chaque épisode de sa randonnée maritime dans de vivantes pages que le poète se hâte d'épingler d'images prestes comme des flèches de feu.

M. Isi Collin, qui signa naguère les beaux vers de *La Vallée heureuse* et qui possède dans ses tiroirs quantité de poèmes parfaits, s'obstine depuis de trop longues années dans un silence que, malgré son précieux intérêt, *Quinze âmes et un mousse* ne rompt qu'à demi. Journaliste actif, mais poète nonchalant, s'il nous émerveille de sa fantaisie quotidienne, il nous déçoit par son entêtement à nous dérober le seul trésor dont il soit en droit de s'enorgueillir.

Ce n'est pas M. Jean Tousseul que l'on pourra taxer de parcimonie. Chaque année le favorise d'un nouvel ouvrage et nous ne pouvons que lui en savoir gré, puisque sa fécondité marche de pair avec ses progrès.

M. Tousseul a débuté pendant la guerre par un recueil de contes, *La mort de la petite Blanche*, où s'affirmait déjà, malgré d'inévitables maladresses, un talent à la fois pittoresque et pathétique, assez proche de celui d'un Gorki ou d'un Eekhoud. De la même veine, *La Cellule 158*, dont il fut parlé ici en son temps, nous satisfit davantage, et avec *le Village gris* M. Tousseul s'imposa définitivement à notre admiration. Parce que publié à Paris, ce beau livre ne put être commenté dans la *Chronique de Belgique*. Il suffira peut-être de le saluer au passage pour attirer sur lui l'attention qu'il mérite. Aujourd'hui, M. Jean Tousseul publie à Bruxelles **La Parabole du Franciscain**, recueil de trois contes d'inspiration variée et où il s'efforce d'élargir le cercle de ses curiosités. Jusqu'ici, en effet, M. Tousseul s'était cantonné dans un monde assez restreint ayant pour centre son village natal. Cette fois, il tourne délibérément le dos à ses décors familiers et, tout en restant fidèle à son pays, l'aborde à travers l'histoire et la légende. Cet appétit de renouveau n'est pas sans crânerie. A une veine heureuse pourquoi faire

succéder, sinon par bravoure, un filon inexploré ? Il faut cependant reconnaître qu'à part *La Parabole du Franciscain*, qui donne son titre au recueil, les deux autres contes pèchent par une confusion d'autant plus regrettable qu'elle émane d'une louable ambition. A n'en point douter, M. Tousseul s'est abusé sur les ressources de son talent.

Car malgré le secours d'une puissante rhétorique, ce talent strictement humain se montre incapable d'affronter les grands problèmes. M. Tousseul, terrien dans l'âme et qui avec raison se vante de ses origines, garde au cœur et au front la noire poussière d'où il est issu. Elle lui obstrue la gorge au point d'infliger à tous ses hymnes un accent plébéien dont le pathétisme n'implique pas, quoi qu'en puisse penser M. Tousseul, un rayonnement spirituel. L'épopée — elle frôle d'une aile maladroite *La Parabole du Franciscain* — réclame un autre souffle. Elle vit de l'air des montagnes et non de celui des terrils. C'est pour l'avoir ignoré ou méconnu que M. Tousseul, noble et puissant écrivain malgré tout, n'a pu cette fois déjouer le piège que courageusement il s'était tendu.

Mémento. — *Jacob Smits* vient de mourir à Moll où, depuis de longues années, il s'était fixé. D'origine hollandaise, il avait consacré à la Campine son cœur d'homme et son talent de peintre. Dans une œuvre abondante qui compte des morceaux de premier ordre, il avait chanté, avec une émouvante ferveur les types et les paysages de son pays d'adoption. Les grands musées d'Europe s'honorent de ses toiles. Le *Père du Condamné*, son chef-d'œuvre, appartient au Musée de Bruxelles.

GEORGES MARLOW.

LETTRES RUSSES

Le 60e anniversaire de Maxime Gorki. — Le 27 mars, en Russie des Soviets, on a fêté le 60e anniversaire de Maxime Gorki. Fier de son entente avec le grand écrivain, le gouvernement bolcheviste en a fait un événement de tout premier ordre. Maxime Gorki a été honoré du titre flatteur d'écrivain du peuple. Dans la Bibliothèque publique des Soviets, à Moscou, on a organisé une exposition réunissant toute la documentation concernant la vie et les œuvres de l'auteur des *Bas-fonds*, à laquelle viendra s'ajouter plus tard un musée permanent de même carac-

tère. Dans toutes les écoles russes ont eu lieu, au jour indiqué, des matinées et des soirées de gala consacrées à la lecture des œuvres de Maxime Gorki ; on a joué ses pièces, on a exposé ses romans et contes. Partout, dans les villages, où on compte maintenant pas mal de clubs, de maisons du peuple et de salles de lecture, on a répandu des brochures sur l'écrivain. Des cinémas ont fait passer le film *La Mère*, d'après le roman du même nom de Gorki. A Nijni-Novgorod, la ville natale de l'écrivain, on a fondé une bibliothèque qui porte son nom et à Kanavino, la banlieue de Nijni-Novgorod, on a décidé de fonder une université populaire pour commémorer l'événement. Le « Gosizdat » (La Maison d'édition de l'Etat) a annoncé la publication des œuvres complètes de Maxime Gorki en 20 volumes, édition qui sera achevée au cours des années 1928 et 1929. Les revues *Krasnaia Nov* (Le Nouveau Rouge) et *Tchitatel i Pissatel* (Le Lecteur et l'Ecrivain) les donnent en suppléments. Toute la presse périodique paraissant dans la République des Soviets, en cent langues différentes, a consacré au jubilaire des éditions spéciales. Tous les clubs des unions professionnelles ont fêté l'écrivain par des expositions de ses œuvres et de ses portraits, la lecture de ses récits, etc. Depuis les dix ans que compte le régime communiste en Russie, on n'avait pas assisté encore à un événement strictement littéraire qui revêtit à ce point le caractère d'une fête nationale.

On a rendu des honneurs à Maxime Gorki partout — à Tiflis, au Caucase, aussi bien qu'à Moscou — et non seulement en vertu d'ordres reçus d'en-haut ; pour fêter l'écrivain, les dirigeants bolchevistes n'ont pas eu beaucoup à insister : la population y a participé bien volontiers, le mouvement étant en grande partie spontané. C'est dire que Maxime Gorki jouit d'une énorme popularité dans son pays natal. La statistique des livres prêtés dans les bibliothèques publiques et privées précise sa position comme celle de l'écrivain le plus recherché.

Les œuvres, les actes et la vie même de Maxime Gorki, tout ce qu'il a subi et souffert, tout contribue à expliquer l'attachement de la Russie pour Maxime Gorki.

Il existe plusieurs biographies de l'auteur des *Bas-Fonds*. Mais son meilleur biographe, c'est lui-même. Il a raconté sa vie dans ses livres inoubliables : *L'Enfance*, *Parmi les Gens* et *Mes Universités*.

Maxime Gorki, dont le nom véritable est Alexis Pechkov, est né le 27 mars 1868, à Nijni-Novgorod. Son père, fils d'un officier dégradé et déporté en Sibérie en raison de sa cruauté à l'égard des soldats, était, de son état, menuisier et tapissier. A cinq ans, Alexis tomba malade du choléra. Il s'en remit, mais communiqua la maladie à son père, qui succomba. La mère n'aimait pas Alexis, le considérait comme responsable de la mort de son mari; mais elle se consola bientôt de son veuvage et, s'étant remariée, se débarrassa de son fils en le confiant à ses grands-parents.

Ce fut alors pour l'enfant une vie pleine d'horreurs, éclairée uniquement de rares rayons de soleil, l'amour de sa grand'mère. Ceux qui ont lu *l'Enfance* se rappellent les gens cruels, farouches, égoïstes, presque toujours ivres, qui peuplaient le monde du petit Aliocha. A sept ans, il commença à fréquenter l'école, mais, ayant contracté la variole, il l'abandonna pour ne plus y retourner. Il n'avait pas atteint l'âge de huit ans, que sa mère décédait et que son grand-père se ruinait. On plaça l'enfant dans un magasin de chaussures comme commis ; deux mois ne s'étaient pas écoulés qu'Aliocha se brûlait les mains et était renvoyé chez son grand-père. Remis, il était engagé par un dessinateur ; un an après, il s'enfuyait, tant l'existence lui paraissait dure chez son patron. Son employeur fut ensuite un cuisinier sur un bateau, Mikhaïle Smoury. C'était un homme d'une force physique extra-ordinaire, qui se passionnait pour la lecture et sut communiquer son goût à son aide. Aliocha se jetait sur les livres. « A partir de cette époque, se rappelait-il plus tard, je commençai à lire tout ce qui tombait entre mes mains; à dix ans, je me mis à marquer dans mon journal intime toutes les impressions de ma vie et de mes lectures. »

La vie ultérieure de l'écrivain est riche en changements brusques, en surprises et, hélas ! en souffrances. Il ne resta pas longtemps chez Smoury et entra chez un dessinateur pour la deuxième fois. Mais, peu de temps après, nous le voyons devenir marchand d'icones, renoncer vite à ce commerce et s'engager, en qualité de veilleur de nuit, dans une station de chemin de fer ; ensuite, il devint garçon boulanger, etc.

A quinze ans, il lui semblait parfois être un homme ayant déjà énormément vécu. « Mon être était gonflé et archi-plein de tout

ce que j'avais vécu, lu, fiévreusement réfléchi, » raconte Maxime Gorki. « J'abhorrais avec dégoût les malheurs, les maladies, les plaintes ; toutes les cruautés — le sang versé, les coups, les railleries même provoquaient chez moi un sentiment de répugnance qui se transformait en un clin d'œil en une fureur glacée, et je me battais comme une bête ...»

Deux hommes distincts habitaient l'âme de l'adolescent : l'un, ayant passé par la boue et les vilenies de la vie, avait perdu tout courage ; comprimé par les horreurs envisagées, il était devenu méfiant, soupçonneux, il voulait fuir les hommes, se cacher quelque part loin, seul avec ses livres. L'autre, imbu de l'idéal appris dans des livres, se passionnait pour le beau et le bien, se révoltait contre l'injustice qui règne dans ce monde, était prêt à tout instant à se jeter dans la lutte pour défendre les malheureux et les opprimés. A cette époque déjà, le fondement moral de ses œuvres littéraires était solidement assis.

On ne saurait nier que le vagabondage ne soit le propre de l'âme slave ; plusieurs parmi les écrivains russes ont acquis la notoriété par leurs pérégrinations perpétuelles. Mais personne n'égale, à ce point de vue, Maxime Gorki. Maintes fois, il traversa la Russie dans toutes les directions : c'est pourquoi il connaît merveilleusement sa patrie et ses compatriotes. De Nijni à Kazan, de Kazan à Tsaritsine, de Tsaritsine de nouveau à Nijni, de là en Ukraine, ensuite en Bessarabie, en Crimée, dans la région du Don, au Caucase, toujours à pied, un sac avec une miche de pain et des livres sur le dos, Maxime Gorki a mené jusqu'à l'âge de 24 ou 25 ans cette vie de vagabond dont il a su ensuite tirer tant de sujets pour ses récits.

A vingt ans, il tenta de se suicider en se tirant une balle dans la région du cœur ; le coup porta à côté et la balle traversa le poumon. « Etant resté au lit le temps prescrit par le médecin, je me rétablis pour devenir marchand de fruits », raconte ironiquement Maxime Gorki dans son autobiographie. Or, une trace physique de l'acte tragique est restée : il ne s'est jamais guéri de la pneumonie contractée à la suite de cette tentative de suicide. C'est cette maladie qui le force à passer son temps loin de sa patrie, en Italie.

Malgré l'échec de sa tentative de mettre fin à ses jours, il conserva longtemps cette intention. Un an plus tard, il marquait

dans son journal intime : « Je ne renonce pas au suicide, j'ai le dégoût de tout le monde ». Il fuit les hommes, adhère à un groupement de « tolstovtsi », soi-disant disciples de Tolstoï, qui, ayant en horreur la civilisation européenne, se sont retirés à la campagne pour s'y adonner aux travaux champêtres. Mais l'hypocrisie de ces « rénovateurs » de la vie le dégoûte bien vite. Un point est pourtant acquis par cette expérience, c'est que la hantise du suicide a disparu. Maxime Gorki s'établit à Nijni, entre, en qualité de clerc, dans l'étude d'un avocat réputé de la région, A. Lanine, qui eut une énorme influence sur son développement intellectuel. Nijni était, à la fin du siècle passé, un des lieux de déportation des condamnés politiques ; c'est dire que le nombre des intellectuels y était assez grand. Maxime Gorki les fréquentait, y contractait des amitiés. Parmi les déportés politiques, il fait la connaissance du célèbre écrivain Vladimir Korolenko, qui guide ses premiers pas sur le terrain littéraire. Dorénavant, son chemin est tracé : il sera écrivain.

Cependant, l'amour des pérégrinations l'a fait quitter la ville où il s'était créé des relations amicales et utiles. Il fait ses adieux à Nijni et, toujours à pied, s'en va dans le Midi. En 1892, on le voit au Caucase, à Tiflis, où il travaille aux ateliers du chemin de fer. Au cours de cette année, un quotidien de Tiflis publie un conte, *Makar Tchoudra*, signé « M. Gorki ». C'était le début d'Alexis Pechkov. Il eut du succès. Le jeune homme renonça à ses occupations multiples pour s'adonner à la littérature. Il devint rédacteur aux journaux de province. Toujours changeant de lieu de résidence, il collabore aux journaux de Kazan, de Samara, de Nijni, et on commence à parler de lui dans les milieux littéraires de Moscou. En 1895, les *Rousskia Védomosti*, le quotidien le plus influent de Moscou, et deux grandes revues russes, la *Rousskaia Mysl* et le *Rousskoé Bogatstvo*, publient presque simultanément des contes de Maxime Gorki. La veille encore, connu seulement d'une élite restreinte d'intellectuels, il se réveille écrivain célèbre dans toute la Russie.

Depuis lors, — voilà plus de trente ans, — Maxime Gorki ne cesse d'écrire. Méthodiquement, tous les jours, à huit heures du matin, il se met à son bureau et jusqu'à une heure de l'après midi remplit des feuilles de papier de son écriture ronde et bien alignée. Quand il ne s'occupe pas de ses ouvrages, il se consacre à

sa correspondance, qui est très volumineuse, puisque, à l'instar de son grand ami défunt, Léon Tolstoï, Maxime Gorki correspond avec toutes les parties du monde, répond à toutes les lettres qu'il reçoit et qu'il lit attentivement lui-même. Une société coopérative des mutilés de guerre de Nijni s'est adressée tout récemment à lui pour lui demander aide et protection. Sans tarder, il a envoyé une lettre au président des soviets de Nijni. « Je vous en prie, écrivait-il, venez en aide aux vieillards. Moi-même, malgré moi, je suis devenu vieux. »

On a fait le calcul que la collection de toutes les œuvres de Maxime Gorki en différentes langues, y compris les nouvelles éditions, ainsi que les livres sur ses œuvres, constituerait une bibliothèque de dix mille volumes. Dans ces milliers de publications, Maxime Gorki n'a fait que mener toujours la même campagne de glorification du travail humain, de la science, de la civilisation occidentale. Cela n'est donc pas par hasard que son dernier article, publié par les *Izvestia* de Moscou à la veille de son anniversaire, véritable message au peuple russe, porte ce titre: *La Science.* « Nous devons organiser dans notre pays, dit-il, son meilleur cerveau, sa force nerveuse créatrice, nous devons créer de telles conditions de possibilités de développement pour la science russe qu'elles puissent lui garantir une évolution libre et infinie ; nous devons, tous ensemble, prendre soin des savants, pour qu'ils puissent donner au pays le maximum de leur production. »

Voilà ce que demande Maxime Gorki au peuple russe, le jour de son 60e anniversaire.

S. POSENER.

LA FRANCE JUGÉE A L'ETRANGER.

Jean de Gourmont, jugé par R. Gomez de la Serna. — Dans la *Gaceta Literaria* du 15 mars dernier Ramón Gómez de la Serna a publié le curieux article suivant sur Jean de Gourmont, dont la traduction nous a semblé digne d'être donnée ici. Il émane d'un esprit auquel on ne saurait refuser une acuité aiguë et un sens si éveillé des réalités que son jugement, même égaré sur le terrain de la critique internationale, possède ce charme étrange qui n'émane que des génies profonds,

lesquels, parlant d'autrui, laissent un peu de leur âme complexe vaguer à travers les méandres d'une prose qui s'efforce, sans y parvenir complètement, à ne plus être qu'objective. On commence seulement à connaître chez nous, par quelques traductions de son œuvre immense, l'incroyable complexité de ce génie, — nous répétons le mot, qui est parfaitement exact ici, — qui, depuis un quart de siècle, accumule productions sur productions et fait preuve d'une telle richesse de moyens d'expression, d'une telle fantaisie ailée, de tant d'aisance et d'élégance dans une besogne de forçat de la plume, ou pour mieux dire du pinceau, que Ramón est, en même temps que le plus haut sommet actuel, le plus grand danger des lettres espagnoles, si son exemple, contagieux, risque de susciter — et la chose est faite, hélas ! déjà — une école d'imitateurs de son art, qui est et doit rester unique. Mais donnons-lui la parole, sans plus de commentaires, qui le feront sourire :

Jean de Gourmont vient de mourir.

Frère de Remy, il fut abbé au lieu d'évêque, comme l'auteur d'*Une Nuit au Luxembourg*, mais, tel le disparu, c'était, chez lui, le même vaillant instinct de polissonner avec la vie et de simuler une religiosité qui permettait de perpétrer les plus confidentielles profanations.

Autographe, tracée de cette fine écriture pour laquelle Jean de Gourmont se servait comme d'un stylet, je possède de lui cette note autobiographique :

« Je naquis au manoir de Mesnil-Villeman, dans le Cotentin, pays de Saint-Evremond et de Barbey d'Aurevilly. Ma famille était établie en Normandie depuis l'occupation normande et descendait du vieux Roi de Danemark, Gourmont.

» J'ai passé ma mystique enfance en ce petit château, au bord d'un étang qu'entouraient des hêtres, mes uniques compagnons d'existence, outre un frère jumeau. C'est dans cette retraite que je me préparai à la vie, parmi la communion avec les arbres, mes frères. Totémisme végétal, en vérité !

».... Atmosphère mystique et religieuse, que j'ai conservée, en la muant en sensualité. Depuis ma jeunesse, je n'eus qu'une irrésistible impulsion, qui fut l'amour. Et, dès que j'ai pu voler par-dessus les arbres, je me suis envolé pour Paris, beauté des chairs et beauté des âmes.

» Vieilli, je crois aujourd'hui encore que mieux vaut l'amour d'une femme que la gloire. Et que c'est en l'amour — cette analyse de nous-mêmes — que nous prenons le mieux conscience de nous.

» Néanmoins — et surtout, peut-être — c'est à mon frère aîné Remy,

alors déjà célèbre, que j'allai me réunir à Paris, dès que j'eus achevé mes études, un peu fantaisistes et sans autre méthode que ma curiosité intellectuelle. Je les ai faites chez les Oratoriens, Congrégation religieuse établie en Italie par saint Philippe de Néri en 1548 et introduite en France par Pierre de Bérulle en 1611, qui se consacre à l'éducation de la jeunesse, en suivant quelque peu la tradition de Port-Royal. Une admiration affectueuse et respectueuse m'attirait vers mon frère et, du jour où je me fus réfugié sous son aile, je ne l'ai plus quitté jamais. Lui m'a aimé et m'a protégé comme son vrai fils : vingt ans de différence d'âge nous séparaient. Dès lors, ma vie devint, à son tour, une chasse au bonheur... et à la douleur, car les émotions de ma sensibilité s'aggravaient de toute mon exaltation devant la Beauté. Et, aux côtés de Remy, adonné au culte de son œuvre et de sa pensée, l'emploi de mon temps allait aussi à l'analyse de mes propres découvertes en face de la vie. A présent, sans abandonner le culte de Remy, je voudrais, sans autre ambition, laisser dans une suite de romans qui doivent paraître — *L'Art d'Aimer*, suite de *La Toison d'Or*, va sortir incessamment — une confession de mon existence. A ces deux volumes, j'en ajouterai d'autres, de dissociations philosophiques, et quelques recueils de critiques, etc., etc. »

Toute la rébellion d'une race pure explose dans les Gourmont, au verbe déchaîné. Il faut, dans le raffinement de leur rébellion, qu'ils soient fort loquaces pour arriver à filer toutes les confidences sensuelles sourdement, rudement mortes, de tous les ancêtres morts au castel natal.

Remy trouva la veine de la source antique et découvrit des eaux qui souriaient, en la subconscience, dans les souterrains du château.

Tous deux se mirent à chercher les ancêtres infiltrés dans l'humus profond de leur instinct.

Sage excavation, obtenue par le grand ressusciteur Remy ! Son frère, qui l'aida et servit sa messe avant de devenir finalement un prêtre comme lui, rencontre, lui aussi, les jouissances enterrées, dont la douceur savoureuse est celle de blanches racines.

Il me plaît de compléter avec la figure de ce frère les traits héraldiques que j'ai marqués en Remy, car, lui aussi, il avait enfilé la vérité de la vie et promenait son liturgique plumeau violet sur les meubles et les livres de son frère, qui, un jour, pensant à un incendie de sa bibliothèque, avait dit qu'il préférerait la mort. Lui aussi écrivait sur cette table — caressant, l'on eût dit, et faisant revivre un même piano — où Clésinger, ce sculpteur à face et mine imposantes, ami de Nerval et de Gautier et dont la *Femme mordue par un serpent* est la copie de l'inquiétante nudité d'une belle de l'époque, Mme Sabatier, laquelle, qui sait ? se sentait peut-être, dans les pauses de la contemplation, toute nue sur ce long plateau... Table, donc, propre à y ériger des plastici-

tés nues et digne table des Gourmont, jusqu'à hier propriété du frère, qui croyait aux mêmes apparitions.

C'est pour ces raisons qu'on ne peut, parlant de Jean, oublier Remy. Tous deux s'unissent et se ressemblent en une même hyperesthésie dynastique. Tous deux ont trempé des doigts de croyants dans le même bénitier faux et une même visqueuse ingénuité les caractérise l'un et l'autre.

Ce fut leur suprême illusion que de rencontrer la consolation sexuelle, mais ils la cherchèrent tant, ils aimèrent une image si raffinée qu'ils en devinrent pèlerins de toutes les églises. Ce furent deux chevaliers errants en quête de sensualités introuvables, dont le secret, eux moins que les autres le possédèrent, parce que le compliquant, le dénaturant, le plongeant dans l'oubli tout pur.

Ils souffrent, ils fouillent, ils creusent pour rencontrer cette sensualité qui leur échappe. On dirait qu'ils reviennent à l'assaut pour n'avoir pas trouvé la vraie jouissance, parce que ni la première, ni la seconde, ni la troisième réponse de la nuit ne leur suffisent.

Les femmes de Gourmont se cherchent par des frôlements universels et tout à fait cocasses et cependant ne se trouvent point. Insatiables, elles ont toujours l'air d'inaugurer une neuve jouissance quand elles ne veulent que répéter l'ancienne.

Gourmont leur demande, les supplie de le laisser regarder derrière un miroir, en cet endroit usé qui semble quelque involontaire élimure du tain, mais n'est en réalité qu'un œil qui se dissimule, un œil inscrit avec le plus grand cynisme sur le miroir où se mirent ceux que l'on observe furtivement.

Jean de Gourmont a répété les aguets de Remy.

Que pouvait être le frère du satyre, en étant le frère si légitime, qui, même, possédait les signes spéciaux de descendant d'une antique dynastie ? Evidemment, frère du satyre et rien autre.

Jean de Gourmont assoit plus sur ses genoux la femme blanche que sur son âme. Il est plus matériel que son frère. De là, le grand respect qu'il a pour lui et de là qu'il ne soit pas monté si haut que lui.

Lui aussi avait, comme son frère, sa pièce en damas. Et c'est là qu'il réunissait les déchirées d'autres prophètes. Ces femmes mystiques, scabreuses, insatiables, qui, en le prophète, trouvent leur « vieux » et leur amant dans l'écrivain lyrique.

Tel le membre sincère d'une grande famille, Jean de Gourmont ne voulut pas non plus démentir sa propension sensuelle. Il dénoue les blondes tresses, avide d'une nudité plus complète.

C'est loin de ces deux frères que s'érigent les châteaux de l'hypocrisie, car eux ils découvrent le secret de leurs vies et éploient, à la façon de grands organistes, leur passion.

Jean de Gourmont a lu tout ce qu'il a pu lire dans la paix critique de son bureau.

Il s'occupa de livres, infatigablement. Sur le banc de la critique, il ouvrait des livres et encore des livres et à ses cheveux rougeoyants se mêlaient beaucoup de ces poils chenus, longs, spiriformes, authentiques, qu'arrache le coutelas ouvreur de livres à certaines pages propices.

Ainsi que son frère Remy, il trouva le plaisir du cabinet, si doux, et cet autre plaisir de bercer l'éternel enfant, je veux dire de se pencher sur le berceau du livre qui vient de paraître. Avec quels yeux ingénus chaque livre renouvelle-t-il le monde, du seul fait qu'il entend le renouveler !

Il a élimé ses coupe-papiers de marbre en ouvrant tous les livres qu'il lui fallait ouvrir. Il les a polis comme se polissent les pieds de marbre d'un Christ que baisent et effleurent toutes les lèvres. Et il les a sans doute affilés un peu, à la façon de ces armes blanches des primates employant des couteaux de silex.

Gourmont a lu à en rester blême, blême de tant de lectures, mais en lui a subsisté jusqu'au bout la vitale illusion qu'il voyait la vérité nue derrière sa glace, derrière son armoire à glace.

Quand mourut Remy, il ne resta pas, comme le Goncourt, solitaire. Il resta seul dans la maison du frère, en face d'un héritage de miroirs qui ne signifient rien, ou de candélabres où c'est le luxe seul qui s'assemble.

Successeur de la maison du frère, c'est ce dernier qui, de plus en plus, lui devint présent, plus significatif, tirant, toujours, d'une main le rideau pour voir ce que Jean faisait de ses papiers.

L'appréhension pour son bureau : c'est là tout ce que, de l'autre monde, Remy de Gourmont émet, avec une fréquence quotidienne.

Jean a dit quelque chose de Remy qui le peint lui-même : « *Il écrivait, parce qu'écrire, pour lui, c'était la sensualité majeure* ». Et encore : « *Il écrivait, parce qu'écrire, c'est une méthode de psychoanalyse perpétuelle, une méthode et un mécanisme de connaissance et d'accroissement de soi.* »

Jean possédait la même incrédulité et trouve la suprême consommation en se livrant à de grandes satisfactions passionnelles. Même type, aussi, de grand acteur de la sensualité, qui est l'âme privée de l'amour. « *De quel impeccable théâtre est donc acteur ce gentleman ?* » se demandaient ceux qui le voyaient dans les restaurants. Célèbre acteur de lui-même, acteur de son intime théâtre, à moitié alcôve, à moitié bureau.

Chez les Gourmont, toujours nous trouverons le deuil d'une méditation suprême, le cadre noir dont ils savent où est la limite et l'impossibilité. Chez eux, toute volupté est si bien mesurée, que l'on voit qu'ils

ont vu le cadre de la Mort, qu'ils ont cogné sur lui sans mot dire, qu'en allant donner la lumière, ils se sont tués contre le mur.

Dans ce grand roman de Jean qui s'intitule *La Toison d'Or*, et que mon frère Julio a traduit pour la maison Sempere, les rideaux sont noirs, encore que la chair ait des roseurs de veau frais et que les cheveux y soient aussi blonds que l'aube dans une salle de bain.

Le lecteur de ce roman électrisé conservera le souvenir d'une soierie féminine, où le style rend digne tout ce qui est scabreux. Et le lecteur y aura joué quelque chose comme le rôle d'un chat nerveux entre les cuisses blanches d'une femme.

Tous les écheveaux d'une importante fabrique de soie, comme à Lyon, la plus importante, pendent aux coulisses de cette œuvre, de cette blonde tapisserie qu'a tramée Gourmont.

« *Au lieu de miroirs, je veux que ce soient des tapisseries qui recouvrent les murs de ma chambre* », semble-t-il qu'ait parfois dit Jean de Gourmont. Au lieu de l'introspection, l'extrospection sur la tapisserie tissée de sa main, avec, devant lui, les modèles.

« L'autre frère » : tel était Jean de Gourmont, le frère où s'éveilla la même soif de famille, la même quête de féminins fantômes dans une quotidienne insomnie, dont il vient, sans doute, enfin de trouver le repos.

Ceux qui ne connaîtraient pas encore Ramòn Gòmez de la Serna auront dans les lignes que nous venons de traduire une excellente occasion de juger sa manière, fantaisiste toujours, audacieuse par jeu et calcul réfléchi, mais certainement pas banale et bien digne de ce siècle nouveau, où l'on ne prend plus rien au sérieux que, trop souvent, hélas ! soi-même.

CAMILLE PITOLLET.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Comtesse Kleinmichel : *Souvenirs d'un monde englouti*, Paris, Calmann-Lévy, 1927. — **Jean Lescure** : *Les Origines de la révolution russe*, Société anonyme du Recueil Sirey, 1927.

Les publications sur la révolution russe, ses causes, l'état actuel de la Russie, etc., sont de plus en plus nombreuses. Un éditeur, Payot, par exemple, a fait paraître, rien que dans les trois dernières années, plus de quarante ouvrage sur la Russie. Et il est loin d'être le seul ; on trouverait, en effet, peu d'éditeurs à Paris qui n'aient publié quelque livre touchant la Russie : ré-

cit de voyage au pays des Soviets, souvenirs d'un grand-duc ou d'une dame d'honneur.

Précisément, l'éditeur Calmann-Lévy nous présente les souvenirs d'une de ces anciennes dames d'honneur de la Cour de Russie, la comtesse Kleinmichel, qui y occupa une place prépondérante sous les règnes d'Alexandre II, Alexandre III et Nicolas II. Le salon « politique » de la comtesse Kleinmichel eut son heure de célébrité ; on y faisait et défaisait les ministres ; c'était là que se manigançaient les nominations aux postes les plus élevés de l'Etat. La comtesse Kleinmichel est maintenant fort âgée — étant née en 1846. Issue d'une des familles de la plus haute noblesse, apparentée à plusieurs familles princières et même régnantes, la comtesse Kleinmichel a, naturellement, vu beaucoup de personnages ayant pris une part plus ou moins directe aux événements politiques des règnes des derniers Romanoff. Dans son livre : **Souvenirs d'un monde englouti**, elle remonte à sa plus tendre enfance et retrouve dans sa mémoire des détails, intéressants peut-être, mais que les événements survenus en Russie depuis la guerre font paraître bien ternes. Ce n'est que dans les cent dernières pages de son livre que la comtesse Kleinmichel parle de la guerre et de la révolution. Toutefois, le récit, d'un bout à l'autre, est vif et agréable ; l'auteur nous donne certains tableaux, pleins de pittoresque, des mœurs de son temps, telle cette description du voyage de la grande-duchesse Constantin, de Russie à Montreux, en 1868 :

Les grandes-duchesses d'alors ne voyageaient pas aussi fréquemment que celles d'à présent. Chaque déplacement à l'étranger était un événement que les journaux de toute nuance communiquaient comme un fait qui devait intéresser tous leurs lecteurs. Les augustes voyageurs, entourés d'une grande pompe, emmenaient une suite nombreuse et ne se gênaient guère dans leurs dépenses, car tous les frais étaient payés par la Cour impériale. Le Maréchal de la Cour, désigné pour accompagner la grande-duchesse, était un amiral finlandais, Baron Boyé ; il y avait en outre un médecin, le docteur Mikhaïloff ; un secrétaire et un pianiste. La grande-duchesse emmenait aussi son piano, car elle ne voulut jamais jouer sur un autre instrument que celui auquel elle était habituée. On peut se figurer l'étonnement que cet objet peu portatif excitait à toutes les gares. Pour le service, il se composait de quatre femmes dont une, veuve d'un lieutenant de vaisseau, était plutôt une dame d'atour ; plus une masseuse française, un valet de chambre

bijoutier, qui avait la garde des bijoux ; trois valets de pied et un sous-officier cosaque du Caucase attaché au petit grand-duc, Wiatcheslaw, qui était moitié gouverneur, moitié domestique. Outre cela, l'amiral avait sont valet de chambre ; la baronne de Rothkirch, amie d'enfance de la grande-duchesse, avait sa femme de chambre et j'avais la mienne.

Parfois, certains récits de personnages historiques sont de véritables documents. C'est par la comtesse Kleinmichel que nous apprenons que le fondateur de la fameuse « Sainte Ligue », société secrète parue au commencement du règne d'Alexandre III « pour lutter contre le mouvement révolutionnaire par les mêmes moyens », c'est à-dire par la terreur, fut le comte Witte, le fameux ministre des finances. La comtesse Kleinmichel l'apprit de Witte lui-même, trois ans avant la guerre, à Biarritz où ils se rencontrèrent.

Eh bien ! oui, c'est vrai, cette folie, cette insanité si vous voulez, est née de mon cerveau. J'en rougi à présent. Mais j'avais à peine vingt-deux ans, je ne connaissais rien de la vie, rien du monde, et j'étais à cette époque un obscur petit chef de gare sur la ligne de Festow. C'était à Kieff, le 1er mars 1881. J'étais allé au théâtre après une journée de labeur. Le rideau tardait à se lever. Enfin le directeur parut sur la scène, un télégramme à la main, et nous lut la foudroyante nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre II, assassiné le jour même par des nihilistes qui avaient jeté des bombes. Le tzar avait eu les deux jambes arrachées et avait succombé à ses blessures... Je rentrai à la maison dans un état de délire. Je me mis à mon bureau et j'écrivis d'un jet une longue lettre à mon oncle, le général Fadéieff, compagnon d'armes et ami intime du comte Vorontzoff-Dachkoff. Je dépeignis mon état d'âme, ma douleur, mon indignation, et j'émis l'idée que tous les gens qui pensaient comme moi devraient se réunir autour du trône et former une association pour combattre le nihilisme avec les mêmes armes que les nihilistes employaient : le fer, le feu, le poison. On devait imiter leur organisation, chaque membre devait en choisir trois autres, chacun de ces trois, trois autres encore ; trois dizaines devaient avoir un chef commun, etc... Je mis le matin même ma lettre à la poste...

Des mois passèrent. Je reçus un jour un télégramme de mon oncle Fadéieff : « Arrive immédiatement. Les ordres pour ton congé ont été donnés directement à tes chefs. » Je n'en croyais pas mes yeux lorsqu'un courrier vint m'apporter l'ordre de me rendre immédiatement chez mon chef de service. L'accueil qu'il me fit avait quelque chose d'in-

décis et d'embarrassé : « J'ai reçu, me dit-il, l'ordre du ministre des voies de communication, amiral Possiett, de vous donner congé et de faciliter votre départ pour Pétersbourg. Savez-vous pourquoi l'on vous y fait venir ? » Je répondis très sincèrement que je n'en avais pas la moindre idée. « Etrange », me dit mon supérieur... Je trouvais cela encore plus étrange que lui. Arrivé à Pétersbourg, j'aperçus mon oncle Fadéieff qui m'attendait à la gare. Il m'emmena chez lui, et là, assis devant un samovar, il me donna le mot de l'énigme. Ma lettre, cette lettre à laquelle je ne pensais plus, que j'avais écrite dans un moment de surexcitation fébrile, avait été portée par mon oncle au comte Vroontzoff-Dachkoff, qui en avait été enchanté ; ce dernier l'avait passée à l'empereur Alexandre III à qui l'idée d'une société secrète formée pour défendre son trône et sa vie avait paru des plus heureuses... « Ce soir, me dit mon oncle, je dois te mener à la Fontanka, chez le comte Paul Petrovitch Schouvaloff. Il est nommé chef du pouvoir exécutif de notre société, et tu seras présenté aux principaux membres de la Sainte Ligue. ... » C'était la première fois que je me trouvais en présence des grands personnages avec lesquels la destinée m'a si souvent mis en contact depuis. Il y avait là le grand-duc Vladimir, le grand-duc Alexis, le général d'Etat-major prince Stcherbatoff ; un capitaine des chevaliers-gardes, Pantchoulidzjeff, et le maître de la maison. On me reçut avec une grande cordialité, on me fêta comme le promoteur d'une idée géniale. On me communiqua qu'on avait élaboré mon projet, formé les dizaines, recruté les membres tant dans le pays qu'à l'étranger et qu'on était déjà une organisation forte et puissante. On m'enseigna le signe de ralliement auquel nous devions nous reconnaître, et on me fit prêter serment sur une image. Par ce terrible serment, emprunté aussi aux nihilistes, nous jurions de sacrifier nos forces et notre vie pour atteindre le but que nous nous étions marqué et nous promettions aussi de n'épargner au besoin ni père, ni mère, ni sœur, ni frère, ni femme, ni enfants.

La comtesse Kleinmichel, femme intelligente, qui savait voir, pressentit la révolution dès 1904 :

J'étais à la campagne, dans le gouvernement de Koursk. J'écrivais une lettre dans mon cabinet, lorsqu'un valet de pied, qui avait été envoyé au chef-lieu pour y faire des achats, entra dans ma chambre, la figure complètement décomposée. Voici la scène épouvantable dont il avait été témoin. Il était à la gare pour prendre le train qui devait le ramener à proximité de notre propriété. Un échelon de troupes était groupé là pour se rendre en Mandchourie. Le chef de l'échelon, un capitaine d'infanterie, était déjà installé dans son compartiment avec sa femme et ses deux enfants qui l'accompagneraient, lorsqu'un sous-

officier entre et, très excité, lui dit qu'on avait parqué une centaine de soldats dans un wagon où il n'y avait place que pour quarante, où ils ne pouvaient ni se coucher ni s'asseoir et qu'on lui demandait de venir pour redresser cet abus. Le capitaine répondit : « C'est bon, je vais venir », et sur ce, il alluma une cigarette après l'autre, en continuant de causer avec les personnes qui l'entouraient. Quelques minutes après, le même sous officier reparut, les yeux injectés de sang et, se départant des marques de respect dues par les subalternes à leurs supérieurs, il dit au capitaine que les hommes murmuraient et lui reprocha avec insolence sa non-intervention dans cette affaire. Le capitaine, rendu furieux par ce ton, appela les gendarmes de service, qui garrottèrent cet homme et le mirent dans le wagon qui servait de cachot. La foule s'amassa et, au bout de quelques minutes, un sergent-major vint annoncer que le soldat ameutait par ses cris et ses imprécations le public et une foule d'ouvriers qui étaient rassemblés. Le capitaine se dirigea vers le wagon, là il fut insulté par le prisonnier qui se débattait dans ses liens. Ces invectives achevèrent de mettre hors de lui le capitaine, qui tira son sabre et porta un coup violent au visage du soldat garrotté. Le coup fut si fort qu'il trancha une artère, et la tête, à moitié détachée, tomba sur l'épaule. Les ouvriers, témoins de cet horrible spectacle, virent rouge : ils s'emparèrent du capitaine, et après avoir versé sur lui du pétrole et du goudron, ils le traînèrent de force vers le wagon qu'il occupait. Quelques âmes plus humaines en avaient fait sortir préalablement la femme et les enfants, mais sous leurs yeux on alluma cette torche vivante et l'infortuné officier fut brûlé vif. Personne ne s'interposa pour le sauver.

Le récit sur le gouvernement provisoire et la révolution bolcheviste est moins intéressant, parce que tout ce qu'en dit l'auteur nous est déjà connu, d'après de nombreux documents, mais il faut en retenir de bonnes caractéristiques de l'Impératrice Alexandra Féodorovna, de la dernière reine de Naples et du grand-duc Paul.

L'ouvrage de M. Jean Lescure, professeur à la Faculté de Droit de Paris, **Les Origines de la Révolution russe**, a un sous-titre : « L'ancien régime et le problème social », et c'est plutôt ce sous-titre qui correspond au sujet du livre. La révolution russe est-elle une révolution marxiste ? A-t-elle ses origines dans la lutte des classes, dans un conflit entre propriétaires capitalistes et salariés (ou même fermiers et métayers) ? Le professeur Lescure étudie ces questions et y répond par la négative. A la veille de la révolution, la presque totalité de la terre

cultivable appartenait aux paysans, de sorte que la concentration des biens et la lutte entre propriétaires capitalistes et salariés faisaient défaut en Russie.

Une révolution ouvrière, écrit M. Lescure, pouvait tout au plus se greffer sur un mouvement agraire. Ainsi en a-t-il été en 1917-1918. La révolution ouvrière a été précédée par une révolution agraire, et la révolution russe reste une révolution paysanne, dont la tête a été prise par des intellectuels marxistes.

Et la conclusion de l'auteur est que la révolution russe tient à des causes particulières, spécifiquement démographiques, et nettement différentes des causes prédites par Marx et son école. De sorte que cette révolution n'autorise, dans l'Europe occidentale, aucune conclusion en faveur du marxisme.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Gaston A. Furst : *De Versailles aux Experts*, Berger-Levrault.

Le livre du commandant Gaston A. Furst, ancien secrétaire général adjoint de la Délégation belge à la Commission des Réparations, étudie d'une façon claire et précise la question des engagements de paiement de l'Allemagne **de Versailles aux Experts**

A Versailles, « la doctrine française (et anglaise) fut invariablement d'exiger de l'Allemagne la réparation *intégrale* des dommages qu'elle avait causés, sans avoir égard à sa capacité de paiement ». L'offre allemande de 100 milliards de marks-or fut rejetée, comme aussi une proposition américaine de ne demander que 120 milliards.

Les Américains voulaient aboutir à la fixation d'un chiffre et, d'un chiffre raisonnable... Ils cédèrent à Versailles... espérant sans doute qu'avec le temps les revendications des Alliés... se trouveraient ramenées au niveau qu'eux-mêmes avaient, dès le début, jugé raisonnable... Les événements montreront combien ce calcul était juste... La créance alliée... est ramenée en fait aujourd'hui à un montant parfaitement raisonnable, inférieur même à celui qui avait été envisagé par les experts américains à Versailles.

La Grande-Bretagne, qui avait été, à Versailles, la plus ardente à réclamer à l'Allemagne les indemnités les plus énormes, ne tarda pas à changer radicalement de politique ; elle réfléchit que le paiement de

sommes considérables obligerait l'Allemagne à développer sa production. Ce qui créerait une concurrence formidable au commerce anglais.

Un an après le traité, elle devint l'avocat du vaincu. Il en résulta que la créance alliée, estimée par les Anglais en décembre 1918 monter à 500 milliards de marks-or (M. Loucheur admettait la possibilité de la porter à 800), fut fixée le 27 avril 1921 à 132. Cette somme comprenait d'ailleurs ce qui était dû par les Alliés de l'Allemagne ; la ventilation complète n'a jamais été faite. Si Wilson n'avait pas cédé sur l'inclusion des pensions dans les dommages de guerre, la somme à réclamer à l'Allemagne n'eût été que 65 milliards, ce qui ne dépassait pas sa capacité. La France et la Belgique y eussent gagné, leur part dans les dommages matériels étant proportionnellement plus grande que dans les pensions.

Quelle était la capacité de paiement de l'Allemagne. ? Le délégué américain Lamont l'avait d'abord évaluée à 250 milliards de marks-or, mais l'avait rabaissée ensuite à 120. M. Loucheur l'avait alors estimée à 160 et les Anglais avaient même déclaré ne pouvoir admettre moins de 188. Finalement, on admit qu'elle était comprise entre 40 et 80. On ne put s'entendre pour préciser davantage et la Commission des Réparations fut créée pour faire ce que le Conseil des Cinq n'avait pu.

La Commission se trouva en présence d'évaluations diverses du chiffre des dommages (britannique, 105, puis 125 milliards ; italienne, 175 ; belge, 132 ; française, 160). Le 27 avril 1921, par transaction elle adopta l'évaluation belge. Mais pendant tout ce temps, l'Allemagne n'étant *ni contrainte, ni intéressée* à payer, laissait sa ruine croître. En décembre 1921, elle annonça qu'elle ne pourrait verser que 150 à 200 millions pour les échéances des 15 janvier et 5 février 1922 qui, d'après l'état des Paiements, montaient à 800. Son commerce extérieur était d'ailleurs bien déchu ; ses exportations, de 10,1 milliards en 1913, étaient tombées à 1,8 en 1919, 5,1 en 1920, 3,6 en 1921, 4,0 en 1922 ; elles ne seront encore que 6,0 en 1923.

A la conférence de Cannes, le 4 janvier 1922, L. George présenta un projet de moratoire ; la chute du ministère Briand en empêcha la discussion. Mais la force même des choses contraignit la Commission des Réparations le 19 mars 1922 à accorder à l'Allemagne un moratoire partiel. Quoiqu'elle n'en eût exécuté

les conditions que partiellement, la Commission le 1er juin le rendit définitif.

Depuis le 24 mai, un Comité de l'Emprunt (ou des Banquiers) était chargé d'étudier la possibilité pour l'Allemagne de se libérer par des emprunts. Le 10 juin, il déclara ne pouvoir poursuivre utilement son étude, la France se refusant à envisager la diminution des obligations de l'Allemagne.

Le 3 janvier 1923, à Paris, Bonar Law proposa un nouveau moratoire, comportant une sérieuse réduction des charges de l'Allemagne, mais sans les garanties exigées par la France. Celle-ci et la Belgique refusèrent d'accepter et le 11 janvier leurs troupes pénétrèrent dans la Ruhr. L'Allemagne avait payé jusqu'alors 5,2 milliards de marks-or, dont 2,8 avaient été absorbés par les frais ; 2,4 étaient donc seulement restés pour les réparations ; sur cette somme, la Belgique avait reçu 1.500 millions, la France 291, la Grande-Bretagne 114, l'Italie 203 et les autres Etats 280.

L'occupation de la Ruhr força l'Allemagne à faire des propositions : le 2 mai, elle offrit 30 milliards payables de 1927 à 1931 ; la France et la Belgique déclarèrent que c'était insuffisant. Le 5 juin, nouvelle offre.

C'est alors, dit M. Furst, qu'on eût pu « négocier » la Ruhr, faire payer un relâchement progressif de l'étreinte par les satisfactions matérielles que l'on avait déclaré vouloir exclusivement y chercher. On aurait eu avec soi, à ce moment, l'Angleterre et le monde... Mais cette chance prodigieuse ne fut pas utilisée... C'est ce qui pourra obliger l'histoire à condamner cette politique que l'on a symbolisée par le nom de M. Poincaré... Il ne s'était pas borné franchement à borner ses désirs au recouvrement pur et simple des réparations. D'autres espoirs, ceux d'une révolution séparatiste en Allemagne, d'une dissolution politique du Reich, étaient caressés par lui... Il n'aboutit qu'à l'étouffement des séparatismes locaux et à la création définitive de l'unité morale de l'Allemagne. La politique de M. Poincaré, si elle avait eu des chances de réussir, était certes défendable ; c'est son échec qui la condamne, car elle a laissé la France sans sécurité, mais aussi sans réparations.

Nous encaissâmes dans la Ruhr 1.016 millions ; les frais s'élevèrent à 213 millions ; le bénéfice fut donc de 788, dont 60 à 75 pour l'Italie (charbon) et 62 pour les Etats-Unis (remboursement des dépenses d'occupation) ; le solde (660 millions) fut partagé entre la France et la Belgique.

Le plan Dawes fut substitué à l'occupation de la Ruhr. Il prescrit des versements par l'Allemagne à sa Banque d'Emission. Un Comité des Transferts « a le double et contradictoire devoir de transférer aux Alliés le montant maximum de devises étrangères et de veiller à la stabilité de la monnaie allemande ». Il peut accumuler des fonds en Allemagne jusqu'à 5 milliards ; il peut même (par une majorité des deux tiers) décider que cette limite sera dépassée. Mais, dit M. Furst,

le plan Dawes ne contient aucune disposition propre à éviter que les Allemands ne diminuent eux-mêmes, jusqu'à le réduire à rien, ce solde favorable de la Balance des Comptes qui conditionne tout transfert en monnaies étrangères. En supposant même qu'on ne revoie plus l'évasion des capitaux qui s'est produite dans le passé, il est clair que, tant que les particuliers auront en Allemagne la liberté de placer leur épargne dans les entreprises étrangères, tout solde actif de la balance des comptes... pourra toujours être neutralisé complètement par ces opérations, ce qui fera disparaître toute possibilité de transfert aux Alliés... Le plan Dawes prive... par suite les Alliés de toute garantie de paiement.

Le plan Dawes impose à l'Allemagne des paiements qui, en 40 ans, *pourront monter au total* à 122.545 millions, leur valeur au 1er septembre 1924 était de 46 milliards, si l'on calculait les intérêts à 5 o/o, et de 30 si on les calculait à 8 o/o. En défalquant 12.797 millions pour des charges diverses et 1.704 millions pour la part américaine, il reste 108.746 millions pour les réparations (d'une valeur en 1924 de 60.674 millions, si l'on calcule les intérêts à 5 o/o, et de 35.951 millions si on les calcule à 8 o/o).

Ces chiffres sont obtenus en additionnant les annuités fixes et les annuités variables. Si les premières étaient seules payées, le produit total serait de 95.170 millions, équivalant à une valeur de 39.531 millions en 1924 si l'on compte les intérêts à 5 o/o et à 26.769 millions si on les compte à 8 o/o. Sur ces 26 milliards, la part de la France sera de 13 milliards.

En s'en contentant, dit M. Furst, tout en restant comptable de ses 23 milliards de dettes de guerre, la France s'est résignée non seulement à ne rien recevoir pour les Réparations, mais encore à rester finalement débitrice de l'étranger.

M. Furst n'a pas prévu le moyen employé par les Allemands pour ruiner le plan Dawes : emprunter à l'étranger.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

J. Puig I Cadafalch : *Le premier art roman. L'architecture en Catalogne et dans l'Occident méditerranéen.* Avec 48 pl. h. t. et 89 fig. dans le texte; Laurens. 40 »

Art

Adolphe Basler : *La sculpture moderne en France.* Avec des reprod.; Edit. Crès. » »

Hubert Gillot : *E. Delacroix, l'homme, ses idées, son œuvre,* avec des illust.; Belles-Lettres. 20 »

Le Musée Guimet, 1918-1927; Geuthner. » »

Aviation

Général A. Niessel : *La maîtrise de l'air;* Perrin. 12 »

Histoire

Georges Bourgin : *Les premières journées de la Commune.* (Coll. *Récits d'autrefois*); Hachette. 7 »

Ferdinand Lot : *La fin du monde antique et le Début du moyen âge.* Avec 3 pl. et 3 cartes h. t. (Coll. *L'évolution de l'Humanité,* sous la direction de M. Henri Berr); Renaissance du Livre. 30 »

Adrien de Meeûs : *Histoire de Belgique;* Plon. 12 »

Maurice Satineau : *Histoire de la Guadeloupe sous l'ancien régime, 1635-1789.* Avec onze ill. h. t.; Payot. 30 »

Henri Sée : *Science et philosophie de l'Histoire;* Alcan. 25 »

Littérature

Sherwood Anderson : *Mon père et moi,* traduit de l'américain par Victor Llona; Kra. 15 »

Aristophane. Tome III : *Les oiseaux. Lysistrata.* Texte établi par Victor Coulon et traduit par Hilaire Van Daele; Belles-Lettres. » »

Raoul Arnaud : *La vie turbulente de Camille Desmoulins.* (Coll. *Le roman des grandes existences*); Plon. 15 »

Guy Barody : *Au milieu du chemin de la vie;* Figuière. 10 »

Paul Bourget : *Quelques témoignages;* Plon. 12 »

Docteur Cabanès : *Esculape chez les artistes.* Avec 198 figures; Le François. 15 »

Philippe Célérier : *L'éducation de l'âme;* Figuière. 5 »

Cicéron : *L'Amitié,* texte établi et traduit par L. Laurand; Belles-Lettres.

Cicéron : *De l'orateur,* livre II, texte établi et traduit par Edmond Courbaud; Belles-Lettres. » »

René Dalsème : *La vie de Beaumarchais.* (Coll. *Vies des Hommes illustres,* n° 17); Nouv. Revue franç. 12 »

Charles Daniélou : *Finis Terrae.* Lithographies originales de Ramach; Figuière. » »

Divers : *Pétrarque,* mélanges de littérature et d'histoire, publiés par l'Union intellectuelle franco-italienne; Leroux. 60 »

Charles Gailly de Taurines : *La merveilleuse et très plaisante histoire des quatre fils Aymon, chevaliers d'Ardenne,* introduction de Jean-Paul Vaillant. Hors-texte de Marcel Poussart; Soc. des Ecrivains ardennais, Charleville. 15 »

Charles Grolleau et Georges Garnier : *Un logis de J.-K. Huysmans. Les Prémontrés de la*

Croix-Rouge. Avec des illust.; Edit. Crès. » »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes*. Tome I : *Introduction de M. Lucien Descaves. Le Drageoir aux épices. Sac au dos*; Edit. Crès. 60 »

Paul Jamati : *Paris en magnésium*; Messein. 5 »

Louis Latzarus : *La politique*. (Coll. *Notes et maximes*); Hachette. 5 »

Maurice Leconte : *Le prince des dandys; Le Comte d'Orsay, 1801-1852*; Lemerre. » »

Et. Le Gal : *Ecrivez?... N'écrivez pas?...* Nuances. Tolérances. Libertés grammaticales; Delagrave. 7 50

Henriette Magy : *Le véritable Cyrano de Bergerac*; Le Rouge et le Noir. 7 50

André Maurel : *La duchesse du Maine, Reine de Sceaux*. Avec un portrait; Hachette. 20 »

François Mauriac : *La vie de Jean Racine*. (Coll. *Le roman des grandes existences*); Plon. 15 »

Mme Iskouï Minasse : *Ce qui meurt...*; Figuière. 10 »

Pierre de Nolhac : *Madame de Pompadour et la politique*, d'après des documents nouveaux; Calmann-Lévy. 9 »

Joseph de Pesquidoux : *Le livre de raison*, 2e série; Plon. 12 »

Marie-Josèphe Pinet : *Christine de Pisan, 1364-1430*, étude biographique et littéraire; Champion. 65 »

Gaston Rageot : *L'homme standard*; Plon. 12 »

Jean-Jacques Rousseau : *Correspondance générale*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome IX : *Rousseau à Môtiers, janvier-juin 1763*. Avec 6 pl. h. t.; Colin. 40 »

Antoine Scheikevitch : *André Chéradame et son œuvre*; Imp. du « Réveil économique ». » »

Sénèque : *Des bienfaits*, tome II. Texte établi et traduit par François Préchac; Belles-Lettres. » »

Georges de Wissant : *Le Paris d'autrefois : Cafés et Cabarets*. Avec des illust.; Tallandier. 15 »

Musique

Richard Wagner : *Œuvres dramatiques : Tannhaeuser ou la Guerre des chanteurs à la Wartbourg*, traduction en prose, précédée d'une notice par J.-G. Prodhomme; Delagrave. 4 50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Pierre Audibert : *Les comédies de la guerre*; Delpeuch. 12 »

Richard Grelling : *Comment la Wilhelmstrasse écrivait l'histoire pendant la guerre*; Costes. 8 »

Commandant L. Koeltz : *La bataille de France, 21 mars-5 avril 1918*. Avec 5 cartes. Payot. 20 »

Pédagogie

Divers : *L'Enseignement en Belgique*; La Nouvelle Equipe, Louvain. 6 »

Philosophie

Alberto Mochi : *De la connaissance à l'action*; Alcan. 25 »

Maurice Pradines : *Philosophie de la sensation*. I : *Le problème de la sensation*; Belles-Lettres. 30 »

Poésie

Henriette Charasson : *Deux petits hommes et leur mère*; Flammarion. 10 »

Yves Dolmen : *Glanes poétiques*; Figuière. 6 »

Maurice Gauchez : *Chansons humaines*; Imp. Buschmann, Anvers. » »

Jo Ginestou : *Kiki et moi*; Edit. Occitania. 12 »

Jean Gui : *Essais*; Figuière. 5 »

Georges Heitz : *Ecrit sur le sable* suivi du *Poème des saisons et des eaux*; Les Facettes, Toulon. » »

Adolphe Lacuzon : *Eternité*; Grasset. 12 »

Paul Lofler : *Au fil de l'heure*; Lemerre. 12 »

Constantin Maréchal : *Feuillets épars*; Berger-Levrault. 12 »

Politique

Adolphe Bargas : *Je publie ce livre contre le Concours français de la paix 1924, dans lequel mon envoi « La force impérative » n'eut pas la moindre mention, alors qu'elle aurait dû avoir le 1er prix de 100.000 francs « relativement » à celui du lauréat, si ce Concours n'avait pas été la plus cynique supercherie publique;* chez l'auteur, 29, rue Hoche, La Varenne-Saint-Maur (Seine). 3 »

Jean Lépine : *La Société des Nations agonisante;* Edit. de l'Epi. 3 »

Georges Suarez : *De Poincaré à Poincaré.* Préface de Me Henry Torrès; Edit. de France. 12 »

Questions coloniales

Paul Monet : *Entre deux feux. Français et Annamites;* Rieder. 30 »

Questions religieuses

Comtesse Henri de Boissieu: *Figures de Carmélites en Belgique au XVIIe siècle;* Libr. St-François. » »

Malebranche : *Méditations chrétiennes.* Avec une introduction et des notes par Henri Gouhier; Edit. Montaigne. » »

Roman

Gabriel Audisio : *Héliotrope;* Nouv. Revue franç. 12 »

Marcel Batilliat : *Le sortilège du printemps;* Fasquelle. 12 »

Sylvain Bonmariage : *Les buveurs de phosphore;* Mercure de Flandre, Lille. 15 »

Henri Bosco : *Irénée;* Nouv. Revue franç. 12 »

Emmanuel Bove : *Un père et sa fille;* Sans Pareil. » »

G.-K. Chesterton : *Le retour de Don Quichotte,* traduit par Mme André Hua; Bloud et Gay. » »

Claude Eylan : *L'héritière du roi Salomon;* Grasset. 12 50

Charles Foley : *La flamme s'éteint;* Flammarion. 12 »

Eugène Joliclerc : *Pantin de luxe;* Lemerre. » »

Maurice Larrouy : *Trop de bonheur;* Edit. de France. 12 »

Marius-Ary Leblond : *Les martyrs de la République. IV : La Grâce;* Férenczi. 12 »

Luigi Pirandello : *Vieille Sicile,* traduction de Benjamin Crémieux; Kra. 25 »

Gustave Kahn : *Vieil Orient, Orient neuf;* Fasquelle. 12 »

Charles de Saint-Cyr : *Sous le règne du Caribou.* Avec un dessin de Maxime Dethomas; Monde moderne. 18 »

Gabriel Silaine : *William Dixon et son amour;* Calmann-Lévy. 9 »

Joseph Wilbois : *L'homme qui ressuscite d'entre les vivants;* Edit. Spes. » »

C.-N. et A.-M. Williamson : *Mariage de guerre,* traduit de l'anglais par Miriam Dou-Desportes; Payot. 12 »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. Son Excellence Eugène Rougon.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Textes de l'édition Eugène Fasquelle. En souscription.

Emile Zola : *Œuvres complètes : Thérèse Raquin,* suivi de *Madeleine Férat.* Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle. En souscription.

Sociologie

Yves Guyot : *La science économique, ses lois inductives,* 6e édit. entièrement refondue; Costes. 20 »

Bernard Lavergne : *Les règles coopératives;* Alcan. » »

P.-F. Mézières : *Allons, enfants de la patrie.* Préface de José Germain; Figuière. 10 »

Théâtre

Enguerrand Homps : *Iphigénie en Tauride,* version française d'après la tragédie de J.-W. Goethe; Lemerre. 12 »

Premier Congrès International du Théâtre et Premier Festival international d'art dramatique et lyrique organisé par l'Union française de la S. U. D. T. juin 1927, Paris; Cahiers du Théâtre. » »

H. Quilgars : *Au mystérieux jardin de joie,* légende dorée de la Bretagne de la fin du VIe siècle, 3 actes en prose; Imp. du Nouvelliste, Rennes. » »

Varia

A. de Mirimonde : *Manuel pratique des assurances;* Payot. 30 »

Fernand Pignatel : *Batailles maçonniques,* fragments d'histoire vus à l'endroit, avec ornements gravés sur bois par André Margat et un portrait par Maggie Mac-Carrie; La Caravelle. 12 »

Voyage

Jacques-Emile Blanche : *Passy.* (Coll. *Visages de Paris*); Lafitte. 6 »

F.-W. Up de Graff : *Les chasseurs de têtes de l'Amazone,* sept ans d'aventures et d'explorations dans les forêts équatoriales, traduit de l'anglais par Pierre Belperron. Avec 21 photog. h. t. et une carte; Plon. 15 »

Albert Londres : *L'homme qui s'évada* (Dieudonné); Edit. de France. 12 »

MERCVRE.

ECHOS

Prix littéraires. — A la Société J.-K. Huysmans. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt. — En l'honneur du poète Charles-Adolphe Cantacuzène. —Marcelin ou Marcellin. — Les trois écrivains du monde qui gagnent le plus d'argent avec leur plume. — Empros et comptines. —A propos de « sottises ». — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix de littérature coloniale d'une valeur de 6.000 francs a été attribué à M. le colonel de Samès pour son roman nord-africain *Kahinox* ; le prix du Cercle littéraire français à M. Jean Camp pour son manuscrit *Jep le Catalan* ; le prix de l'Aide aux femmes des professions libérales à Mme Juliette Romanet pour son manuscrit le *Dix-sept*; le prix Minerva à Mme Poujassy pour son manuscrit *Oliviers.*

§

A la Société J.-K. Huysmans. — Le septième déjeuner de la Société J.-K. Huysmans a eu lieu le jeudi 23 mars. Il avait pour objet de commémorer le quatre-vingtième anniversaire de la naissance d'Huysmans et de fêter la cravate de commandeur de Forain, la croix de chevalier de la Légion d'honneur de l'abbé Mugnier et la publication du premier volume des œuvres complètes du romancier.

Assistaient à ce déjeuner autour de MM. Lucien Descaves, Forain et l'abbé Mugnier : Mmes Rachilde et Marcelle Tinayre, MM. Pol Neveux, Alfred Vallette, Jean Tharaud, André Thérive, Henri Martineau, Charles Grolleau, René Dumesnil, Pierre Lièvre, Léon Deffoux,

Pierre Dufay, René Milhaud, Charles Jonas, Albert Marois, Georges Le Cardonnel, Pierre Galichet.

Aucun discours ne fut prononcé, car Huysmans ne pouvait les souffrir, et ses amis le considèrent comme « invisible et présent ». M. Lucien Descaves se contenta de féliciter affectueusement Forain et l'abbé Mugnier et de leur donner l'accolade.

L'assemblée générale qui rassemble, une fois l'an, membres fondateurs et membres adhérents, aura lieu le 12 mai prochain, jour anniversaire de la mort de J.-K. Huysmans. La messe sera célébrée par l'abbé Mugnier en la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, 7, rue Méchain.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt.

24 mars 1928. — Le *Journal Officiel* publie la réponse de M. Edouard Herriot à la question posée le 9 mars par M. Henri Fontanier (1), député du Cantal (cf. *Mercure* du 1er avril, page 253). Voici ce texte :

1° Un arrêté en date du 12 mars 1928, modifiant l'arrêté du 6 mai 1926, fait rentrer dans le droit commun la correspondance adressée aux Goncourt, et en soumet la communication aux dispositions du règlement général de la Bibliothèque Nationale.

2° L'usage est de ne pas publier les consultations données à un ministre par des experts. Elles constituent un simple avis pour le ministre, qui prend sa décision sous sa seule responsabilité. Au reste, les considérations qui ont motivé l'arrêté du 6 mai 1926 sont essentiellement les suivantes :

I. — L'Etat est incontestablement propriétaire des documents à lui légués par Edmond de Goncourt, mais la propriété littéraire de ces mêmes documents, c'est-à-dire le droit exclusif de les publier, appartient en vertu du testament à l'Académie Goncourt.

II. — Le jour même où ces droits de propriété littéraire seraient éteints et si la publication n'avait pas été réalisée avant leur expiration, cette publication ne pourrait être imposée à l'Etat.

III. — Jusqu'à l'expiration de ces droits de propriété littéraire, l'Etat n'a même pas le droit de communiquer les manuscrits au public sans l'assentiment du titulaire de ces droits.

26 mars. — On aime à croire, écrit M. Paul Souday (*Le Temps*), que ce scandaleux séquestre sera levé tôt ou tard :

L'impression regarde l'Académie de chez Drouant, contre laquelle ce n'est pas affaire de l'Etat, mais de l'œuvre de N. D. des Sept Douleurs, de prendre ou de réclamer des sanctions judiciaires. Mais refuser la communication

(1) Et non Pontanier, comme il a été imprimé par erreur dans le *Mercure* du 1er avril, p. 253.

des manuscrits à qui les veut simplement consulter, c'est une infraction de plus, à quoi rien n'oblige l'Etat, qu'une étrange complaisance pour le veto arbitraire et illégal des Dix.

27 mars. — Nouvel article de M. Léon Daudet contre « les étonnants insectes, velus et impuissants, qui réclament en vain, depuis dix ans, la publication du *Journal des Goncourt* ».

Que M. Léon Daudet nous permette une rectification : il n'y a pas dix, mais douze ans que cette réclamation a été formulée ici pour la première fois.

28 mars. — Ce qui ne peut plus être évité, d'après *l'Œuvre*, c'est la série de difficultés qui va commencer, pour la Compagnie Goncourt, comme suite logique aux irrégularités que certains de ses représentants ont commises pour différer, coûte que coûte, l'exécution du vœu si clairement exprimé par le testateur.

Faut-il rappeler, dit encore ce journal, que Goncourt lui-même avait spécifié dans son testament (publié in-extenso par le *Mercure de France*, le 15 juillet 1921), que la *Correspondance* ne devait être communiquée au public qu'en même temps que le *Journal* ?... La violation, en vertu d'un décret ministériel, de ces dispositions conduit au résultat suivant :

La famille d'Emile Zola, usant de son droit légitime, publie dans la « Revue de Paris » les lettres de Zola qu'elle a fait photographier à la Bibliothèque Nationale.

Or, dans ces lettres, le feuillet 185 est un brouillon, de la main d'Edmond de Goncourt — vingt lignes constituant un projet de réponse à la lettre de Zola datée du 14 décembre 1883.

Les héritiers d'Emile Zola impriment (et ils ont bien raison) ce texte qui, en fait, ne leur appartient pas, puisque les droits littéraires de Goncourt ont été réservés par son éditeur, d'accord avec l'Académie.

Va-t-on les poursuivre ?

Ils répondront que le dossier leur a été transmis régulièrement par M. Roland Marcel et qu'au surplus ils prennent la responsabilité de cette publication.

On peut prédire aux héritiers Goncourt, conclut *l'Œuvre*, que les difficultés de ce genre iront s'aggravant et qu'avec tels dossiers — que les Dix connaissent bien — les « ayants-droit » seront fatalement conduits à demander, voire *à exiger*, la communication du *Journal*, pièce justificative et document annexe de la *Correspondance*. Bref, on constatera de plus en plus qu'Edmond de Goncourt, homme soupçonneux, avait, en quelque sorte, prévu les dérobades de ses exécuteur testamentaires et avait pris ses précautions en conséquence.

30 mars. — Très susceptible et de nature anxieuse... le vieil Edmond n'était pourtant ni méchant, ni sot, observe M. Paul Souday (*Le Temps*) en commentant les lettres de Zola à Goncourt. « Sa sincérité n'était pas niable, et il n'a certainement voulu diffamer personne. Mais

Zola le félicite de son courage. A cet égard, Goncourt n'a pas fait école. » — L.-DX.

§

En l'honneur du poète Charles-Adolphe Cantacuzène. — Un banquet littéraire a célébré le 19 mars dernier le poète Charles-Adolphe Cantacuzène qui était cher à Remy de Gourmont. Ce banquet, organisé par *Le Manuscrit autographe*, fut des plus brillants : convives nombreux et choisis. Ce fut une fête de la poésie. M. Louis Barthou présidait et, dans une spirituelle improvisation, il distribua au poète fêté quelques brocards dans beaucoup de fleurs, au grand contentement de M. Cantacuzène qui riait et applaudissait. On eût pu se croire à l'Académie. L'Assemblée avant ce discours avait fort goûté le remerciement du poète, contenant cette princière hyperbole : « Excusez-moi, Mesdames et Messieurs, de n'être point mort de plaisir. » Du discours de M. Jean Royère, organisateur de cette fête, nous détacherons ces vers de bienvenue, écrits la veille du banquet par André Fontainas *en l'honneur de Charles-Adolphe Cantacuzène, poète et ami* :

Tel, du héraut troyen Misène
La conque sonne aux matelots
L'effroi d'écueils sur les flots
Serrés alentour par dizaine,

Du haut des vergues de misène
Ta voix égrène, fiers falots
Mêlant la flamme et l'or aux flots,
Tes prestes vers, Cantacuzène :

Destin non moins clair, excepté
Qu'au lieu que le Triton l'entraine,
Jaloux, en l'onde souterraine,

S'il t'entendait, le dieu dompté
Surgirait du fond de son golfe
Pour t'applaudir, Charles-Adolphe !

§

Marcelin ou Marcellin (*suite et fin*). — Nous avons reçu la nouvelle lettre suivante :

Dijon, le 22 mars 1928.

Monsieur le Directeur,

Je compte sur votre courtoisie pour insérer dans une de vos prochaines livraisons, sous la rubrique « Le mouvement scientifique », la réponse suivante à l'article que M. Marcel Boll m'a consacré dans le *Mercure de France* du 1er mars 1928.

Dans sa réponse, Boll parle de mes « âneries », me traite « d'impénitent jésuite », et rapporte qu'un Monsieur, qu'il ne cite pas (et qui n'est sans doute

que l'autoplasme de lui-même) a dit de moi à quelques personnes que j'étais un « imbécile ». L'élégance et la valeur démonstrative de ces arguments n'ont certainement pas échappé aux lecteurs de cette Revue. Je ne répondrai pas en rapportant ici ce qu'on raconte de Boll sous le manteau. Aussi bien ne fais-je aucune difficulté à reconnaître sa supériorité dans l'injure, encore qu'il adopte un ton par trop rageur. Pour ma part, je m'en tiendrai aux faits, en m'efforçant de les exposer sur le ton de courtoisie souriante qui devrait être de règle entre gens bien élevés.

Qu'il me soit permis tout d'abord de faire remarquer que depuis 1908, époque où, jeune étudiant, je publiais mon premier mémoire scientifique, ma polémique avec Boll est la première que j'aie eu à soutenir. Les lecteurs de cette Revue savent qu'il est loin d'en être ainsi pour mon contradicteur. Les articles de lui, que j'ai eus par hasard entre les mains, m'ont permis de constater qu'il avait attaqué sur le ton de courtoisie qui lui est habituel MM. Bergson, Charles Nordmann, Gustave Le Bon, l'abbé Moreux, et même Daniel Berthelot, ce savant dont la valeur n'avait d'égale que la modestie, et qui a laissé d'unanimes regrets ; et j'en passe... Il est très honorable pour moi d'être traité par Boll comme l'ont été tous ces esprits éminents.

Je rappellerai encore une fois l'origine de cette discussion. Rendant compte de mon livre sur Marcellin Berthelot, Boll avait relevé la faute d'orthographe (*sic*) que j'avais commise et religieusement conservée en écrivant Marcellin et non Marcelin. Certes il m'est indifférent qu'on écrive le prénom de Berthelot sous l'une ou l'autre forme. Mais Boll n'avait pas le droit de signaler une faute d'orthographe pouvant faire croire, selon son expression, que mon livre avait été « bâclé », alors que Berthelot avait signé Marcellin *La Synthèse chimique* et les lettres de sa *Correspondance avec Renan*, ouvrages qu'aucun esprit cultivé et *a fortiori* aucun vulgarisateur scientifique ne devrait ignorer. Et j'étais fondé à conclure que Boll qui, à ma connaissance, a écrit au moins deux articles sur Berthelot, les a rédigés sans rien lire du grand savant, avec des coupures de journaux et les ressources, d'ailleurs inépuisables, de son imagination.

Tout autre que Boll eût convenu de son erreur et se fût promis d'être désormais plus circonspect dans ses critiques. Mais notre auteur, qui donne si volontiers des leçons aux autres, ne souffre guère d'en recevoir. Il a par tous les moyens cherché à faire rebondir la discussion, prétendant que mes livres contenaient bien d'autres fautes.

On voit par la bonne foi avec laquelle il reconnait une erreur matérielle, facile à vérifier par n'importe quel lecteur, puisqu'il suffit d'ouvrir un des deux livres de Berthelot que j'ai cités, ce que serait une discussion qui porterait sur un point délicat et controversé d'une théorie physique.

Peut-être mes publications ne contiennent-elles pas autant d' « âneries » que le prétend mon aimable contradicteur, si j'en crois les marques d'estime qu'elles m'ont values de la part des savants les plus qualifiés. Me sera-t-il permis de rappeler que mes travaux ont été à deux reprises couronnés par l'Académie des Sciences, qu'ils m'ont valu en 1923 d'être élu membre du « Comité Météorologique International » dans la section des recherches scolaires, qui groupe environ pour le monde entier une dizaine de spécialistes. Quant à mon *Précis de Physique d'après les théories modernes*, 4.500 exemplaires se sont vendus

en deux ans, si bien que mon excellent éditeur, M. Gaston Doin, vient de le rééditer à 11.000 exemplaires; la jeunesse studieuse de nos Facultés, qui ne s'en laisse pas conter, ne ferait pas à mon ouvrage un accueil aussi empressé si elle ne lui trouvait quelques qualités. Ajouterai-je que des savants éminents comme MM. Bouasse, Charles Fabry, Olivier, Vlès, Colson, Chéneveau, Audubert, Lemoine, etc., ont, dans leurs ouvrages ou mémoires scientifiques, cité et confirmé les résultats que j'ai obtenus dans des domaines très variés. Enfin, je collabore depuis près de quinze ans à un très grand nombre de revues scientifiques s'adressant à des spécialistes, parmi lesquels je citerai au hasard la Revue Scientifique, la Revue Générale des Sciences, Scientia (de Milan), le Génie Civil, la Revue Générale des Colloïdes, l'Industrie Electrique, la Revue Générale de l'Electricité, Chaleur et Industrie, etc., à des Revues destinées à un public plus large, comme La Nature, la Science Moderne, etc., et peut-être ces Revues ne rechercheraient-elles pas ma collaboration avec autant d'empressement si mes articles n'apprenaient rien à leurs lecteurs.

L'épithète de plagiaire dont me qualifie Boll est aujourd'hui bien démodée. Elle devient comique sous la plume de Boll, qui m'accuse de m'être emparé de ses conceptions sur le niveau à bulle d'air et sur le résultat de certaines recherches de Nernst! Le niveau date de plusieurs siècles, et je ne pense pas que Boll l'ait en rien perfectionné. Il n'a pas davantage, que je sache, collaboré aux recherches de Nernst. Pour m'en assurer, je me suis décidé à parcourir les tables des publications techniques, notamment celle du *Journal de Physique* et des *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris* depuis 1914, et j'ai eu la surprise de constater que, depuis cette date, M. Boll n'avait publié aucun travail personnel. Je n'ai jamais prétendu, pour ma part, faire œuvre originale dans mes livres de vulgarisation ou d'enseignement. Je rappelle dans ma préface combien j'ai emprunté à mes devanciers. Je réserve les quelques facultés d'invention que je puis avoir pour les expériences que je poursuis dans divers domaines et dont les résultats sont exposés chaque année dans une douzaine de notes et de mémoires publiés aux *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris*, dans les Bulletins des diverses Sociétés savantes et dans des revues techniques. Jamais aucun savant n'a formulé à mon égard la moindre réclamation de priorité.

Boll, qui ne publie aucun travail personnel, prétend à l'originalité dans ses plus petits articles de vulgarisation. Tous débutent par un ronron de satisfaction et annoncent que l'auteur va exposer sur la pile, l'électricité, le magnétisme, etc., des choses tout à fait nouvelles et que personne jusqu'ici n'avait comprises! Seul Boll se proclame infaillible. Les lecteurs de cette Revue savent que je n'exagère rien, et que Boll leur signale avec les plus grands éloges tous ses articles de vulgarisation qu'il publie. Le « Memento » qui suit ses chroniques n'a été évidemment créé par Boll que pour lui permettre de s'adresser régulièrement des compliments. L'admiration sans limite qu'il a pour lui-même fait le plus heureux contraste avec le dédain qu'il professe pour les travaux des autres.

J'en étais là de mes réflexions, et ne savais comment définir la psychologie de Boll, lorsque je reçus la visite d'un de mes collègues, médecin de grand renom et psychiatre très réputé. Le cas de votre ami, me dit-il, est classique. Cette exaltation maladive du moi, cette confiance illimitée en soi, ce naïf sentiment

de supériorité, cette manie de la grandeur, sont les symptômes caractéristiques d'un état pathologique extrêmement grave qui nécessite un traitement énergique. Je me permets de transmettre la consultation à mon excellent confrère, espérant qu'il n'est pas encore trop tard, et que le repos et des soins éclairés lui permettront de faire encore longtemps la joie de ses lecteurs.

Veuillez agréer, etc.

A. BOUTARIC,
Professeur à la Faculté des Sciences de Dijon.

Nous avons communiqué cette lettre à notre collaborateur M. Marcel Boll, qui nous répond succinctement :

Cette polémique a déjà trop duré : mon contradicteur s'acharnant à esquiver toute réponse précise à mes critiques, il est parfaitement inutile de lui ouvrir gratuitement et indéfiniment les pages du *Mercure* pour sa propre publicité. M. B.

§

Les trois écrivains du monde qui gagnent le plus d'argent avec leur plume. — On ne prête qu'aux riches. Jamais le dicton ne fut plus vrai qu'appliqué à Blasco Ibañez. Sa mort imprévue a fait fleurir toute une végétation de légendes sur son compte, que nous nous sommes amusé à collectionner, pour en faire une plaquette. En voici une, dont les variantes sont infinies, mais dont la dernière version a paru le lundi 27 mars dernier dans l'*Avenir*, au cours d'un article de Gabrielle Réval sur *Le Jardin des Romanciers*, promis par le défunt aux hommes de lettres, ses frères, et oublié dans son testament.

Après avoir écrit qu'à Fontana Rosa, on était servi « dans la vaisselle plate comme au temps de l'Ancien Régime » et que les journaux espagnols affirmaient que « si l'on plaçait les uns à côté des autres les billets de banque » de Blasco et de sa seconde épouse, « on pourrait recouvrir avec eux toute la Péninsule Ibérique », l'auteur poursuit :

Exagération picaresque ! Blasco, certes, était l'un des trois écrivains du monde qui gagnaient le plus d'argent avec leur plume. Le second était Kipling. Le troisième — réjouissons-nous, mes sœurs ! — était une femme. Mais, malgré la renommée de son argent, je ne saurais vous dire son nom.

L'une des ultimes confidences publiées de Blasco relative à ses gains est celle qu'il fit au Directeur de *La Novela de Hoy*, Artemio Precioso — qui paya 1000 pesetas chacune des nouvelles par lui insérées dans ses petits fascicules hebdomadaires vendus 30 centimes en Espagne, et réunies par Blasco dans *Novelas de Amor y de Maerte*, dernier livre paru, de son vivant, en espagnol — et qu'a reproduite Gomez Carrillo en juin 1926 dans l'*A B C*, n° 7328, à l'article : *L'argent et la littérature.* On y affirme que les trois romanciers qui ont gagné « des millions » avec leur plume, ce sont « les Anglais Kipling et Wells et

moi, Espagnol ». A quoi Carrillo objectait qu'il serait intéressant de savoir ce qu'avait gagné Maeterlinck avec le seul *Oiseau Bleu* — et il était bien placé pour le savoir — ou même l'artisan qui fabriqua *Phi-Phi*, qui, disait cette fois Carrillo — a produit « cent millions ». Mais, pour en revenir à Gabrielle Réval, quelle est donc cette femme qu'elle n'ose, ou ne veut citer? Son nom ne nous semble cependant pas faire mystère. Carrillo nous a conté lui-même qu'il avait eu l'heur, en 1926, de l'interviewer chez Van Dongen. Elle s'appelle Anita Loos et a gagné, avec *Gentlemen prefer Blondes*, publié en octobre 1925 à New-York, selon ses propres dires, « infiniment plus qu'aucun écrivain connu — elle éclatait de rire quand on lui citait *Mister Ibañez*, — l'ouvrage s'étant vendu plus que la Bible, peut-être ». Il n'a pas été, cependant, traduit en français, mais Ricardo Baeza, qui l'a mis en un excellent espagnol, digne de l'expert traducteur d'Oscar Wilde, confesse dans sa version, parue l'an dernier par les soins d'*Atenea*, l'excellente maison d'éditions de M. R. Calleja, — à l'*Introduction*, que le succès de librairie en a été *sin precedentes* et qu'en un an et demi, on en a vendu *cerca de dos millones de ejemplares*. Or, l'ouvrage qui s'est le plus vendu de Blasco, les *Cavaliers de l'Apocalypse* — dans leur version anglaise, vendue 1 dollar 90 cents — ont mis jusqu'à la fin de 1924 pour dépasser le deuxième million. — C. P.

§

Empros et comptines. — J'ai reçu de M. S. Lorsignol, originaire, je crois, de Picardie et qui habite actuellement l'Angleterre, une note intéressante sur l'*empro* genevois et savoyard dont j'ai parlé jadis.

Monsieur,

Voici une formule que, dans mon enfance, années 1880 à 1886, les enfants employaient pour se compter à Esqueheries (Aisne) :

Une prole, deux proles, Carin, Carol, Mipied, Bourbon, Joassin, Simon. Carcarin, Glou-Ton.

Les ressemblances avec la formule de Genève sont frappantes. Nous disions bien *une prole*, et nous appelions *prole* un jeu de poursuite. On jouait à la *prole* et le poursuivant, celui qui « en était », était le dernier restant après élimination successive de ceux sur qui tombait la syllabe finale *Ton*.

La formule, comme vous le voyez, s'étend bien loin de la Suisse romande, de la Savoie et du Dauphiné.

Pour respecter le rythme de la formule, qui marquait un léger arrêt après chaque second mot, on groupe les mots faisant unité. Il serait donc plus exact de transcrire

Une prole — deux proles
Carin — Carol
Mipied — Bourbon
Joassin — Simon
Carcarin — Glou —
Ton.

J'avais toujours pensé que le nom du jeu, *prole*, avait suscité cette formule; il semblerait que c'est tout le contraire.

Recevez, Monsieur, etc. S. LORSIGNOL.

La dernière observation est exacte : dans *une prole* on reconnait une déformation du mot initial de la formule, *Empro* (où Blavignac prétendait voir en *En Pre*, sous-entendu : *mier lieu*).

Esquehéries dans l'Aisne marquerait donc la limite septentrionale de l'aire de diffusion de l'*Empro* typique, Montpellier étant le point le plus méridional. Malgré ses déformations, la forme primitive est encore reconnaissable dans la version montpelliéraine publiée par Lambert, *Chants et chansons du Languedoc*, Paris, 1906, t. I, p. 74 :

Un clou — Girou
Garin — Garou
Depui — Simon
Gargalipon
Dandé — feuille — meuille
Dandé — clou — Girou.

On peut admettre, je crois, que le dernier mot, *Girou*, est une adjonction maladroite, car il se trouve déjà dans le premier vers, lui-même déformé, et que ce remplissage est dû au fait que la formule de la fin, *Landéclou*, qui est pour *tin t'è clu*, probablement dans le sens, de *tu es exclu*, n'était pas comprise des enfants de Montpellier.

La déformation de *Empro* en *Une prole* a pour parallèle le premier vers de la formule de Marseille :

Un pomizo
Cazin — Cazo
De Piarre
Cagaire
Greiffoun

publiée par Régis de la Colombière, *Les Cris populaires de Marseille*, 1868, p. 123 et dont Régis dit qu'il est « sans signification ». On peut penser que la syllabe *zo* a été adjointe pour la rime à *Cazo*, déformation de *Garou*. Enfin un fait curieux est que, de tous les éléments de cette formule, le plus tenace semble être le nom de *Simon*.

Pour d'autres remarques sur les *Empros* de Genève et de la Savoie, voir *Mercure de France*, t. LXX, p. 376-379.

On me demande à quelles comptines française et anglaise signalées dans le livre de M. Pierre Roy j'ai fait allusion. Les voici :

ANGLAIS	FRANÇAIS
Ena Minah Mine Moo,	Inne mine manemo
Catch a nigger	Cat gueningue
By his toe,	Brède to
If he screams, let him go,	Ifisse quine letingo
Ena Minah Mine Moo.	Inne mine manemo.

Le texte anglais signifie : *Ena, Minet, Mine, Mos, attrape un Nègre par son orteil, s'il hurle laisse-le aller*. *Ena* se prononce *Ina* et *Mine* se prononce *Maïne*.

La dérivation est donc, comme le dit M. Pierre Roy, indiscutable.

A. VAN GENNEP.

§

A propos de « Sottises ». — On lit dans la *Presse-Associée* du 17 mars :

La Revue *Le Mercure de France*, qui s'est acquis une bonne place dans les Revues indépendantes, s'est avisée un beau jour d'instaurer une rubrique nouvelle : « Le Sottisier Universel ». Là, on émet la prétention de relever les inadvertances que les écrivains laissent échapper de leur plume. Que celui qui est sans péché...

C'est un exercice un peu puéril, et que l'on abandonne d'habitude aux pédants. Mais enfin chacun agit à sa guise. Sous cette rubrique le citateur anonyme du *Mercure de France* met au pilori grammatical des phrases parfaitement correctes. Exemples :

AU TONKIN. — Une cargaison d'essence explose sur le Mékong (Titres). — *Le Populaire* (Nantes).

On lui donnera un jour la cravate de Grand-Officier : la France aime les bons serviteurs. — JÉROME ET JEAN THARAUD, *la Fête arabe*, éd. Emile Paul, 1912 p. 213.

Il sait qu'un cordonnier ne juge pas, en art, plus haut que la chaussure, et qu'Horace Vernet ne peut s'occuper de marine qu'en peintre seulement. — ANDRÉ LAMANDÉ, *Le Temps*, 3 février.

Le pion insipide qui se livre à cet exercice ridicule ferait bien de se corriger lui-même. Sans doute Beaumarchais a écrit : « La sottise et la vérité sont inséparables », mais le Trissotin de la rue de Tournon [?] vraiment abuse.

C'est par ces petites niaiseries qu'on perd les sympathies des honnêtes gens.

Nous évitons de donner les « sottises » qui, pour être comprises, demanderaient une explication. Il nous paraissait que celles qui ont soulevé le prodigieux mépris de notre confrère n'en avaient pas besoin. Eclairons donc la lanterne un peu trop sourde de la *Presse-Associée*. Certes, les phrases relevées sont grammaticalement correctes. Mais ce n'est pas dans l'incorrection des termes que réside la sottise. Voici les trois explications des trois rébus qu'à la différence de l'Œdipe du Mans la *Presse-Associée* n'a pas su discerner :

Première « sottise » : Le Mékong n'est pas un fleuve du Tonkin.

Deuxième « sottise » : Un grand-officier de la Légion d'honneur ne porte pas la cravate, mais la plaque.

Troisième « sottise » : Horace Vernet n'est pas un peintre de marine, mais de batailles ; le peintre de marine est Joseph Vernet.

A « pion insipide » tête d'âne !

§

Le Sottisier universel.

Ce point de vue est odieusement patriotique, comme celui du monsieur qui se réjouit chaque fois que le prince de Galles tombe de cheval et prend ainsi une revanche facile de Fontenoy et de Waterloo. — G. DE LA FOUCHARDIÈRE, *L'Œuvre*, 23 mars.

... Ensuite de quoi Térée devint huppe, Procné rossignol et Philomèle hirondelle. — LUCIEN DUBECH, *Candide*, 16 février.

Le chien de M. Goliard ayant été écrasé par l'écroulement d'un pan de mur de l'école maternelle, le Conseil autorise M. le Maire à s'entendre à l'amiable avec lui au sujet de l'indemnité à lui payer. — *Le Salut* (Saint-Malo), 20 mars.

Je devais ou quitter la ville et aller en villégiature en quelque endroit éloigné ou changer complètement ma manière de vivre. Je choisis la dernière alternative. — *Une étude en rouge*, de Conan Doyle, traduction de Mme CHARLEVILLE (éd. Delagrave).

EMPRUNT AFRICAIN DE LA VILLE DE VARSOVIE. — Cinq mois après la conclusion d'un grand emprunt international par l'Etat polonais, la ville de Varsovie vient d'en conclure un second de 10 millions de dollars sur le marché de New-York. — *La Journée industrielle*, 27 mars.

Le « Georges Guynemer » quittait Rome en direction d'Athènes pour un parcours de 1.100 kilomètres par-dessus l'Italie, la mer Caspienne et la Grèce. — *Le Nouvelliste* (Rennes), 21 mars.

Treize touristes viennois ont fait une chute par suite de la rupture d'une passerelle. Quatre d'entre eux ont pu être sauvés ; les treize autres ont disparu. — *L'Œuvre*, 22 mars.

Dans la section des mâles ayant plus de deux dents de remplacement, M. Bodolec, de Quimper, a obtenu le premier prix. — *Dépêche de Brest*, 24 mars.

Il aperçut, étendu sur le sol, son fils Jean, la gorge tranchée d'un coup de rasoir .. Elle avait encore sur elle l'arme qui servit à commettre le crime, un couteau à cran d'arrêt. — *L'Œuvre*, 16 mars.

Le futur comité de Provence chercherait-il déjà à faire parler de lui ? On dit en effet que le talonneur international Vails, de l'Union Sportive perpignanaise, serait tout décidé à émigrer dès le mois de juin pour les bords de la Garonne, plus exactement à Avignon. — *La Dépêche* (Toulouse), 19 mars.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.